№ HOM.H12R

Sewall Fund

ADOLPHE BOSCHOT

# UNE VIE ROMANTIQUE

## HECTOR BERLIOZ

Neuvième édition

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

*Tous droits réservés*

# UNE VIE ROMANTIQUE

## HECTOR BERLIOZ

*Il a été tiré de cet ouvrage* 5 *exemplaires numérotés* 1 *à* 5 *sur papier pur fil des papeteries Lafuma.*

DU MÊME AUTEUR :

**L'Histoire d'un Romantique**

(Hector Berlioz)

I. **La Jeunesse d'un Romantique.**
*(Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts, prix triennal Kastner-Boursault.)*

II. **Un Romantique sous Louis-Philippe.**
*(Ouvrage couronné par l'Académie française.)*

III. **Le Crépuscule d'un Romantique.**
*(Ouvrage couronné par l'Académie française.)*
(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

---

**Le Faust de Berlioz.** (Librairie Costallat.)

---

**Poèmes dialogués.**

**La Crise poétique** (1897). Essai de critique.

**La Poésie, la Métrique et le Style.** *(Pour paraître.)*

**Carnet d'art.** (Librairie Bloud.)

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1919.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE, 6e. — 24726.

ADOLPHE BOSCHOT

# UNE VIE ROMANTIQUE

## HECTOR BERLIOZ

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

*Tous droits réservés*

Copyright 1919 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

*A*

*M. B. D.*

# AU LECTEUR

*Nous avons déjà publié, en trois volumes,* l'Histoire d'un Romantique (Berlioz). *Nous la laissons subsister tout entière, avec ses analyses musicales, et aussi avec sa multiplicité de documents où un homme apparaît, parmi les nuances fugaces de la vie, presque jour par jour.*

*Dans ce volume nouveau, nous proposons un récit plus bref, — cinq fois plus bref, — allégé de tout ce qui est* spécial, *et réduit aux événements les plus caractéristiques.*

*Nous l'avons désiré scrupuleusement exact. S'il paraît romanesque, c'est que Berlioz le fut lui-même. Et il faut bien qu'un portrait ressemble à son modèle.*

*Aventures d'amour, suicides, extases, rugissements de douleur, activité fébrile, lutte pour l'argent, misère et ruine, triomphes enivrants, chutes à plat, « volcaniques » aspirations à l'idéal, hantise de la mort, grandes envolées lyriques jusqu'aux sommets du rêve, vieillesse désespérée qui semble l'agonie et le martyre d'un fantôme, — vraiment, rien n'a*

*manqué à Berlioz, et pas même les illuminations du génie, pour être le héros le plus représentatif du romantisme français.*

*L'âme d'une époque vit en cet homme prodigieux.*

*Et déjà, avec le recul d'un siècle, avec le changement des mœurs, des passions et de l'équilibre social, cette brillante génération de 1830 se transforme dans l'esprit des hommes. Déjà, elle prend un caractère étrange et mystérieux.*

*A. B.*

1920.

# UNE VIE ROMANTIQUE

## HECTOR BERLIOZ

### I

#### AU PAYS NATAL

La Révolution française venait de s'apaiser parmi les galanteries et l'agiotage du Directoire. — Dans le Dauphiné, elle avait été peu sanglante; très vite, l'ordre et la prospérité renaissaient. Les guerres, dont parlera l'histoire, se faisaient sur les terres étrangères, avec quelques milliers de soldats seulement : les provinces françaises en étaient à peine troublées. — Sur l'un des coteaux qui descendent des Alpes vers le Rhône, dans les villages aux toits plats et couverts de tuiles rouges comme les bourgs méridionaux, la vie s'écoulait, tranquille, heureuse, monotone, et vraiment paisible malgré la gloire de Bonaparte.

Le jeune médecin de la Côte-Saint-André, Louis Berlioz, venait de se marier pour fonder, comme tant d'autres, un bon foyer bourgeois. Issu d'une vieille famille dauphinoise, très estimée dans le pays et riche, c'était un aimable disciple des philosophes du dix-huitième siècle. Sa femme était exaltée, et même irascible.

Ils étaient mariés depuis deux ans, lorsqu'elle mit au monde un garçon : à cinq heures du soir, un dimanche, le 19 de frimaire an XII, c'est-à-dire le 11 décembre 1803, naquit l'enfant qui devait être plus tard un homme de génie, Hector Berlioz.

Le docteur Louis faisait peu de clientèle; il n'était pas ambitieux, mais affable, obligeant, charitable. Il soignait les pauvres. Il tenait journal de sa vie, lisait, méditait, généralisait : âme bien née, mais un peu molle. — Quant à la femme du docteur, décidément elle n'était pas, pour son mari, un des charmes de l'existence. Chaque jour, des complications, des histoires, des cris. Elle s'obstinait, s'emportait, vindicative, orgueilleuse; et on ne pouvait plus lui parler...

Le séminaire de la Côte était à cent pas de la maison : l'usage, alors, voulait qu'on enfermât les enfants dans des séminaires-casernes. Dès qu'il eut six ans, le petit Hector quitta la maison paternelle.

Deux années passèrent.

Subitement, en exécution d'un décret impérial, le séminaire de la Côte fut fermé : Hector (1811) fut donc rendu à sa famille.

Années charmantes. L'enfant, entouré de sollicitude, travaille à son heure, selon les caprices de sa petite âme indécise. Latin, histoire, géographie, éléments de mathématiques, — le docteur, patiemment, à doses faibles, lui propose ces diverses connaissances. Il ne veut pas charger la mémoire, ni rendre l'intelligence paresseuse. Et surtout, il laisse faire la nature. Toutefois, chaque jour, par goût de lettré ancien régime, il exige que son fils lui récite quelques vers d'Horace ou de Virgile.

Tout cela, qu'était-ce au prix de l'affection paternelle? Une petite âme, fragile, tendre, s'épanouissait doucement sous la secrète influence d'une âme aimante

et qui a fait de la vie une expérience mélancolique.

Un jour, Hector furète dans un tiroir; il trouve un flageolet, il souffle : son père lui indique le doigté et commence d'apprendre les notes à ce gamin, — qui va être Berlioz...

Pour ce jeune être, aspirant la vie parmi les siens, quelle compagne vivante, quelle mystérieuse éducatrice, — la maison !

Maison bourgeoise, faite à l'image de gens honorables, et qui ont su se bien poser dans le monde. Dans cette demeure, où les parents et grands-parents ont si longtemps vécu, combien de vieilles choses oubliées, dormant dans des armoires ou dans le galetas, et qui deviennent de véritables amis pour les enfants qui les découvrent : ce flageolet, cette flûte, cette *Méthode* de Devienne, elles commencèrent d'attacher le petit Berlioz à la musique...

Au printemps où il eut douze ans, Hector, avec sa sœur cadette Nanci, fit sa première communion. C'était aux Ursulines, à quelque cent pas de la maison des Berlioz, dans le couvent où Nanci était pensionnaire.

Dans la chapelle, autour d'Hector, toutes ces jeunes filles qui chantent... Leur voix est pâle comme la lumière printanière, leur douce voix déjà féminine... Et l'âme d'Hector est toute à Dieu. Ravissement mystique et passionné. Ces voix légères, claires, ondulent comme des mousselines de Mois de Marie, et l'adolescent voit s'ouvrir un ciel d'amour et de chastes délices.

— « Ce fut, avouera Berlioz bien plus tard, ma première impression musicale. »

Musicale, — mais sentimentale aussi, mystique, amoureuse...

A l'automne, comme presque chaque année au moment des vendanges, Mme Berlioz revint avec ses

enfants passer quelques semaines chez son père, M. Marmion, à Meylan. Là, au pied de la masse rocheuse du Saint-Aynard, le grand-père Marmion avait une campagne; son fils, capitaine en demi-solde, y vivait alors avec lui, attendant d'être réintégré dans l'armée. C'était à deux lieues de Grenoble, dans la belle vallée du Graisivaudan. De Meylan, on voyait les peupliers bordant l'Isère sinueuse profiler leur dentelure de feuillage sous Belledonne, massif couronné de glaciers.

Un peu plus haut que la campagne du grand-père Marmion et contre l'escarpement même du Saint-Aynard, habitait une certaine Mme Gautier. Elle avait deux nièces en âge d'être mariées, et riches. Ces demoiselles s'appelaient Estelle et Ninon Dubœuf.

Le capitaine Marmion allait avoir trente ans.

Chez le grand-père Marmion, chez Mme Gautier, ce fut donc des goûters, des visites, de petits bals improvisés : le capitaine épouserait-il une des demoiselles Dubœuf?

A ces réunions, Hector, encore bien jeunet, était admis un peu comme un comparse.

Le capitaine — c'était un lancier — brillait par une élégance parfaite. Gai, empressé, charmant causeur, sanglé dans son uniforme écarlate, vraiment il était irrésistible. Il jouait même du violon; il chantait joliment la romance, voire l'air d'opéra-comique. A tant d'attraits, Estelle et Ninon Dubœuf purent-elles rester insensibles?

Estelle avait dix-neuf ans. Grande, svelte, distinguée, le regard tranquille et froid, le visage d'une expression volontaire... Si elle souriait, son sourire restait un peu grave, raisonnable.

Le capitaine, quatre ans, avait vécu en Espagne : Estelle Dubœuf ne l'émut guère.

Mais le jeune Hector, quand la famille Berlioz revint à la Côte, rapportait dans son cœur l'image d'une femme et un nom : Estelle!

Dans la bibliothèque du docteur, il y avait la pastorale de Florian, *Estelle et Némorin*. Hector découvre cette pastorale. Il la lit, la relit : il est le Némorin d'une Estelle de rêve... « Estelle, — lisait-il en songeant à Mlle Estelle Dubœuf, — Estelle vous ressemblait; Estelle avait votre visage si doux, où la candeur s'unit à la grâce... »

Le décor de la pastorale, où maintenant rêvait son cœur avide d'émotions, c'était encore une vallée, des montagnes, un fleuve sinueux, comme là-bas, comme à Meylan...

Ame adolescente, qui venait de s'ouvrir, dans le printemps, parmi les voix virginales des premières communiantes, l'âme du futur romantique prenait goût à se caresser, délicieusement, indéfiniment, dans la suavité de la rêverie amoureuse et de la prière.

Et chaque jour, c'était le même trantran provincial, un peu guindé, monotone. Mais Hector, en lui-même, ardemment, continuait de susciter l'image de son Estelle, et de la caresser avec sa rêverie.

Chaque jour, il expliquait un peu de latin avec son père. A force de réciter des fragments d'Horace ou de Virgile, il pouvait traduire couramment une *Épître* ou un chant de l'*Énéide*... Or, une fois, le docteur lui fit expliquer le quatrième chant, les amours de Didon.

Pourquoi ce quatrième chant? Le docteur était-il inquiété par les airs mélancoliques d'Hector? Voulait-il l'éprouver?...

On commence. L'enfant se trouble. Comme elle est belle, cette reine qui va mourir et qui nourrit, avec délice, sa blessure amoureuse et secrète :

*Vulnus alit venis et cæco carpitur igni.*

Et la chasse..., et l'orage... Didon avec Énée, seuls tous deux dans la grotte rocheuse... oh ! Estelle, le Saint-Aynard... Elle veut mourir, l'abandonnée ; elle dresse son propre bûcher ; le glaive fait jaillir de la belle poitrine une écume sanglante ; elle essaie d'ouvrir encore les paupières, elle tombe, ses yeux hagards cherchent la lumière :

*Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta...*

A cette image, Hector, pris d'un frisson nerveux...
— « Assez, dit le père, je suis fatigué... »
Le docteur avait vu le trouble de l'adolescent : il interrompit la lecture.

A l'automne (1818), pour les vendanges, on fut à Meylan, chez le grand-père Marmion.

Hector revit-il Mlle Estelle Dubœuf ? Elle-même eût-elle été présente, sans doute notre amoureux de quinze ans ne l'eût guère aperçue, tant il était prisonnier de son mirage sentimental. Il lui fallait une *Stella Montis ;* il la créait avec toutes les forces vierges de son cœur : Estelle Dubœuf n'était qu'une figurante presque sans utilité, dans la pastorale lyrique que le jeune Berlioz se jouait à lui-même.

Tantôt à Meylan, tantôt à Murianette, sur l'autre rive de l'Isère, dans le domaine des *Jacques* où le docteur surveillait les vendanges, Hector vivait tout entier dans l'enchantement de son âme. Lui-même, plus tard, plus conscient, il parlera de « cette faculté singulière qui substitue l'imagination à la réalité ».

Alors, c'était presque un jeune homme. Spontané, ardent, aspirant à l'amour : une lyre frémissante. Et cet adolescent, qui aura bientôt du génie, se sentait entraîné par de grandissantes puissances de rêve et de passion.

Tantôt il errait dans la campagne, seul, René qui s'ignore, mais qui se grise déjà de sa mélancolie. Tantôt, emportant sa flûte et s'asseyant sous quelque châtaignier, il jouait, avec des variations improvisées, la *Musette* de *Nina ou la Folle par Amour,* ou encore l'air de sa première communion :

Quand le bien-aimé reviendra.

Au-dessus de l'Isère flottaient de légères vapeurs; les peupliers, près de la rivière, alignaient leurs panaches immobiles; le Saint-Aynard, la dent de Crolles, dressaient leur masse rose sous le ciel pâle; et, de l'autre côté de la large vallée, Belledonne, d'un gris compact, profilait la dentelure éblouissante de ses glaciers.

On revint à la Côte-Saint-André.

Avec un musicien du village, Hector apprenait la guitare; il essayait même de composer des romances... Dans la vieille maison, vie régulière, toujours semblable, monotone.

C'est alors qu'il se mit à lire du Chateaubriand. Quelle émotion!... Il s'éveille, il frémit à des sentiments inconnus. Dans le trouble de sa virilité fiévreuse, quelles étranges délices, que de griser son cœur avide et vierge avec les phrases du mélancolique enchanteur! Chateaubriand! *Atala ou les Amours de deux Sauvages dans le Désert!* « Levez-vous, Orages désirés, qui devez emporter *René* dans les espaces d'une autre vie! » ... « Quelquefois, dit encore *René,* je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme les ruisseaux d'une lave ardente. Appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future, je l'embrassais dans les vents, je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve : tout était ce fantôme imaginaire... »

Heureux Hector : il était à l'âge où l'on n'a guère souci que de soi-même. Ses lectures, ses promenades, son travail avec le docteur en vue du baccalauréat, ses essais de musique, voilà ses occupations. Mais tout cela, qu'était-ce auprès de ses rêves?...

A quoi rêvait-il? A l'amour, à *Estelle,* à *Paul et Virginie,* à *René,* aux forêts vierges d'*Atala,* au fleuve Meschacébé entraînant ses îles de lianes flottantes à travers le silence des solitudes ; ou encore, à la blanche Cymodocée passant, parmi la nuit mélodieuse, sur les promontoires de l'Attique. Il rêvait à la sœur, à l'impossible amante de René : « Nous marchions en silence, lisait-il, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas... ; nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature... *Il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années...* » Il lisait encore : « J'allais m'asseoir loin de mes jeunes compagnons, pour contempler la nue fugitive, ou entendre la pluie tomber sur le feuillage... »

Maintenant, touché par l'enchanteur, il rêvait aux douceurs de la nature, à la gloire, à la beauté du jour, à la lune glissant dans le pâle cortège des étoiles...

Il lisait les élégies de Millevoye, les élégies du vicomte Évariste de Parny (aube tremblante avant Lamartine), et il rêvait à la chute des feuilles, aux mausolées visités par le pâtre de la vallée, aux tombeaux caressés par l'herbe murmurante du cimetière ; il rêvait à quelque vignette représentant une urne funéraire, sur laquelle pleure un saule, dans un parc à l'anglaise... A quoi d'autre rêvait-il? A rien, et à tout ; il rêvait à ses rêveries.

Et, dans l'incertitude de son cœur, un nom, par-

fois, jetait un grand frisson mystérieux : Paris!...

Paris, c'est l'inconnu, c'est un nouveau monde. Personne, de l'entourage d'Hector, n'a vécu à Paris. Que doit-il imaginer, lorsqu'il lit dans Chateaubriand même : « Les légers habitants de la Capitale du goût et des beaux-arts semblent formés pour couler leurs jours au sein des plaisirs. C'est là qu'assis à des banquets, vous les entendrez se lancer de fines railleries, rire avec grâce de leurs maîtres, parler à la fois de politique et d'amour, au milieu des vins, des femmes et des fleurs... »

Le 22 mars, à Grenoble, il fut reçu bachelier (1821).

Quelle carrière choisir?

Évidemment celle du père. — Et l'on décide que le jeune bachelier fera ses études de médecine à Paris.

En octobre, par la diligence, il partit.

Que de larmes pour les deux sœurs, Nanci déjà jeune fille, Adèle encore enfant! Pour le docteur, comme la maison va être vide et maussade : ses filles sont moins chez lui qu'aux Ursulines, et Mme Berlioz (dont la maladie de foie empire), toujours emportée, irritable...

Mais Hector, Paris l'appelle. — Hector Berlioz n'a pas encore dix-huit ans.

## II

### UN ÉTUDIANT FANTAISISTE

Il s'installe au quartier latin, 104, rue Saint-Jacques. Il prend sa première inscription à la Faculté de Médecine. Comme tous les jeunes provinciaux qui débarquent dans la capitale, il est étourdi par l'inévitable sensation de noyade : une si grande ville!

Pour nous, un siècle plus tard, ce Paris de 1821 nous semblerait bien petit, bien province. Nos boulevards de Courcelles, Clichy, Rochechouart, et ceux qui leur font suite, marquent encore la ligne occupée par le mur d'enceinte. Montmartre, Montrouge étaient des villages hors les murs. Les jardins du Luxembourg donnaient sur la campagne. A Montmartre, la butte était plantée de vignes; et de vrais moulins à vent y tournaient aussi gravement que dans la Beauce.

Bouillant de jeunesse, combien Hector est fier d'avoir quitté le toit paternel. Étudiant! Et à Paris! Il ne dépend que de lui-même. Chaque mois, il reçoit de sa famille cent vingt francs : de nos jours, cela vaudrait trois ou quatre fois plus...

Avec son cousin Alphonse Robert (un Côtois), il suit les cours de la Faculté de Médecine. Tout entier, ravi, il se livre à ces études nouvelles.

Certes, le premier cadavre, coupé en morceaux, et déchiqueté, sanglant, le mit en fuite... Vingt-quatre heures passèrent... Le lendemain, parmi les « sujets »

et les tronçons de sujets, il était calme comme un vieux carabin.

A l'Opéra, lorsqu'il entendait une tragédie lyrique, quel trouble délicieux! Le jeune étudiant, quand il le peut, court à ces grands spectacles agrémentés de musique... Chose nouvelle, la scène est éclairée au gaz... Pour Hector, quel enchantement, ces *Danaïdes* de Salieri!... La bacchanale foudroyante et les danses si mélancoliquement voluptueuses...; mais, plus que tout, l'incomparable cantatrice, Mme Branchu, pathétique, héroïque et passionnée... Pour lui, c'est la muse tragique, c'est la « tragédie lyrique incarnée »!

Alphonse Robert le ramène en vain aux leçons d'anatomie et à l'amphithéâtre : Hector est capté par la musique qui continue de chanter en lui. Le contraste l'irrite... Souvent, le soir, que d'heures lugubres, quand il songe à ses études et à la force irrésistible qui l'entraîne vers la musique.

Retourner à l'amphithéâtre, au muséum?...

Déjà, peu à peu, il se sentait détacher de la médecine par une fatalité obscure.

Elle était en lui, cette fatalité, native, mais encore inconsciente.

Alors, pour des raisons politiques, l'École de Médecine fut fermée pendant plusieurs mois. Il était donc libre!... Et bientôt, l'Opéra fit annoncer une reprise d'*Iphigénie en Tauride :*

— « Muet, étourdi, suffoqué, anéanti... Ce soir, le chef-d'œuvre de Gluck!... »

Le jeune Berlioz était attiré, d'instinct, par la musique de Gluck et de ses continuateurs... Il apprend que la bibliothèque du Conservatoire est ouverte au public : les voilà donc, ces vénérables chefs-d'œuvre, *Orphée,* les *Iphigénie, Alceste*... Il les lit, il les relit, ces simples et nobles partitions, ces *tragédies lyriques ;*

il les apprend par cœur, il en perd le sommeil, il en oublie le boire et le manger. La nuit, à cause d'elles, il pleure; le jour, il fanatise le placide Robert et d'autres étudiants.

Musicien, il sera musicien!

Il l'écrit à son père : vocation impérieuse, irrésistible...; par grâce, qu'on n'essaie pas de la contrarier!

Le docteur lui répond par d'affectueux raisonnements : son fils sentira bientôt la folie d'un tel dessein; qu'il « quitte la poursuite d'une chimère pour revenir à une carrière honorable et toute tracée ».

Tranquillement, Hector se met à composer une cantate à grand orchestre.

Bien qu'il n'obéît pas à son père, il était parfaitement heureux. Agréable vie d'un fils de famille, étudiant à Paris : jeunesse, indépendance, travail et flâneries, insouciance du présent et rêves d'avenir... Il faisait ce qu'il voulait : un peu de médecine, beaucoup de musique... Le papa était bien loin...; et si bon, si doux : à part des brusqueries vite apaisées, que pouvait donc craindre son fils?

L'oncle Marmion, en garnison à Beauvais, cavalier toujours élégant et célibataire, venait souvent à Paris, prenait Hector, l'emmenait dîner au restaurant et le conduisait à Feydeau ou à d'autres théâtres.

Vers l'Opéra, les boulevards « montraient la fleur des élégances ». Hector, fort épris de bon ton, et qui bientôt fréquentera chez l'un des coiffeurs les plus renommés, — Hector, dans ses allées et venues, attiré par l'Opéra, Feydeau ou la bibliothèque du Conservatoire, regardait, avec ravissement, les *Gandins* du boulevard de Gand.

Les uns portaient de longues redingotes; d'autres,

avec l'habit de couleur, laissaient bringuebaler, sur leur pantalon de casimir, les breloques les plus voyantes; certains gandins moulaient leurs jambes dans des pantalons collant comme un tricot et boutonnés à la cheville, — sans doute, ils « avaient une jambe d'officier »... On portait de grands gibus, évasés du haut et à petits bords; on était rasé, complètement, comme le roi. Sur les épaules, on jetait de grands manteaux-pèlerines, traînant jusqu'à terre, et dont le col d'astrakan était fermé par une chaînette d'or.

Les gandins s'arrêtaient volontiers, et causaient, assis sur une rangée de chaises, d'un seul côté du boulevard de Gand. Parfois, faisant leurs visites à cheval (à la ville on portait la demi-botte et le pantalon à sous-pieds), ils attachaient leur monture à un arbre du boulevard. C'était chose coutumière... Avec ses trottoirs à peine entretenus, ce boulevard, parisien entre tous, ressemblait assez à quelque allée, à quelque mail de province : çà et là, derrière des jardins, on voyait des hôtels, isolés par des parterres de fleurs, des verdures ou des rocailles; çà et là, des pavillons Louis XV ou à la grecque.

Le Palais-Royal, avec sa célèbre *Galerie de Bois,* était le centre des affaires et des plaisirs : dans la rue Vivienne, les couples dandys faisaient « toucher » leur voiture aux boutiques renommées, au *Petit Dunkerque,* ou au *Salon de Giroux,* galantes métropoles de la mode et du caprice...

Quand Hector revenait dans le quartier latin, nouvelles facilités d'agrément et de plaisirs. C'était la belle époque des grisettes.

D'ailleurs, dans plusieurs familles amies de la sienne, on l'invitait. Il plaisait. Quand il le voulait, ce garçon fantasque était aimable, gai spirituel. Il savait

danser. Svelte, quoique un peu petit, habillé selon la mode, avisé, prompt à prendre les manières du jour, — vraiment notre Hector, pour frayer dans ce Paris de Louis XVIII, avait été fort bien préparé par sa famille provinciale. Il était donc parfaitement heureux. Et même, sans nulle contrainte, il se laissait aller à son goût pour la musique.

Loin de l'École de Médecine, le jeune apprenti musicien poursuivait ses études toutes pratiques : lire la partition d'une tragédie, puis l'entendre. « *La Vestale*, quelle œuvre! comme l'amour y est peint! Quels accords dans ce finale de géant!... Quel orchestre!... Il se meut si majestueusement!... Les basses ondulent comme les flots de l'Océan. Les instruments sont des acteurs dont la langue est aussi expressive que celle qui parle sur la scène. »

Autres enthousiasmes : *la Mort d'Abel* de Kreutzer, la *Virginie* de Berton...

Et pourtant, à travers les successeurs de Gluck, c'était bien au maître même qu'il tendait. Bientôt, il écrira de Gluck : « Inspiration, haute raison, grandeur de style, abondance de pensées, connaissance profonde de l'art de dramatiser l'orchestre, expression toujours juste, naturelle et pittoresque, et, par-dessus tout, force immense qui épouvante l'imagination capable de l'apprécier. »

Son admiration, alors sentie d'instinct, Hector, comme un vrai méridional, avait besoin de la communiquer. Combien il se grisait de mots, quand, au parterre de l'Opéra, il chapitrait ses camarades, ses néophytes, — les premiers berliozistes! De nature, il était entraînant : il entraînait donc des natures moins vives, moins spontanées, un peu timides. Sans qu'il s'en rendît compte, ses qualités natives, son génie, commençaient d'exercer leur pouvoir d'attraction ;

Hector se faisait centre, et fanatisait déjà, autour de lui, quelques jeunes hommes : ceux-ci, par la suite, devaient rester dans le commun ; mais alors la jeunesse, l'échauffement de la jeunesse, les rendait accessibles à l'enthousiasme.

Parmi ce petit groupe, ce cénacle, — il y avait un bon jeune homme, doux, timide, plein d'excellentes intentions. Epris de belles-lettres, il avait écrit un poème : *les Noces d'or d'Obéron et de Titania,* que Berlioz essayait de mettre en musique. Ce camarade s'appelait Humbert Ferrand. C'est lui qui devait être, pour la vie, l'ami le plus intime, le confident de Berlioz. Il manquait de caractère, d'entrain, de perçant. Ame bien née, aspirant noblement au grand et au beau, âme molle, de tendresse et non de lutte, qui subit, et qui ne s'impose jamais. Et le physique même de cet Humbert Ferrand était un désavantage continuel. Ce brave garçon, malgré sa bonne âme, avait un profil de vieille femme ou plus exactement de casse-noisette. Il parlait d'abondance, et même avec une élévation onctueuse ; — par malheur, sa voix faisait de brusques sautes, depuis le timbre caverneux de la basse-taille jusqu'à la flûte angélique du castrat. Cet excellent Ferrand, il avait tout pour faire un homme obscur et malheureux. — Pour être un premier rôle, que lui manquait-il? Peu de chose, et beaucoup, c'est-à-dire profil, timbre de voix, assurance, rouerie... Mais il avait une grande âme : elle pouvait servir d'écho lorsque Berlioz parlait

Hector, cependant, commençait d'être accueilli affectueusement par un musicien alors célèbre, le chevalier Lesueur. Les essais de composition, où l'apprenti musicien se cherchait lui-même, agréaient au vieux maître : il y devinait une mystérieuse filiation.

Lesueur, survivant à ses succès de jadis, avait une vieillesse fort vénérée, mais fort triste. Au Conservatoire, il faisait une classe de composition ; chez le Roi, il était surintendant de la Chapelle. Mais, ses drames ou tragédies lyriques, les jouait-on ; ses messes-oratorios, les publiait-on ? Les places qu'il occupait, et l'Institut même, ressemblaient un peu à d'honorifiques Invalides... Peu riche et deux filles à marier... Vraiment, ce jeune homme de bonne famille, intelligent, actif, élégant, aimable, fort prévenant auprès de ces demoiselles quand elles allaient au bal, imitant les messes du maître et détestant l'accapareur des théâtres, « ce pantin de Rossini », — vraiment, Hector était un charmant disciple... Plus tard, serait-il un gendre?...

En attendant, pour le futur Berlioz, Lesueur était un extraordinaire initiateur : un esprit hardi, un novateur qui avait beaucoup appris par lui-même ; un musicien qui avait le sens de l'expression, du pittoresque et du dramatique ; — un inventeur, un érudit, un homme à idées... En somme, une sorte de génie avorté.

Par ses bizarreries mêmes, Lesueur stimulait la curiosité de son élève et, tout ensemble, le détachait de lui. Quel providentiel *éveilleur !*... Et comme il comprenait Gluck !... Seul, il pouvait être le maître de Berlioz : l'élève aspirait à devenir ce que le maître avait failli être lui-même. Vraiment, Lesueur pouvait aimer son jeune disciple comme un fils selon l'esprit.

A force d'entendre les tragédies lyriques de l'Opéra, et les oratorios de la Chapelle Royale ; à force de copier, d'apprendre par cœur les partitions d'orchestre à la bibliothèque, le jeune Berlioz, aidé, conseillé par Lesueur, était parvenu, tant il avait corrigé ses esquisses de *Messe,* à écrire une grande composition

religieuse dont le maître et l'élève étaient enchantés. Il ne restait plus qu'à la faire entendre. — Hector, d'ailleurs, craignant de perdre sa mensualité, brûlait de prouver à sa famille qu'il donnait déjà des promesses de talent.

Que lui servait d'avoir fait imprimer, et à ses frais, *le Dépit de la Bergère, poésie de Mlle ***, musique de M. Hector Berlioz?* Depuis des mois que cette romance attendait que l'on s'occupât d'elle, — de quel profit avait-elle été pour l'auteur?

Il lui faut, tout de suite, un succès public.

Hector parvint à se faire avancer douze cents francs par un camarade. Aussitôt, il rassemble cent cinquante musiciens du Théâtre Italien et de l'Opéra. On répète la *Messe*.

En cabriolet, il bat tout Paris. Avec le fidèle Humbert Ferrand, il fait le tour des journaux : il veut avoir des annonces, puis des comptes rendus. Il insiste. Il exige des promesses. De l'un à l'autre, il va, il va, et ce bon Ferrand « en perd la tête »...

Enfin, le 10 juillet 1825, à Saint-Roch, les voûtes retentissent, frappées par la première grande œuvre du jeune compositeur.

Sur Hector, la *Messe* produit un effet d'enfer! Les baguettes du timbalier lui battent dans le cœur... A l'*Iterum venturus,* les trompettes et les trombones annoncent le Juge Suprême : le jeune Berlioz « nage sur cette mer agitée, il hume ces flots de vibrations sinistres »...

Après la *Messe,* on félicite l'auteur, et surtout pour les morceaux de style léger! — C'était immanquable!...

Il s'échappe et court chez Lesueur.

Le vieux maître, pendant la *Messe,* s'était placé dans un coin pour observer le public : — « Vous ne

serez ni médecin, ni apothicaire, mais un grand compositeur; *vous avez du génie;* je vous le dis, parce que c'est vrai. »

Et en effet, dans le juvénile essai de l'apprenti musicien, retentissaient déjà les accents dramatiques du futur *Requiem* de Berlioz. Chez un débutant, quel éclair génial!

Vingt-deux ans; — on joue sa musique et on l'admire : le monde s'ouvre devant lui!

Hector devait douze cents francs. De sa famille, il continuait de recevoir cent vingt francs par mois. En dix mois, s'il ne dépensait rien, il rembourserait sa dette. Donc, il réduit ses frais, s'ingénie à gagner quelque argent. Il quitte le quartier latin, va se loger à un cinquième, dans l'île, derrière le Palais de Justice, au coin du quai des Orfèvres et de la rue de Harlay. Il cherche à donner leçons de flûte, solfège, guitare, très content quand il reçoit vingt sous par cachet. Qu'importe! Il vit de rien (sept ou huit sous par repas), évite le restaurateur et ne remonte pas manger chez lui; dehors, le jeune rêveur, fidèle lecteur de Chateaubriand, relève sa pitance avec les harmonies de la nature : le soir, parfois, au soleil couchant, ce garçon maigre et mélancolique, anguleux, chevelu, descend en contre-bas du Pont-Neuf, sous les platanes et les peupliers, à la pointe de l'île, et, tout en mangeant une croûte de pain avec quelques dattes ou des raisins secs, il voit, de chaque côté du pont suspendu, le Louvre et les Tuileries, l'Institut et la Cour des Comptes s'estomper dans une brume ardente. Puis, le soleil échancre son disque sanglant sur les sinueuses collines de Saint-Cloud, et le jeune Berlioz, frère et disciple de *René,* plein de lyrisme, enivré par le bouillonnement de ses vingt ans, abandonne son

âme inquiète et solitaire à la magie du crépuscule. Alors, comme ils fermentent dans son cœur, comme ils lèvent avec leurs fleurs capiteuses, ces germes déposés par le maître de la mélancolie, germes assoupis depuis les premiers troubles de l'adolescence! Rêverie..., « vague des passions »... Troubles délicieux : toutes ses facultés sont vivaces, ardentes et vierges, et son imagination les amplifie, magiquement, dans un rêve abondant et merveilleux.

Vingt-deux ans! Pour le bouleverser, un rien suffit. La conviction qu'il va être un grand homme, qu'il est déjà un grand homme, qu'il a du génie, comme le lui a dit Lesueur, multiplie la résonance de son âme : sur elle, le moindre heurt fait gronder des échos de tempête. Même, il note comment se forment ces orages intérieurs. Une idée jaillit, prompte, fracassante comme l'éclair; subitement, il rougit, il brûle, il court, il vole, cette idée le consume, il veut en hâte déverser ce trop plein de lave... Feux et tonnerres! les hommes qu'il trouve sont froids comme glace... Cette réaction le brise, le terrasse, l'anéantit.

Ainsi que les jeunes gens nés sous l'universelle influence de Bonaparte, il délire à l'idée de la gloire. Lesueur lui parle de Napoléon : il l'a vu, il a touché sa main; par lui, Lesueur a été montré à toute une salle frémissante d'enthousiasme! Et Berlioz, comme tous les jeunes gens, songe : ce petit lieutenant d'artillerie, devenu l'Alexandre, le César, le Justinien des temps nouveaux!... ce Prométhée à Sainte-Hélène!... Et l'on vit sous l'étouffoir de ces Bourbons, que les Cosaques ont restaurés!... « Ah! si j'étais connu!... »

La dette pour la *Messe*, cependant, n'était remboursée que par bien maigres acomptes. Hector se privait; il courait le cachet... Ces petites misères, qu'étaient-elles comparées aux avantages de la bril-

lante exécution de sa *Messe?* La famille prendrait patience, ne supprimerait pas la pension. Et puis, aux yeux des camarades, quel relief pour notre Hector! Entre un homme qui a été joué en public et tous les autres qui ne l'ont pas été, quel abîme!... On a l'orgueil et la joie de penser qu'on peut être incompris.

Au jugement de ses parents, que faisait leur Hector? Qu'était-ce que ces romances qu'il publiait à ses frais, *Toi qui m'aimes, verse des pleurs,* — ou *le Montagnard exilé,* — ou encore *le Maure jaloux,* — ou *Pleure, pauvre Colette?*

A quel résultat arrivait-il? Pouvait-il, à une mère si exaltée, imbue de préjugés si violents contre les gens de théâtre, avouer que ses efforts tendaient à faire de lui un compositeur dramatique? Ses dieux étaient Gluck, Spontini, Lesueur : pouvait-il confesser cette foi profane? Et, s'il ne composait que des *Messes* ou des scènes héroïques comme sa *Révolution grecque,* quelle position, quels gains aurait-il? Sa famille devrait-elle toujours rembourser les frais, comme pour la première *Messe?...*

Hector résolut donc de concourir pour le prix de Rome.

Que savait-il? Comment ferait-il un exercice d'école?... Lesueur lui trouvait du génie, mais il pouvait prévoir que Cherubini, ou tel autre puriste, serait impitoyable pour le contrepoint de cet instinctif.

Lesueur aimait son disciple : à ce moment, il le fit souvent travailler avec lui.

Vint le concours : le jeune Berlioz, éliminé dès la première épreuve, ne fut même pas admis à concourir (juin 1826).

Le docteur l'apprend. Aussitôt il fait savoir à son

fils qu'il supprime toute pension : qu'Hector revienne à la Côte-Saint-André.

Mais Lesueur, l'excellent maître, s'entremet. Il affirme au docteur qu'on ne peut avoir aucun doute sur l'avenir musical de son fils : « La musique, écrit-il, lui sort par tous les pores. »

Lettre inutile.

Hector revient à la Côte-Saint-André.

Accueil glacial. Ses parents font le silence autour de lui ; on le laisse seul, on va et vient comme s'il n'était pas là.

Le docteur, après quelques jours, ne peut y tenir. Il parle : l'explication entre le père et le fils n'aboutit qu'à les buter l'un et l'autre.

Hector ne mange plus, mais le docteur ne dort plus.

Hector, sur la colline fraîche et boisée, erre le long du Biel, ou dans le verger du Chuzeau ; parfois, pour être plus seul encore, il erre dans la plaine brûlante : sur le chemin poussiéreux, les noyers, çà et là, font une ombre froide ; dans les champs, le blé haut, décoloré par cette lumière méridionale, exhale une chaleur de four, les insectes bourdonnent ; au-dessus du Rhône, au ras des Cévennes, de petits nuages roses se forment et s'évanouissent ; les Alpes disparaissent dans une brume bleutée ; là-bas, il y a Murianette, Meylan, le Saint-Aynard... Souvenirs souriants, Estelle Dubœuf, *Estelle et Némorin,* premiers émois, rêveries passionnées de l'adolescence... Dans la plaine de Bièvre autour d'Hector, l'air vibre comme au-dessus du feu... Personne... Il erre des journées entières. Quand il rentre, il s'enferme dans sa chambre. Si ses sœurs lui parlent, il répond à peine et disparaît. Sa pensée s'obscurcit. Il lui semble que sa tête, à force

de bouillonner, se vide. Sa fureur, elle-même, tombe. C'est une lente et continue dépression par étouffement.

Dans cette lutte muette, ce fut le docteur qui céda ; avait-il le droit, après tout, de sacrifier cet enfant aux idées, aux préjugés d'une femme acariâtre? Lui-même, n'avait-il pas déjà assez souffert de cette même femme?... Toute une nuit, il hésite.

Soudain, au matin, cet homme timide prend un parti énergique : il veut faire acte d'autorité contre sa femme. Donc, il réveille Hector :

— « Habille-toi, viens dans mon cabinet, j'ai à te parler. »

A cette heure-là, Mme Berlioz et ses filles étaient à la messe. Libre de parler, le docteur apprend donc à son fils qu'il l'autorise à retourner à Paris pour étudier la musique. Hector saute au cou de son père.

— « Oui, mais n'en dis rien ici, continue le docteur... Pour nous éviter à tous des scènes pénibles, tu partiras en secret. »

Aussitôt, délires de joie : il parle, il est aimable. Fort gai, prompt à rire quand il est bien disposé, le voilà qui joue avec son petit frère Prosper; l'enfant a un grand sabre et imite l'oncle Marmion, maintenant colonel... Hector, par de gentilles et tendres paroles, console Adèle de n'avoir encore que douze ans : elle voudrait être aussi demoiselle que sa grande sœur...

Avec Nanci, ce sont des confidences sans fin. « Hector, écrit Nanci dans son *Journal,* m'a trop parlé pour mon repos. » Que de projets, que d'agitations, quelle fièvre de gloire! Cela grise, cela brise la spirituelle, la littéraire Nanci. D'habitude, elle s'exalte avec plus de mesure... A son frère elle se plaint de cette vie provinciale : on fait des visites, on reçoit; l'hiver, on danse; l'été, ce sont des parties de cam-

pagne... Mais, avec qui Nanci peut-elle goûter les charmes de la conversation? Et puis, la maison est triste, maussade. Le docteur, maladif, fait le plus souvent grise mine. Quant à maman, toujours agitée, bouleversée pour un rien, dérangeant tout, faisant des scènes aux domestiques... Pendant la dernière lessive, la maison était inhabitable : c'était un branle-bas, une invasion de femmes à la journée... Par bonheur, une telle cérémonie, gloire d'une ménagère provinciale, ne revient qu'une fois ou deux par an : Mme Berlioz, pour bien prendre rang parmi ces dames de la société côtoise, tient à honneur d'espacer ses lessives. Cela prouve l'abondance du linge. Et quand on lessive, tout le pays le sait.

Un jour, Hector reçoit une lettre d'Humbert Ferrand, le poète des *Noces d'or d'Obéron et de Titania*, le poète de *la Révolution Grecque*. Hector montre la lettre à Nanci : ce brave Ferrand, plein des plus nobles aspirations, visitait alors le couvent de la Grande-Chartreuse; sous peu, il sera à la Côte-Saint-André. Il s'annonce par une grande épître, toute brillante de pensées sur les harmonies de la nature et de la religion : — « La Grande-Chartreuse, ce n'est pas encore le ciel, mais ce n'est plus la terre! »

Nanci est ravie; Nanci (elle a vingt ans) est impatiente de connaître Ferrand, cette grande âme.

Ferrand arrive. — Nanci, espiègle, prompte à saisir les ridicules, peut à peine se retenir. Quel visage! Ce nez et ce menton ont « une invincible attraction l'un pour l'autre » ; non, le nez du Père Aubry, qui « se dirigeait vers la tombe », n'était rien, près du nez de cette grande âme. Et quelle voix, tantôt fifre, tantôt basson!... Pourtant, Humbert Ferrand parle d'abondance, avec une élévation onctueuse. Le soir, par ce mois de juillet si accablant à la Côte, près de cette

plaine sablonneuse et brûlée, — le soir, après le repas, lorsque dans le petit jardin on attend le serein sous le cognassier du docteur, Humbert Ferrand explique à ces dames les douceurs de la foi, et il trouve, écrit Nanci, « de nouvelles raisons pour la faire aimer... ».

Cependant, la joie délirante d'Hector n'avait pas échappé à Mme Berlioz : le faible docteur a cédé, devine-t-elle, et il ne l'avouera qu'après le départ d'Hector... Non, cela n'ira pas jusqu'au bout!... Elle attend, elle se contient. Et sa fureur s'accroît.

Le jour du départ, peu avant l'heure fixée, elle cherche son fils. Mais déjà, il a surpris « les regards étincelants » de sa mère; vite, il s'est terré dans un recoin : plus qu'une heure ou deux, il s'échappe vers Paris et triomphe!...

Elle le trouve. Très digne, elle suit le plan d'attaque qu'elle s'est tracé. Elle cesse de tutoyer son fils : avec la froide solennité du *vous*, elle lui défend de retourner dans la capitale!

Au visage bouleversé de sa mère, il voit que la scène va tourner au dramatique : cette maman, elle ne peut rien faire avec tranquillité; toujours des cris; elle dramatise tout, même les lessives!... Hector, donc, ne répond rien.

Mais il ne faiblit pas.

Alors, par la tendresse, la colère, les larmes, les cris, elle le supplie de ne pas être un homme de théâtre : « Ils sont excommuniés dans cette vie; dans l'autre, ils sont damnés! »

Hector ne promet rien.

Exaspérée, affolée, la pauvre femme se jette à genoux; et elle reprend le tutoiement :

— « Va te traîner dans les fanges de Paris,... tu n'es plus mon fils, je te maudis!... »

Elle s'enfuit. Elle quitte cette maison : elle n'y est plus chez elle, ses enfants ne sont plus à elle, elle fuit. — Elle s'arrête au clos du Chuzeau, et reste à bouder près du petit pavillon.

Le docteur, vraiment, était embarrassé. Certes il goûtait un plaisir secret à voir que sa femme, enfin, avait trouvé quelqu'un qui lui résistât : lui-même il avait dû plier, si souvent, sous de telles violences... Oui, ce jeune Hector aura la fermeté de son grand-père... Mais comment le faire partir? S'il voit sa mère, les scènes vont recommencer : on vient la braver, dira-t-elle... Mais peut-il partir sans embrasser sa maman?

L'heure du départ approchait.

Toute la famille, le docteur, Nanci, Adèle, Hector et le petit Prosper, — tous, ils allèrent donc au Chuzeau.

Mme Berlioz était dans le verger, assise à l'ombre d'un arbre. Elle lisait. Du moins, elle avait un livre sous les yeux.

Dès qu'elle s'aperçut qu'on venait à elle, elle s'enfuit. On la suivit, le docteur l'appela...

On attendit...

Les enfants étaient en larmes autour du docteur... Rien n'y fit.

Sans voir sa mère, maudit par une femme affolée, il descendit donc du Chuzeau vers le séminaire, au coin de la ruelle d'où partait la diligence pour Lyon et Paris.

Hector était assuré de toucher sa pension, et son père l'autorisait à se faire inscrire au Conservatoire.

## III

### CONSERVATOIRE ET « COUPS DE FOUDRE »

A peine à Paris, il court chez Lesueur.

Le vieux maître fait inscrire ce disciple qu'il aime dans sa classe de composition à l'École Royale de Musique (Conservatoire; — 26 août 1826).

Hector organise sa nouvelle vie.

Pour économiser, il s'associe à un jeune étudiant de condition modeste. Ce nouveau camarade s'appelait Charbonnel. Etudiant en pharmacie, il excellait à faire la cuisine.

Avec Charbonnel, Hector revient habiter au quartier latin, rue La Harpe.

Et les voilà, tous deux, qui vont aux provisions, montent leur ménage, marchandent aux éventaires, et projettent d'inscrire, chaque jour, toutes leurs petites dépenses. Le 6 septembre, ils commencent leur carnet. Le plus coûteux, c'est l'achat du matériel, fourneau, pot à bouilli, écumoire, soupière, deux verres à quarante centimes, et « huit assiettes à quatre sols ». Une fois installés, ils ne dépensent pas vingt sous par jour et par tête. Le 29 septembre, ils n'achètent que du raisin : pour Hector, quels souvenirs (les vendanges, Meylan, Estelle) ramenés par les économies d'une fin de mois !

La mensualité, envoyée par le docteur, était pourtant de cent vingt francs. Soixante à quatre-vingts

francs restaient donc disponibles pour les fantaisies du jeune homme (ce qui équivaudrait à quelque deux cents francs, un siècle plus tard). Ils devaient être dépensés soit en faux frais pour la musique, places au théâtre, quand les entrées de faveur faisaient défaut, acomptes pour l'impression des romances, — soit encore en menus divertissements bien naturels pour un jeune homme qui, dans sa musique, voulait peindre les passions. Charbonnel, « courait la grisette ». Son camarade de chambre faisait de même, — mais tout autrement, puisqu'il allait avoir du génie.

Cependant, à la Côte-Saint-André, le docteur Berlioz apprend que son fils a des dettes : Hector doit encore de l'argent pour l'exécution de sa *Messe* à Saint-Roch !... Le docteur paya ; mais supprima toute pension : pour vivre, le futur Berlioz dut s'engager comme choriste au théâtre des Nouveautés.

Désormais, le jeune compositeur, fou de Gluck et de Weber, et qui rêve de brosser un vaste et sombre drame, va chanter avec les comparses, près d'un portant de décor, des opéras-comiques, des vaudevilles, qui « le rendent idiot et menacent de lui donner le choléra » : *l'Anneau de la Fiancée, le Jeu de Cache-Cache, le Futur de Grand'maman,* ou *le Coureur de Veuves.*

Dans la journée, il allait au Conservatoire, au cours de Reicha, de Lesueur, ou à la bibliothèque pour oublier, dans les partitions de tragédies lyriques, les ineptes flonflons des vaudevilles ; il mettait de la musique sur le drame des *Francs-Juges,* écrit par son ami Ferrand ; il corrigeait sa *Messe,* ses petites romances, ou d'autres essais... Maintenant, il lisait Thomas Moore, Walter Scott et Byron. — Shakespeare, alors, apparaissait à peine dans une brume lointaine, comme un dieu inconnu et barbare. Quant à

Gœthe (sauf son *Werther*), la génération de Berlioz l'ignorait encore.

A notre futur romantique, à notre aspirant Jeune-France, incompris des siens et persécuté, — il fallait du *strepitoso :* des œuvres mouvementées, hautes en couleur, passionnées, « moyenâgeuses ». Comme sa mère, il avait le goût du dramatique, de l'excessif. Il projetait d'écrire pour des masses orchestrales et vocales par lesquelles il dépasserait Lesueur et les « musiciens de la Révolution » ! Quelles splendeurs ! Quelles constructions « ninivites » ! Et combien c'était peu de chose, ces cours du Conservatoire ! Il avait le goût du grand, du neuf, du primitif, de l'abrupt.

Les concours pour le prix de Rome approchaient : voilà une couronne officielle, qui pourrait réconcilier Hector et sa famille.

Il fut admis à monter en loge.

Effrayés par la composition du jeune Berlioz, les vieux musiciens de l'Institut la déclarèrent « inexécutable ». On donna un premier premier prix et deux seconds. L'élève Berlioz n'eut rien (juillet 1827).

Désespoir. « Indignation concentrée. » Absurde tyrannie des règlements qui étranglent quiconque sort du commun. Tous les soirs, il faut aller chanter aux Nouveautés. De sa famille, pas d'argent. Dans sa chambre, quelle tristesse ! Charbonnel n'y vient presque plus. Charbonnel poursuit le cours de ses succès amoureux ; l'apprenti pharmacien donne dans les élégances : il vient de s'acheter une paire d'éperons, son chapeau de soie, plus large du haut que du bas, son « tromblon », lui coûte force coups de fer. Charbonnel, insouciant, fait le fashionable.

Hector est un abandonné.

C'est l'été, les vacances. Le quartier latin est désert, lugubre. Les camarades, à la campagne, choyés dans

leur famille:.. Et lui, on lui a refusé le prix de Rome!

Il tombe malade.

Interminables journées, seul, dans sa misérable chambre. Et, au fond de la gorge, un abcès se formait, l'empêchait de respirer. Un soir, fou de douleur et de colère, à demi étouffé, il prend un couteau et crève l'abcès...

Le docteur, par Charbonnel, apprit tout cela. Il fut ému, et rendit la pension.

Heureuses journées! Que lui importait son échec! L'échec, dans ce cœur ardent, exaltait l'orgueil, la confiance en soi-même, le sentiment qu'on est autre, qu'on est unique : il exaltait les forces vives de la jeunesse. « Ah! vieil et froid classique, mon crime, à tes yeux, est de chercher à faire du neuf!... »

Libre, vivant à sa guise, tout entier à ses rêves d'art et d'avenir!... Lesueur l'encourageait. Et déjà, le jeune Berlioz, travaillant à ses *Francs-Juges,* à l'ouverture de *Waverley,* sentait, en lui, surgir une force inconnue; et c'était son génie.

Heureuses journées! Il se voyait naître à la vie de l'art. Il sentait qu'il allait être un créateur. Comme cette fin d'été était douce... On y respirait de mystérieuses influences; car voici qu'elle approchait, la grande éclosion, qu'on nommera d'une date : 1830.

Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?

s'écriera bientôt un autre « enfant du siècle ». — Berlioz, Hugo, Vigny, Dumas, Sainte-Beuve, Delacroix, Mérimée, Michelet, Balzac, Janin, ont alors de vingt-quatre à trente ans. Venus de points divers, marchant à la conquête d'un même idéal, ils commencent à faire route ensemble, à fraterniser. Déjà une génération, et même deux générations, celles des Vinet, Nodier,

Ballanche, Stendhal, ont frayé, déblayé la route pour les nouveaux venus. L'avenir et le succès, la gloire, sont à portée de leur main.

Que toutes ces jeunes énergies, encore indisciplinées, inquiètes, hésitantes, se groupent et reçoivent un mot d'ordre ; qu'elles fassent bloc ; que l'un de ces jeunes gens, demain, lance, non une doctrine, mais la claire sonnerie d'une trompette bien embouchée et que cette sonnerie retentisse à une heure favorable, — aussitôt Hugo et les romantiques auront « partie gagnée ».

C'est ce qui arriva. Une troupe d'acteurs anglais vint, à Paris, jouer Shakespeare en anglais. On comprit peu, mais on admira, on s'exalta, on se reconnut, on se groupa.

Le 6 septembre 1827, à l'Odéon, les acteurs anglais donnent leur premier spectacle. Les journaux publièrent la louange des acteurs et surtout de la « grande amoureuse », Harriett Smithson.

C'était une Irlandaise. Grande, l'épaule un peu grasse et la poitrine épanouie, le visage d'une blancheur éblouissante, avec de grands yeux un peu à fleur de tête (comme ceux de l'ardente Mme de Staël), mais si doux, si rêveurs, et parfois étincelants de passion.

Le 11 septembre, à l'Odéon, beaucoup de jeunes artistes : Delacroix, Hugo, Gérard de Nerval, Janin, Vigny, Dumas, d'autres encore.

Hector Berlioz vint aussi. Et cela marqua dans sa destinée.

On jouait *Hamlet*.

Hamlet, c'était Kemble, le plus grand tragédien de l'Angleterre depuis Kean. — L'Ophélia était Harriett Smithson.

Hector ne savait pas l'anglais. Que pouvait-il connaître de Shakespeare?... Avait-il sous les yeux les

traductions de poche qui, à l'occasion des acteurs anglais, parurent au début de septembre?...

Mais, quel vague délicieux, et si accueillant aux rêveries... Quoi de plus séduisant, pour un rêveur passionné, que ces images flottantes, ce décor transfiguré par l'aube du génie et où l'âme, encore vierge de la vie et qui aspire à l'amour, peut dialoguer avec la vision voluptueuse d'une femme épanouie comme une fleur, — femme inconnue qui répond avec la musique chantante d'un langage mystérieux ?

Ophélia!... Harriett Smithson, c'est Ophélia même. La voilà, tremblante comme un rayon de lune sur la lagune d'Elseneur. Et Hamlet, joué par Kemble!

Enthousiaste, affolé par l'enthousiasme de ses camarades et de ses voisins du parterre, qu'est-ce que le jeune Berlioz n'imagine pas, pris du délire romantique? Oui, voilà enfin l'art dont il veut s'assouvir : un art tout de passion, enivrant, le seul qui lui donne la sensation de la vie complète, le seul qui exalte et trouble au point de faire croire qu'il est à la fois la vérité et le rêve.

Oh! à côté de Kemble, à côté d'Hamlet, mortuaire, satanique sous son pourpoint noir, entouré d'un flottement ténébreux qui est peut-être son âme déjà morte (car, cela n'est plus simplement son manteau), — oh! à côté d'Hamlet, fantôme de soi-même et qui parle aux fantômes, quelle svelte, quelle pâle et languissante, quelle voluptueuse apparition! Ophélia, tremblante et fluide; Ophélia, frêle, défaillante, épuisée par son amour et sa douleur, herbe des eaux qui porte une fleur trop lourde... Et ces ballades, ces mots de caresse et de folie, comme elle les chante, ou plutôt comme elle les dit à mi-voix, comme elle les vit dans son âme, comme elle les pleure! Elle s'agenouille sur son voile, et l'on dirait qu'elle va disparaître dans un

linceul, ou qu'elle se laisse doucement retomber, la fleur des eaux, dans l'attirante tranquillité d'une source silencieuse sous une nuit sans étoile!...

Toute la salle, où bouillait la jeunesse romantique, délirait. Dumas, Vigny, Delacroix, Gérard de Nerval, triomphaient eux-mêmes dans le succès de Shakespeare. Hugo sentait rouler dans sa tête sonore les fumées et les éclairs de la *Préface de Cromwell*.

Quant à Berlioz, Shakespeare « tombant ainsi sur lui, le foudroyait ».

Et Ophélia, folle, couronnée de romarin, de verveine et de paille, revient. On dirait déjà qu'elle est morte. Sa voix sort de l'au-delà. Comme une apparition surnaturelle, la voici, avec ces mots que le Jeune-France ne comprend pas, la voici qui donne des fleurs, des branches de saule, de longues herbes des eaux... Elle les donne au Roi, elle les donne à son frère; et elle disparaît... On l'entend qui s'éloigne. Est-ce qu'elle chante, est-ce qu'elle pleure? Pour quel monde irréel est-elle partie?

Tout le rêve de son âme juvénile et qui s'ignore encore, il venait enfin de le voir. Elle est là, derrière la barrière lumineuse de la rampe, elle est là, l'Inconnue, la mystérieuse et souveraine Force d'attraction qui attire à elle, comme à un pôle magnétique, tout l'être de Berlioz, son être aimant, rêveur, passionné, tendre, douloureux. C'est une vie nouvelle qui s'ouvre à lui. Une vie nouvelle et un art nouveau. Il vit donc enfin! « Il faut se lever, il faut marcher! »

Incapable de sommeil (« la secousse est si forte! ») il erre toute la nuit à travers les rues. Tour à tour il sent sa puissance de rêve et d'action, toute son âme, « centuplée » par l'enthousiasme et par l'amour; et tour à tour, il tombe dans un chagrin, dans un ennui, dans une prostration insondables...

Le lendemain, 12, les mêmes acteurs, — la même actrice, Harriett Smithson, — annoncent *Roméo et Juliette*.

Il avait ses entrées à l'Odéon. N'importe, il prend une place pour le 15. Quelle Juliette sera-t-elle donc, cette Ophélia?

En attendant, il erre dans les rues de Paris et dans les plaines de la banlieue. Une force étrange le tire en avant. Pas de repos. Hanté, halluciné, il court à la poursuite de son âme.

Le 15, enfin, arrive.

Berlioz voit Juliette!

O nuits embaumées de l'Italie! O délires du parfait romantique! Amour prompt comme la pensée, brûlant comme la lave, impérieux, irrésistible, immense, pur et beau comme le sourire des anges! O scènes fiévreuses, duels et coups de poignard! Étreintes éperdues, luttes désespérées de l'amour et de la mort!

Au troisième acte, il ne respire plus. Une main de fer lui tenaille le cœur. Ah! sur le cadavre de Roméo, dans ce caveau des Capulets, cette longue forme blanche, cette surnaturelle beauté qui sort elle-même de la tombe, — il la voit s'étendre pour une étreinte immortelle, suaire de chair amoureuse et mourante qui recouvre son amant endormi dans la mort.

« Ah! vivre cette vie poétique et mourir ainsi, pense Berlioz; sinon, rentrer dans le néant! »

Et il reprend ses courses délirantes. Il ne peut pas arriver à fatiguer son corps. Plus de sommeil... Des torpeurs subites; une nuit, dans un champ de Villejuif, sur des gerbes...; une autre fois, dans une prairie aux environs de Sceaux...; une autre fois, sur une table du *café du Cardinal*, au coin du boulevard des Italiens et de la rue Richelieu; là, il dort cinq heures, au grand effroi des garçons qui n'osent l'approcher :

« ils craignaient de me trouver mort », pense-t-il en se réveillant.

Cette Ophélia, cette Juliette, cette idéale Harriett Smithson, comment parvenir jusqu'à elle? Pour elle, tout Paris délire d'enthousiasme. Elle règne par son génie dramatique et sa beauté.

Lui, croque-sol, qui le connaît? Qui se soucie de cet élève de Lesueur et Reicha, de ce petit provincial, sans grand argent, sans nom, et qui gîte dans une chambre d'étudiant où lui-même fait sa cuisine, remplaçant le beurre par la graisse de porc?...

Sa chambre d'étudiant, mort et furies! (car il employait volontiers cette exclamation et quelques autres), sa chambre est juste en face de l'hôtel meublé où habite l'inaccessible étoile! Enfer et damnation! — Simple hasard ou fatalité?... Vers cet automne, une fois la pension rendue par le docteur, Hector, quittant la chambre où il faisait ménage avec Charbonnel, passe sur l'autre rive, se rapproche du boulevard. C'est là, pour la culture de son génie et de ses relations, qu'il doit habiter. Près de Feydeau, près de l'Opéra, près des Italiens, habitent musiciens, chanteurs, éditeurs de musique. Le café Cardinal, où Hector et ses camarades ont leurs habitudes, est tout proche, ainsi que l'élégant coiffeur, place de la Bourse, où le Jeune-France fait ébouriffer sa chevelure rousse; Lesueur et sa famille sont rue Saint-Anne; Schlesinger, éditeur de musique, est au 97, rue Richelieu. — Le jeune Hector Berlioz vient donc au 96. C'est au coin de la rue Saint-Marc.

Et de sa fenêtre, enfilant de biais le croisement des deux rues, il découvre l'hôtel meublé où habite son Ophélia!

Il délirait d'amour! Il battait la ville et la cam-

pagne!... Les acteurs anglais tantôt jouaient au Théâtre Italien, tantôt à l'Odéon. Harriett Smithson, dans *Jane Shore*, « déployait une énergie et un pathétique admirables ». Et elle était encore Ophélia, elle était encore Juliette.

Heureux Hector, et malheureux : les passions le tenaillaient dans leur griffe de vautour, comme disaient les Jeune-France.

Il allait encore au Conservatoire. Mais où s'échappait sa pensée, quand il faisait acte de présence?... Il ne rompait pas, ouvertement, avec le « temple officiel de la routine », à cause du prix de Rome : aux lauréats, cinq années de pension et la protection royale toute leur vie durant... Les quelques mois où il frôla la misère, avant d'être choriste aux Nouveautés, lui prouvèrent qu'il n'est pas bon de n'avoir aucune fonction reconnue, classée, et de rompre en visière à la famille et à la société. Pour la lutte, pour la ruse, cette épreuve le fit plus fort, plus fin, plus souple. Elle le trempa comme une eau glaciale trempe une bonne lame. Pratique croque-notes, mais tumultueux ! Il fallait le voir, au parterre, lorsque Harriett Smithson était en scène. « Elle sera ma femme! » proclamait-il. En effet, tout autant que Roméo pour Juliette, il devenait « jaune et sec comme un hareng saur ». Quelle mine, quel regard satanique, quel front foudroyé!... Ses camarades ne l'appelaient plus que le *Père la Joie*.

Etre connu; avoir un nom! Atteindre l'inaccessible Ophélia!... Mais Shakespeare lui en donnera la force; Shakespeare, annonciateur de l'Inconnu, lumière mystérieuse et libératrice... Un nouveau monde s'ouvre à l'Art, et l'amour d'Ophélia l'illumine, aurore resplendissante... Ebloui, transfiguré par elle, quelle musique ne rêve-t-il pas d'écrire!

Ce serait la transcription sonore des tempêtes de son cœur. Tous les instruments connus seraient employés; il y aurait mille accords que l'on ne soupçonne même pas; les sonorités, les rythmes, la déclamation, les paroles empruntées au langage swedenborgien, tout serait neuf, imprévu, saisissant, irrésistible... Les « podagres » de l'Institut en blêmiraient d'épouvante!

Il délirait ainsi, quand, tout à coup, Beethoven le « foudroya ».

Au Conservatoire, sous la direction d'Habeneck, venait de se fonder la *Société des Concerts*. Plusieurs fois de suite, au printemps de 1828, elle joua du Beethoven. Elle en joua tant, lors de ses débuts, qu'on put la croire spécialement fondée pour cela.

Sur le Jeune-France éperdu d'amour, quel nouveau coup de foudre!... Une tempête, dans une tempête... Quand il entend une symphonie, voici ce qu'il éprouve :

— « Mes forces vitales semblent doublées... Agitation étrange dans la circulation du sang; mes artères battent avec violence; larmes...; contractions spasmodiques des muscles, tremblement de tous les membres, *engourdissement total des pieds et des mains,* paralysie partielle des nerfs de la vision et de l'audition; je n'y vois plus, j'entends à peine; vertige... demi-évanouissement... »

Foudroyé!... Mais l'actif, l'ingénieux Dauphinois redevient vite maître de lui-même; vite, il se replace à l'affût des moyens de se faire connaître... L'élève Hector Berlioz, à vingt-quatre ans et demi, sait obtenir, pour son premier concert, la salle du Conservatoire.

Elle était encore toute frémissante qu'on y eût révélé, aux Parisiens, Beethoven.

Parmi ses camarades, dans « son parti », Hector commençait à passer pour une sorte de Byron musical. Pourquoi ne serait-il pas le successeur de Beethoven?

Mais Harriett Smithson, l'aimait-il toujours? Et que devenait le délire, les courses impulsives à travers Paris et la banlieue? C'était bien d'autres courses, alors, qu'il s'agissait : les musiciens à rassembler, les chanteurs, les choristes, la copie des parties d'orchestre, le matériel (pupitres, chaises et gros instruments), et les billets à placer, les critiques et les membres de l'Institut à inviter, et les réclames à faire passer dans les journaux.

A Paris, parmi les musiciens, on commençait à parler du romantique Berlioz : son activité, ses menées révolutionnaires aux soirées de l'Opéra, sa jeunesse, sa chevelure rousse et embroussaillée, sa *Messe* où tonnait la fin du monde, son amour désespéré pour la grande tragédienne à la mode, ses courses démoniaques, ses disparitions;... un jour, se répétait-on, l'on fut voir si son cadavre n'était pas à la Morgue... Non, Hector n'était pas un élève ordinaire. Et voilà qu'il se fait donner, pour lui seul, la salle où l'on vient de révéler Beethoven!...

Une lettre circulaire fut insérée par *la Revue musicale* de Fétis, par *le Corsaire*, par *le Figaro*, par *la Pandore*. Pour l'époque, réclame admirable.

Le concert fut un « grand, grand succès », jugea l'apprenti musicien : « succès d'étonnement dans le public, et d'enthousiasme parmi les artistes. »

A la vérité, peu de monde dans la salle.

Quant à la musique, quelque réserve que l'on pût faire, ce concert révélait un génie. Ce génie du jeune Berlioz, Lesueur l'avait déjà reconnu. D'autres juges, moins indulgents, moins liés au débutant, le recon-

naissaient à leur tour... Ses premières œuvres, vraiment, débordaient de vie. Spontanées, sincères, elles plaisaient. Elles avaient la grâce irrégulière, mais irrésistible, la beauté piquante et divine de la jeunesse. En elles, déjà, vivait un génie ardent, passionné, poétique, et aspirant sans effort à ce qui est grand.

Berlioz, dès ce jour, ne pouvait plus douter d'avoir en lui une merveilleuse puissance de suggestion : ce qu'il enfantait avait le magique pouvoir de vivre dans l'âme des autres hommes. Sa force d'entraînement, qu'il constatait lorsqu'il fanatisait « son parti », il constatait encore qu'elle passait dans ses œuvres et entraînait les auditeurs.

Dès ce jour, il a pleine conscience de sa force créatrice. — Dans quelques mois, très vite, il va écrire les *Huit scènes de Faust,* c'est-à-dire la moitié d'un de ses chefs-d'œuvre, la moitié de *la Damnation de Faust.* Oui, dès 1828, le génie de Berlioz se révèle; il arrive à la vie magique de l'art : en voilà déjà les preuves manifestes, irrécusables. — Et Berlioz n'a pas encore vingt-cinq ans.

Un jour de juin, le 28, il sort de chez lui, comme tant d'autres fois, pour affaires. Il s'est habillé avec soin, selon sa coutume, et se propose d'aller relancer un directeur de théâtre. Alors, Harriett Smithson, avec les acteurs anglais, jouait une tragédie, *Virginius,* où elle avait une agonie admirable. Hector allait donc offrir de la musique à ce théâtre, afin de se rapprocher de l'inaccessible Ophélia.

En route, quel incident, quel objet, quelle pensée souffla la tempête dans le cœur d'Hector? Vit-il en songe la dévorante beauté d'Harriett? Ou quelque lithographie de Devéria, de Boulanger, lui montra-t-elle, dans ses noirs profonds et sépulcraux, le blanc

fantôme d'Harriett tenant le cadavre de Roméo dans son étreinte?... Enfer et dérision !

Il court, pendant des lieues, il court depuis Paris jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges. Il court. Ses muscles défaillent... ; il court... ; ses muscles « tremblent comme ceux d'un mourant » ; il court... Et il ne meurt pas. Il le remarque. Il remarque aussi comment son sang circule. Hector entend son sang, il entend son cœur qui bat comme s'il bondissait de joie! Oh ! de la joie, de la joie!... Mais la douleur, la rage l'environnent et l'enserrent... Qu'est-ce que sa vie?... Tout son être est broyé par une griffe d'acier... Ah ! saisir la vie, s'enivrer de la sensation exacerbée de la vie!... Vivre toute sa vie dans une minute de délire bienheureux !... Tout lui échappe, et il n'arrache que des lambeaux... « A mon âge, avec mon organisation, n'avoir que des sensations déchirantes; avec cela, les persécutions de ma famille recommencent; mon père ne m'envoie plus rien, ma sœur m'a écrit aujourd'hui qu'il persistait dans cette résolution. L'argent... toujours l'argent... Quand donc être heureux ? Ni pendant la vie, ni après... Quand donc? Jamais. Inflexible nécessité... » Et pourtant, et pourtant, comme la campagne est belle! Quelle lumière abondante... Les arbres frémissent doucement... Tout ce qui vit, les hommes mêmes ont l'air heureux... O plaine immense... Et il est seul, il est seul... ; O nature « impénétrable et fière », — souriante et mélodieuse...

Le lendemain, abîmé de fatigue, brisé... N'importe ; toute la journée, en hâte, des démarches, des visites : dans quelques jours, il entre en loge à l'Institut.

O rage! « M'avilir jusqu'à concourir encore une fois!... »

Lesueur, confiant dans le génie de son élève, vient

de lui avancer l'argent pour monter en loge. Cet argent, le docteur a refusé de le donner, outré (Mme Berlioz aidant) des nouveaux emprunts pour assurer le succès d'un concert improductif...

Si Hector manque le prix, que deviendra-t-il?...

— « Podagres, je vous écrirai un petit orchestre bourgeois; je prodiguerai les redondances; et, si j'obtiens le prix, je vous jure que je déchire ma *scène*, aussitôt que le prix sera donné. »

Hector entra en loge (10 juillet).

Cantate de concours : *Herminie*.

Pour la cinquième fois, depuis quelque vingt ans, l'Institut obligeait ses logistes à mettre de la musique sur cette cantate du poète A. Vieillard. Sans doute on la jugeait excellente. Elle était un prétexte pour faire écrire aux jeunes « disciples des beaux-arts » quelques récitatifs, un air de douceur, un air de bravoure...

De cette épreuve, Hector se tira du mieux qu'il put, renonçant à des excès d'imagination trop personnels.

Le second prix, cette fois (1828), lui échut. Une telle couronne ne donnait droit à aucune pension.

Depuis l'emprunt pour le concert, le docteur supprimait toute mensualité. Que donnerait-il pour rembourser l'avance consentie par Lesueur, et solder la dette du concert? S'il payait, rétablirait-il la mensualité?

Les acteurs anglais, l'idéale Ophélia, étaient en tournée à Rouen. Hector se décida donc à revoir les siens. Il plaiderait sa cause lui-même.

Le 30 août, il partit.

## IV

### AGITATIONS

A la Côte-Saint-André, très vite, le docteur et toute la famille, et tous les amis, furent séduits par le prestige de la couronne officielle : Hector, presque prix de Rome. Les notabilités côtoises voyaient déjà leur Hector en habit vert, et l'épée battant sur le mollet. Un Côtois, membre de l'Institut!...

Le bon docteur était un peu penaud d'avoir refusé les quelques louis pour monter en loge : son Hector, maintenant, « gravissait déjà les premières marches du temple de la gloire ». (Ainsi parlait le docteur.) — Il promit de rétablir la pension.

Autour du Jeune-France, trois semaines de vie bourgeoise, provinciale. Voilà deux ans, dans une crise de nerfs, la dramatique Mme Berlioz avait maudit son fils. Aujourd'hui, goûters à la campagne, bals, dîners suivis d'un peu de musique, entouraient d'un agréable et flatteur murmure, d'un contentement tout cordial, le lauréat de l'Institut.

Avec Nanci, quels entretiens! « Mon frère m'occupe beaucoup trop pour mon repos! » Quel feu intérieur, quel bouillonnement, quelle fièvre! Il ne parle que de *Faust* et d'*Hamlet!* En lui, pêle-mêle, vivent les âmes de *René*, de *Manfred* et de tous les désespérés. Il sent qu'un fantôme le conduit aux abîmes. La vie? se demande-t-il quand il interroge le destin, — la

vie?... Un rêve, une hallucination de cauchemar... Etre ou ne pas être, mystère... On prend pour la réalité une illusion qui fait souffrir... Que faire pour tromper le désespoir de l'existence? Que faire pour se duper le cœur avec l'ivresse du bonheur? Il faut tendre tout son être vers un but inaccessible : ainsi, ne l'atteignant jamais, on ne peut s'apercevoir qu'il est une ombre. La gloire?... L'amour?... O Hamlet! « Le fantôme m'appelle, dis-tu, la destinée m'appelle à haute voix et donne à la plus petite fibre de mon corps la force des muscles du lion de Némée. »

Cela, c'était trop pour Nanci : elle continuait alors d'écrire les *Conseils à ma Sœur,* et de copier les beaux passages de ses lectures. Elle en était toujours à Casimir Delavigne, et même à Baour-Lormian. Elle notait dans le *Journal* de ses pensées : « Ah! qu'une femme est malheureuse lorsqu'elle a trop d'esprit! » Elle se plaisait à copier de gentilles épigrammes.

A cette époque (et en province), l'esprit, chez les « jeunes personnes du sexe » qui se piquaient de littérature, s'accommodait fort bien avec une sentimentalité élégiaque et tempérée. On avait lu Chateaubriand, Ballanche et Lamartine, Ossian et Fontanes; on parlait de la mélancolie du crépuscule; on parlait de la solitude de son âme... Clairs de lune, soupirs de la brise, cortège villageois à travers une campagne fleurie, écharpe blanche qu'une princesse agite le soir sur une tour abandonnée, vieil ermite à longue barbe recueillant dans une caverne un beau jeune homme sentimental et malheureux, poésie des cloches, majestueux silence des ruines...

Près de la spirituelle Nanci, près de la tendre Adèle, Hector apportait sa tempête. A ce brave Ferrand, il écrit : « Venez, oh! venez...; je souffre beaucoup...; venez! nous lirons *Hamlet* et *Faust*

ensemble... Shakespeare et Gœthe, les explicateurs de ma vie! Venez!... Personne ici ne comprend cette rage de génie. Ce soleil les aveugle. On ne trouve cela que bizarre... »

Une musique tumultueuse grondait au cœur d'Hector! Quand cette lave jaillira, pensait-il, le monde musical sera dans l'épouvante!

Or, un jour de septembre, en voiture, au delà de Grenoble, il suivait l'admirable vallée du Graisivaudan... Murianette, Meylan... C'est là, jadis, qu'il avait vu cette Estelle dont il avait tant rêvé, cette Estelle Dubœuf que la pastorale de Florian et un cœur juvénile transfigurèrent... Et voici qu'il entend, en son cœur romantique, chanter la Gretchen, la Marguerite de *Faust*...

Que chante-t-elle? Elle chante la *Ballade du roi de Thulé*. Les strophes du traducteur, relues cent fois, s'infléchissent selon une mélodie étrange, capricieuse... Pour Hector, c'est du « style gothique »! En effet, ce style est nouveau, inusité, fantasque. Dans l'imagination de notre Jeune-France, il suscite tout un cortège de rêves moyenâgeux : machicoulis, pertuisanes, rouet qui ronronne en dévidant le chanvre du fuseau, fenêtres à verrières, profil des toits denticulés et des échauguettes en poivrière...

Cette *ballade* si délicieusement nostalgique, voilà une des premières pages auxquelles d'autres vont se joindre tout de suite, puis d'autres encore quelque vingt ans plus tard : l'œuvre aura pour nom *la Damnation de Faust*.

Fin septembre, Hector quitte sa famille

Ophélia!... Paris, l'art, la conquête de la gloire, les camarades, les courses pour rassembler des armées de musiciens, les « petits farceurs » à mettre sous le

joug, l'Institut à faire trembler, Harriett à conquérir!... « Allons donc, voilà la vie!... »

Que d'affaires! ce Ferrand, il n'est pas venu à la Côte-Saint-André lorsqu'Hector y était! Et maintenant de loin, comment s'expliquer avec lui pour les retouches au livret des *Francs-Juges?* Toujours mou, apathique, Ferrand se laisse dominer par sa famille, et on le tient à l'écart de son ami trop passionné...

Berlioz va d'un imprimeur à l'autre, débat des prix : *la Révolution Grecque,* combien coûterait-elle? — Autre affaire : ne pourrait-on pas faire recevoir à l'Opéra un livret tiré d'*Atala* et obtenir la commande de la musique? — Autre affaire : on va fonder une *Société du Gymnase lyrique ;* il se fait charger de choisir les musiciens, de louer les instruments : déjà les souscripteurs commencent à venir... Mais il pressent des trames secrètes : dans les orchestres, tout le monde clabaude !

Et Harriett-Ophélia (fin octobre) a quitté Paris! Elle est à Bordeaux, en tournée théâtrale. — Ah! Hector ne vit plus! Ou plutôt, déclare-t-il, il ne vit que trop! Anathème et dérision ! De sa fenêtre, rue de Richelieu, il ne voit plus son étoile, sur le trottoir qu'il épie, aller au théâtre et en revenir...

Les affaires le reprennent. On lui « demande un oratorio pour voix et orgue » ; vite, il faut le faire, car « cela me fera un peu connaître dans le faubourg Saint-Germain ». — Un journal, *le Correspondant,* est en formation ; voilà donc une place à prendre : la chronique musicale.

Ophélia, de nouveau, occupait tout le cœur du Jeune-France. Elle y faisait irruption, de temps à autre, et toute affaire cessant... Dans l'imagination de Berlioz (et ne prenait-il pas son imagination pour son cœur?), c'était un chassé-croisé d'images, chacune

apportant, imposant son cortège d'émotions. Une affiche de théâtre, une annonce dans un journal, la mine heureuse de Rossini (le cygne de Pesaro) rencontré sur le boulevard, et voilà Berlioz, souffrant d'être inconnu, changé en homme d'affaires, en compétiteur politique et rusé. Courses sur courses, il les fait avec une ardeur délirante, — et un sang-froid de vieux diplomate.

Surgisse l'image d'Ophélia : c'est Hector qui est Hamlet! « O fantôme, m'entraînes-tu aux abîmes?... »

Harriett-Ophélia est revenue! — Horreur! Elle va bientôt partir pour Amsterdam.

Alors, il se décide (janvier 1829). Il n'a déjà que trop parlé de ce mariage! D'ailleurs, ne vient-il pas de finir ses *Huit scènes de Faust?* Elles vont conquérir le monde : pourquoi une femme, fût-elle Ophélia même, leur échapperait-elle?

Il fait donc agir ses amis auprès de l'inaccessible étoile. Du moins, il l'écrit à ses bourgeois amis de province. Ces missives frénétiques, quelle vérité cachent-elles dans leur panache de flamme? S'il faut les croire, la reine de théâtre, qui porte encore les bijoux offerts au nom de Charles X et de la Cour, accueille à demi les projets matrimoniaux du jeune Hector : « S'il m'aime véritablement, aurait répondu la tragédienne, ce ne sont pas quelques mois d'attente qui pourront lasser sa constance. » D'ailleurs, pourquoi Harriett n'aurait-elle pas dit cela? Elle ne promettait rien : elle allait partir; et une femme qui paraît en public et dépend de la presse, pouvait très bien songer à ménager ce jeune exalté dont on lui rapportait, agrémentées encore, les extravagances.

Terre et ciel!... A cette demi-réponse, Hector est transporté d'extase... Sa force est centuplée!

Être aimé d'Ophélia !

Donc, il écrit à Nanci une immense épître : il va se marier. Mais il ne dit pas que c'est avec une actrice. Il n'a pas d'argent; qu'importe? il va devenir un colosse en musique. Oh! cette symphonie qui fermente et bouillonne ; cette tumultueuse et gigantesque fresque, cette coulée de lave ardente... (1).

Mais les *Huit scènes de Faust,* on n'en finit pas de les imprimer. A peine écrites, il faut qu'elles paraissent : Harriett Smithson va partir! Pour surveiller, pour presser l'éditeur Schlesinger, quelle ardeur! C'est devant chez lui : rue de Richelieu, Hector au 96, Schlesinger au 97. Devant ses fenêtres, quel angle fatal! La boutique de l'éditeur trop lent, et, rue Neuve-Saint-Marc, l'hôtel d'Ophélia, de la fugitive! Ah! ces rues se coupent, se traversent, comme deux destinées, — et elles s'écartent!... Le soir, il regarde s'éteindre la lampe de son étoile!

Pour ses projets de mariage, Hector reçut de sa famille une réponse affectueuse et sensée. Cela douche son délire, — et l'exaspère. Cette Ophélia, elle ne se prononce toujours pas; et elle va partir pour Amsterdam!... « Ah ! être aimé d'Ophélia, incompréhensible immensité de bonheur! Je vivrais donc! J'ouvrirais mes ailes! *O life, Love, All! All!* »

Il écrit donc à miss Smithson.

Il ne se fait pas présenter : il a peur d'une crise, s'il la revoit! Mais il écrit; il écrit même en anglais !

L'actrice célèbre, obsédée par les coutumières épîtres qu'étudiants et collégiens ne manquent jamais d'écrire aux actrices célèbres, refuse de lire les nouvelles lettres d'Hector. Et même elle s'effraye à ces divagations d'une âme affolée. Par prudence, elle

(1) Ces expressions et beaucoup d'autres viennent des *Lettres*.

prévient sa femme de chambre : il habite si près, il peut la guetter, et un soir, dans cette rue déserte... On lui a dit qu'il était épileptique!

Ophélia, perdue pour lui?

Non, il veut la conquérir par les victoires de son génie! Si seulement Schlesinger faisait paraître ce *Faust!*

Le 3 mars, elle part.

Les *Huit scènes de Faust* ne paraissent qu'en avril.

Pour Berlioz, que ne contiennent-elles pas? Lui, l'auteur, il y voit déjà tout son *Faust*. Il y revit toutes ses émotions à propos de Shakespeare, de Thomas Moore, de Walter Scott et d'Ophélia. Il y retrouve ses rêves, ses souffrances, ses tempêtes amoureuses.

Pour les contemporains, que valent ces *Huit scènes?* Et surtout, que valent-elles pour les maîtres, pour les musiciens de l'Institut, dispensateurs du prix de Rome?... Tristes juges! Aigris par le succès de Rossini, déclarait-il; éblouis par Weber et chicanant sur Beethoven!... Immortels sur le retour, attendant la mort; cerveaux ossifiés :

— « Vieux podagres! » s'écriait notre Hector.

Et « depuis trente-six jours », depuis quarante jours, depuis cinquante, elle est partie!... O Juliette, Ophélia, Jane Shore, noms enchanteurs et maudits!... « Et les jours ont tous vingt-quatre heures... Sang glacé..., dégoût de vivre..., impossibilité de mourir!... »

A l'Opéra, on montait *Guillaume Tell*. On menait grand bruit autour des répétitions... Musique prostituée! Pantin de Pesaro! Ce Rossini, il ose faire d'absurdes plaisanteries sur Weber! Berlioz est exaspéré! Ce Figaro bouffi, il déclare, à qui veut l'entendre, que le *Freischütz* « lui donne la colique »! Feux et

tonnerres! Comme Berlioz voudrait lui lâcher sa bordée! Mais il n'est pas de la conversation. On lui propose de le présenter. Il refuse!

Et toujours la dévorante douleur!... Ophélia perdue!

Mon pauvre Ferrand, cette passion me tuera... Quand j'aurai écrit une composition instrumentale, immense, que je médite, je veux obtenir sous ses yeux un brillant succès...

Oh! mon cher ami, la faiblesse m'ôte la plume des doigts Adieu!

Le concours de Rome approchait.

L'élève Berlioz, second prix de l'année dernière, se voyait déjà en tête de liste.

L'Institut ne donna pas de premier prix.

Et *Guillaume Tell* triomphe!... Notre Jeune-France est triste, triste à mourir.

Du moins, il le croit. Il l'écrit, il le raconte; et la tristesse, par brusques « volcanismes », l'ensevelit... Ophélia à Londres, qu'elle remplit de sa renommée... Comment l'atteindre, l'inaccessible?... Et lui, toujours obscur... Et le docteur se lasse d'envoyer la pension... Hector va-t-il retomber à la misère?... Une si grande symphonie gronde en lui, et qui épouvantera le monde : une description musicale de *Faust!*... Mais faudra-t-il chercher un emploi quelque part, dépenser le temps à la poursuite de l'argent pour vivre?... Déjà il donne des leçons particulières. Déjà il enseigne la guitare dans la maison de Mme Daubrée, dans cet *Institut Orthopédique* où les « jeunes demoiselles » peuvent recevoir, outre des soins spéciaux, les éléments d'une bonne éducation et apprendre les arts d'agrément, piano, chant, guitare et autres... Quelle dérision!... On est à la veille d'une révolution dans les arts! Il faut se presser et prendre place!

Il prépare un grand concert.

Avalanche de démarches : musiciens, matériel, salle, copiste, invitations et billets, fidèles à recruter et à remettre en main, journalistes à circonvenir...

Dans ce tourbillon, il se montait les nerfs avec le souvenir d'Ophélia. Du reste, les camarades, gouailleurs, rappelaient le *Père la Joie* à son rôle d'Hamlet.

Tenace, actif, ingénieux, souple, soutenu par la conscience de son génie, il triomphe de tout.

Le concert sera pour la Toussaint.

On répète!

Quarante-deux violons, cent dix musiciens!

Le soir, au restaurant Lemardelay où il dîne, Hector n'y tient plus; il écrit au tranquille Ferrand, tandis qu'on apporte le dessert :

— « Ferrand! Ferrand! ô mon ami, où êtes-vous ?... Je vous jure, rien n'est si terriblement affreux que mon ouverture des *Francs-Juges*. C'est un hymne au désespoir, mais le désespoir le plus désespérant qu'on puisse imaginer, horrible et tendre. »

La lettre faite, Hector court à l'Opéra chercher un harmonica plus haut; celui de ce matin était trop bas.

Hier, malade à ne pouvoir marcher... Aujourd'hui, le feu de l'enfer qui dicta les *Francs-Juges* lui rend une force incroyable. Ce soir, il faut encore qu'il coure tout Paris...

Mais aussi, au Conservatoire, quel succès!... Presque toute la musique était de lui.

A la sortie, les camarades l'attendent; on lui fait un triomphe...

Le lendemain, quel épuisement!

Ses nerfs sont brisés... Le spleen... Cœur vide; dégoût de la vie... Oh, Harriett-Ophélia!... Juliette!... Perdue... Perdue, l'image d'amour et d'ivresse, perdu le ferment d'exaltation qui pourrait donner à cette

âme byronienne la tension crispée (le *rubato* et le *rinforzando dolorosamente*), dont elle est inassouvie!... « Levez-vous, orages désirés! » s'était écrié René... Et lui, maintenant, retombant dans sa lassitude :

— « Tristesse mortelle! J'ai envie de pleurer, je voudrais mourir;... je ne puis lier mes idées... Il faut, je crois, que je dorme beaucoup. »

Cela, Hector l'écrivait à son père. Et son père, le bon docteur, lui envoyait souvent des conseils d'hygiène. Le docteur, un des premiers, avait pensé à l'hydrothérapie; il savait aussi que son fils avait une mauvaise nutrition, mangeait trop vite, fumait trop, buvait trop de thé, trop de café... Maigre, tout en nerfs, sans réserves graisseuses (estimait le docteur), Hector était le jouet d'un organisme affolé. Et il se donnait aux excitants. Par bonheur, il avait la ténacité, la volonté, « la force vitale » de son grand-père. Mais ses nerfs, par déclanchements, le lançaient dans des crises étranges, dangereuses, épuisantes... Après (comme au lendemain de ce triomphe), il avait besoin de longs sommeils.

## V

### 1830. — LA FANTASTIQUE.

1830. — Hector Berlioz venait d'avoir vingt-six ans. Depuis plus d'une année, son génie avait prouvé, par des œuvres, qu'il existait.

Mais, cet élève du Conservatoire, quelle vie mène-t-il? Toujours en affaires, en agitations. Parmi tout ce remuement et en pleine poussée de jeunesse, a-t-il les loisirs de s'ennuyer? A-t-il le temps de jouer à l'Hamlet ou au Manfred?

Et même il y a d'autres soucis, et non des moins occupants pour un jeune homme. Ici, un tenant des classiques citerait Horace : *Cura juvenum*. — Logé entre le Palais-Royal et le boulevard de Gand, libre, mêlé plus qu'à demi au monde des théâtres, séduisant par sa fantaisie, sa fougue, son élégance fashionable de parfait ténébreux; ardent, prenant feu avec impromptu *(deciso e con impeto)* près de la moindre jupe, assoiffé de sensations, pouvait-il, amoureux d'une étoile, n'avoir pas de petites amies?... Toute sa vie, il fera jouer les femmes, comme une musique, sur son âme tumultueuse.

Les menues distractions, prises de passade, n'empêchent pas la fidélité pour Juliette-Ophélia. Ophélia, inaccessible lumière, on l'aime encore dans les clartés moins sereines, mais plus proches, ou, comme disait Shakespeare, plus « palpables ». Ophélia continue

d'être le grand excitant passionnel, le bel amour dramatique dont on parle.

Mais, chaque jour, combien d'autres choses! Hector va au théâtre, en soirée, il fait danser les « demoiselles » Lesueur, dont l'une, Mlle Eugénie, est si mélancolique; il se montre aux endroits où l'on doit être vu; à l'Opéra, il a ses entrées; il dîne en ville; il ne néglige pas non plus le « parti » des admirateurs qu'il a su grouper, fanatiser. Et encore, comme tous les Jeune-France, il fréquente les cénacles : peintres, sculpteurs, poètes, musiciens, tous se tiennent les coudes et se poussent l'un l'autre; le peintre applaudit le poète; le poète fait des odes à la gloire du sculpteur; le romancier célèbre le musicien. Dans cet assaut, chacun a sa place de combat. S'il y a rivalité parmi les poètes, qui sont en trop grand nombre; si Hugo est obligé de se brouiller avec Vigny pour l'évincer du Théâtre-Français, et d'être en froid avec Dumas qui l'y a devancé, — du moins, parmi les musiciens Jeune-France, Berlioz est seul. Qui pourrait-on citer, — Monpou, Montfort, Chélard, Boisselot, Ross-Despréaux, — qui ait la situation en vue du *Père la Joie*, l'amoureux d'Ophélia? Qui donc fit sonner la fin du monde dans une église de Paris et au Conservatoire? Qui donc a cette chevelure rousse, embroussaillée, et ce regard byronien?

Hector Berlioz est seul.

Le seul à qui l'on sente cette force indomptable, le seul à qui l'on voie ce caractère nouveau, repoussant ou séduisant, qui annoncent, de loin, le génie. Et déjà, depuis plus de cinq ans, Lesueur, avec une noble loyauté, lui reconnaît du génie. Oui, Berlioz, parmi les musiciens Jeune-France, ne peut plus douter qu'il est au premier rang : seul, c'est lui l'élu, marqué du signe mystérieux. Tous les autres, loin

derrière lui, sont nés subalternes. Tous, des ombres inconsistantes. — Seul, vraiment artiste et créateur, il a le don de vie.

1830. — L'année commence : en apparence, rien n'est changé. Pour Berlioz, même tourbillon : démarches, essais de composition, et, de temps en temps, un sursaut du cœur pour Ophélia!...

L'important, c'est de préparer un concert et d'avoir un succès en public avant le concours de Rome.

Qu'il se presse! Tous les Jeune-France s'agitent; chacun conquiert sa place. Quant à lui, il annonce dans ses lettres :

— « Je mène une vie excessivement active; j'ai à peine le temps de respirer... Je prépare une immense composition instrumentale d'un genre nouveau, au moyen de laquelle je tâcherai d'impressionner fortement mon auditoire. »

Hélas, comme le temps est court! Et il faudra copier les parties, s'occuper du matériel, faire les mille besognes d'un impresario...

Depuis un an et plus, il avait l'idée d'utiliser, dans un grand ouvrage, divers essais qui lui tenaient au cœur : serait-ce dans une « grande symphonie descriptive de *Faust* » ?... Serait-ce dans un ouvrage où lui-même, avec son « infernale passion », figurerait au premier plan?...

Ophélia, l'inaccessible Harriett, elle est encore à Londres! A Londres, et Berlioz la sent vivre autour de lui. Présence invisible et déchirante. « Les pulsations de mon cœur m'ébranlent comme les coups de piston d'une machine à vapeur. Chaque muscle de mon corps frémit de douleur... Inutile! .. Affreux!... »

Tout à coup (mi-janvier), les courses délirantes le reprennent, la folie ambulatoire...

Les jours plus calmes, il n'oublie pas de stimuler son imprimeur. En hâte, pour toucher à Londres son Ophélia irlandaise, il fait éditer *Huit mélodies irlandaises,* et il lui dédie la plus passionnée. — Sur la couverture, on pouvait le reconnaître lui-même. Mêmes cheveux, mêmes favoris; mais le nez était moins busqué. Le lithographe avait représenté un sentimental jeune homme, assis sur les rochers tumultueux d'une falaise abrupte : pantalon clair, habit à la française, chemise irréprochable et dont les jabots tout blancs, autour du col et autour des poignets, jaillissent comme une écume bouillonnante! Et le beau jeune homme contemple l'immensité de l'Océan, si petite à côté de sa propre douleur!... Et il plonge un index mélancolique dans ses cheveux bouclés.

Les *Mélodies Irlandaises* vinrent-elles jusque sous les yeux de Harriett Smithson?... « Oh, la malheureuse! Si elle pouvait un instant concevoir toute la poésie, tout l'infini d'un pareil amour, elle volerait dans mes bras, dût-elle mourir de mon embrassement! »

Et patiemment, laborieusement, il continuait d'élaborer « l'immense symphonie d'un genre nouveau ».

Travail « considérable », et long, et minutieux : assembler des fragments divers, et « bien les ordonner ».

D'instinct, spontanément, par une nécessité intérieure, le jeune Berlioz a déjà trouvé des combinaisons sonores (mélodies, rythmes, timbres) qui sont comme l'écho agrandi de ses propres émotions. Ce qu'il a imaginé, puis écrit, à propos du Jugement Dernier ou de *Faust;* — ce qui est neuf, ce qui doit surprendre et ravir l'auditoire, ce n'est pas tel artifice contrapontique, tel scolastique tissage des notes, — c'est l'expression directe des émotions de l'auteur.

Les morceaux à unifier, les effusions lyriques, les « volcanismes » à faire entrer dans une même forme d'art, se présentaient sous l'apparence d'essais de jeunesse, anciens ou récents, — mais le tout, l'œuvre totale, la réalité vivante que le jeune musicien aspirait à faire revivre dans sa symphonie, c'était la jeunesse même de Berlioz, c'était lui-même.

Qu'il développe de telles pages, incertaines encore; qu'il s'y affirme lui-même, à découvert; qu'il s'y mette tout entier, résolument; que son « immense symphonie » soit la peinture sonore des troubles amoureux d'un Jeune-France, de Berlioz même.

La *Symphonie fantastique* va être le propre roman, l'autobiographie de l'auteur. Certes, il n'essaiera pas de faire dire à son orchestre les menus accidents, les hasards extérieurs de sa vie. Il lui fera dire ses émotions, ses sentiments, ses rêves « dans ce qu'ils ont de musical ». On le verra, adolescent qui rêve l'amour, et que la passion fait délirer; — on le verra, lorsque sa bien-aimée, au bal, s'abandonne à la valse enlaçante; — et, dans un vallon où le soir laisse tomber ses ombres plus longues, on le verra, écoutant la mélopée des pâtres, cœur douloureux, brûlé par les caresses du souvenir et les morsures de la jalousie, tandis que le tonnerre, assourdi par l'éloignement, s'évanouit dans les solitudes de l'espace...

Ainsi l'unité de l'œuvre est trouvée : c'est lui, c'est son âme même.

Mais un tel roman musical serait-il compris? Pourquoi ne pas l'expliquer par un petit roman imprimé, un scénario, ou plutôt un *programme ?*... De cette façon, les « philistins » eux-mêmes trouveraient quelque chose à leur portée. Sans oublier que son roman, son amour pour Ophélia, fort connu dans le petit monde des musiciens, ne manquerait pas de délier les

langues, de faire courir les commentaires, et de fournir d'agréables chroniques aux journalistes.

Hélas! « l'infernale passion » le ravage encore.

Il écrit sa symphonie, il médite, combine, il trouve d'ingénieux expédients. Mais, à s'exalter à sa propre musique, à entraîner son imagination pour créer, les souvenirs d'amour revivent et le tenaillent. « Qu'est-ce donc que cette faculté de souffrir qui me tue?... O mon ami (écrit-il au jeune pianiste Ferdinand Hiller), des larmes toujours, des larmes sympathiques : je vois Ophélia en verser, j'entends sa voix tragique, les rayons de ses yeux sublimes me consument... »

Il interrompt sa lettre, « sèche l'eau qui tombe de ses yeux », puis il reprend :

Je crois voir Beethoven qui me regarde sévèrement, et Weber qui me parle à l'oreille comme un esprit familier habitant une région bienheureuse où il m'attend pour me consoler... Tout ceci est fou... Complètement fou, pour un joueur de dominos du Café de la Régence, ou un membre de l'Institut...

Il y a aujourd'hui un an que je LA vis pour la dernière fois... Oh! malheureuse, que je t'aimais!... J'écris en frémissant que je t'aime!...

S'il y a un autre monde, nous retrouverons-nous?...

Pourra-t-elle me reconnaître?...

Comprendra-t-elle la poésie de mon amour?...

Ophélia! Idée fixe! Il travaillait; et Ophélia, par brusques apparitions, rôdant, sous ce cerveau romantique, comme le fantôme d'Hamlet... Une émotion, pour Berlioz, suscitait une expression musicale, rythme, ou mélodie, ou effet de timbre. Et cette Ophélia, cette image brûlante, cette idée fixe!... Il la ferait revenir dans sa symphonie comme elle revenait dans son âme : çà et là, une mélodie, le « reflet mélodique » d'Ophélia, passerait à travers l'œuvre et servirait à

« lier les parties ». Dans les divers tableaux d'orchestre, cette mélodie serait comme un rappel de couleur, ou un même motif ornemental. Mais, plus que tout, elle évoquerait Ophélia même, ou plutôt l'émotion du héros (Berlioz) songeant à sa bien-aimée...

— « Cette immense symphonie, je viens d'en écrire la dernière note... A présent, je suis un stupide et je voudrais pouvoir dormir et me reposer continuellement. »

Dans la même lettre (16 avril 1830), il parle d'Ophélia :

— « D'affreuses vérités, découvertes à n'en pouvoir douter... Elle n'est qu'une courtisane. »

Elle, l'inaccessible, l'idéale Ophélia !... Que s'était-il passé? Qu'est-ce que Berlioz avait appris? Un mot dit à la légère, le sourire d'un camarade, peut-être, avaient suffi, chez ce cœur malade, à devenir « d'affreuses vérités ».

Ophélia, courtisane?... Jugement excessif et soudain, « volcanique ». Vraiment, il porte la marque de l'imagination de Berlioz... Mais, en l'espèce, où trouver des preuves?...

Le certain, la reine de théâtre est déchue.

Son triomphe, en 1827, n'a été qu'une surprise heureuse. De l'autre côté de la Manche, Harriett Smithson n'avait guère tenu que des rôles secondaires. Comme « grande amoureuse », ce n'était qu'une « doublure », mais fort belle fille. — Tout à coup elle « foudroye » les Jeune-France. En quelques soirs, l'*utilité* devient *étoile*... Puis, à Paris, un spectacle en anglais eut bientôt moins de vogue. Ophélia fit la province, Rouen, Bordeaux. Elle revint à Paris, allant d'un théâtre à l'autre. Peu de succès,

peu d'argent. Elle partit pour Amsterdàm et l'Angleterre.

Et maintenant, tandis que son Hamlet combine la *Symphonie fantastique,* voilà qu'Ophélia, l'inaccessible, revient à Paris comme « marcheuse » !

— « Feux et tonnerres! »

Elle était engagée pour figurer dans les rôles muets... Ophélia, première figurante, dans quelqu'une de ces « turpitudes » que notre romantique abhorrait; dans un de ces opéras-comiques, sans littérature ni musique, où elle n'aurait que le rôle d'une fille muette ou d'une statue !... Pauvre, pauvre Hamlet! que devient ton Ophélia? Marcheuse dans un « mauvais lieu de la musique »!... Au couvent! Ophélia, au couvent!

— Eh bien, *Père la Joie,* put interrompre quelque joyeux et malicieux Jeune-France, en tapant sur l'épaule de Berlioz avec un geste à la Frédérik Lemaître, — eh bien! mon cher *Feux et Tonnerres,* quand te fais-tu moine?... Ton Ophélia...

— Ce n'est qu'une courtisane! Elle n'a qu'une aptitude physique à figurer des passions qu'elle ne ressent pas. Elle est indigne de mon amour.

On annonçait Harriett Smithson dans *l'Auberge d'Auray*, un acte. — D'après Berlioz, « le dernier degré de la dégradation musicale ».

L'Opéra-Comique, dont les affaires allaient mal, faisait grand fond sur l'ancienne Ophélia : ce serait une *attraction;* rien ne résisterait, espérait-on, à l'entraînante pantomime de la tragédienne, alors dans tout l'éclat, dans toute la splendeur abondante de sa beauté. Elle avait trente ans.

Sa pantomime fut si expressive, et cette femme par elle-même était si prenante, que le placide public de *l'Auberge d'Auray* fut tout de suite déconcerté. Ce

rôle muet, ainsi joué, débordait sur les autres. Comme disent les gens de théâtre, il « décalait la pièce ». Quelle idée bizarre de jouer la tragédie et la pantomime dans un opéra-comique!...

En vain, pour remonter les recettes, le théâtre aux abois fit-il passer des notes dans les journaux : « Tous les soirs, assurait-on, c'étaient pamoisons, syncopes, attaques de nerfs chez les dames; c'étaient larmes et jeu de mouchoirs dans la partie la plus grave de l'assistance... » On publia même les aventures de miss Smithson et d'un cocher de fiacre : la célèbre artiste, assurait-on, avait pris une voiture après le théâtre pour rentrer chez elle; mais le cocher, sortant de Paris, entraînait l'Irlandaise vers la campagne déserte : « alors, ouvrant la portière, la célèbre actrice, etc... »

Ces réclames ne rendaient guère.

Pauvre Ophélia, réduite à sa pantomime déconcertante...

Alors Berlioz (naguère Hamlet délirant) :

— « C'est une femme ordinaire, douée d'un génie instinctif pour exprimer les déchirements de l'âme humaine qu'elle n'a jamais ressentis, et incapable de concevoir un sentiment immense et noble comme celui dont je l'honorais... Je la plains et je la méprise... »

## VI

### LE GRACIEUX ARIEL

L'ardent auteur de la *Symphonie fantastique*, pour augmenter ses ressources d'argent, continuait d'être professeur de guitare. Il avait pour élèves quelques jeunes filles dans l'*Institut Orthopédique* tenu au Marais, rue de Harlay, par Mme Daubrée. Là (et à l'aller, au retour), le maître de guitare rencontrait la maîtresse de piano, la sémillante Camille Moke, l'amie d'un ami, « l'ange » du pianiste Ferdinand Hiller.

L' « ange » d'Hiller! Cela veut dire, d'après Hiller lui-même, « qu'à force d'avoir fait de la musique sous les yeux de madame la mère, on eut le désir de se rencontrer sans la maman et sans le piano ».

Rien de plus aisé. Pour ses leçons, elle allait et venait, souvent seule. « On pouvait se rencontrer loin de la maison et on ne se pressait pas de rentrer. »

Or Berlioz, entre le pianiste allemand et son ange, servait de « postillon d'amour ».

Camille avait dix-neuf ans et de grands yeux bleus. Capricieuse, rieuse, d'une démarche souple avec « quelque chose qui fascine » dans l'ondulation des hanches et de la taille, mise avec une élégance provocante, elle aimait, délicieuse petite coquette d'une grâce originale, mordante, toute parisienne, — elle aimait à laisser voltiger ses agaceries sur le cœur des hommes ainsi que ses jolis doigts sur le clavier so-

nore... En jeune fille, un Chérubin très averti... Par la suite, une friande des sensations agréables et variées, virtuose par son talent et par ses aventures.

Sa mère avait quitté Gand pour chercher fortune à Paris. Faubourg Montmartre, elle avait ouvert une boutique de lingerie hollandaise. Ses affaires allant de mal en pis, elle avait dû vendre et liquider la boutique... Maintenant, Camille, alerte, pimpante, courait le cachet, cherchait des protections, et nourrissait sa mère. Fort habile à demander des conseils aux virtuoses en vue, et à les intéresser à son sort, elle comptait parmi ses maîtres Jacques Herz et Kalkbrenner. Elle écoutait aussi les avis affectueux de M. Pleyel : celui-là, célibataire de quarante ans, dirigeait une importante fabrique de pianos.

Pour le moment, Camille Moke était « l'ange » du pianiste Ferdinand Hiller; Camille était le « séraphin qui lui ouvrait la porte des cieux ».

Tous deux avaient le même âge.

Hiller, bien qu'Allemand, n'était guère plus sentimental qu'un vieux boulevardier. Spirituel, distingué, toujours maître de lui-même, très peu affolé par le lyrisme, le byronisme et le satanisme qui, cette année-là, agrémentaient les passions de l'amour, — il aimait Camille Moke paisiblement, tranquillement, bourgeoisement : il comptait l'épouser, peut-être, quand l'heure serait venue.

Vraiment il n'était pas un sujet aussi intéressant que le ténébreux Hector. Imprudent Hiller (ou trop avisé), de prendre un tel *postillon d'amour*... L'amoureux d'Ophélia, le *Père la Joie!* On pouvait le railler! Mais quel air fatal! Il s'en allait par les rues à pas nerveux, trépidants, et la main sur la poitrine comme pour arrêter les éruptions de son cœur.

Quelle belle proie pour la coquette!

Aussi, un mois après, l'ardent Hector fait cette confidence à Humbert Ferrand :

— « Tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus délicat, je l'ai. Ma ravissante sylphide, mon Ariel, ma vie... »

De la curieuse d'amour, de la curieuse de frissons, il faisait une étoile. — Pourtant elle n'était guère inaccessible.

Et Hiller, évincé?...

Le malin Hiller ne songeait guère à se venger lui-même. Romantiquement on pouvait dire : griffé au sang par une chatte amoureuse, il s'amusait à voir qu'elle jouait avec un pistolet chargé.

Hector, tout feu, tout flammes (« en quel délire des sens le plongeait cette beauté irritante! ») Hector voulait épouser.

Quelle poésie ne trouvait-il pas à son Ariel? O doigts aériens, « sylphidiques », sous votre caresse voletante, palpitent les âmes de Weber et de Beethoven! De fait, la jolie pianiste, alors, brillait surtout par les ornements ingénieux, par les gracieuses broderies dont elle agrémentait la musique; aussi, parfois, lui arrivait-il de trouver que les adagios de Beethoven étaient un peu longs... Feux et tonnerres! Indignations et rugissements!... Mais la coquette écoutait l'enthousiaste, elle le regardait en souriant, demi railleuse, demi charmée; et l'amoureux rugissant devenait encore plus tendre, timide, implorant. D'ailleurs, elle partageait aussi l'enthousiasme de son Hector ou, du moins, elle le reflétait : pianiste intelligente, elle renvoyait à son Hector ce qui venait de lui, et elle le lui renvoyait avec le chant mystérieux des grands maîtres.

Dupé par ce jeu d'écho, ce *jeu de miroirs* si fréquent en amour, l'amoureux écrivait : « Oh! si vous lui entendiez *penser tout haut* (c'est lui qui souligne)

*penser tout haut* les sublimes conceptions de Weber et de Beethoven, vous en perdriez la tête!... »

Et, perdant la tête, il voulait épouser, tout de suite.

D'autres fois, il voulait mourir avec elle. Un jour, souffrante, pâle, étendue sur un canapé, elle se croyait « attaquée de la poitrine ». Ah! mourir ensemble!... Cette idée le « ravissait »!...

Camille Moke avait sa mère à sa charge. La pauvre femme, ruinée, songeait surtout à l'argent. Duègne indulgente pour les fantaisies de passade et qui peuvent être utiles, elle ne badinait plus sur le mariage. Certes, ce fils de famille n'était pas un parti à dédaigner. Mais la mère attendait, espérant mieux encore pour sa fille :

— « Un ange, le plus beau talent de l'Europe! »

A ce moment même, Harriett Smithson perdait sa dernière ressource. Malgré les réclames, l'Opéra-Comique allait à la faillite. *L'Auberge d'Auray* ne tenait plus l'affiche. L'ancienne Ophélia n'avait plus même, pour vivre, son emploi de grande marcheuse. Le théâtre ne payait plus. Un soir, la compagnie du gaz, lasse d'attendre ses acomptes, coupe l'éclairage Pauvre Ophélia!...

Près de son Ariel, Berlioz était tout au bonheur de sa situation de fiancé très avancé. Son séraphin lui mettait au corps toutes les flammes et tous les diables de l'enfer!

Hélas, il dut le quitter, et se laisser enfermer dans l'Institut, pour le concours de Rome.

Or, tandis que les logistes mettaient en musique les officiels alexandrins de *Sardanapale*, le roi Charles X perdait son trône. Trois journées (27, 28 et 29 juillet 1830) : les *Trois glorieuses*. — Avènement de Louis-Philippe.

Le romantique Berlioz, prisonnier dans ce morne Institut que les concours changeaient en pension de famille, peinait sur sa réglementaire cantate. Il l'achevait au grondement des clameurs populaires et des tambours civiques.

Ah! S'évader de cette geôle !... Mortelle inquiétude : que devient son gracieux séraphin ?

Hector, enfin, le 29, vole auprès de son Ariel... Camille et sa mère n'ont éprouvé aucun dommage.

Alors, fièvre d'héroïsme! Il veut qu'on l'emploie, qu'on l'arme, qu'on le fasse combattre. Il va et vient, il bat Paris, où les Trois Glorieuses sont finies.

Après trois heures de recherches, il n'a encore qu'une paire de longs pistolets d'arçon ; mais rien pour les charger. Les gardes nationaux l'envoyent à l'Hôtel de Ville; il y court... Point de cartouches. Enfin, à force de demander aux passants, il reçoit poudre de l'un, balles, amorces de l'autre...

Toute la nuit durant, grisé par l'ivresse générale, le volcanique bousingot promène ses pistolets à travers la ville...

Tout était fini. — Il ne brûle pas une amorce.

Mais son Ariel?... Mais le prix de Rome?... Peut-être Mme Moke, pratique, séduite par la pension, consentirait-elle à se dessaisir de son ange?...

Hector Berlioz (21 août) eut le grand prix de Rome.

— « L'Institut est vaincu! », s'écrie le triomphateur, quand il écrit en province.

La famille d'Hector est dans la joie. Même elle commence de songer, sans trop de déplaisir, au mariage avec Camille.

Mme Moke ne se décidait toujours pas.

Lui, « ivre, fou d'amour, ne cherchait ni à cacher, ni même à modérer les élans de sa passion toute mé-

ridionale ». Quels ravissements d'extase : Camille faisait chanter, sous ses belles mains, le génie des maîtres! Alors la musique était pour lui « un écho de son bonheur profond ».

Hélas, à quelles joliesses musicales, à quelles fadaises, la pianiste se plaisait-elle! La froide lame d'un poignard, entrant dans le cœur d'Hector, ne l'eût pas déchiré plus cruellement!

Mais les yeux de son Ariel étaient si beaux, si limpides, leur regard était si brûlant dans l'âme d'Hector!... Ces yeux bleus de la virtuose, ils lui apparaissaient « pleins de génie »... Et cette « taille élancée », cette souplesse idéale d'un être qui semble déjà « prendre son vol vers les cieux »! Fée « sylphidique », elle jonglait avec des gouttes de lumière. Les airs de Paesiello et de Cimarosa, elle les couvrait de broderies étincelantes. Les cadences, les traits, les arabesques qui frôlent la mélodie et s'échappent, — quel rêve chatoyant, évoqué « par les blanches mains de la gracieuse fée ».

Berlioz, ébloui par l'amour, en était « asphyxié d'admiration ». Les larmes roulaient de ses yeux; ses nerfs crispés, par spasmes, secouaient ses membres... Un jour, après un grand concerto de Steibelt, en *mi*, la jolie pianiste « lui sembla disposer de toutes les puissances de l'art musical ». Ce grand concerto de Steibelt était *l'Orage*.

Berlioz projeta d'écrire une *Tempête*.

Dans cette *Tempête*, il y aurait un piano, — non, deux pianos et chacun à quatre mains, — il y aurait un grand orchestre, un chœur et un harmonica. Ce serait « gigantesque et d'un genre entièrement neuf ».

Cette œuvre lui donnerait-elle Camille?

— « Il me faut un succès au théâtre, mon bonheur en dépend... Je ne veux pas aller en Italie. J'irai de-

mander au roi de me dispenser de cet absurde voyage et de m'accorder la pension à Paris... Adieu. Cette malheureuse FILLE Smithson *(sic)* est toujours ici. Je ne l'ai pas vue depuis son retour. »

Avec son Ariel, il se grise de poésie et de musique... Weber, Beethoven!... « Ces adagios les tuent. »

Un après-midi de septembre, il remonte les Champs-Élysées, et s'arrête dans une guinguette exposée au soleil couchant. Les romantiques y venaient volontiers : Hugo, de la guinguette de Mme Saquet, regardait les « soleils couchants », qu'il mettait en vers sonores et resplendissants... Ce soir-là, Berlioz admire les rayons dorés qui jouent dans les feuilles mourantes; il songe à son amour. Il écrit au bon Ferrand :

— « J'ai dit à mon Ariel, *confidentiellement,* dans l'*oreille* après deux baisers dévorants, un embrassement furieux, l'amour *grand et poétique* comme *nous* le concevons... »

Et il pense à la mort. S'il meurt, il supplie Ferrand de ne pas se faire chartreux!... Jadis, descendant de la Grande Chartreuse à la Côte-Saint-André, Ferrand parlait si bien de la paix des cloîtres devant ces dames, sous le cognassier du docteur!... Pendant qu'Hector écrit, il « entend chanter l'ignoble *Parisienne.* Des gardes nationaux à demi-ivres la beuglent dans toute sa platitude... Adieu ».

Adieu!... Mais le marbre, sur lequel il écrit, lui glace le bras. Et alors, il pense « à la malheureuse Ophélia : *glace; froid; terre humide; Polonius mort;* HAMLET VIVANT... Oh! elle est bien malheureuse! Par la faillite de l'Opéra-Comique, elle a perdu plus de six mille francs. »

Berlioz, « Hamlet vivant », continuait donc à s'informer de son idéale Ophélia, c'est-à-dire de la « fille »

Smithson. Dernièrement, il l'avait rencontrée. Elle l'avait reconnu avec le plus grand sang-froid. Lui, il avait couru « en faire confidence » à son *gracieux Ariel,* qui dit en souriant :

— Eh bien, vous ne vous êtes pas trouvé mal? TU n'es pas tombé à la renverse?

— Non, non, mon ange, mon génie, mon art, ma pensée, mon cœur, ma vie poétique! J'ai souffert sans gémir, j'ai pensé à toi, j'ai béni ma guérison.

Ariel, Ariel, Camille, je t'adore, je te bénis, *je t'aime en un mot,* plus que la pauvre langue française ne peut le dire; donnez-moi un orchestre de cent musiciens et un chœur de cent cinquante voix, et je vous le dirai.

Les démarches pour un concert le reprenaient. Parmi quel milieu indifférent, ou hostile! On ne s'occupait que de politique. Cette révolution de trois jours, faite au nom de la liberté, était déjà escamotée au profit du nouveau roi, des bourgeois et des gens d'affaires. Heures menaçantes : le peuple s'était levé, l'argent se cachait. Mais l'on voyait des cortèges d'affamés. Une nuit, les garçons bouchers parcoururent la ville à la lueur sanglante des flambeaux. Parmi ce trouble général, qu'y avait-il à faire pour un auteur de symphonies?... Dans les théâtres mêmes, plus de recette.

Il s'agite. Il espère pouvoir donner sa *Tempête* dans un concert du Théâtre Italien; il espère donner sa *Symphonie Fantastique* dans un « immense concert » de ses œuvres; il espère se faire payer à Paris sa pension d'élève de Rome; il espère...

Pour tant d'espoirs, que de courses!

Mais on annonce, enfin, la distribution des prix de Rome. L'incendie de *Sardanapale,* réorchestré, développé, va donc terroriser enfin l'Institut et toucher la mère du gracieux Ariel.

— « J'ai ajouté un grand morceau de musique descriptive. J'ai fait revenir au milieu du tumulte de l'incendie tous les motifs de la scène, amoncelés les uns sur les autres. Puis cet effroyable amalgame d'accents de douleur, de cris de désespoir, de bruissements de flammes, aboutit à l'écroulement du palais... J'AI EU UN SUCCÈS ÉPOUVANTABLE »

C'était à la répétition (29 octobre).

Le lendemain, on distribue les prix. Le jeune lauréat est seul; seul, parmi tous ces indifférents, ces étrangers. De sa famille, personne. Et Mme Moke « a tenu bon » : en l'absence des parents du demi-fiancé, elle n'a pas voulu venir. Et chez elle, elle garde sa fille. — La fête enivrante n'est plus, sans Ariel, qu'un insipide enfantillage.

Du moins, l'incendie de *Sardanapale*...

Mais, tout rate.

— « La fin, l'écroulement du palais, le bouquet de mon feu d'artifice, une chose immense, neuve, qui est à moi, que j'ai trouvée, manque! »

Cet effet, c'était une brusque, foudroyante irruption des gros instruments : après avoir compté des silences, cors, timbales, cymbales, grosses caisses claquaient comme un zigzag d'éclair; et aussitôt l'explosion finale. — Feux et tonnerres! Le cor ne fait pas sa note, les autres hésitent et se taisent; « rien ne part, rien!!!... Fureur à en mourir!... J'aurais tout exterminé si j'avais pu!... Et la veille, les gens disaient : *C'est incroyable d'illusion; on croit voir le saut du Kremlin!* »

Mais déjà Berlioz s'était entendu avec l'Opéra pour que l'on donnât sa *Tempête*. Ce serait au milieu d'un « concert extraordinaire ».

— « Quelle fête pour ma chère Camille, qui n'a jamais entendu de ma musique!...»

Aussitôt, visites, démarches. Il répandait dans les journaux son communiqué, son programme.

Enfin, pour le 7 novembre, tout est prêt. Berlioz s'est procuré les instruments de cuivre qui manquaient à l'Opéra, et l'harmonica, et les quatre pianistes... L'un d'eux était-il Ferdinand Hiller?

Oh! cette *Tempête!*... « Neuf, jeune, étrange, grand, doux, tendre, éclatant : voilà ce que c'est! »

Ainsi pensait l'auteur.

Le dimanche du concert, un peu avant *la Tempête*, éclate dans Paris un orage formidable. Qui viendra? Depuis les Glorieuses, les gens à équipage, les élégants ne retournent pas encore dans les théâtres. Les autres auditeurs, de moindre mondanité, viendront-ils? Les rues sont des cloaques, des bourbiers.

A l'Opéra, salle déserte.

— « O Camille!... A sa taille élancée, à son vol capricieux, à sa grâce enivrante, à son génie musical, j'ai reconnu l'Ariel de Shakespeare », assure-t-il.

Hélas, Camille se dérobe au mariage; Mme Moke, tout indulgente, hésite devant cette démarche publique et qui a l'air définitive : la mère de la virtuose nourrit de plus grands espoirs pour son ange (le premier talent de l'Europe).

Le temps presse : dans cinq semaines, fin décembre 1830, le jeune prix de Rome doit être hors du royaume de Louis-Philippe. Sinon, il perd sa pension. Et cette pension, c'est mille écus pendant cinq ans, avec le logement à Rome, des indemnités pour frais de voyage ou autres, qu'on peut grapiller sous bien des prétextes... Bien plus, on est estampillé « musicien officiel », ce qui est inappréciable dans un pays où le gouvernement nomme à de nombreux emplois musicaux et subventionne les théâtres de musique.

Perdu, tout cela, s'il ne part dans un mois.

S'il part, ne perdra-t-il pas son Ariel, gracieux mais volage?

Camille l'aimait-elle encore? — Quant à lui, il l'aimait de toute l'ardeur de sa sensibilité et de son imagination. Alors, il croyait qu'Elle était, pour lui, toute sa vie... Pour Camille, Hector était une agréable distraction, entre deux autres. Usé le charme de la surprise, la coquette pouvait-elle rester attachée à ce volcanique amant? Elle, en musique, elle préférait le joli au beau, c'est-à-dire (1830!) au dramatique et au passionné. Elle n'aimait pas Spontini! Hector le voyait-il, aussitôt « son ange » devenait une femme vulgaire...; pas d'intelligence, aucune âme...; des doigts agiles, et rien de plus :

— « Feux et tonnerres! »

Et la coquette riait.

Elle riait!... « Avez-vous jamais remarqué, écrira-t-il, tout ce que le rire éclatant a d'odieux dans certaines femmes? Pour moi, c'est l'indice le plus sûr de la sécheresse de cœur, de l'égoïsme et de la coquetterie. Ironie indécente! Leur voix prend alors un timbre incisif, effronté, impudique, d'autant plus haïssable que la femme est plus jeune et plus jolie; en pareille occasion, je comprends les délices du meurtre, et je cherche machinalement sous ma main l'oreiller d'Othello! »

Pour la *Symphonie fantastique,* une occasion excellente. Ce roman musical va tout à coup profiter d'une merveilleuse publicité : le 5 décembre, l'Opéra doit donner une représentation au bénéfice d'Harriett Smithson. Donc, le 5 décembre, au Conservatoire, Berlioz donnera sa *Symphonie fantastique,* commentée par le programme, et où l'on entend, où l'on

voit passer l'*idée fixe* d'abord en Ophélia, puis en « fille Smithson » :

— « Tout le monde sait mon histoire. »

Mme Moke hésita fort à venir à ce concert; elle jugeait le programme d'Hector « extravagant ».

Camille l'entraîna.

Quelle salle, pour cette première de la *Fantastique!*

Les Jeune-France, les merveilleux, chevelus, avec la barbe en collier, ou avec les côtelettes (comme Berlioz), ou avec la moustache et l'impériale, tandis que les académiques étaient, comme il convient, chauves et glabres!

Les Jeune-France portaient la redingote de drap vert, ou ponceau, avec collet de velours, sanglée à la taille et laissant flotter d'amples basques. De la cravate noire (bouillonnant comme une turgescence de ténèbres), sortaient les deux pointes du col, aiguës, blanches. Le pantalon, tiré par les sous-pieds, était brun, gris ou bleu. D'autres Jeune-France portaient l'habit, non pas noir, mais couleur cendre, couleur puce ou « poussière de ruines »... Alors, il était fashionable d'avoir à la main une canne avec gland. La fantaisie de chacun se donnait carrière dans les arabesques des rubans, soutaches et brandebourgs. Certains merveilleux rejetaient sur leurs épaules, d'un geste à la Vélasquez, la vaste cape couleur de muraille, qu'ils venaient d'applaudir dans *Hernani ou l'Honneur castillan;* d'autres, à la Rubens, retroussaient galamment les larges bords de leur chapeau de feutre. Mais quelle joie, lorsqu'ils pouvaient avoir l'air féroce, foudroyé, dantesque et byronien! Ah! si leur visage, tout rose du sang des philistins et des bourgeois qui sont leurs pères, — si leur visage avait pu devenir, enfin, fauve comme un cuir de Cordoue où les ors auraient été

figurés par les coulées bilieuses des passions fatales!

Les femmes avaient d'immenses chapeaux. — Plus de capotes, comme sous la Restauration dévote. De grands bérets, posés comme une auréole, dardaient une longue aigrette, tandis qu'une plume retombante, à la castillane, caressait, de son écume duveteuse, la nuque toute nue. D'autres fois, de fastueux panaches, imposants, s'amoncelaient sur le sommet du chapeau; et de larges rubans, à longues effiloches d'or, descendaient sur l'épaule, en miroitements éblouissants.

La mode était d'être mince, élancée, « sylphidique », fluide, — mais dans une grande somptuosité de fanfreluches... Non, Harriett Smithson, l'ancienne Ophélia, avec ses amples formes et sa mimique débordante, n'avait vraiment plus le physique à la mode...

Autour de ces apparitions, des manches bouffantes, de molles retombées de dentelles, ou bien de vastes collets, ou encore le multiple tuyotis d'un canezou de mousseline... Parfois, à l'espagnole, une fraise arrondissait son bouillonné tout blanc... Et les jupes, sur ces femmes-sylphes, sur ces Ariel, combien elles étaient trompeuses, inquiétantes! A la taille, toutes collantes, elles dessinaient très bien le galbe et les voluptueuses ondulations des hanches. Puis, mollement, elles retombaient, trop rondes, noyant toute ligne... Mais, assez courtes, elles laissaient voir le mignon va-et-vient des petits pieds qui marchent : souliers découverts, bas à jours.

Modes délicieuses, exquise et provocante mise en beauté de la beauté des femmes... C'était d'une fantaisie charmeresse; c'était divers, multiple, cela flottait, ondoyait : décor vivant, féerie aérienne de couleurs et de lignes, — enchantement où il y avait une fleur.

Devant ce public, la *Fantastique* et les autres com-

positions de Berlioz eurent un succès furieux, effroyable.

Alors, les termes d'admiration, les termes Jeune-France étaient : « phosphorescent, flamboyant, stupéfiant, annihilant, pyramidal, transcendental,... » et il y en avait bien d'autres encore, parmi lesquels Berlioz même chérissait « babylonien et foudroyant, entraînant, irrésistible, monstrueux et shakespearien, ninivite, pharaonique, satanique et volcanique. »

Donc le succès fut « satanique, furieux, effroyable, épouvantable ».

Le public, peu musicien, comprenait-il la véritable valeur de ces œuvres « d'un genre nouveau »?

Du moins, il avait l'intelligence, telle qu'elle, de l'enthousiasme. Entraîné par les amis de l'auteur, il trépignait d'admiration. Le *programme* avait plu : dans la musique, on reconnaissait la sentimentalité à la mode. — Et déjà nombre de camarades, artistes ou littérateurs, plus clairvoyants par la poésie de leur jeunesse, saluaient la géniale aurore du grand compositeur romantique.

Le concert d'Hector Berlioz, au Conservatoire, avait commencé peu après deux heures. A peine fini, commençait à l'Opéra (sept heures) le *bénéfice* d'Harriett Smithson. De l'un à l'autre, les musiciens avaient à peine le temps de dîner... Autour de l'ancienne Ophélia, dans les coulisses du théâtre, on commenta beaucoup, sans aucun doute, la *Fantastique*, « roman musical ».

La tragédienne irlandaise, à l'Opéra, était d'un emploi difficile; elle parut dans le rôle muet de *la Muette*. Elle réussit peu.

Mais le triomphe de la *Fantastique* avait ému Camille et même Mme Moke. Troublé lui-même, le

jeune auteur les croyait toutes deux « consternées d'admiration ».

Quelques jours après, Mme Moke consentit à fiancer son « ange » avec Berlioz.

Elle appelait déjà Berlioz « mon gendre ». Et Camille, depuis qu'elle avait entendu le *Sabbat,* n'appelait plus son Hector que « mon cher Lucifer, mon beau Satan » !...

Consentement arraché par la musique : Harriett Smithson inspira la *Fantastique;* — huit mois après, la *Fantastique* conquérait le gracieux Ariel.

Était-il vraiment conquis? Qu'allait faire la coquette Camille en attendant le mariage?... C'était encore si loin, pour Pâques, non pas l'année prochaine, mais en 1832.

Et Mme Moke, pratique, prévoyante, ne voulait pas que le jeune prix de Rome renonçât à la pension : pour cela, qu'il reste au moins un an en Italie, et qu'il parte avant le 1er janvier 1831, dans trois semaines.

Berlioz, malgré sa douleur tumultueuse, avait confiance. — Confiance entière, tranquille?... Non, certes. En lui, comme dans sa musique, des à-coups, des sursauts, des sautes d'âme. Volcanismes, tantôt d'amour, tantôt de jalousie. — A sa famille, il annonce ses fiançailles avec un tel emportement de bonheur, que sa sœur Nanci consigne dans le Journal de ses pensées :

« Il y a des joies accablantes... O mon frère!... Mme Moke a enfin rendu les armes à ton génie. »

Mais pourquoi, sous la plume élégante de Nanci, venait-il ces mots :

« Les calculs d'une espérance si fugitive?... »

A Paris, les démarches les plus pressantes, pour obtenir de ne pas aller en Italie, furent vaines.

S'éloigner de son Ariel shakespearien !

— « Je ne puis que maudire amèrement le despotisme de routine qui m'exile de France. »

Il partit (29 décembre).

Il emportait un anneau de fiançailles. A son Ariel, il laissait la médaille d'or donnée par l'Institut (1).

(1) Voir Adolphe Boschot, *Carnet d'art.*

## VII

### LE SUICIDE DE BERLIOZ

« Fatal voyage ! »

S'éloigner d'Ariel ! Aller languir dans la « caserne académique »... A Paris, dans douze ou quinze mois, qui donc se souviendra encore du musicien de la *Fantastique ?* On oublie si vite ! Et il aura perdu tout contact. Pour obtenir un livret, pour être joué, pour soigner sa presse, quelle gêne ! A son retour, nouvelle tactique, nouvel entregent : tout à recommencer !

Hector, le 3 janvier, arriva dans sa famille.

A la Côte-Saint-André, dans le village où les soins de la vie rurale sont arrêtés par la neige silencieuse, l'on fêta comme il convient, très gentiment, le jeune lauréat de l'Institut : un Côtois, le fils du docteur, grand prix de Rome !

Qu'importent les compliments de ces braves gens ? Hector, d'un air de dégoût, de lassitude, se laisse féliciter... Et il rentre dans son gouffre intérieur, pour écouter mugir, indéfiniment, la tempête de son amour.

Ni la tendresse de ses parents, ni les caresses de ses sœurs, rien ne peut le distraire.

— « O ma pauvre Camille, mon ange protecteur !... Oh ! que ne puis-je, bercé avec elle par le vent du nord sur quelque bruyère sauvage, m'endormir, enfin dans ses bras, du dernier sommeil ! »

Dans la placide maison du docteur, on ne comprenait qu'à demi les désespérances d'Hector. On les lui pardonnait. — On lui savait gré de ne plus vouloir épouser Ophélia, la « fille » Smithson. Certes, Camille Moke n'était pas un parti avantageux. Mais d'ici quinze mois, d'ici Pâques 1832, bien des choses pouvaient changer, et tout le premier, le frénétique Hector.

A ses sœurs, à la littéraire Nanci, comme à la tendre Adèle, il se livrait tout entier : sa passion, tout en lyrisme et même en rugissement, épouvantait ces sensibles demoiselles. Il tonnait contre la médiocrité de leur vie étriquée, maussade : le docteur, taciturne, souffrant de l'estomac, la dramatique Mme Berlioz, de plus en plus exaltée, atrabilaire... A la Côte, qui voir; avec qui causer; que faire?... Ces demoiselles lisaient, copiaient encore les bonnes pages de Casimir Delavigne ou de Baour-Lormian, mettaient en beau style le récit d'une excursion à la Grande-Chartreuse... Elles continuaient aussi, avec constance, à tenir le « Journal » de leurs pensées.

Pour tromper l'ennui, elles n'avaient pas même la ressource de la musique : pas de piano, — et Nanci, la mieux douée comme musicienne, déchiffrait à peine, sur la guitare, les plus simples romances... Assoupissement de la province. « Ici, constate Nanci dans son *Journal,* le génie d'Hector manque d'air... Hector trouve que pour vivre dans un pareil pays, il faut être *machine.* »

De fait, à ce moment même, il écrivait à un ami de Paris :

Puisse toute l'Europe s'épuiser en cris de rage, tous ses enfants s'entr'égorger; puisse Paris brûler, pourvu que j'y sois et que, LA tenant dans mes bras, nous nous tordions ensemble dans les flammes!...

Assez grincé des dents. Voulez-vous, je vous prie, aller chez Desmarets, rue Monsigny, n° 1, près de l'Opéra-Comique?...

Et il charge son ami de menues commissions, qu'il détaille avec soin. Même, il s'inquiète d'Harriett Smithson; et il prie son ami de remettre une lettre à Camille Moke.

Quel était donc cet ami?

C'était Ferdinand Hiller lui-même, le spirituel et indulgent Hiller, l'ancien favori de Camille Moke.

Evincé, il continuait d'être bon camarade; bien qu'il eût souffert tout d'abord, il demeurait dans l'intimité de son successeur et de la coquette. Il se donnait le plaisir de voir venir une vengeance : fatalement, de tels êtres, Camille et Hector, qui se croyaient rapprochés par l'amour, devaient se meurtrir l'un l'autre, et le plus tendre (Hector) serait brisé... Donc, témoin qui cache sa prévoyante ironie, Hiller attendait le mélodrame imminent.

A la réponse d'Hiller, Berlioz rugit.

Hiller, avec bonhomie, avait relaté ce qu'il voyait chez les Moke : « le gracieux Ariel » gardait toute sa gaieté piquante, et ne savait aucun gré au beau Lucifer de ses désespoirs : « Dans un concert, toute souriante... »

Qu'est-ce là? rugit Berlioz. Je la connais, « je la connais *mieux que personne* », écrit-il, et en soulignant, à l'amoureux évincé; « vous avez vos raisons pour juger sévèrement la personne pour laquelle je me désespère... » Et, à son prédécesseur, il déclare qu'il est sûr de la fidélité inébranlable de son Ariel! Sans quoi, il ne serait pas parti. Quant au badinage d'Hiller, notre Manfred s'écrie : « Ne me parlez pas d'un bonheur ordinaire : je n'en veux point. Le grand

bonheur ou la mort, — la vie poétique ou l'anéantissement! »

Et il était malade. Il gardait le lit durant des journées entières... Agitation dévorante, lettres attendues et qui ne viennent pas! — « Ah! les cœurs de lave ne sont durs que quand ils sont froids, le mien est rouge fondant!... »

Et voici de nouveau une ironique, une torturante lettre d'Hiller. Que veut-il dire? Pourquoi parle-t-il « à mots couverts et surtout quand il s'agit d'elle » ?

Aussitôt, Hector le somme d'envoyer une « explication franche ».

Le même jour (31 janvier), Nanci, pressée par son frère affolé, écrit de sa meilleure plume une lettre à Mlle Moke, sa future belle-sœur. Hector l'appelait « ange protecteur » ; Nanci enjolive :

— « Vous serez son ange tutélaire. »

Très contente de sa lettre, Nanci la recopie dans son *Journal*.

Et pourtant, songeant à Camille, songeant à son frère qu'elle aimait, qu'elle admirait, mais dont elle connaissait bien le caractère, — elle notait : « Pauvre Camille, que je la plains!... Vicissitudes d'une vie tourmentée... » Elle s'effrayait aux « transports fougueux de l'imagination d'Hector... Un an!... Et s'il lui reste fidèle!... Pauvre, pauvre jeune fille!... »

Quelques jours plus tard, la littéraire Nanci :

— « Je viens de recevoir la réponse de Camille. Point de *style;* rien qui vient du cœur. Quel est donc le pouvoir des mots?... »

Mais déjà Hector avait quitté sa famille (premiers jours de février). Déjà, il commençait la grande étape du « fatal voyage ».

D'habitude, les prix de Rome, lauréats d'une même

année, musiciens, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes, voyageaient ensemble. C'était moins cher et plus gai. Les cinq ou six jeunes gens partaient à l'automne. Un *voiturin* les entassait dans sa lourde carriole. Il ne changeait jamais de cheval. A toutes petites journées, il amenait dans les Etats Pontificaux et la Ville Éternelle, « sa cargaison de futurs grands hommes », rapins et croque-sols très peu mélancoliques.

Berlioz se mettait en route lorsque les autres pensionnaires étaient arrivés depuis un bon trimestre. Son fatal voyage, il le fit donc seul, « dévoré par ses agitations ». Il ne pensait qu'à son retour :

— « Je reviendrai en frémissant comme un boulet rouge! »

Il n'était encore qu'à Lyon.

Lentement, il gagnait Rome, par Marseille, Livourne et Florence. D'ailleurs, en février, et par un hiver très rude, escalader les Alpes dans un voiturin est de bien peu d'agrément.

Marseille! La mer! Première « entrevue » du romantique et de la mer.

— « La mer est un monstre sublime... Ce sera beau, au large!... » Mais sera-t-elle aussi tumultueuse que son cœur?

Plusieurs jours, il se morfond à chercher un bateau. Quelle angoisse!... A Florence, à Rome, il doit avoir une lettre de son Ariel ou de ce « gros scélérat » d'Hiller... « Mille malédictions sur eux tous, sur moi-même et sur toute la nature!... »

Enfin, il s'embarque.

Un voilier sarde cingle vers Livourne.

Notre romantique est tout au bonheur de voir la mer bleue, le ciel bleu, et là-bas, longue et plate, la côte ensoleillée, si légère, si fluide sous la brume

transparente, qu'elle semble un mirage d'azur et de lumière.

A bord, on raconte des histoires...

Mais le vent tombe. Pendant trois jours, le voilier reste au large de Nice. Chaque soir, la brise du coucher du soleil lui faisait faire quelques lieues. Puis la brise cessait, et le courant ramenait le bateau encalminé au même point que la veille.

Soudain, un coup de mistral. Le voilier, aussitôt, se couvre de toile, court sur les vagues, penché, penché... Va-t-on sombrer?... Déjà Berlioz, bras et jambes, se roule dans son carrick, afin de ne pouvoir nager, si l'on sombre. Ainsi, il espérait couler bas « comme une pièce de canon ».

Au petit jour, on voit Livourne.

A terre, il se remet : il l'a vue en face, la vieille sorcière, la *camarde;* « elle s'avançait en ricanant, croyant me faire peur; mais, comme je m'apprêtais à lui cracher à la face, elle a disparu. »

Il gagne Florence (1er mars).

Mais il y est retenu : le nonce du Pape lui refuse le visa du passeport pour les Etats Pontificaux.

Dérision! A Rome, il doit avoir des lettres de Camille...

Enfin, il obtient le visa du nonce, et quitte Florence.

Un voiturin se charge de le conduire jusqu'à Rome. Berlioz est le seul voyageur, et il ne sait que quelques mots d'italien...

Heures interminables...

Le pays lui semble peu pittoresque. L'âme du banni est ailleurs : que fait Ariel?... Ah! le ciel d'Italie peut être d'un implacable azur, « mon ciel est sombre et nébuleux... ; je souffre ce que rien ne peut exprimer; il n'y a pas un instant, non pas un seul, nuit et jour,

où je puisse mettre la main sur mon cœur et dire : *Je suis bien aise que tu battes encore!...* »

Un matin (le 12 mars), le voiturin lui dit :

— *Ecco Roma, signore.*

Révolution complète. Trouble, saisissement!... « La Ville Eternelle, au milieu de cette immense plaine nue et déserte!... » Tout, aux yeux du Jeune-France qui a lu Chateaubriand, devient grand, poétique, sublime.

Imposante majesté de la *Piazza del Popolo!...*

Il était tout rêveur, et plein d'émotion, quand les chevaux s'arrêtèrent « devant un palais de noble et sévère apparence ».

C'était l'Académie, la Villa Médicis.

Quel bruissement, quelle joie capricieuse, quel tohu-bohu, quelle pittoresque mascarade dans cette « caserne académique »! Notre beau ténébreux, tombant là, c'était le Mercredi des Cendres, reçu par les masques du Mardi gras.

Le directeur était tout rire, tout fantaisie : Horace Vernet, peintre de batailles.

Sous un directeur comme « M. Horace », la Villa Médicis était-elle une « caserne académique »? Caserne, si l'on veut, mais seulement par le goût du bric-à-brac guerrier. Ce gamin de directeur, il avait pris pour atelier de peinture un pavillon isolé, au milieu des grands et nobles, des mélancoliques jardins de la Villa. Dans cet atelier, M. Horace, pour peindre ses innombrables soldats, avait besoin d'un remue-ménage continuel : bruyantes conversations, sonneries de trompettes et roulements de caisse, agaceries d'un singe qui taquine un perroquet, rapins faisant l'exercice au commandement afin d'apprendre la peinture militaire, assauts d'escrime ou de boxe, danses impro-

visées, saltarelles en costume napolitain et ponctuées par des tambourins aux pailletants *cinelli*, — mille joyeux passe-temps, où, toute gracieuse et jeune, se mêlait discrètement Mme Vernet... Souvent M. Horace, avec sa fille Mlle Louise, imitait quelque danse locale. A la rescousse, venait encore Carle Vernet, le père de M. Horace : Carle approchait de quatre-vingts ans, mais il fatiguait encore deux chevaux chaque jour. Le soir, fringant, avide encore de plaisir et d'élégance, cet ancien caricaturiste du Directoire courait bals et soirées : il dansait. Toujours jeune, et toujours *incroyable*, le vieillard inventait de tout personnels entrechats.

Vraiment, tout le monde, — la famille et les amis de M. Horace, et même les pensionnaires, — tout le monde étant directeur de la Villa Médicis, quelle délicieuse abbaye de Thélème! Et qu'il fallait être ténébreux, et ravagé par le fugace Ariel, pour voir là une « caserne académique »!

Parmi ces bons vivants, parmi cette gaieté étourdie et tintinnabulante, gouailleuse; parmi cette verve de rire, que de lazzi, que de « blagues d'atelier », contre le lugubre *Père la Joie*.

Il arrive, précédé par une réputation d'extravagance, de byronisme et de satanisme. On le dit d'un macabre du plus beau noir, double noir : ne s'est-il pas fait chercher, dit-on, jusque sur les dalles de la Morgue?... Mais pourquoi n'est-il pas à Rome comme les autres?... Il veut épouser une pianiste, la fille d'une mercière : est-ce si difficile?... Et Vernet de raconter que, lui, il s'était marié à vingt ans, lâchant d'avance le prix de Rome, et entrant en ménage avec quarante sous.

Et le musicien Montfort de dauber sur son camarade. Et les rieurs d'applaudir aux aventures, disparitions, courses infernales de l'amant foudroyé, et autres

gentillesses : Ophélia, Ariel, la « fille Smithson », les rodomontades contre ce « pantin de Rossini »... Que d'admirables, que de fertiles sujets pour susciter les grosses « blagues d'atelier » et les interminables « scies » !

Montfort, comme tous les musiciens de Paris, connaissait aussi les aventures de la coquette pianiste, du capricieux Ariel... Berlioz arrivant, toute la joyeuse académie se réjouissait d'avance d'un amusant spectacle : on verrait ce que donneraient les lointaines amours de la virtuose inconstante (ou inconstante virtuose), et du Jeune-France frénétique.

Les jours passaient... Pas de lettres !

Pas de nouvelles de Camille ! Est-elle malade, ou morte, ou infidèle ?... « Je l'aime si cruellement ! Nous souffrons tant, nous autres, enfants de l'art aux ailes de flammes, nous, dont les passions poétisées labourent impitoyablement le cœur et le cerveau !... Nous mourons tant de fois avant la dernière !... »

Et ce lyrisme, ces transports, cette mine foudroyée, ne laissaient pas de surprendre ses tranquilles, ses pondérés camarades.

— « Berlioz est une vraie caricature, écrit alors l'un d'eux ;... il est, de plus, d'une vanité incommensurable. »

En effet, assez souvent, il devait être insupportable : lui-même, assagi plus tard, il en conviendra. Avant longtemps, ce Dauphinois clairvoyant écrira sur lui-même, à propos des aventures que l'on va lire : « *Tout cela ressemble à une contre-partie exagérée d'un roman byronien.* »

Pour l'instant, avec ses désespoirs d'amour, il obsède ses camarades, il obsède même son directeur, et même la femme et la famille de M. Horace. On ne parle que de lui. Est-il sincère ? Est-il fou ? Veut-

il mystifier tout le monde? Se dupe-t-il lui-même?...

Cependant, du gracieux Ariel, pas de lettre, pas de lettre...

Berlioz brûle d'inquiétude. Depuis plus de deux mois, ce qu'il mâche et remâche comme un poison, ce sont les insinuations d'Hiller, ce « gros scélérat »! Pas de nouvelles!... Et voilà deux semaines qu'il est à Rome!

Il n'y tient plus : qu'il rentre en France et retrouve son séraphin!

Horace Vernet, amicalement, retient son impulsif pensionnaire : que deviendra la pension?

Mais les camarades le raillent. On s'amuse de tels désespoirs farouches. Et il y a là certain sculpteur, Dantan, alors dans toute la diablerie de sa jeunesse, et qui tourne tout, même les formes augustes de la sculpture, à la charge!... Et voilà qu'on parie un dîner contre trois que le *Père la Joie* n'ira pas en France, car il perdrait sa pension!

Berlioz se fait régler la fin de l'année, et court retenir une place chez un voiturin. — Et l'on mange le dîner qu'il a gagné, le dîner d'adieu.

Mais il ne part pas. Il attend. Il attend deux jours...

Pas de lettre de son ange!... Il part.

C'était le premier avril.

Il roulait dans sa tête des projets sinistres.

Qu'il arrive seulement à Paris : il aura son Ariel, ou le sang coulera!

A Florence, mal de gorge ; il s'arrête... Malaise « infernal!... »

Il écrit à un ami (Pixis), pour savoir « ce qu'il y a au faubourg Montmartre », dans l'ancienne boutique de lingerie hollandaise, c'est-à-dire chez son séraphin...

Quelques jours, — infinis, — s'écoulent.

Il se rétablit tout à fait; mais il ne part pas. Il lit Shakespeare. Sur les bords de l'Arno, dans un bois délicieux, il passe des journées avec son poète. Il découvre *le Roi Lear !* Il croit « en crever d'enthousiasme ».

Après les transports, l'ennui.

Seul ! ! — La lettre ne vient pas... Et de nouveau, la passion bouillonne, gronde, lave incandescente : fureur, rage, haine que donne l'amour « grand et poétique ».

Un soir, la cathédrale de Florence est ouverte ; il entre. Il s'assied dans un coin de la nef ; il rêve... De la sacristie, sortent en longues files, pénitents blancs, prêtres, enfants de chœur. Il s'informe.

— *Una sposina morta el mezzo giorno.*

C'est le convoi nocturne d'une jeune femme.

Aussitôt, le sang de Berlioz, — tel celui d'un vrai Manfred, — « commence à circuler ». Et il le remarque. Il « pressent des sensations », de l'exaltation. Donc, il renaît !

Et il va voir, devant la maison mortuaire, la levée du corps.

Foule immense; lueur vacillante, reflets jaunes et pourpres de ces cierges égrenés le long d'une rue pleine de nuit. On part... A l'église, les prêtres psalmodient les proses des trépassés... Puis la foule s'écoule; la morte reste seule. Alors les porteurs, dont les lazzi shakespeariens cinglent le silence, ouvrent la bière. D'une autre boîte, plus petite, ils tirent l'enfant mort-né, et l'étendent près de sa mère, dans le même cercueil. — Cela fait, le convoi repart. Et il va très loin, sous la nuit. Peu à peu, le cortège se disperse. Les porteurs ne vont pas au cimetière; ils s'arrêtent à une espèce de morgue, où les cadavres attendent jusqu'au petit jour.

Berlioz, pour un paolo, entre.

On lui découvre le cadavre.

« Elle était charmante! Vingt-deux ans!... une belle robe de percale nouée en-dessous de ses pieds; ses cheveux n'étaient pas trop dérangés... Une eau jaunâtre lui coulait des narines et de la bouche; je lui ai fait essuyer la figure. Je lui ai pris la main ; elle avait une main ravissante, blanche; je ne pouvais la quitter. Son enfant était laid, il me faisait mal au cœur. Pour un paolo, j'ai touché la main de cette belle ; si j'avais été seul, je l'aurais embrassée; je pensais à Ophélia!... »

Le lendemain, pas de lettre encore!

Que faire à Florence?...

Il attend. Il s'ennuie. Il s'exalte. « Que faire? soupirer?... c'est enfant; grincer des dents, c'est devenu trivial... »

Il fait le badaud. Il suit un autre enterrement, et médite sur les destinées humaines.

Et la lettre n'arrivait pas. Et Berlioz ne partait pas. Ariel l'attirait à Paris ; mais, en Italie, le retenait sa pension. Il attendait, inactif, indécis... Que diront les camarades railleurs, à Rome, s'il rentre, lui, le *Père la Joie,* sans le moindre coup d'éclat?

Du moins, à ce bon bourgeois d'Humbert Ferrand, il écrit ses rêves de vie tumultueuse : être un brigand, dans une bande, en Sicile ou en Calabre, voir « des crimes magnifiques, des viols, des assassinats, des rapts et des incendies... Oui, oui, voilà le monde qui me convient : un volcan, des rochers, de riches dépouilles amoncelées dans les cavernes, un concert de cris d'horreur accompagné d'un orchestre de pistolets et de carabines, du sang et du *lacryma-christi,* un lit de lave bercé par des tremblements de terre ; allons donc! voilà la vie ! »

La lettre, enfin, le 14 avril, la lettre arrive : le séraphin épouse M. Pleyel, facteur de pianos !

Et Berlioz, au doigt, porte encore l'anneau de fiançailles donné par Camille !... Mme Moke « m'appelait *mon gendre* » !...

— « Vieille canaille ! »

Qu'ils meurent ! Qu'ils meurent tous ! « Les deux femmes coupables et l'innocent ! » Qu'ils meurent !

Il les tuera.

Son plan est fait. A Paris, on se méfiera de ce furieux qui revient : il lui faut un déguisement. Berlioz va donc chez une marchande de modes, et se commande, pour le soir même, un costume complet de femme de chambre, « robe, chapeau, voile vert... ».

Et il charge ses pistolets, « une paire de pistolets à deux coups ».

Il assure dans ses poches une fiole de laudanum et une fiole de strychnine.

Il s'allège de ses bagages. Sa valise d'effets, ses manuscrits, il les renvoie à sa famille et à des amis de Paris, avec des lettres suprêmes.

C'était comme des testaments.

Alors, la conscience aussi tranquille qu'un bourreau dont les préparatifs sont finis, notre justicier ne sait plus que faire avant le départ de la voiture.

Attendre tout un après-midi !

Le passeport est visé. Mais le travesti sera-t-il prêt ?...

Berlioz erre dans les rues de Florence avec « l'air malade, inquiet, et inquiétant des chiens enragés ».

Il part enfin !

Dans la voiture il serre « soigneusement » son costume de femme de chambre, le chapeau, le voile vert et les deux pistolets.

Les lieues se succèdent. Il est muet. Il ne mange

pas. De Florence à Gênes, en plusieurs jours, il n'avale pas autre chose (s'il faut l'en croire), que le jus d'une orange. Et le courrier, à voir un tel visage crispé sous un tourbillon de cheveux roux, deux grands yeux caves et un nez en bec d'aigle, — le courrier se demande si ce mystérieux et taciturne compagnon « est de ce monde ou de l'autre ».

Feux et tonnerres! Le travesti, à un relais, est égaré! — Par bonheur, les deux pistolets restaient.

A Gênes, le *Père la Joie* se fait donc conduire de modiste en modiste pour avoir, en quelques heures, un nouveau travesti complet, robe, chapeau et voile vert. On le lui promet enfin. Mais la police sarde s'inquiète de tant d'allées et venues. Ce Français errant et farouche n'est-il pas un émissaire de la révolution de Juillet!... On lui refuse le visa qu'il demande pour Turin : qu'il passe par Nice...

Il passerait par l'enfer, pourvu qu'il passe!

En réalité, il passe par l'admirable route de la Corniche. C'est le printemps. La route, de si haut, domine la mer, qu'on entend à peine le roulement des vagues dans les rochers. Voici le crépuscule. La mer bleue devient presque violette, et, parfois, par les échancrures des pins parasols, entre leurs velours verts où le soleil fait vibrer le corail des branches, notre romantique aperçoit l'infinie tranquillité de la mer sous le ciel pâlissant d'où sortent, une à une, les étoiles... Etoile de la mer!... oh! « ma *Stella Montis* »... Estelle,... le Saint-Aynard,... joies pures, rêves idylliques de l'adolescence...

Mais, dans une caisse de la voiture, il y a un travesti de femme de chambre et une paire de pistolets.

Hélas, d'heure en heure, ce rôle de justicier, comme il devient pesant! L'amoureux affolé a tant médité sur les plaisirs de la vengeance, il s'en est tant repu,

de loin, — que maintenant, le terme approchant, tout ce carnage l'ennuie, et même lui paraît un peu ridicule. L'accès est fini.

Sans compter que « la nécessité de se tuer ensuite est assez fâcheuse ».

Et se tuer pour qui?... Pour l'innocent Pleyel?... Pour l'Ariel perfide?... Pour « l'hippopotame »? — Berlioz appelait ainsi sa presque belle-mère.

Et puis, pensionné par le roi pour séjourner en Italie, il n'a pas encore enfreint le règlement : même à Nice, il sera encore en terre italienne, ou mieux dans le royaume sarde : le lauréat n'a donc pas encore perdu son droit à sa pension. Pourvu, toutefois, que M. Horace n'ait pas déjà écrit au ministre!... Tout pourrait s'arranger. — Mais par quels lazzi, dans l'académie tintinnabulante, les camarades accueilleront-ils le *Père la Joie,* parti pour tout tuer, et revenant bredouille?

Comment se tirer de cette passe ridicule?

Et les chevaux du voiturin trottaient. Le jeune lauréat, justicier découragé, désenchanté, à chaque tour de roue, approchait de la frontière où il allait perdre sa pension.

Quelle sotte aventure!

La nuit était venue. De la Corniche taillée dans le roc à deux ou trois cents pieds au-dessus de la mer, il ne distinguait plus, sur sa gauche, les flots écumeux. Il sentait seulement une grande chose vide, agitée, tumultueuse; mais, dans le bruit de la voiture, il ne l'entendait pas. A droite, il voyait la masse confuse des montagnes.

Soudain, la route descend, rapide. Le voiturin arrête ses chevaux, saute à terre pour glisser le sabot sous la roue.

Alors, pendant ce silence, Berlioz « entend les

sourds râlements de la mer, qui brise, furieuse, au fond du précipice ».

A ce râle, il répond par un écho terrible : dans sa poitrine « éclate une nouvelle tempête plus effrayante que toutes celles qui l'avaient précédée. » Il râle comme la mer, il râle; et, s'appuyant des deux mains sur sa banquette, il pousse un *Ha!* « si rauque, si sauvage, que le voiturin en fit un bond d'effroi ».

C'en était donc fini!... Le souvenir de l'infidèle, Berlioz l'arrachait, le chassait; il s'en délivrait comme d'un maléfice.

Et déjà, renaissant à soi-même, et repris par sa jeunesse, il sentait qu'il valait mieux vivre que mourir. Cette nuit de printemps, sur la Corniche, était si parfumée, si douce, si voluptueuse...

Et puisqu'il prenait le parti de vivre, il songea au plus pressé : ne pas perdre sa pension de prix de Rome.

Au prochain relais, il écrira à son directeur.

Ce relais est Diano Marina, village sarde situé à plus de cent kilomètres de Gênes.

Interminable route, qui monte, qui descend, qui tourne comme si elle revenait sur elle-même. Durant la nuit, la lenteur du voiturin s'y endort... Mais Berlioz cherchait, méditait un moyen de rentrer avec honneur, et même avec fracas, au bercail académique. Ah, comment faire pour ne pas courber sa crinière de lion foudroyé ?...

— Ecrire à Rome, il le fallait. — Mais écrire quoi?

Interminable route...

Il eut tout le temps de combiner une lettre qui impressionnerait le directeur et les camarades, et qui intéresserait tendrement « l'épouse et la demoiselle de M. Horace ».

A Diano Marina, sans une rature, d'une écriture

tranquille, ferme, régulière, il écrivit à Horace Vernet :

— « Je vous écris précipitamment... Un crime hideux, *un abus de confiance* dont j'ai été pris pour victime, m'a fait délirer de rage depuis Florence jusqu'ici. Je volais en France pour tirer la plus juste et la plus terrible des vengeances; à Gênes, un instant de vertige, la plus inconcevable faiblesse a brisé ma volonté, je me suis abandonné au désespoir d'un enfant; mais enfin j'en ai été quitte pour boire l'eau salée, être harponné comme un saumon, demeurer un quart d'heure étendu mort au soleil, et avoir des vomissements violents pendant une heure; je ne sais qui m'a retiré; on m'a cru tombé par accident des remparts de la ville. Mais enfin je vis, je *dois* vivre pour deux sœurs dont j'aurais causé la mort par la mienne, et vivre pour mon art.

« Quoique je tremble encore, comme l'entrepont d'un vaisseau faisant feu de babord et de tribord, je viens m'engager SUR L'HONNEUR, devant vous, à ne pas quitter l'Italie; c'est le seul moyen de m'empêcher d'accomplir mon projet.

« J'espère que vous n'aurez pas encore écrit en France et que je n'aurai pas perdu ma pension...

« Adieu, Monsieur.

« La lutte entre la vie et la mort est encore terrible; mais je resterai debout : je vous l'ai juré sur l'honneur. »

Et, sous la signature, ce post-scriptum :

« Veuillez me répondre à Nice un mot seulement pour m'instruire sur le sort de ma pension. »

Cette missive tempêtueuse, calligraphiée sur grand et beau papier, avait toutes les apparences d'une correspondance officielle (18 avril 1831).

Une fois mis le cachet de cire, le « suicidé » s'aper-

çut qu'il avait faim. Ainsi que Faust, la « terre » l'avait reconquis.

Berlioz, avec son voiturin, gagna Nice.

Semaine d'angoisse !

De Nice à Rome (de *Nizza la bella* à la capitale des États Pontificaux), une lettre, alors, mettait au moins quatre jours. Et la réponse quatre autres jours.

Inquiétudes « volcaniques » !

La pension sera-t-elle perdue ? M. Horace croira-t-il, fera-t-il semblant de croire au récit de la fantaisiste noyade ?

Attente mortelle !... Effondrement, après les plus poétiques extases : Ariel, le Séraphin !... « Abominable, lâche et dégoûtante ignoblerie. » Tout s'écroulait... Et si la pension fait défaut, le voilà, constate-t-il, « sans feu, ni lieu, ni sou, ni maille ».

Le printemps, cependant, faisait refleurir les bois d'orangers. Notre romantique, peu à peu, s'abandonnait aux caresses de la nature renaissante. Les bains de mer ramenaient, dans son organisme brûlant, un calme qui ressemblait au bonheur. Seule lui manquait, pour qu'il fût parfaitement heureux, une lettre bienveillante de son directeur.

Enfin, elle arrive. M. Horace, paternel, sans même gronder le fugitif, l'attendait : l'Ecole de Rome lui restait ouverte, et sa pension assurée.

Sauvé par son faux suicide, Berlioz, tranquillement, reste à Nice, et continue de prendre des bains de mer. Il loue un appartement délicieux. Le matin, quand il ouvre sa fenêtre, il voit « les crêtes des vagues accourir comme la crinière ondoyante d'une troupe de chevaux blancs... ». Il erre, en contemplateur, sur les collines qui dominent la ville ; il savoure la senteur

résineuse des pins, l'arome des bruyères, lavandes et sauges pourprées que le soleil surchauffe sur le sol pierreux... Longues siestes dans les bois de citronniers, ascensions dans les Alpilles, indéfinies rêveries où la pensée se dissout, s'évanouit à contempler l'azur lumineux de la mer qui s'unit au ciel; suspension de l'âme dans une féerie de mirages : — « Ces vingt jours furent les plus beaux de ma vie. »

L'enchantement ne pouvait pas durer. Pour rentrer à la « caserne académique », une raison puissante le pressait : l'argent commençait à s'épuiser.

Le pensionnaire fugitif revient donc. Il s'arrête au même relais de Diano-Marina, puis à Gênes.

Il gagne Florence.

Tout en suivant l'admirable route qui domine la mer et parfois, par les circuits des pentes, s'en écarte pour y revenir bientôt, il se prête au babillage de son jeune voiturin, au milieu de cette nature souriante.

Maintenant, guéri du sylphidique Ariel, il pouvait mieux jouir encore du charme de Florence, douce et passionnée, voluptueuse, toute blanche entre ses collines verdoyantes. Vue des terrasses de San-Miniato, la belle et indolente cité semble s'appuyer sur des coussins de verdure pour se mirer dans l'Arno. De-ci, de-là, des villas, des *casins* se cachent à demi parmi les mûriers, les myrtes, les arbres toujours verts; et la molle et lumineuse vallée est emplie de tant de parfums, que l'on comprend le symbole des anciennes armoiries de Florence : un lis couché sur des roses.

Pour gagner la Ville Éternelle, allait se présenter, dans quelques jours, une occasion qui permettrait de voyager en commun et de réduire le prix de la voi-

ture : nombre de Florentins se proposaient d'aller voir, dans la capitale des Etats Pontificaux, la fête *del Corpus Domini* (Fête-Dieu, 2 juin 1831).

Mais, dans la Villa-Médicis, par quels lazzi allait être reçu le *Père la Joie*, le suicidé vivant?...

## VIII

### UN TÉNÉBREUX EN ITALIE

Horace Vernet, directeur bon enfant (M. Horace!), l'accueillit avec une aimable sympathie, souriante, mais pleine de tact.

Quant aux camarades, ils parlèrent et « blaguerent ». On le surveille, estime-t-il; on l'épie... Ses amoureux grincements de dents, on les lui ressert en calembredaines!...

A ce mécontent, à cet incompris, la fête *del Corpus Domini,* dont les voyageurs du voiturin viennent de lui dire merveille, paraît misérable. De loin, il l'imaginait comparable à la pompe musicale des cérémonies dans le temple de Salomon!... Il la voit : quelle désillusion! Cortège « sale, mesquin, sans dignité;... des clarinettes canardes et des trompettes saltimbanques ».

Languir dans cette « ville stupide »!... Toute la musique qu'on y peut entendre est une sordide bacchanale!... Routine absurde! Exilé loin de Paris, où d'autres conquièrent leur place... A Rome, brusquement sevré de théâtre, de littérature, de musique et d'agitations, de tout ce qui compose sa vie... Plus de passion, plus de travail... Ville stupéfiante. Ni concerts, ni tragédies lyriques, ni cabinets littéraires; « les cafés sont sales, obscurs, mal servis, sans journaux;...

tout y est à cent cinquante ans en arrière de la civilisation ! »

Dans la Ville Éternelle, il regrettait, romantique mais fashionable, les mondanités du boulevard et le remuement parisien.

Il s'évade, pour quelques jours.

Avec un camarade, il part, pour visiter Tivoli et la villa d'Hadrien. — A la nuit tombante, alors que dans l'air plus sonore on entend le bruit des choses qu'on ne voit plus, ils arrivent au village de Tivoli, tout bruissant des cascatelles.

Au lever du jour, quel enchantement : — « Je n'ai jamais rien vu de si délicieusement beau. » Cascades, nuages de poudre d'eau, gouffres fumants, rivière sinueuse, bois d'oliviers, horizon de montagnes...

Hélas, cette solitude, ces ruines éparses qui le « remplissent de pensées », il faut les quitter, et revenir à la « succursale de l'Académie ».

L'insouciance, la gaieté de ces camarades lui sont un supplice. Interminables repas ! Régularité qui martyrise le héros fatal ! Quand la cloche tinte dans les corridors, il faut aller à la salle commune où les lazzi assaillent le *Père la Joie*. Quels entretiens terre à terre ! On parle d'un bal masqué : M. Horace, en capitaine de hussards, et sa fille, en Napolitaine, ont eu « un succès fracassant » ! On répète les calembours du vieux Carle Vernet : fringant octogénaire, aux boucles d'oreilles toujours agitées, l'œil langoureux et le nez de travers, la figure grêlée, en écumoire ; — mais, de ses grosses lèvres, s'envolent, par essaims, les mots d'esprit... A Berlioz, ils semblent lugubres !... Et l'on annonce une grande soirée, à la Villa Médicis, pour la fête du directeur : « Pourvu que Mlle Horace ne nous régale pas de quelque air à la mode ! » Berlioz, plutôt que de l'entendre, aimerait mieux écouter « les

demoiselles Lesueur ou le cri d'une chauve-souris » !

Un soir, pourtant, à quelques-uns, on bavarde dans la loggia qui domine les parterres. La lune se lève; elle se détache des noires ondulations des pins et du frémissement argenté des eucalyptus; déjà, dans le ciel laiteux, pâlissent les étoiles; on se tait, gagné par la langueur de cette nuit d'été; et l'on croirait que le silence nocturne écoute le murmure mélancolique du jet d'eau : les perles fluides tombent, rebondissent, dans la vasque de la loggia; et la statue de bronze, luisante de lune, le *Mercure* de Jean Bologne, svelte, aérien, s'élance d'un geste ailé pour prendre son vol au-dessus des jardins.

Ce soir-là, l'hamlétique pensionnaire n'a près de lui que les camarades qui peuvent le comprendre.

— « S'il chantait », demande l'un d'eux.

On va chercher la guitare de Berlioz.

Il commence un air d'*Iphigénie en Tauride*. Sous le portique de marbre, où les statues antiques apparaissent comme de blancs fantômes, il sent passer la pâle Iphigénie; et les accords de Gluck, égrenés par la guitare cristalline, se mêlent au murmure sanglotant du jet d'eau. Tout à coup, de vrais sanglots... Carle Vernet, le vieil *Incroyable*, l'éternel calembourisant, pleurait. Berlioz s'arrête de chanter... Aussitôt, le vieux Vernet se sauve :

— « Horace, Horace, viens donc, crie-t-il à son fils;... viens,... nous pleurons tous... C'est M. Berlioz qui chante du Gluck...; c'est à se prosterner!... Ah! monsieur, vous êtes un caractère mélancolique : je vous comprends, moi!... » poursuit l'ancien caricaturiste du Directoire.

Et Berlioz remarque que personne ne rit.

D'après le règlement, le romantique pensionnaire

de Louis-Philippe devait rester encore dix-huit mois en Italie. Feux et tonnerres ! S'enliser durant dix-huit mois dans cette « caserne académique » !

Par bonheur, le directeur s'absente : le pensionnaire s'évade. Il revient aux cascades de Tivoli.

Rêveries, promenades, parmi les ruines, sous les mûriers, parmi les rocs, le long des escarpements où gronde l'Anio torrentueux...

En voiturin, il gagne Subiaco.

Une osteria de Subiaco était comme une succursale de la Villa Médicis, en pleine nature, dans la grande banlieue de Rome, — succursale libre, « bohême » en quelque sorte. Pour les rapins de l'Académie et pour leurs camarades, dans toute la verdeur de la jeunesse mais célibataires, Subiaco avait encore de secrets agréments, faciles et peu coûteux : dans cette grosse bourgade indolente, où de paresseux méridionaux se reposent et font travailler leurs femmes, quelques usines employaient bon nombre d'ouvrières. Les jeunes artistes, casernés à la Villa, venaient donc s'ébrouer à Subiaco, et s'y attardaient volontiers. Dans leurs galantes entreprises, ils avaient pour guide un certain Crispino, joyeux drille échappé des galères, trop quémandeur, mais qui connaissait fort bien les filles du pays, et renseignait, pour quelques paoli, « sur leur vertu et leur tempérament ».

Tout de suite, Berlioz fut conquis par « ces femmes d'une beauté rare » : il écrit à ses sœurs que ces Italiennes sont blondes ! Une seule lui cache-t-elle, à l'arrivée, toutes les autres ?

Exquise Subiaco, bourgade accueillante, caressée par les parfums des buissons de roses, enveloppée par l'indéfini bruissement des cascades et par la pénétrante douceur de cette poussière d'eau subtilisée dans la lumière.

Parfois, la nuit venue, les jeunes filles dansaient. L'une d'elles, sur un tambourin, rythmait une saltarelle... Un soir, une petite voisine du lauréat exilé, une belle fille toute jeune mais femme déjà, s'approche de lui en prenant un air caressant :

— *Signore, pigliate la chitarra francese.*

Et voilà Berlioz, grattant sa guitare, qui devient le ménétrier de toutes ces belles filles.

Dans la journée, il accompagnait volontiers les rapins qui allaient peindre près du torrent. Sur les pentes, les châtaigniers, les chênes, deux ou trois fois centenaires, dressent d'immenses frondaisons. Dans cet admirable décor, Berlioz rêvait, flânait. L'ombre était fraîche, il s'endormait.

D'autres jours, il errait sur une « montagne à dos de baleine » ; là, sur les pentes rocailleuses, sur la terre rouge et parsemée de cailloux blancs, les oliviers d'un gris bleuâtre étendent leur ombre comme une dentelle violette.

Parfois, en vrai méridional de la vallée du Rhône, il s'équipait avec une simplicité martiale. En veste grise et chapeau de paille, il partait fusiller vanneaux, rouges-gorges, cailles, tout ce qui volait, marchait ou rampait, et jusqu'aux porcs-épics !

D'autres fois, se sentant pris par une mélancolie spleenétique, il n'emportait que sa guitare. Il allait, cherchant une solitude âpre et nue, désolée, et qui pût s'harmoniser à sa tristesse. Il la trouvait enfin, et s'arrêtait. La terre antique du Latium lui parlait des époques disparues. Des fragments de l'*Enéide*, enfouis dans sa mémoire, se réveillaient avec une musique étrange. Alors, en longues mélopées, en récitatifs qu'il soutenait avec les accords de sa guitare, il se chantait la mort de Pallas, ou le désespoir de Didon abandonnée, qui poursuit son amant

fugitif par la lueur horrible de son bûcher funèbre.

— « Ainsi, écrira-t-il, j'atteignais le plus incroyable degré d'exaltation. Cette ivresse se résolvait toujours en torrents de larmes, versés avec des sanglots convulsifs... Quelle folie! diront bien des gens. Oui, mais quel bonheur?... Le cœur se dilate, l'imagination prend une envergure immense, on vit avec fureur!... »

L'escapade de Berlioz avait duré trois semaines.

Faute d'argent, il dut quitter (fin juillet) la trop heureuse Subiaco.

Il revint à Tivoli sur un ânon, et réintégra l'École de Rome.

— « Je m'ennuie à en devenir fou... »

Longs mois d'été sous un ciel de plomb.

Parmi cette léthargie, l'exubérance falote des pensionnaires qui copient la gaieté du directeur, détonne, agace. — Gestes de pantins! — « Il est au-dessus de mes forces d'aller souvent aux soirées de Mme Horace. C'est toujours la même chanson; on danse, on dit des riens, on regarde des gravures..., on boit du thé fade, puis on va à la croisée qui domine Rome; on fait au clair de lune quelques vieilles réflexions bien usées, bien rebattues, bien académiques, bien bêtes... »

Et il faut « pourrir ici »! Ce Tibre, ruisseau puant, roule une eau jaune et boueuse; c'est un égout. Les places, le pavé des rues, les murs des maisons, écrasés de soleil, brûlent le regard; on suffoque dans une chaleur de four.

Journées interminables... La sieste ne suffit pas à tuer toutes les heures. On s'ennuie, on s'irrite, on n'a de goût à rien. Enfin le soir arrive, mais non la fraîcheur encore. Et les pensionnaires descendent au *café*

*Greco* pour de longues tabagies : on cause, on plaisante, on raconte des blagues d'atelier.

Durant la nuit, parfois, ne pouvant dormir et les plus étranges désirs se levant dans son corps énervé mais vierge de toute fatigue, le Jeune-France, inquiet, fiévreux, se drapant dans un vaste carrick à capuchon, errait dans les jardins déserts de la Villa. Longuement, silencieusement, il rôdait, plus funèbre que le fantôme d'*Hamlet*. Il s'arrêtait, craignant d'interrompre « le cri des hiboux ». Et il se couchait sur quelque banc de marbre, bercé par les arpèges flûtés des jets d'eau et les gémissements des oiseaux nocturnes, heureux de rouler son âme dans l'infinie ténèbre des rêveries byroniennes... Avant le petit jour, il rentrait, de peur d'être surpris par un camarade : ce *Père la Joie*, on l'eût encore « accusé de *manière* (c'était le terme consacré) et les charges de toute espèce ne se seraient pas fait attendre ».

Ah, pourrir à Rome, quand à Paris... Mais de Paris, viennent de mauvaises nouvelles. Le passé poursuit l'exilé : Hiller, le « gros scélérat » qui était resté dans l'intimité de leur séraphin commun, s'employait dans une triste besogne. Berlioz lui devait quelque argent : Hiller, toujours ingénieux et spirituel, s'était donc fait charger de reprendre chez les Moke les bijoux, la bague, la médaille de l'Institut, que le fiancé avait donnés au gracieux Ariel. — Ainsi, l'ancien amour sylphidique allait se solder chez le bric-à-brac !

Pas d'argent ! S'il en avait quelque peu, il retournerait aux aimables ombrages de Subiaco... Seule ressource contre l'ennui, la chasse. Avec les deux chiens de son directeur, il bat la campagne romaine :

— « Je m'éreinte, et je ne m'ennuie plus. »

D'autres jours, languir à la Villa Médicis !... Par bonheur, dans les vastes jardins de la Villa, il trouve

parfois de la solitude. Et quel décor mélancolique, où se respire le regret d'une Armide inconnue!... Les allées, toutes droites, sont bordées d'arbustes taillés comme dans un parc à la française; mais, au-dessus, dans le ciel implacablement bleu, se dressent des cyprès, des pins-parasols, ou de pâles eucalyptus. De petits dieux Termes, aux angles des massifs, montrent leur figure moussue, énigmatique, sur leur stèle toute frêle. Çà et là, dans l'ombre verte, scintille le reflet du ciel, qui flotte sur les vaguelettes d'une fontaine : par la bouche d'un Triton un mince filet d'eau, sans bruit, tombe dans un sarcophage antique. Admirables jardins, pleins de rêve... Et ils sont continués par d'autres jardins déserts, abandonnés, plus ombreux encore et presque changés en forêt, — ceux de la Villa Borghèse. Là, les pensionnaires ont libre accès; et c'est là que Berlioz, comme en pleine nature, refit presque entièrement la *Scène aux champs* de la *Symphonie Fantastique*.

Dans la Villa Médicis, il y a un autre jardin, plus sombre, mystérieux, où règne pendant le jour un étrange crépuscule : c'est le *Bosco*, avec ses vieux arbres toujours verts, aux troncs étrangement tortueux. On le traverse; on monte l'escalier qui mène au Belvédère. De là, dominant les deux clochers de la *Trinità de' Monti*, on découvre tout l'horizon romain : voici, au delà de la plaine, les monts de la Sabine, vers Nemi et Albano; cette ligne d'argent qui miroite au ras du ciel, au delà d'Ostie, c'est la Méditerranée. Et dans ce vaste panorama s'élève, impassible et colossal, gigantesque malgré son éloignement et l'immensité qui se déroule autour de lui, le dôme de Saint-Pierre qui porte une croix d'or.

« Semaines stagnantes. » — Il se sent « l'esprit obtus, l'imagination morte, le cœur serré ».

Les longues pluies d'automne, chaudes, amollissantes, durent des journées entières. Après, on respire l'étouffante exhalaison d'un marais.

« Semaines stagnantes. » — A Paris, d'autres Jeune-France préparent leurs concerts, leurs pièces de théâtre, leurs expositions. Ils se remuent, se font valoir, ils parlent d'eux, on parle d'eux, ils polémiquent, ils stupéfient le pâle troupeau des bourgeois et l'Institut des « fossiles », ils ont des affaires et des passions, ils font du bruit...

A Rome, « semaines stagnantes ».

A peine 1832 commencée :

— « Je partirai de Rome dans trois mois. Je serai obligé de faire un conte à M. Horace ; un mensonge bien serré pour pouvoir m'évader... »

Dans la « sotte caserne », il est « comme un dogue qui prend la rage ».

Il repart pour Subiaco. Le soir, dans une grange, encore des saltarelles rythmées par sa *chitarra francese*. Tout le jour, à travers les collines étincelant au soleil, de délicieux vagabondages selon le caprice des rêveries, ou le caprice du gibier qui feint de se remiser, et se cache plus loin... Heures exquises : le soleil est chaud, l'air pique, et grise, exalte, tant il est pur... Vraiment, Berlioz « aimerait ce pays, s'il n'y était captif » :

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,

murmure une *Orientale* de Victor Hugo... Alors, cette poésie, dans l'âme de Berlioz, éveilla une mélodie rêveuse, nostalgique, dont le chant se berce, avec une langoureuse lassitude, sur l'accompagnement onduleux *(la Captive)*.

Faute d'argent, encore la Villa.

Après deux semaines d'économies académiques, nouvelle escapade.

Mars commençait. — A cette époque de l'année, l'élégante, l'oisive société romaine, dont la principale affaire est le plaisir, recherche déjà, durant l'après-midi, les champêtres distractions d'Albano.

— « Croiriez-vous que je n'ai pas encore vu le fameux lac?... J'y vais tout de suite. »

Entre Rome et Albano, dans cette douceur du printemps qui revient, c'était (à peu près comme entre Paris et Saint-Cloud, un jour de fête), c'était toute une pimpante bousculade de citadins. Sur la route poussiéreuse, à âne, à cheval ou en *caratelles,* une foule bruyante, bigarrée; des toilettes claires, et déjà des ombrelles... Le lac d'Albano, bleu comme le ciel, s'étend sous les collines couronnées de chênes verts : mystérieux, impénétrables ombrages; arbres géants qui rêvent autour de ce miroir d'azur depuis le temps, dit-on, où Domitien les consacrait à Jupiter.

Et voici la fontaine de la nymphe Egérie, qui murmure dans sa vallée silencieuse... Voici, sur la route de Frascati, les pittoresques lavandières de Martino (telles que tant de peintres les ont peintes!), en corselet rouge et jupon bleu, belles et harmonieuses comme des statues antiques, mais d'une ligne plus onduleuse et le regard plein de langueur. Les unes posent l'amphore de cuivre sur leur tête, sur le mouchoir blanc plié en carré au ras du front; lentement, elles remontent au village, droites sous l'amphore pansue, et avec une gravité de déesses. D'autres, agenouillées, babillardes, rieuses, font claquer leur battoir sur le linge, et rincent des guenilles dans cette grande auge de pierre qui fut le sarcophage d'un

citoyen romain : pour le Jeune-France, quelle hamlétique antithèse !...

Et voici Frascati, la Villa Aldobrandini où les cascatelles bruissent sur des escaliers de marbre. Voici les ruines de Tusculum où vécut Lucullus...

Pour le pensionnaire vagabond, quel enchantement : lacs, montagnes, vieux tombeaux, temples de Minerve convertis en chapelles dédiées à la Madone; blanches capucinières, sommeillant, douillettement, sur les coteaux fertiles en bons vins; hôtelleries toutes retentissantes des joies de la première *villegiatura;* vallons solitaires, où les fleurs semblent sourire au murmure des sources : — « Une brise parfumée, l'enfance du printemps; c'est un rêve, une féerie!... »

Hélas, encore l'Ecole; encore l'accablante gaieté de M. Horace et de ses pensionnaires! A Rome, une musique « pitoyable, ridicule, détestable ».

Et subir tout cela encore plus d'un mois ?

Non,... nouvelle escapade vers Subiaco.

C'était la dernière. — Troubles délicieux des liaisons de jeunesse, c'en allait être fini des heures pleines d'abandon et de plaisir. Jamais plus il ne reverrait autour de lui l'aimable société chantante et dansante, les belles filles dont il avait stimulé les tambourinades et les saltarelles avec sa guitare... Voluptueuse et facile Subiaco, toute rose dans les buissons de rosiers épanouis, comment te quitter sans un serrement de cœur?

Il s'attarda...

Les journées de printemps, les nuits embaumées, avaient trop de douceur (une douceur passionnée, presque douloureuse), dans la mélancolie de l'adieu définitif, tout proche.

Avant son départ pour la France, il avait à s'assurer la complaisance, la demi-complicité de son direc-

teur. Les deux ans de séjour en Italie allaient se réduire à quatorze mois. Et encore, plus d'un tiers s'était passé en vagabondages divers.

Aussi, toutes ces dernières soirées d'avril, Berlioz les passe chez M. Horace : il se l'attache, pour le mieux quitter. Naguère, il s'ennuyait à ces fades réunions autour d'une théière, et s'esquivait. Maintenant, il se montre empressé. Il parle ainsi qu'il sait le faire, avec fantaisie, avec brillant. Il n'a qu'à choisir dans ses souvenirs ; et il séduit, il éblouit. Boutades, aventures lugubres, récits de voyage et de chasse, méditations dans les cimetières, malicieux portraits de boulevardiers, — vraiment, il captive ces dames et charme tout le monde. Il se charme lui-même. Cette famille lui plaît beaucoup : Mme Horace lui semble « une femme d'esprit » ; Mlle Louise chante *la Captive,* et il ne trouve plus qu'elle chante comme une chauve-souris. Il lui demande de jouer, au piano, des adagios de Beethoven. Et même il la flatte très finement : il la prie de recommencer. Son jeu lui semble d'une expression parfaite. Et voici que Berlioz, volcanique célibataire à peine sevré de Subiaco, déclare à ses amis que « Mlle Louise est plus jolie que jamais ».

Tant d'assiduité pouvait faire désirer à M. Horace de laisser partir un pensionnaire si pressant...

Alors ce furent les petites cérémonies de l'adieu. Au *Café Greco,* on but un dernier *orvieto* avec les camarades non pensionnaires ; avec les pensionnaires, à la Villa, on but un punch.

Et le peintre Signol, en quelques séances, brossa un amusant portrait un peu poussé à la charge du *Père la Joie.* Sur d'étroites épaules, vêtues de drap puce, une forte tête osseuse : c'est bien un Dauphinois, un descendant des Allobroges. Traits taillades ; visage pâle et jaune, encapuchonné dans une énorme che-

velure rousse et tourbillonnante; yeux caves, ténébreux, dantesques, mais avec des pupilles bleues, limpides, d'une douceur idyllique; vaste cravate ponceau, à larges raies noires (véritable ceinture de brigand calabrais!), d'où sortent les deux cornes d'un faux col Louis-Philippe... Ce portrait, si vivant, montre à plein le Berlioz véritable, — un peu chargé par un camarade gouailleur mais qui l'a bien connu, — le Berlioz fantasque, amusant, tout en contrastes, en heurts, jamais banal, attachant et même imposant parce qu'on lui sent du génie, séduisant par sa romantique beauté, et plus encore par cette âme artiste, poète, cette âme à jamais jeune et vierge devant la vie, âme lyrique, de tendresse et de bonté, née pour le rêve de l'amour, et comme virgilienne : parmi ce masque dramatique et ténébreux, on la devine dans les pupilles bleues et transparentes, douces, naïves, comme les pupilles d'un enfant.

Enfin (2 mai), Berlioz quitte « la sotte caserne », et cette ville d'exil, amollissante, spleenétique!

Paris! Sa fièvre, « les petits farceurs à mettre sous le joug », la lutte et les mille démarches pour la notoriété, le théâtre à conquérir comme l'ont déjà conquis Hugo, Dumas et Meyerbeer; les polémiques, les concerts, les longues parlotes au café, ou sur le boulevard de Gand, ou chez l'éditeur Schlesinger, ou au foyer de Feydeau, les concerts dans la salle des Menus (Conservatoire); — mille agitations, mille excitants, un torrent de sensations, — tout cela scintille, éblouit, magiquement évoqué par ce seul mot : Paris!

— Paris, le plus tôt possible!

Prudemment, il ne peut guère s'y montrer avant octobre ou novembre, dans six mois.

Il revient donc tout à loisir.

Il a près de deux mille francs sur lui. Il a touché d'avance, grâce à M. Horace, le montant du traitement et de la nourriture des mois de juillet à décembre, soit mille cinquante francs; plus six cents francs pour les frais du retour en France.

Au lieu de gagner Florence par la route directe, qu'il parcourut déjà, il fait un long détour vers l'Est, à toutes petites journées, escaladant les contreforts de l'Apennin.

Florence!

Il la revoit avec émotion : « j'aime son nom, son ciel, son fleuve, ses environs... Je l'aime, je l'aime! »

Il décide d'y rester plusieurs jours. Ville d'amour et de langueur, il y a déjà ses habitudes : c'est la quatrième fois qu'il y séjourne. Dans les bois de lauriers qui bordent l'Arno, il a découvert *le Roi Lear!*... Voici les églises où, brisé par le silence du volage Ariel, il cultivait sa douleur en suivant les enterrements. Voici la Morgue où il hamlétisait, serrant dans sa main la main d'une jeune femme morte *(la sposina)*. Il retrouve aussi la modiste où il commanda le travesti pour la vengeance : « chapeau, robe et voile vert. »

Ces aventures, les siennes, lui semblent ne plus être que celles d'un autre homme. — « C'est tout à fait bizarre », remarque-t-il à ce moment même; « ce n'est plus moi, mais quelque individu étranger, quelque Russe ou quelque Anglais qui se promène sur ce beau quai de l'Arno. Il me semble que Berlioz est autre part et que je suis une de ses connaissances. Je fais le dandy, je dépense de l'argent, je me pose sur la hanche comme un fat : je n'y comprends rien... »

Ni les ombrages mondains des *Cascine*, où se rencontrent les *cavalieri* et les *donne* de la fashion florentine *(la gente di garbo)*; ni l'odieux théâtre où il voit

la *Sonnambula* de Bellini (« quelle pitié!!! »), ne lui font oublier la grave commission dont il est chargé par ses deux sœurs : il leur achète deux chapeaux de paille d'Italie.

Franchir le col du Cenis, par cette fin de printemps, est la plus agréable des excursions. Parmi ce décor pittoresque et sans cesse changeant, notre romantique ne manque pas de dissoudre sa rêverie dans les enchantements de la nature.

De Turin à Suse, la route monte vers les Alpes, par la vallée de la Doire. Le voiturin, indéfiniment, roule à travers le parfum des orangers neigeux et des amandiers roses.

Au col du Cenis, un petit lac. Sur les bords, dans une herbe épaisse, s'épanouissent de grandes renoncules.

De nouveau, à la descente, les mille aspects, changeant à toute minute devant lui, — les mille surprises d'un décor où les plans, sans cesse, se déplacent. La route serpente; et les montagnes glissent l'une derrière l'autre comme des portants de théâtre.

Lans-le-Bourg, Modane...

Mais voici le pays qui lui fut familier. Par la vallée du Graisivaudan, où il devine l'Isère aux sinueux rideaux des peupliers, il reprend sa route vers Grenoble.

C'est ainsi, ne pressant guère les relais du voiturin, s'arrêtant çà et là selon son caprice, — c'est ainsi que le fashionable lauréat revint de la Villa Médicis à son village natal.

Ce retour fut tout un mois (mai 1832) d'insouciance et de bonheur.

A la Côte-Saint-André, quel accueil, quelles longues causeries dans la vieille maison familiale! Seize mois

de séparation, et tant d'événements : un mariage rompu, un suicide...

Dans la maison, la vie est toute changée par le départ de Nanci. Cette sœur, qu'il effrayait un peu, vient d'épouser un juge de Grenoble, M. Pal. — Certes, le docteur Berlioz, maladif, débile, mais avec une de ces chancelantes santés qui ne s'usent guère, continue de plier sous sa femme toujours excessive, atrabilaire... Que de tracas, que de scènes domestiques!

Mais le docteur retrouve enfin son fils, qui lui semble assagi. Le docteur, philosophe désabusé, se laisse aller à de graves entretiens, un peu longs, sur les agitations politiques. Il raconte les incessants complots contre « le roi des barricades », la révolution de Lyon, les troubles de Grenoble... Hector, dans de telles questions, avait des vues fort nettes, celles d'un Jeune-France, d'un bousingot : rien n'est stable; le droit n'est qu'un mot sonore employé par les faibles et les mécontents, car si la force triomphe elle devient légale; qu'un équilibre politique soit remplacé par un autre, et voici que « les traîtres d'hier deviennent les héros du lendemain ».

L'ancien habitué du boulevard n'était pas sans ironie et surtout sans révolte. Universelle veulerie!... Plate et morne vie, vie morte, dans ce village guindé, papotant, où chacun est épié par tous.

La maison des Berlioz, plus que jamais, est triste : Nanci partie, plus de littéraires caquetages, plus de discussions sur les mérites d'un album de poésies, plus de confidences sur les « volcanismes » amoureux. Adèle lui semble trop jeune. D'ailleurs, Hector — ses volcanismes éteints — n'aurait que la triste figure d'un adorateur éconduit.

Et combien il trouve, à son retour, que tout s'est banalisé, embourgeoisé : les confidents de sa tempê-

tueuse jeunesse, l'un après l'autre, viennent de sombrer dans le mariage. « Tous mariés! »

Que ne peut-il, tout de suite, fuir vers Paris!

Accablante monotonie d'une vie banale, familiale et provinciale. Réunions de parents et d'amis, visites; dîners où l'on fête, très gentiment, le jeune lauréat qui revient d'Italie... Et il faut, chaque fois, raconter le même voyage et les mêmes aventures, ce qui est bien pénible, du moins jusqu'au moment où notre méridional est gagné par le plaisir de parler, — et de parler de lui. Alors, il s'anime, il invente de nouveaux détails, il exagère, il enjolive : déjà, il glisse dans l'aimable féerie, dans les mirages imaginaires qui vont lui cacher à jamais la réalité oubliée.

Nanci vint à la Côte-Saint-André pour la Fête-Dieu (21 juin). Ce n'était plus la littéraire et sentimentale Nanci. En cinq mois de mariage, cette jeune mariée de vingt-six ans, hautaine et spirituelle jusqu'à trouver qu'elle avait trop de malice, combien elle avait changé auprès de son mari, ce juge, ce Pal, cet intarissable péroreur :

« — « Il s'obstine à me parler sans cesse musique, art, haute poésie, avec une loquacité effrayante : il me tue », écrit Berlioz.

Dans ce morne village, comment se distraire un peu de l'interminable copie des parties d'orchestre : la *Fantastique* remaniée et augmentée d'une suite *(le Retour à la Vie)*, l'ouverture du *Roi Lear*...

Mais forcément, il lui fallut visiter les parents, les amis de Grenoble et des environs. Il revit Meylan. Il apprit que Mlle Estelle Dubœuf, — la gracieuse et sévère jeune fille, l'Estelle dont il était devenu, en rêve, le Némorin, — venait de se marier. Longtemps garde-malade de son père tombé en enfance, elle s'était dévouée, pieusement, repoussant tout mariage; puis, le

vieillard mort, elle était devenue, à trente ans passés, la femme d'un président de chambre en la Cour royale de Grenoble.

Il revit le domaine paternel, à Murianette : voilà les mûriers à l'ombre desquels, adolescent, il jouait sur sa flûte la *Musette* de *Nina ou la Folle par amour*. Rien n'est changé... Lui-même, malgré ses avatars successifs, n'a-t-il pas encore, comme tout artiste, son âme première, son âme vierge d'enfant rêveur et sentimental?

D'autres journées, près de Grenoble, étaient moins poétiques : d'une campagne à une autre, il fallait rendre visite à des « oncles, tantes et cousines », à « des amis mariés ». On l'invitait à ces petits bals de famille, à ces déjeuners dans la montagne pour lesquels on n'a jamais assez d'aimables cavaliers. Et il n'était pas sans comprendre que parmi tant de jeunes provinciales, à l'âge du mariage comme lui, il n'en manquait pas pour épouser de grand cœur un artiste couronné par l'Institut et dans une bonne situation de fortune : grâce à lui, elles pourraient vivre dans le tourbillon parisien, dans ce monde des théâtres, féerique, fulgurant, pour les candides demoiselles. Le Jeune-France frémissait, menacé, guetté par l'ennemi, par le bourgeois... Et il lui fallait encore aller à quelque noce, subir le festin, interminable. Et partout, et toujours, entendre ces braves gens qui se piquent, en son honneur, de parler art et musique :

— « On dirait qu'ils parlent vin, femmes, émeutes ou autres cochonneries », écrit-il. Et le mari de Nanci, le juge Pal, chaque fois, était intarissable.

Berlioz en arrive à regretter l'Italie. Là-bas, au moins, c'était de la liberté et de l'amour : à Subiaco, le soir, c'étaient les saltarelles des souples, des langoureuses tambourineuses... A la Côte-Saint-André,

dès la nuit tombante, la maison se ferme : le docteur se couche à huit heures et demie; et, dans le village, où les murs sont de verre, tout dort.

Et voici les longues pluies de septembre.

Journées, semaines interminables... La plaine est toute voilée de brume. Des feux d'herbe font flotter de longues banderoles blanches; et la fumée, longtemps, plane sans s'évanouir...

Attendre, encore attendre?...

Il prend son passeport (28 octobre) pour Paris.

La diligence pour Vienne et Lyon chargeait encore ses voyageurs au coin de la grande rue et de la ruelle escarpée, entre le séminaire et la maison du docteur.

Vénérable berline! A la revoir toujours pareille et impassible, Hector pouvait mesurer les étapes de sa propre vie : voilà onze ans, en 1821, jeune bachelier allant commencer la médecine...

Aujourd'hui, elle l'emporte vers sa vie d'homme, vers tout l'inconnu de sa destinée... Il a presque vingt-neuf ans. Quand reviendra-t-il au pays natal? De ses parents, déjà touchés par l'âge, qui sera encore là, et qui sera mort?... Pensées, craintes, qui sont la mélancolie des départs, elles lui font oublier, un instant, le bonheur de voler où l'entraînent son ambition et son génie. Cœur prompt à la tendresse, comment résister aux larmes, aux regards de sa jeune sœur?

Défaillance passagère. L'enivrant brouhaha de Paris, il croit déjà l'entendre; et cela lui étourdit le cœur...

## IX

### PARIS ET OPHÉLIA

Au petit jour, le 7 novembre, Paris.

Paris!... Il regagne son ancien quartier.

Près de Schlesinger son éditeur, près du chevalier Lesueur son bon maître, près du boulevard de Gand et de l'Opéra, près du café Cardinal et du café Feydeau où ses séides et lui avaient leurs habitudes, il revoit donc enfin, comme marquant le centre de ses agitations de naguère, l'angle fatal de la rue Richelieu et de la rue Saint-Marc. Voilà, dans cette maison (96, rue Richelieu), la mansarde d'où il épiait les fenêtres de son Ophélia : après le théâtre, il regardait s'éteindre, dans l'hôtel meublé de la rue Saint-Marc, la lampe de son étoile!

Attiré par son point d'attache, il y revient : il arrête une chambre, l'ancienne chambre d'Harriett Smithson. Tout de suite, en hâte, il écrit des billets laconiques et les fait porter. Le soir même, il dînera vers cinq heures chez son maître si affectueux, avec Mme et Mlles Lesueur. Mais déjà, pour huit heures, il donne rendez-vous à ses amis.

— « J'arrive à l'instant. Je loge dans l'ancien logement d'H. Sm... C'est curieux ! »

Avec les camarades, quels récits! Rome, le faux suicide, Subiaco, Ariel, Ophélia, les saltarelles des tambourineuses... Et des questions plus pratiques.

Que fait-on à Paris? Que faut-il faire? De quoi retourne-t-il? Hector n'est que de passage : il compte partir pour l'Allemagne, presque tout de suite, et y jouir de sa pension. Mais, avant, il veut donner un concert, il veut « lâcher sa bordée musicale! »

Le surlendemain (le 9), il écrit à M. l'intendant général de la liste civile : il réclame la salle du Conservatoire pour faire entendre ses œuvres.

Ainsi, en deux jours, il reprenait le contact avec le petit monde des musiciens. Il revoyait son orchestre de naguère : « On me reçoit avec la plus vive affection... Ma machine musicale est en train. »

Après visites, démarches, courses de toute sorte, quand il revenait à son hôtel, il respirait dans « l'ancien logement » d'Harriett Smithson. — Quelles délices, quels motifs d'exaltation! Et aussi, aux yeux de ses camarades railleurs, qui se rappelaient les grincements de dents du *Père la Joie*, quelle jolie rentrée en scène : il couchait dans l'ancien lit de l'inaccessible! Il n'avait donc nulle peur d'être repris par son volcanique amour!... Ou peut-être, soudain, le désirait-il?...

De fait, tiraillé par les préparatifs du concert, quel temps lui restait-il pour la passion?

Mais l'ancienne Ophélia vient encore d'attirer l'attention sur elle. Directrice d'une troupe d'acteurs anglais, elle a su obtenir le « privilège » de donner, sur la scène du Théâtre-Italien, des pièces anglaises. Elle annonce même les chefs-d'œuvre de Shakespeare.

Dans la presse parisienne, peu d'enthousiasme :

La troupe que nous amène Mlle Smithson est complètement détestable, y compris ladite actrice dont la réussite chez nous fut, jadis, le résultat d'autre chose que de son talent. Cette demoiselle nous arriva dans un moment d'anglomanie excitée

non seulement par la littérature en travail, mais encore par la politique...

Le Romantique se mêla à cette affaire, et Mlle Smithson, dont les connaisseurs anglais ne font aucun cas, réussit follement dans notre capitale. Tout est trop changé, trop éclairé maintenant pour qu'on s'intéresse à cette redite...

Les acteurs anglais ne sauraient rien faire de mieux que de repasser la Manche. Le temps est superbe.

Le lendemain de l'ouverture :

« Les acteurs anglais sont jugés le paquebot! »

Les éloges de quelques journaux furent inutiles. On vanta « le jeu pathétique de miss Smithson et sa vérité poignante »; on ne put empêcher les acteurs anglais d'échouer. Malgré les billets gratuits, théâtre vide.

A brève échéance, la fermeture et la ruine.

Que fait alors notre ancien Hamlet? Que lui disent ses camarades, et que leur répond-il? Comment s'échauffe son imagination? On annonce *Roméo et Juliette!* Sa Juliette, il pourrait la voir mourir, elle dont les agonies, admirées de tous, lui ravageaient le cœur. Terre et ciel, *quanti palpiti!* Ecrire un opéra, une symphonie sur *Roméo et Juliette!* Rêve longtemps caressé! Les délires d'aujourd'hui seraient un stimulant pour trouver une musique vraiment shakespearienne!... La nuit, quand sa Juliette, au théâtre, vient d'être étendue au tombeau, il s'étend lui-même dans cette chambre, sur ce lit!...

— « Feux et tonnerres!... O Fatalité!... »

Ecrirait-il encore, comme il y a vingt jours :

— « J'habite le logement d'H. Sm... C'est *curieux*... »

Il peut railler, devant ses camarades gouailleurs et qui lui relancent au visage la « fille Smithson » et le fantaisiste suicide pour le gracieux Ariel; il peut trouver des lazzi byroniens et truculents; il ne peut plus empêcher les germes toujours vivants de fer-

menter en lui-même. Et cela l'enivre, délicieusement : depuis de si longs mois, dans la « caserne académique » ou dans la maussade maison familiale, il ne vivait plus que des heures stagnantes... Sitôt à Paris, il retrouve la tempête :

— « Allons donc, voilà la vie ! »

Le concert s'annonçait mal. Troubles politiques, agitations de la rue, tiraillements des partis. Que restait-il pour les beaux-arts?

Harriett Smithson, avec sa troupe anglaise, essayait encore vainement d'attirer le public. Depuis quelque dix jours, son théâtre ne jouait même plus, remettant le spectacle d'un soir sur l'autre. — Le 5 décembre, elle donne *Isabella ou le Mariage fatal*.

*Le Figaro* constate « un froid accueil, malgré tout le talent qu'a déployé miss Smithson »...

Quelques lignes plus bas, le même *Figaro* annonce le concert de M. Berlioz.

Harriett Smithson, Hector Berlioz, — voilà leurs noms rapprochés, unis, sur une même page de journal...

On y lit aussi les mots : *Le Mariage fatal!*

Fermentation d'idées, de projets, dans cette âme bouillonnante... Fatalité!... Un concours de circonstances, à la fois préméditées et involontaires, mais inéluctables, entraînait le musicien romantique et la tragédienne dans des remous voisins.

Combien d'intérêts gravitaient autour d'eux, et qui se confondaient avec leurs intérêts même. Chez l'éditeur Schlesinger, dans les coulisses du théâtre d'Harriett, au café, dans les salles de rédaction où le musicien et l'impresario anglais apportent leurs échos à insérer, où ils se rencontrent peut-être, on parle, on cancane. L'exubérant *Père la Joie* peut-il se taire? Ce

bruit l'amuse, le grise, et lui profite. Le malicieux Hiller est là, qui attise le feu en souriant. Joseph d'Ortigue, un méridional, romancier et critique musical, et qui devient de jour en jour le gonfalonier d'Hector Berlioz, improvise des récits avec éloquence. Dans ce petit groupe, c'est un bruit infernal : par l'acteur Bocage, par Alexandre Dumas, par Janin, la légende, de bouche en bouche, se propage... Quelle attraction : on va entendre, dans un « concert dramatique et même fantastique », le roman musical d'un beau ténébreux et d'une Ophélia changée en courtisane; il y aura une Ronde du Sabbat et une Orgie de brigands! Quelle attraction!

Que peut faire miss Smithson? Jadis, tragédienne acclamée, elle pouvait dédaigner l'amour d'un inconnu... Aujourd'hui, déchue, happée par la ruine, ne sachant par quel moyen attirer le monde à son théâtre, peut-elle ne pas se prêter à une réclame aussi efficace? Voudrait-elle se dérober, ses acteurs, sa famille, les journalistes qui s'intéressent encore à elle, lui persuaderaient qu'elle doit se montrer à cet étrange concert dont elle est l'héroïne. Au besoin, ils l'y entraîneraient.

Donc, elle viendra.

Elle ne le connaissait pas encore. Elle ne savait de lui que des extravagances : lettres juvéniles et délirantes, guet à la fenêtre, femme de chambre soudoyée, programme d'une symphonie où il la traitait de fille perdue. Elle pensait même, pour l'avoir entendu dire, qu'il était épileptique.

Lui, il ne l'avait vue que de loin, derrière la rampe, cette ligne de feu qui sépare le réel de l'irréel. Il l'avait vue dans ses rêves d'adolescent volcanique. Il l'avait épiée, adorée, de sa chambrette de jeune croque-sol, « ver de terre amoureux d'une étoile »! Puis il l'avait

maudite, exécrée, toujours sans la connaître. Puis, passant à d'autres distractions violentes ou faciles, il l'avait même parfaitement oubliée... Et maintenant, cette fatalité qui les rapproche... Le lit d'Ophélia !...

Mais alors il avait tant d'affaires, tant de courses, tant de délicates intrigues à nouer ou à dénouer... En hâte, il lui fallait « lâcher sa bordée musicale », et vaincre !

Le 9 décembre, dès une heure et demie, la Salle des Menus (salle du Conservatoire) bruissait de conversations. Il avait invité la critique, les membres de l'Institut, ses amis et les amis de ses amis. Les annonces, la « curiosité des amateurs » piquée par ce roman musical dont on coudoierait le héros, et peut-être l'héroïne, avaient amené une foule impatiente, les uns prêts à s'exalter, à faire un triomphe; les autres maussades, railleurs, jaloux.

Près du chef d'orchestre, Hector Berlioz... On le reconnaît; l'un à l'autre, on se le montre : petit, mais svelte et se redressant, une chevelure rousse en flamme de punch, les arcades sourcilières bossuées, séparées par deux rides verticales qui tombent vers le nez busqué; et dans les ombres caves où les yeux disparaissent, deux lueurs bleues tremblent sans cesse, gouttes d'eau phosphorescentes.

Du regard, dans cette salle minuscule, il compte, il stimule ses amis : l'exubérant d'Ortigue, Gounet, le fashionable Jules Janin, Dumas, tout le groupe de *l'Europe littéraire*, Henri Heine, Eugène Sue, Legouvé, Hiller... A-t-il eu l'espièglerie, « ce gros scélérat », d'amener Camille Moke, leur ancien Ariel?... Et voici des critiques; voici des artistes de l'Opéra, des musiciens de l'Institut; voici les dames Lesueur, avec le chevalier, qui viennent applaudir le lauréat, disciple préféré du vieux maître. — A chacun,

le Jeune-France adresse un sourire ou un salut, avant le combat.

Mais Harriett Smithson, pas encore arrivée?...

Par un journaliste, il lui avait fait parvenir le coupon d'une loge bien en vue, contre la scène même, et tout près de la place qu'il devait occuper.

Elle entre, enfin!... Toute la salle n'a plus de regards que pour elle. La voilà, l'héroïne de la symphonie. Grande, décorative, dans la splendeur de sa beauté épanouie, la tragédienne irlandaise était vêtue avec l'apparat tapageur d'une femme de théâtre et même avec la voyante bizarrerie des modes étrangères. Depuis ses triomphes de 1827, la trentaine étant bien passée, sa belle chair de blonde avait empâté ses traits; mais ses lèvres restaient encore une admirable fleur vivante. Sous sa chevelure cendrée, son visage faisait de la lumière : elle était un Rubens éblouissant. — Et le malheur, l'inquiétude du lendemain, les fatigues du métier lui donnaient encore un charme de lassitude et de mélancolie.

Tous la regardaient. Et plus que tous, à cinq pas d'elle, Hector Berlioz.

Sur elle, sur lui, quel fut l'effet de la *Symphonie fantastique?* Sur l'auteur, sur l'ancien amoureux d'Ophélia repris par sa musique même et par la présence de l'inaccessible bien-aimée, l'effet, parmi les délires du public, fut « foudroyant ». — Mais, sur la tragédienne?... Harriett Smithson n'était ni musicienne, ni même sensible à la musique. Une symphonie, et en une seule audition, pouvait-elle la conquérir, la subjuguer ou charmer son cœur?

Elle, point de mire de toute une salle, objet des conversations où sa vie privée, ses mœurs se trouvaient scrutées crûment; présentée comme une fille galante par ces programmes que les auditeurs emportaient

dans leur poche; compromise par cet extravagant, pouvait-elle être flattée, ou dégoûtée, écœurée?... Et l'on a le front de lui parler de son amour! Et ce petit gredin demande à lui être présenté! Qu'il vienne donc, s'il l'ose!

Apathique d'ordinaire, cette « grosse femme blonde » (écrit Henri Heine) avait des violences terribles... Ces accès ne duraient guère.

L'un des jours suivants, Berlioz lui fut présenté.

Que se dirent-ils?... Soudain rapprochés l'un de l'autre, quels sentiments communs, alors, sinon le dépit, le mépris, une sorte de rage ou même de haine? Au vrai, deux ennemis. Mais chacun, curieux, satisfait de voir et d'approcher l'adversaire... Pourquoi, de loin, s'étaient-ils fait tous les deux souffrir? N'y avait-il pas là une fatalité? C'était une chose exceptionnelle, qui flatte, dont on parlait... Enfin, malgré tout, il y avait le charme, si puissant au lendemain de 1830, d'une attitude hamlétique : la tragédienne avait donc été, même hors des planches, une Ophélia pour quelqu'un. Dans les anciennes tortures de Berlioz, il n'y avait pas eu que des exaltations et des exclamations pour effarer les camarades : ces yeux ardents et clairs, ces yeux jeunes avaient donc pleuré pour elle! — Ainsi, l'ancienne, la puissante Ophélia et le maigre musicien chevelu, tous deux meurtris par leurs luttes lointaines, prenaient contact par la partie souffrante et tendre de leurs cœurs.

Dès lors, quels liens mystérieux, profonds, s'établirent entre ces deux êtres, par le regard, le son de la voix, par l'invincible attraction que la beauté de cette femme épanouie exerçait sur cet imaginatif, ce passionné, tout en nerfs... Il l'avait toujours aimée, lui déclara-t-il certainement. En effet, toute sa puissance d'aimer, toute la force de son désir, alors, se concen-

traient sur elle : au feu de cette minute s'évanouissait, dans le passé, tout ce qui n'avait pas été cet amour.

A sa famille (à sa sœur Adèle, au docteur), il envoya, peu après le concert, des bulletins de victoire : « Succès extraordinaire..., écrasé d'applaudissements : bonne sœur, tu aurais été prise d'une attaque de nerfs!... Je reçois des coups de chapeau dans les rues, au théâtre, de gens que je n'ai jamais vus : c'est un bruit, un cliquetis de conversations dans les salons, à l'Opéra, au foyer, aux coulisses... »

Mais, à sa famille, pas un mot sur Harriett Smithson.

Les articles sur le concert paraissent. Nombreux, et dans l'ensemble, fort enthousiastes. L'indice le plus caractéristique est dans la conclusion de Jules Janin. L'aimable chroniqueur y fait entendre un écho des propos de couloirs. Janin est un camarade; voici ce qu'on dit, autour de Berlioz, parmi les « berlioziste » :

Ce jeune homme est une puissance, en vérité... Il le prouve. Il arrive d'Italie, et donne son concert *ex abrupto*. Ce concert sera romantique, fantastique, diabolique, que lui importe! Ce sera beau, mauvais, bon, ridicule, extravagant, gracieux, sans nom, sans analogie, que lui importe! Cela sera rempli de prétentions et bouffi d'orgueil, que lui importe! Pourvu que cela soit neuf, ou à peu près, sa tâche est accomplie. Il ne veut rien de plus, lui. C'est un être tranchant, vaniteux et insolemment convaincu. Le voilà; écoutez-le, jugez-le; quelle que soit votre opinion, que lui importe! La sienne est faite depuis longtemps.

... Ce jeune homme a dès ce jour un auditoire conquis; il peut dire à présent : *La terre que je foule est à moi.*

Grisé par le succès, l'impatient lauréat, qui devait bientôt partir pour l'Allemagne, avait décidé de re-

donner son concert dans trois semaines, le 30 décembre. Avant cette date, l'actrice irlandaise serait-elle à lui? Ah! si elle revenait dans la Salle des Menus, sachant maintenant que les injures mêmes du programme sont une preuve d'un amour tempêtueux... Si elle revenait, attentive seulement à la tendresse, à la violence, au lyrisme de cet amour « grand et poétique »!

Cependant, le besoin d'argent se faisait sentir. Épuisée, la pécune apportée de la Côte-Saint-André. Le pensionnaire du roi sollicitait qu'on lui payât d'avance le premier semestre de 1833, soit quinze cents francs.

Combien d'occasions de dépenses : camarades qu'il faut inviter au café; courses urgentes pour rassembler les musiciens, solliciter tel critique, porter un entrefilet à tel journaliste... Et voilà l'argent dévoré par les heures de cabriolet ou de citadine... Et les dettes à éteindre, l'imprimeur à payer, l'hôtel, et jusqu'au coiffeur : car notre fashionable fait ébouriffer sa rousse crinière de lion, place de la Bourse, chez un coiffeur à la mode. L'amour même n'entrainait-il pas à bien des petits cadeaux? L'hiver, les fleurs coûtent cher : il en fallait pour Ophélia, pour sa sœur et pour sa mère. L'une et l'autre, en effet, étaient fort hostiles à ce prétendant, trop jeune, trop peu fortuné. Etait-ce là un mari d'actrice?...

Mais voilà que le ministre des Beaux-Arts menace de supprimer la pension : le pensionnaire du Roi devrait être en Allemagne; qu'il s'y rende sans délai!

Partir?... S'éloigner de Paris, s'éloigner d'Ophélia?... Repris, délicieusement étourdi par un double tourbillon : l'amour, les affaires...

Il reste.

A toute force, il voulait la commande d'un opéra.

La notoriété de sa musique et de ses passions, sans doute, l'arracherait.

Aux concerts, au théâtre, chez l'éditeur, chez l'imprimeur, sur le boulevard, dans les bureaux de rédaction, il se montrait, parlait, gesticulait, ébouriffait sa chevelure turgescente. C'était lui, cet hiver-là, le lion de la musique passionnée! Avec son jeune ami Liszt, « le Paganini du piano », voilà les deux curiosités de la saison musicale. On les unit dans un même culte pour le fantastique, le *strepitoso :*

... Liszt! Comment caractériser un pareil phénomène?... Liszt bondit sur le superbe instrument, il pleure, il sanglote; il rêve et soupire, se passionne jusqu'à la frénésie, se prosterne dans une contemplation religieuse...; il joue et folâtre comme un jeune tigre. Il vous fascine, vous écrase, et vous jette en finissant le coup de foudre!...

Oui génie, et non pas talent. Il faut le voir...

Pendant qu'il frémissait comme la pythonisse sur son trépied, ses regards se portaient presque constamment sur un jeune artiste. Avons-nous besoin de dire que cet artiste était Hector Berlioz?

L'exécutant ne pouvait pas mieux s'adresser : Berlioz était l'écho qu'il fallait à Liszt. Aussi, à peine le dernier accord était-il frappé que le pianiste, tremblant, pantelant d'émotion, s'était élancé au cou de son ami; et celui-ci lui répétait en l'embrassant :

— « Oh, mon cher sublime! que je vous aime!! »

Ainsi Joseph d'Ortigue, dans *la Quotidienne,* rendait compte d'une séance chez un facteur de pianos. Ce n'était plus un concert, mais « une brûlante éruption musicale ».

Et quelles éruptions amoureuses! Berlioz épouvantait ses amis. L'amour le ravageait; ou du moins notre beau ténébreux prenait, entre deux courses ou deux combinaisons d'intérêt, des attitudes foudroyées :

— « Jamais plus intense douleur n'a rongé un cœur d'homme! Je suis au septième cercle de l'enfer!... Oui, oui, ronge, ronge, je m'en moque; je te défie de me faire sourciller; quand tu auras tout rongé, quand il n'y aura *plus de cœur,* il faudra bien que tu t'arrêtes!... Oh! oh! Damnation! Je broierais un fer rouge entre mes dents! — Charmant! — Adieu! »

Cruelle Ophélia, elle ne se rendait donc pas aux tendres vœux de son Hamlet frénétique! Il la poursuivait jusque chez elle, assidu, soumis, suppliant, ou taciturne, ironiquement fatal, sataniquement persifleur, ou plus tonitruant que l'acteur Bocage dans *Antony!*

Ophélia n'en pouvait mais.

Sa mère, sa sœur (petite naine hargneuse) intercédaient pour la délivrer : elles s'attiraient les colères, les mépris, les sarcasmes de ce farouche. Il ne lâchait pas prise : la résistance l'irritait, l'exaltait.

Près de la décorative Ophélia, épanouie et tranquille, lymphatique, hésitante (sauf des sursauts, des jeux d'attitudes et sans nulle volonté); près de cette magnifique fleur déjà penchante, Berlioz, nerveux, impulsif, — plus jeune qu'Harriett, — était crispé par le désir. D'ailleurs des amours faciles l'avaient habitué aux dénouements rapides.

Loin d'elle, autres tortures, et plus déchirantes : son imagination, l'entraînement de sa parole, les nécessités d'un rôle sincèrement vécu, la griserie sensuelle des boulevards et des théâtres, les camarades que l'on voit heureux,... et, plus que tout, les nuits sans sommeil, hantées de visions, les nuits hallucinantes dans l'ancien lit d'Ophélia!...

La malheureuse tragédienne avait des soucis plus urgents que de faire le bonheur de cet amoureux trop

juvénile, peu riche, et décidément trop encombrant.

Elle venait de transporter sa troupe dans la salle de la rue Chantereine (actuellement rue de la Victoire). Tentative désespérée : les journaux n'annonçaient presque plus les spectacles des acteurs anglais. Et nuls comptes rendus. On prétendait même que miss Smithson ne pouvait lutter encore que « grâce à une haute protection »... Elle avait donné *Bertram,* tragédie, et le *Fiancé spectre,* de Moncrief... Puis *Othello, Roméo, Venise sauvée...*

Quels spectacles, quelles tortures pour Hector! Sa Juliette mourait dans d'autres bras, sous un baiser qui n'était pas le sien! Feux et tonnerres! Il voyait, aux pieds de son idole, se rouler dans les affres du désir un homme qui n'était pas lui!

Il n'y tient plus. Puisqu'elle lui résiste encore, il écrit au docteur Berlioz qu'il veut épouser Ophélia!

Cette démarche, sans aucun doute, toucha la tragédienne ruinée, et qui avait une longue habitude des mœurs théâtrales. Fille d'actrice, n'ayant jamais quitté les planches, et maintenant, à trente-trois ans, accablée par les dettes, avec sa mère à nourrir, et l'embarras d'une sœur difforme et jalouse, — elle commençait à sentir la fatigue, l'épuisement, la vieillesse précoce que donne cette vie vagabonde, déchiquetée, misérreuse, des troupes de passage. Qu'elle consulte son miroir : épaules trop arrondies, empâtées; cou et gorge d'une ligne abondante et molle; taille lourde, hanches massives... Mais voici que cet étonnant petit jeune homme, épris jusqu'au délire, étincelant d'audace, de génie, et qui violente la gloire, compromet son avenir dans un moment d'amour... Et c'est pour elle!

Elle fut touchée. Elle sentit qu'il l'aimait. Tous deux, extasiés, ils se parlèrent avec des âmes qui ne

s'éveillent qu'à de certains jours. Soudain (mais cela durerait-il?), les anciennes rancœurs s'évanouirent sous les larmes de la tendresse...

Grisés d'eux-mêmes, ils se sentent plus forts que tout : ils vaincront tout!

La lettre d'Hector consterna sa famille. Quelle humiliation pour le docteur; pour la tendre Adèle, que de larmes!... On ne pouvait pas calmer l'irascible Mme Berlioz. Épouser une actrice, lui, fils de bourgeois honorablement connus, apparentés à des magistrats et à des officiers! Épouser une fille des planches, une fille qu'il traitait lui-même de fille, qui est plus âgée que lui, et ruinée!

Le docteur répondit à Hector par un *veto* absolu.

Soulagé par cet acte d'autorité, il pria l'oncle Marmion, commandant de cavalerie, toujours galant et célibataire, de s'entremettre auprès d'Hector : qu'il aille sermonner ce jeune fou, et puisqu'il vient de prendre garnison à Paris, qu'il s'informe, qu'il voie si Hector n'est pas tombé dans quelque guêpier; qu'il lui ouvre les yeux et l'empêche de faire une sottise irréparable.

Rien n'arrête Berlioz amoureux. Il veut son Ophélia. Elle lui résistait, il l'épouse; on lui résiste, il l'épouse.

Tout de suite, il consulte les hommes de loi : il saura bien triompher de sa famille. Il agira si vite qu'Harriett même, sourdement travaillée par sa mère et cette infirme de sœur, n'aura pas le temps de se reprendre. Il voudrait répondre au docteur Berlioz, poste pour poste, par du papier timbré.

Le 14 février, il signe chez Me Guyot, notaire à Paris, une procuration : c'était pour la première sommation respectueuse.

L'impatience de l'amoureux, chaque jour, s'avi-

vait. Passée la minute d'attendrissement, de lyrisme, Harriett redevenait elle-même, indécise, indolente, abîmée de craintes. Son théâtre, sans public, n'annonçait plus guère, pour réduire les frais, que des relâches. Jouait-on, elle ne jouait plus. Et sans cesse sa mère, sa sœur essayaient de la détacher de Berlioz. Quand, enfin, il était près de son Ophélia, la sœur rôdant comme un gnome maléficieux, les épiait, intervenait, parlait, s'asseyait près d'eux, jamais seuls. — Déjà, il était moins amoureux, ou moins aveuglé par l'amour : il reconnaissait déjà que, pour aimer son Ophélia, il fallait du courage, beaucoup de courage, et même un « courage infernal ».

De jour en jour, sur Harriett, les dettes s'accumulaient.

Une représentation à bénéfice, au profit de la malheureuse tragédienne, était annoncée depuis plus d'un mois, et sans cesse remise. Malgré l'urgence de trouver de l'argent, aboutirait-elle?

Ce « bénéfice » d'Ophélia, maintenant que Berlioz est comme un fiancé légal de par les sommations respectueuses, Berlioz le fait sien : d'ailleurs cet argent, diminuant le passif, sera l'équivalent d'un apport à la future communauté. Berlioz se remue donc comme pour lui-même, actif, ingénieux, inlassable. Il relance ses camarades de journalisme, ses séides; il raconte les malheurs d'Ophélia; l'amour stimule sa parole entraînante : c'est de lui-même qu'il parle, et le voilà encore, pour servir pratiquement sa bien-aimée, le voilà qui répand, agrémente, enjolive, dramatise sa propre légende d'amant fatal.

Chez Ophélia, leurs duos d'amour amènent des aigreurs, des cris, des brouilles. La sœur, la future belle-mère sont toujours là, dans ces pauvres, ces

étroites chambres de l'*Hôtel du Congrès*. Il souffre, s'exaspère : il renoncerait à elle, lui dit-il, — mais il assure qu'il en mourrait! Ophélia refuse cet holocauste. Du moins, ce mouvement dramatique, cet effet de scène, provoque chez l'apathique et désabusée tragédienne une effusion de tendresse..

— « Feux et tonnerres! Comment me contenir? Mes caresses lui paraissent trop ardentes;... elle me brûle le cœur, et moi je l'épouvante!... »

Malgré ces tempêtueux duos d'amour, les fiancés organisaient leur « bénéfice ». Harriett faisait des courses, sollicitait les pouvoirs publics de lui venir en aide. Le programme comporterait une représentation théâtrale où elle paraîtrait et un concert préparé par son fiancé : même avant le mariage, c'était un *bénéfice Smithson-Berlioz*. Cette séance, bien amorcée, devait faire une belle recette. Déjà « tout allait assez bien », constatait-il.

Le 1er mars, dans l'après-midi, Harriett, pour une visite à la Direction des Beaux-Arts, avait pris un cabriolet : elle descend, majestueuse, imposante; son pied glisse, elle se casse la jambe.

Plus de bénéfice.

Le fiancé accourt... Fracture au-dessus de la cheville.

Quels cris quand on pose l'appareil! Nuit de fièvre, de souffrances.

L'appareil serait-il mal mis?...

Au matin, le médecin l'examine, le défait... Et ce sont de nouveaux cris...

— « La voir souffrante, malheureuse, et ne pouvoir rien pour elle!... Plus son malheur deviendra grand, plus je m'y attacherai! »

Chaque jour, dans le chétif *Hôtel du Congrès,* il essaye de consoler sa pauvre blessée. Languissante,

flétrie par des nuits sans sommeil, souillée par ce peignoir, ces linges mal blanchis et qui sentent la misère honteuse, — pas peignée peut-être mais fardée, — gémissant lorsque l'appareil meurtrit son pied et qu'elle voudrait se bouger, trop lourde et amollie par le lit, — est-elle encore l'idéale Ophélia, lueur lunaire sur les prairies d'Elseneur, — est-elle encore la Juliette dont l'agonie semblait si poignante, si poétique, apparaissant de loin, sur la scène?... Mais cette douleur véritable, cette misère qu'il touche, émeuvent la pitié et stimulent l'amour.

— « Quand elle serait abandonnée du ciel et de la terre, je lui resterais encore, aussi aimant, aussi prosterné d'amour qu'aux jours de sa gloire et de son éclat. »

Contre le *veto* de sa famille, Hector continuait les hostilités légales. Rien ne l'arrête : ni les lettres que ses parents, au nom des principes, ne peuvent manquer d'écrire ou de faire écrire, ni les remontrances, toutes pratiques, sceptiques, du galant cavalier, de l'oncle Marmion : pour une femme, n'importe laquelle, doit-on compromettre son avenir?

Inflexible, Hector fera signifier la deuxième sommation respectueuse.

Harriett, cependant, sans ressource et sa troupe ne jouant même plus, continuait à s'endetter de jour en jour... Que rapporterait son « bénéfice »?...

Salle Favart (2 avril), six mille cinq cents francs de recette, d'après les journaux. — Une fois prélevée la somme pour rapatrier les acteurs anglais et leur donner un acompte sur l'arriéré, et pour diminuer les dettes les plus « criardes », — il ne restait rien à la malheureuse directrice.

Lui, régulièrement, vers la fin de l'après-midi, il

retourne près de sa chère malade. Déjà elle se lève, s'essaye à marcher dans la chambre avec des béquilles. Lente guérison; bientôt trois mois... Hélas, l'ancien étudiant en médecine pouvait le constater : une fracture du tibia, une fois passé trente ans, laisse une longue incapacité de marcher, surtout chez une femme aussi corpulente. — Harriett, après quelques pas, brisée, reprenait le lit.

Son exécrable sœur ne quittait plus les fiancés. Quelle patience, pour ne pas exterminer cette damnée petite bossue!... Elle vient dire à Hector, en face, que, « *si elle était assez forte, elle le jetterait par la fenêtre* »!...

Maudite naine, et tenace. Sans cesse, elle s'efforce de provoquer une brouille définitive. Elle invente des calomnies absurdes. Elle écoute des médisances, elle les répète à la convalescente : il se jouait d'elle, comme il s'était joué d'une pianiste trop aimable; du moins celle-là, plus clairvoyante, avait su se défaire de cet adorateur encombrant; celle-là, bien mariée, riche...

Après de tels propos, quelles scènes de larmes et de désespoir, de rupture, entre les deux amants! La tragédienne, dont les agonies sur la scène étaient irrésistibles, devait y être sublime. Et le Jeune-France, pour étouffer la naine, de chercher l'oreiller d'Othello!... Il parlait de se tuer :

— « Encore un faux suicide, comme pour l'autre », lui répondait-on...

Il fuyait, rugissant.

Tout était brisé!

Et puis, il écrivait :

Si vous ne voulez pas ma mort, au nom de la pitié (je n'ose dire de l'amour), faites-moi savoir quand je pourrai vous voir.

Je vous demande grâce, pardon à genoux, avec sanglots!!!

... J'attends votre réponse comme l'arrêt de mon juge!

La malade, attendrie, hésitait.

Il revenait.

Et il l'accablait de son amour et de ses tempêtes.

Il prenait tous les jeunes artistes, journalistes, poètes, hommes de théâtre, pour confidents. — Jules Janin, Liszt, Hiller, Legouvé, Eugène Sue, d'Ortigue, Thomas Gounet, et même Alexandre Dumas, et même Henri Heine, qui donc ignorait les grincements de dents du *Père la Joie*? Jusqu'en province, ils effrayaient le candide Ferrand. A Paris, tel Jeune-France tenait, auprès de l'amoureux fulgurant, l'emploi de « conseiller ordinaire »; tel autre, l'emploi de « confesseur adjoint ». Parfois notre ténébreux, à minuit, comme Hamlet sur la terrasse d'Elseneur, se rencontrait avec un ou deux de ses « Horatio », convoqués pour une conférence ultime! Il leur contait, faute d'incidents réels, des épisodes imaginaires:

— « Mon père consent! » assurait-il; « mais elle, elle m'a répondu : *Pas maintenant, Hector, mon pied me fait trop mal!*... Feux et tonnerres!... Comment n'a-t-elle pas pensé — rugissait-il en sanglotant — que j'allais l'étrangler!... »

Et les camarades, Eugène Sue et Legouvé, de rire à qui mieux mieux. Puis de le consoler, de le sermonner, en attendant la prochaine bourrasque.

Lui-même, si actif, si volontaire, il semblait découragé, inquiet. Qu'avait-il obtenu, depuis huit mois qu'il se démenait à Paris? Aucun résultat sûr. Et tout compromis. Irait-il en Allemagne, l'année prochaine? Ou bien, s'il restait, ne perdrait-il pas sa pension? Épouserait-il Ophélia? Fallait-il continuer les hostilités

légales contre le docteur Berlioz, et les luttes contre Ophélia même, contre sa sœur et sa mère?...

Il pensait aux siens. Sauf Adèle, tous l'abandonnaient. Son autre sœur, Nanci, mariée à ce péroreur et sentencieux juge M. Pal, venait d'avoir une fille. Hector ne l'avait appris que par des amis... Que Mme Berlioz, toujours dramatique, le maudisse une seconde fois, passe encore! Mais le docteur, mais Nanci, le retrancher de la famille comme « un paria »!... Seule, Adèle lui écrivait encore. Cette tendresse survivait à tout, si douce, avec un sourire de pardon, et plus aimante d'être blessée... Elle endormait la colère d'Hector, lui faisait mieux sentir quelles affections il allait briser.

Il hésitait, maintenant. Dans son doute, pouvait-il ne pas examiner aussi la question d'argent? Se mariant malgré sa famille, il se déshéritait lui-même, mais il épousait les dettes d'Ophélia... Il hésitait. La première des sommations respectueuses, en février, il l'avait lancée d'enthousiasme. La troisième et dernière, selon les délais légaux, aurait pu être signifiée en avril. Or, mai finissait... Hector ferait-il cette démarche dernière, presque définitive?...

Enfin, le 5 juin, à la Côte-Saint-André, le troisième acte respectueux fut remis à la bonne du docteur : M. et Mme Berlioz refusaient de le recevoir.

Que faire, maintenant? C'est l'été. Plus de concerts. Composer?... Est-ce le plus urgent?... Il n'avait plus qu'à épouser Ophélia, — si elle y consentait enfin.

Il l'aimait. Il avait l'hallucination de l'amour : une *idée fixe* le possédait, violente, tyrannique, bouleversant toute son âme comme une belle tempête. Parmi les « agitations », Ophélia était le magique excitant

qui suscitait les délires les plus crispés, les plus fulgurants. Même souffrante, plaintive, toujours hésitante à épouser ce rugissement, abandonnée de tous, passant de longues et tristes heures étendue et mélancolique, elle avait une autre puissance d'enchantement : l'invincible force de la douceur. Il pleurait.

Elle restait inflexible : elle ne voulait pas mêler l'une à l'autre leurs deux vies!... Terre et ciel!... Pourquoi avait-elle paru consentir; pourquoi laisser faire les sommations à sa famille, comme si leur union était décidée?... Alternatives de désespoir et de ravissements; il est brisé.

Il saura la vaincre ou la fuir.

— « Ce soir (1er août), je la verrai peut-être pour la *dernière fois!*... J'espère qu'il n'y aura que des larmes! »

Il la revoit... O délices, elle consent!...

Il la revoit encore... Cette fois, elle hésite, elle ne consent plus.

Semaines atroces. Luttes terribles de deux éléments contraires. Admirable spectacle qui l'écrase et qui l'enchante... Et quels récits, quelles attitudes devant les confidents! Feux et tonnerres! On dirait que la lave d'un volcan veut se mêler à l'eau d'un fleuve!

Berlioz s'empoisonne!

Du moins, il raconte, il écrit aux amis qu'il s'est empoisonné.

C'était aux pieds de sa Juliette... Elle se refusait, il s'est suicidé... Cette exécrable sœur, ce gnome, intervenait encore, et Harriett répondait aux fureurs d'Hector en lui reprochant qu'il n'avait pas assez d'amour... Pas assez d'amour, ô ciel!... il ne répond plus : il avale de l'opium.

Cris affreux d'Harriett!... Désespoirs sublimes de la tragédienne!... Rires atroces de son Hamlet!... « Désir

de revivre en voyant ces terribles protestations d'amour... émétique!... ipécacuana!... »

Et il vomit pendant « deux heures ».

Pendant trois jours, assure-t-il, il est malade. Harriett, désespérée, offre de s'immoler pour lui : qu'il lui dicte ce qu'elle doit faire, elle obéira.

Il se remet, elle n'obéit plus, hésite, se reprend :

— « Elle veut attendre quelques mois! Damnation! Je ne veux plus attendre, j'ai trop souffert!... Si elle ne veut pas que j'aille la chercher demain samedi pour la conduire à la mairie, je pars jeudi prochain pour Berlin. »

Même, il ne partirait pas seul. Ce qui le rendait si fort, si pressé, pour envoyer un ultimatum à son Ophélia, c'est qu'il commençait une autre idylle. Ses camarades, et surtout le malicieux Jules Janin, s'étaient avisés de fournir une autre partenaire à sa fougue amoureuse. Pour mieux fouetter son imagination ils avaient inventé tout un roman : une jeune fille achetée enfant par un vieillard, tenue enfermée comme une esclave, mais qui préférerait mourir pour rester pure!

Berlioz la voit : il la trouve charmante.

Il l'enlèvera, puisque « le hasard la jette entre ses bras ». Déjà (30 août) il demande les passeports. Il annonce à ses amis qu'il leur écrira de Berlin :

— « Si elle m'aime, je tordrai mon cœur pour en exprimer un reste d'amour. »

Ophélia et Paris le retinrent. — A la facile comparse (poétique « captive » d'un fantaisiste vieillard), les camarades et lui-même donnèrent une petite indemnité : Jules Janin s'employa dans cette mission si délicate.

Et les bans du mariage d'Hector Berlioz et d'Harriett Smithson furent publiés.

— « Dans quinze jours, tout sera fini!... Enfin!!! Oh!!! il le fallait, voyez-vous! »

Il comptait sans « les lenteurs des lois humaines ».

Tout un mois, un long mois encore se passa. Comment, et de quoi vécurent-ils? Les créanciers de l'ancienne directrice n'étaient pas encore payés : malgré le secours du ministère, quatorze mille francs de dettes... Harriett, sa mère, sa sœur et Hector, — à quatre, — il fallait vivre sur la pension du prix de Rome : deux cents et quelques francs par mois... Le grand jour venu, quelle noce ferait-on; avec quoi entrer en ménage?

Les camarades furent obligeants.

Le 3 octobre, faubourg Saint-Honoré, dans la chapelle de l'ambassade britannique, un chapelain célébra le mariage. — L'un des témoins était Liszt. — Berlioz, triomphant, conservait tout son calme; Harriett pleura.

Les quelques amis, « l'exécrable sœur », les laissèrent seuls : les nouveaux mariés gagnèrent Vincennes.

La barrière passée, pendant près d'une lieue, les jardins, les vergers, les vignes leur sourirent sous le soleil adouci. — Le fiancé avait préparé un modeste nid pour leur première intimité : une petite maison écartée où ils dinèrent tous deux, sans nul importun, sans domestique, mangeant le repas apporté par le rôtisseur voisin. Dans le potager, ils cueillirent eux-mêmes leur dessert. La molle volupté de cette soirée de l'automne commençant s'harmonisait avec la beauté placide et luxuriante de la blonde Ophélia.

## X

### UNE ANNÉE DE BONHEUR

— « C'est une sensitive !... »

De fait, sensitive fort imposante.

Lui, tout en nerfs, impétueux dans ses caresses; — elle, calme, avec la splendeur de sa maturité épanouie... Elle lui paraissait « timide »...

Il s'évadait de Vincennes : pouvait-il rompre avec Paris?... Quelques journaux avaient relaté le mariage. « Notre mariage, assurait-il en province, fait à Paris un remue-ménage d'enfer; on ne parle que de cela !... Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'un mariage aussi original !... »

En réalité, on en parlait entre amis, parmi quelques Jeune-France.

Et, déjà, il songeait à organiser un *bénéfice Berlioz-Smithson :* plus d'argent bientôt, et quatorze mille francs de dettes !

D'autres jours, il restait à Vincennes. Il serait complètement heureux s'il pouvait renvoyer sa belle-sœur, la maudite naine... Parfois, enfin seuls, ils vont errer sous les arbres du parc royal. Au-dessus des chênes d'or, dans le pâle ciel d'octobre, la silhouette grise du donjon, près de la délicate petite chapelle, fait ressembler ce mélancolique paysage de banlieue à une aquarelle de keepsake... Ou encore c'est comme un nouveau jardin d'Armide ! Avec sa bien-aimée, tendrement,

il s'y promène dans leurs rêves enlacés... Longues, délicieuses flâneries... Harriett, trop longtemps captive à la chambre, renaît sous le double enchantement de l'amour et de l'automne.

Ophélia!... Il possède Ophélia... Tout ce qui les séparait, enfin, se dissipe dans leurs profondes caresses. Ils font s'évanouir jusqu'au souvenir des calomnies : elle s'abandonne à dire, la chère « sensitive », qu'elle l'avait cru fou, et même épileptique! Lui, il admire la vertu de sa femme : au théâtre, pendant des années misérables, elle a su résister aux mauvais exemples et aux séductions de l'or. En eux-mêmes, pendant la poétique lassitude des premières étreintes, ils font la découverte de leurs deux âmes confiantes. Ils se pénètrent enfin; et le murmure, le frisson des feuilles qui tombent les entoure de sa mélancolie... Parfois tous deux se taisent, pour mieux écouter en eux-mêmes leur enchantement mystérieux. Elle, blottie contre lui, elle pleure en souriant.

— « Qu'as-tu, pauvre belle? »

— « Rien. Mon cœur est si plein!... Je pense que tu m'achètes si cher, que tu as tant souffert pour moi... Laisse-moi pleurer, ou j'étouffe!... »

Et quand ses sanglots s'apaisent, elle lui dit :

— « Chante, Hector, chante! »

Alors parmi sa musique, il lui chante ce qu'elle apprécie : la *Valse* de la *Fantastique*...

Harriett, hélas! n'a aucune éducation musicale; elle se plaît aux « ponts-neufs d'Auber »; elle les trouve « gentils ». Comprendra-t-elle jamais les symphonies de son Hector?

Malgré tout, il l'aime « terriblement ».

Et « chaque jour il l'aime davantage »...

L'idylle à Vincennes ne pouvait guère se prolonger, faute d'argent... Avant la fin de ce beau mois d'oc-

tobre, il fallut s'installer à Paris. Mais où et comment ? Peu de crédit, pas de meubles.

Ce fut dans son logement de garçon, dans cet hôtel meublé (1, rue Saint-Marc) où avait habité l'Ophélia de 1827.

Quel triomphe ! « Quel chef-d'œuvre d'amour et de persévérance ! » Appartement fatal : au retour d'Italie, il y était accouru !... Jadis exclu par elle, c'est lui, maintenant, qui l'y ramenait.

Le *bénéfice Smithson-Berlioz* fut un désastre. Tout le succès revint à Mme Dorval. Quant à miss Smithson, le public goûta peu la mimique exaspérée de cette imposante Ophélia, « ses mouvements heurtés, ses cris déchirants ».

Le *bénéfice* laissa au pauvre ménage quelque deux mille francs. — Accablé par les créanciers, ce n'était là qu'un soulagement momentané.

Pour gagner de quoi vivre, et pour prendre barre sur le monde des théâtres et de la musique, Berlioz obtint alors de tenir la rubrique musicale au *Rénovateur*.

Ce journal légitimiste payait peu.

Autre inquiétude (début de 1834). Faudrait-il, comme le lauréat s'y était engagé, s'exiler en Allemagne toute l'année durant ?... S'il restait à Paris, ne perdrait-il pas sa pension ?

Ophélia commençait une grossesse. Plus de doute : sa délivrance serait au mois d'août. Impossible de chercher un engagement pour débuter avant l'automne prochain. Et les créanciers de l'ancienne directrice appréhendaient les gains du ménage. Comment vivre ?

Restaient la pension du roi et les articles dans les journaux.

Hélas, pendant combien de moments de liberté pouvait-il écrire de la musique?... Il esquissait une nouvelle symphonie, où il voulait utiliser ses souvenirs, ses impressions de la campagne romaine et de Subiaco. Ce serait *Harold en Italie*.

Mais, que de dérangements! Comme chroniqueur au *Rénovateur*, « une avalanche, un cataclysme de concerts », et de premières, et de reprises.

Et il cherchait, pour le terme d'avril, un logement dans la banlieue.

Au village de Montmartre, on pouvait louer de petits pavillons.

Il trouve. Il conduit son Harriett au délicieux jardin qu'il a découvert pour elle. Passé la barrière des Martyrs, les voici qui montent, tous deux, par une grande avenue plantée d'arbres, vers les moulins. Sur la vieille église, s'élève, en façon de clocher, une massive tour ronde, qui porte la longue potence d'un télégraphe à signaux... Ils dépassent l'église; ils s'engagent, sur l'autre versant de la butte, dans la rue Saint-Denis (de nos jours, rue du Mont-Cenis). Elle est coupée par la rue Saint-Vincent, — une pittoresque ruelle à flanc de coteau, dominée par des terrasses et dominant à son tour d'autres jardins. — Au coin des deux rues, la maison à droite, c'est là (1).

Voilà donc le petit « cottage » où s'abriteront les couches d'Ophélia. Inquiétée par des malaises épuisants, souffrant encore de sa cheville brisée, Harriett, avec sa langueur lymphatique, pouvait avoir peur : à trente-quatre ans, et pour une femme aussi massive, une première grossesse n'était pas sans dangers. Mais là, elle serait au bon air; elle pourrait, dans

(1) Elle existe encore (1920) : c'est le numéro 22 de la rue du Mont-Cenis.

le jardin, prendre un peu d'exercice et s'asseoir tout à son gré.

Maison petite mais commode : deux pièces au rez-de-chaussée et deux au premier.

Le jardin, pour un jeune couple qui s'évade de l'hôtel meublé, était charmant. Un mélèze, quelques massifs de lilas, un beau cerisier, tout en fleur, et de petites allées qui serpentaient, en remontant la pente, pour aboutir (oh! tout de suite !) à une sorte de temple de l'amour : un puits, dont la margelle portait quatre colonnes de bois, avec un petit dôme où s'accrochait la corde sur sa roue grinçante... Près du puits, une tonnelle avec des bancs... De là, par-dessus l'unique étage de leur maison, dont les fenêtres encadrées de vigne regardaient leur jardin, ils découvraient la plaine Saint-Denis et la basilique.

Tandis qu'ils combinaient cette villégiature et savouraient d'avance les joies rurales de la banlieue, Berlioz publia une mélodie intitulée *les Champs*. — Sur la couverture en lithographie, un élégant jeune homme, un lion romantique : cheveux en crinière, cravate haute et abondante, longue redingote serrée à la taille, avec des basques qui flottent sur le pantalon de casimir tendu par les sous-pieds... Il a le nez busqué comme Berlioz et porte, comme lui, la barbe en collier. Le jeune lion vient réveiller son amie encore couchée. Celle-ci, pudique et coquette, serre les draps sur elle, d'une main languissante; sa tête quitte un peu l'oreiller, et s'incline, câline, minaudière, souriante, caressée par les souples volutes de ses cheveux : sur quels duvets, sur quels nuages a-t-elle donc pu dormir pour que son bonnet de dentelle se gonfle encore, si galamment, et pour que ses torsades à l'anglaise (ses *repentirs*), encore symétriques, retombent en irréprochables tire-bouchons?... Quant au jeune

lion, d'un bras, il écarte une des courtines; et de l'autre bras tourné vers la fenêtre, il indique, à la belle dormeuse, la campagne déjà ensoleillée.

L'échappée dans la banlieue, c'étaient de nouveaux frais. L'accouchement allait ajouter des dettes à celles de l'infortunée directrice. Ah ! si Harriett pouvait trouver, pour l'automne, un engagement! Il lui tardait d'aider son mari, qui s'épuisait à faire le journaliste; il lui tardait aussi de se montrer encore sur la scène.

On parlait, depuis quelque temps, d'une nouvelle combinaison théâtrale. A la salle Ventadour, sous le nom de *Théâtre Nautique,* on ouvrirait un Opéra d'un genre nouveau. On y jouerait le drame, le mélodrame, et l'on y donnerait des opéras convertis en ballets nautiques. Sur la scène, annonçait-on, s'étendrait un véritable lac, en eau véritable et non en toile peinte, un lac où navigueraient de véritables bateaux...

Malgré la gêne, malgré les incessants dérangements qui le font descendre de Montmartre à Paris, Berlioz savoure enfin les délices de l'amour auprès de son Ophélia. Plus qu'à Vincennes encore, il est heureux. Il travaille. Il va finir *Harold,* il voit son rêve d'artiste prendre forme et s'animer : vraiment cette symphonie, juge-t-il, est « d'un pittoresque fort curieux ».

Et toutes ces joies lui viennent parmi l'enchantement du printemps. Sous sa fenêtre les lilas sont en fleur. Tous deux, ils vont au jardin, dans les petites allées qui serpentent entre les violettes et les glaïeuls. Quand ils remontent vers le bosquet qui ombrage le puits, ils voient, par-dessus leur maison souriante, l'immense plaine où ondule la Seine.

— « Je me crois à Tivoli!... Venez donc!... »

Il invite ses amis. « Venez admirer notre ermitage. »

Parfois, sans nul apprêt, c'est Gounet qui vient, ou le fidèle d'Ortigue, ou Janin, Émile Deschamps, ou encore Eugène Sue et Legouvé, les deux anciens conseillers ordinaires qu'il convoquait jadis, avant son mariage, à ses séances de grincements de dents... Parfois, pour un goûter, « ce gros scélérat d'Hiller » monte jusqu'à leur paradis; Alfred de Vigny l'accompagne, ou Liszt le fulgurant, ou Chopin, élégiaque et frêle, frémissant, — ce « cher Chopinetto »... Et toute l'après-midi, on bavarde dans le jardin : boutades sur l'art, théories sur la poésie ou le drame, paradoxes où l'on secoue gaiement tout ce qui ressemble à un « pont neuf », truculentes oppositions de Shakespeare et de M. Scribe, de Beethoven et de Rossini, « le gros homme gai »... Harriett, de temps à autre, s'éloigne, fatiguée, alourdie. Elle semble plus massive encore dans ce peignoir flottant, où forcément il n'y a plus de taille... Mais elle reparaît bientôt : son visage, aux traits tirés, rayonne néanmoins d'amour et de bonheur; elle voit son Hector, elle l'entend qui parle, triomphant et jeune, entraînant, plein d'audace et de génie. Il lui semble plus beau que jamais. Car maintenant, elle en vient à l'aimer avec transport. Elle le dévore du regard. Elle craint tant qu'il ne lui échappe : dès qu'il sera moins épris, il verra ce qu'elle ne voit que trop, l'ancienne Ophélia... Et son inquiétude aiguillonne son amour : Hector a trop d'occasions de quitter la maison... Quand elle l'attend, elle se consume de jalousie : au théâtre, aux concerts, partout, il voit d'autres femmes qu'on applaudit, qui sont moins âgées qu'elle. Et dans ses feuilletons, il leur donne des éloges!...

Au lendemain de ces goûters champêtres, il ne manque pas de faire sentir à sa provinciale famille le rang qu'il sait prendre à Paris. Il envoie, à sa sœur Adèle, des lettres enthousiastes. Il cite les jeunes célébrités qui sont montées jusqu'à son ermitage. Il dit combien sa femme l'aime, combien elle est douce et désintéressée : elle ne pense qu'à travailler au bonheur de son mari... Tout cela peut toucher sa plus jeune sœur, si tendrement aimante, et même l'indulgent docteur. Mais comment ramener à ce fils qui s'est marié en rebelle, la dramatique Mme Berlioz, dont Nanci Pal et le juge Pal entretiennent la colère : aux soudaines violences de la mère, ils ajoutent la froide, la tenace rigidité de leur morgue blessée.

Dans son paradis de Montmartre, cependant, près de sa « sensitive », il achevait la symphonie d'*Harold*. Hélas, il lui fallait souvent redescendre à Paris, et fournir sa copie au *Rénovateur*. Mais, quand il pouvait enfin composer à loisir, libre, s'abandonnant aux jeux sonores que rêvait son génie, quelle plénitude de joie! Le printemps souriait autour de lui. Et pour animer son œuvre, Berlioz réveillait les plus heureux de ses souvenirs d'Italie : ceux qu'il devait à la nature. Promenades autour de Subiaco, rêveries au crépuscule, sérénades de *ragazzi*, saltarelles des jolies tambourineuses, voix lointaines qui planent dans le silence nocturne, il revivait ces heures d'indépendance, d'épanouissement, de lyrisme ; — par sa musique pittoresque, il évoquait en lui la vision du merveilleux décor évanoui.

Ainsi mai et juin s'écoulèrent. Et la symphonie fut achevée.

Alors, comme il se sent heureux, confiant, plein de force et d'audace. L'avenir s'ouvre devant lui. Ses efforts, ses démarches, sa ténacité, son adresse et son

entregent ne restent pas sans résultats. Au *Rénovateur,* à la *Gazette musicale,* sa position s'affermit. Çà et là, on cite, on reproduit ses articles. Il s'impose comme journaliste.

Evidemment, il saura ne pas aller en Allemagne, et ne pas perdre sa pension.

Et son Harriett, dont la grossesse approche du terme, est sur le point d'être engagée, pour l'automne, au Théâtre Nautique.

Quant à sa musique même, d'actifs protecteurs, s'occupent de la pousser. Il a un projet d'opéra. Le sujet lui plaît; des amis écrivent un livret à sa fantaisie. Déjà il en rêve la musique... Le difficile sera de la faire recevoir et monter.

Comment forcer les portes de l'Opéra?

## XI

### VERS L'OPÉRA

— « Mes affaires, à l'Opéra, sont entre les mains de la famille Bertin. »

Bertin l'aîné dirigeait le *Journal des Débats*.

Protection puissante, efficace; influence à laquelle un directeur de théâtre subventionné ne peut pas se soustraire.

Les *Débats*, le journal le plus répandu alors, sont l'organe officieux de Louis-Philippe. Tout ce qui approche du pouvoir converge chez les Bertin. Partout, on trouve un Bertin ou l'une de leurs créatures. Le fils de Bertin de Vaux est officier d'ordonnance chez le duc d'Orléans, fils du roi. Édouard Bertin est inspecteur des Beaux-Arts; Armand Bertin est commissaire du roi près du Conservatoire et des Théâtres-Royaux. Des Wailly, camarades d'enfance des fils Bertin, l'un est chef du bureau des Théâtres et de la musique. Un autre est homme de lettres : Berlioz lui demande un livret.

Il projetait un opéra-comique, ou plutôt un opéra-semiséria. Passion, imprévu, contrastes, mouvements de foules, couleur locale, la pièce aurait toutes ces séductions. Le héros était un artiste de la renaissance italienne, Benvenuto Cellini Mais Berlioz l'imaginait surtout à la ressemblance de Berlioz même. Oui, c'était encore un frère de ce rêveur, dont les passions

avaient animé la *Fantastique;* un frère d'*Harold,* un héros indiscipliné, révolté, traqué par les gens en place et raillé par les stupides bourgeois, — un Artiste enfin. Déjà le musicien connaissait tous les décors où ce Benvenuto ferait ses prouesses. Lui-même, il y avait vécu : c'était Rome... Ainsi cette musique de théâtre serait colorée, vivifiée par les *impressions* de Berlioz.

Hélas, comment travailler avec suite, avec fruit? Sans cesse dérangé, tiraillé, harcelé!... Au *Rénovateur,* à la *Gazette,* la besogne des articles. — Et combien de démarches pour faire aboutir l'engagement d'Harriett Smithson, au Théâtre Nautique.

Depuis trois mois le Théâtre Nautique esquivait toute réponse. A bout de patience, Berlioz lui montra qu'un théâtre devait compter avec un journaliste. Dans le *Rénovateur,* le compte rendu de la soirée d'ouverture, ce fut un coup de cavecon.

Peu de jours après, Harriett était engagée.

Juillet avançait. Harriett, pour la fin de sa grossesse, restait au bon air, dans le délicieux ermitage de Montmartre. Quant à son Hector, chaque jour il lui fallait descendre à Paris, voir l'un, relancer l'autre, aller aux nouvelles, s'inquiéter de ce que l'on dit à l'Opéra-Comique ou à l'Opéra, ou aux Beaux-Arts, ou à la *Gazette musicale*... Et remonter en hâte, par ces accablantes fins de journées, près d'Harriett impatiente, inquiète, énervée et jalouse.

De douleur en douleur, elle approchait de sa délivrance. Enfin, après quarante heures de souffrances horribles (Berlioz croyait la voir mourir), elle mit au monde un garçon.

C'était le 14 août 1834, à onze heures du matin.

Le lendemain, Berlioz, emmenant pour témoins le propriétaire de sa petite maison et l'épicier d'en face,

fit inscrire son fils, à l'état civil de la commune de Montmartre, sous le prénom de Louis.

Chercher une nourrice... Nouvelles charges, nouveaux dérangements... Mais tous deux, ils sont « fous » du petit. Le père se reconnaît dans le nouveau-né; et Harriett trouve qu'il a le très beau front de son Hector.

La famille, à la Côte-Saint-André, à Grenoble, apprit cette naissance avec des sentiments variés. L'indulgent docteur, stylé par l'irascible Mme Berlioz, envoya des phrases fort dignes, mais pas d'argent. Nanci et le juge Pal continuèrent à bouder dans leur morgue renchérie. Adèle s'abandonna, toujours aimante, à de tendres effusions : son neveu, qu'on lui dise comment il est, et surtout si on l'a baptisé.

On l'avait baptisé, sans nul apparat, faute d'argent pour fêter ce petit roi de leur cœur. Fête triste, où la gêne, l'incertitude du lendemain, mettaient comme un crêpe sur le berceau.

Le livret de *Benvenuto Cellini* était achevé. Léon de Wailly, familier des Bertin, Auguste Barbier, dans la récente gloire de ses *Iambes,* obtiennent de lire leur poème au directeur de l'Opéra-Comique. Déjà Berlioz a écrit un chœur de la partition...

Le livret est refusé.

— « On a peur de moi », pense-t-il; « on me regarde à l'Opéra-Comique comme un *sapeur,* un *bouleverseur du genre national;*... on refuse les paroles pour ne pas avoir à admettre la musique d'un fou. »

N'importe; par ses concerts, par son *Harold,* il saura s'imposer. Il forcera les portes de l'Opéra : « Oh! il faudra bien que cela vienne!... Je n'ai pas d'inquiétude; si seulement j'avais de quoi vivre!... »

Il obtient la salle du Conservatoire pour trois dimanches de novembre. — Un mois à l'avance, les journaux amis annoncent cette série de concerts donnés par « M. Berlioz, ce compositeur si plein d'âme et d'originalité ».

Tout octobre, placement des billets, impression des programmes, échos à communiquer à la presse, correction des parties d'orchestre.

De son côté, Harriett Smithson, prenant son service au Théâtre Nautique, commençait de répéter ses rôles pantomimes.

Comment rester encore au village de Montmartre, de l'autre côté de la butte? Combien de difficultés, et de frais! Hors barrière, la nuit, la tragédienne ne pourrait rentrer qu'en voiture : sur ces pentes glaiseuses, l'hiver, à quel prix entraîner le cocher d'une citadine?... Mais, avec le nouveau-né, avec la nourrice, pouvaient-ils retourner dans le garni de la rue Saint-Marc?

Pour le terme d'octobre, ils louèrent un appartement non meublé. C'était au 34 de la rue de Londres : en quelques pas, par la Chaussée d'Antin, l'impatient romantique pouvait descendre aux boulevards, vers les théâtres ou les journaux.

Se faisant un chez soi, il fallait acheter « des meubles, du vin, du bois, et mille autres bêtises auxquelles on ne songe pas dans les maisons meublées... » Il mandait tous ces détails à sa sœur : — « C'est rude au premier moment!... »

Sa famille ne l'aida point.

Il emprunta, il signa des billets. Et de plus belle il continua de « barbouiller » pour des journaux qui ne payaient guère. — En revanche, combien d'espoirs : les concerts où *Harold* ne pouvait manquer de triompher; le Théâtre Nautique où Harriett s'imposerait à

coup sûr; l'Opéra que les Bertin voulaient entr'ouvrir au jeune maître...

Autre espoir : entrerait-il aux *Débats ?* Le journal des Bertin, en effet, venait de reproduire une fantaisie de Berlioz déjà publiée par la *Gazette musicale ;* et il l'avait fait précéder de quelques lignes fort aimables. On y louait « l'esprit, la verve de M. Hector Berlioz », avant de citer, en entier, « son piquant récit ».

Aux *Débats,* le feuilleton musical n'avait plus de rédacteur attitré. Les Bertin, avisés, manieurs d'hommes, comprirent que Berlioz pourrait devenir bientôt le collaborateur dont ils avaient besoin.

Le Jeune-France ne manquait ni d'élégance ni de parisianisme : il représenterait fort bien, dans les concerts et les théâtres, le journal officieux de la couronne. Il écrivait avec agrément et sans nulle pédanterie; ce n'était plus un novice de la chronique : il avait pu jeter sa gourme et dépouiller cette âcreté propre aux débutants. Enfin, par ses amitiés, par Jules Janin, par les de Wailly, par Sainte-Beuve, par Liszt, il avait déjà respiré l'air de la maison : ce n'était plus un étranger.

Cependant, les dates fixées pour les trois concerts approchaient.

Le 22 novembre, veille du premier concert, Mme Smithson-Berlioz débutait au Théâtre-Nautique.

C'était dans la *Dernière Heure d'un condamné.*

Cette étrange pantomime, donnée sur ce précaire théâtre dont le seul attrait était un vaste bain de pied rempli d'eau, ne fournissait guère un emploi digne de l'ancienne Ophélia.

Ni son opulente beauté, ni sa mimique délirante ne purent sauver la *Dernière Heure d'un condamné.*

— « Spectacle affligeant », s'écrie dans les *Débats*

un bon camarade, Jules Janin; « on a coupé la langue à Mme Smithson, on lui a défendu de prononcer les vers de Shakespeare !... »

Et « le prince de la critique », sur cet insuccès, tressait en couronne les fleurs de sa rhétorique fashionable. Cela faisait comme une couronne mortuaire.

Echec lamentable, peut-être définitif.

Le lendemain, à deux heures, le « grand concert vocal et instrumental ». Cent musiciens. Première audition d'*Harold*. — L'œuvre nouvelle, fièrement, était en tête du programme.

Deux jours avant, tout le feuilleton des *Débats* avait été sur le protégé des directeurs, sur Berlioz.

Aussi, dans la petite salle du Conservatoire, frémissait un public élégant. On se montrait le duc d'Orléans, fils du roi. On se montrait la femme du jeune maëstro, la décorative tragédienne. Lui-même, l'auteur, svelte, crinière rousse et visage pâle; — bouche dédaigneuse et volontaire; œil vif, aigu, inquiet pour flairer un quiconque, Jeune-France ami ou infâme bourgeois... Voici, bas sur jambes, la figure ronde et enfantine, gros poupard farci d'esprit et même de mots, Jules Janin; voici le véhément, le méridional d'Ortigue; et les « conseillers d'amour » Eugène Sue et Legouvé, et les paroliers de *Benvenuto;* voici les Bertin, leur fille disgraciée mais si ardente aux beaux-arts, et suivie de son librettiste le baron Victor Hugo; voici l'obligeant Gounet, et les Côtois de Paris, Rocher et les autres; — glabre, bedonnant dès la trentaine, avec l'air d'un sacristain dépaysé mais retors, l'auteur de *Volupté,* Sainte-Beuve; — une face jaune et un profil de fouine, Lamennais; — des journalistes et chroniqueurs, troupe bruissante, cama-

rades de Berlioz au *Rénovateur,* à l'*Europe littéraire,* à la *Gazette musicale,* au *Figaro,* au *Protée* ou à *la Romance;* — le vénérable chevalier Lesueur, précédé de ses demoiselles, donne le bras à son épouse; voici les éditeurs Schlesinger et Renduel; Henri Heine, d'aspect migraineux; le fascinant Liszt, et le frêle « Chopinetto » ; — « ce gros scélérat d'Hiller » ; — le solitaire Vigny; — Gérard de Nerval le mystérieux; — tonitruant et calembourisant sous sa chevelure de nègre, toujours si dévoué à Berlioz, Alexandre Dumas... Dans un groupe de musiciens, peut-être parle-t-on des morts récentes, de Boïeldieu, de Choron?... Mais, après quelques semaines, on les a sans doute oubliées... On parle plutôt du lion de la musique Jeune-France. Et un chroniqueur de *Chérubin* récite d'avance sa chronique :

— « Le compositeur ajoute un fleuron à sa couronne; on ne peut concevoir qu'un talent aussi vigoureux ne trouve pas place sur l'une de nos grandes scènes lyriques. »

Dans cette salle fanatisée, le succès fut « irrésistible ».

Aux *Débats,* Jules Janin :

Je reviens du concert de M. Berlioz.

A la fin, la foule et le succès arrivent à ce courageux athlète de sa propre musique, à ce jeune artiste qui marche tout droit devant lui et sans s'arrêter jamais, parce qu'il obéit à une vocation.

... Bientôt, le théâtre demandera Berlioz...

Article enthousiaste. D'autres amis publient aussi d'autres articles enthousiastes. Dans la salle, des amis ont applaudi à tout rompre; ils ont violenté le succès. — A quoi bon?... Le public n'est pas conquis.

Un succès d'amis, factice, sans lendemain...

Berlioz, ivre de joie, dans l'étourdissement de la première heure, écrit de brûlants bulletins de victoire. D'ailleurs il le faut. Mais, à part lui, quand il analyse, quand il juge ce succès, beaucoup moins acquis par son génie musical que par son adresse, son activité, son entregent, — quelle tristesse! quel dégoût!

Triomphateur clairvoyant; triomphateur abattu.

Accablé par les dettes de sa femme et par sa besogne de chroniqueur; impuissant encore à s'imposer à l'Opéra, — il se voyait condamné à enfouir son génie dans des symphonies sans auditeurs.

Un public?... A peine une chambrée... Et obtenue par quels efforts!... Certains malveillants allaient jusqu'à imprimer dans leurs feuilles que les succès de M. Berlioz étaient remportés « en famille ».

Succès factices, soufflés, — dégonflés en une heure. Vraiment, Berlioz, dégrisé après les trépignements de ses séides, pouvait « désespérer ».

Désespoirs « volcaniques »...

Et aussitôt « volcanismes » d'espoirs. Sa jeunesse, sa volonté, la conscience de sa force et de son adresse, quels bouillonnements intérieurs, quelles tempêtes débordantes devant ses camarades! Ils en étaient émerveillés. Ils l'apercevaient à travers le mirage dont lui-même était le créateur. Et captés, entraînés, illuminés par son génie et par ses rêves d'avenir comme par une suggestion magique, ils saluaient, dans l'artiste Jeune-France, un prédestiné :

— « S'il existe un homme appelé à faire une révolution dans la musique, comme à épuiser toutes les persécutions qui s'acharnent contre les hommes de génie, cet homme est Berlioz. »

Ses relations avec les Bertin devenaient chaque jour plus intimes, plus efficaces. Elles amenaient un ré-

sultat gros de promesses : il allait fournir aux *Débats* une série d'articles sur les Concerts du Conservatoire.

Prix convenu, cent francs par article. Une telle somme était alors un prix de faveur. Si Berlioz pouvait donner une vingtaine d'articles dans l'année, ces deux mille francs, ajoutés aux trois mille de sa pension, et aux deux mille du *Rénovateur* et de la *Gazette*, assuraient au ménage une certaine aisance : alors ces quelque sept mille francs équivalaient à ce que seront vingt mille francs un siècle plus tard.

Mais la tragédienne ne savait pas gérer son intérieur. Elle se plaignait sans cesse de la nourrice et de la bonne. Lui, habitué à tenir des comptes très minutieux, il s'effrayait de la dépense : les meubles à payer et tous les menus objets de l'installation rue de Londres, deux loyers (celui de Paris et celui de Montmartre), et de gros frais de représentation. L'ancienne Ophélia et lui-même, jeune lion de la musique romantique, ils ne pouvaient se montrer en soirée, ou au concert, que vêtus selon la fashion la plus irréprochable. Esclaves du *paraître*, une négligence de tenue aurait notifié à tous leur déchéance. — Et, de temps à autre, il fallait donner un acompte, renouveler un billet : car les dettes de la malheureuse directrice ressortaient du passé, à peine diminuées, et les attendaient à date fixe...

L'entrée aux *Débats*, quel coup de partie! Berlioz, parmi ce Paris instable, glissant, s'installait dans une position ferme, menaçante pour les autres : « une position armée », disait-il. Armée, non pas parce que notre volcanique allait jeter feux et tonnerres. Trop avisé, mêlé aux chroniqueurs depuis dix ans déjà, il estimait que la vraie force du journaliste, celle qui ne s'use pas, est faite de complaisance et souvent de silence. Etre serviable, accueillant; se faire des obligés,

des amis. — Au demeurant, de quelle liberté dispose un journaliste, s'il est aussi un artiste-créateur? Il connaît tout le monde; il a besoin de tout le monde : peut-il froisser quelqu'un sans se nuire à lui-même?

— « Quel cataclysme de concerts, bon Dieu! Où se fourrer pour se garantir? »

Il continuait de feuilletoniser à la *Gazette musicale* et au *Rénovateur*.

Au printemps, les concerts sont le plus nombreux. Sollicité comme journaliste, harassé par tous les donneurs de musique, pourrait-il organiser son propre concert?

Le premier dimanche où l'on pouvait obtenir la salle du Conservatoire, le jeune chroniqueur des Bertin sut l'obtenir. Louis-Philippe fit retenir une loge.

C'était un *grand concert dramatique*. On annonçait cent vingt exécutants, Liszt, et Geffroy, de la Comédie-Française. — « Nous sommes sûrs d'avance, publiaient les journaux, que les *dilettanti* ne feront pas défaut au compositeur-poète. »

Ce dimanche-là (3 mai 1835), il y eut des courses au Champ-de-Mars, les grandes eaux jouèrent dans le parc de Versailles, et l'une des plus belles journées du printemps attira les Parisiens hors de la ville. La salle triste et sombre du Conservatoire ne fut qu'à moitié garnie... « Exécution détestable », de son aveu même. Il valait donc mieux que ni le roi, ni la reine, ni le public ne fussent venus.

L'insuccès stimula les camarades. Dans la *Gazette musicale*, long article de Joseph d'Ortigue :

Les hommes de génie, prophètes de l'avenir, sont accueillis d'abord par la haine.. Les sots, les jaloux s'efforcent de barrer le chemin du théâtre à M. Berlioz...

N'espérez pas le rebuter. Prenez garde : ce jeune homme

que vous voulez abreuver de dégoûts, vous le subirez un jour forcément. Vous feignez de le dédaigner : au fond, il vous fait peur... Encore quelque temps, il vous fera la loi, car il ne se découragera pas. Outre le génie, il y a en lui une force de caractère, une confiance énergique et calme, qui finit par surmonter tous les obstacles...

... Il vous fera la loi, vous dis-je!... Vous le subirez...

Plus libre, durant l'été qui donne relâche aux concerts et aux théâtres, il put se retirer, avec sa femme et son fils, dans « l'ermitage » de Montmartre.

Bientôt septembre, chaque matin, joncha de quelques feuilles humides les étroites allées du jardinet... Berlioz songeait à ce qu'il ferait cet hiver. Donner des concerts? Il le fallait, non pas tant pour le gain, mais pour soutenir une réputation de novateur, entretenir le nom, et s'imposer à l'Opéra. Hélas, pas d'œuvre nouvelle, et que devenait le projet de *Benvenuto ?*

Impatient de créer, de s'imposer, il gâchait son temps. Besogne dans les journaux, tracas d'argent, « agitations » pour se pousser au théâtre (toujours aux écoutes, à l'affût) ; chez lui, mille tourments intimes : la nourrice, puis le sevrage du petit Louis (qui donnait à l'ancienne tragédienne des « alarmes délirantes ») ;... indispositions de l'enfant; nuits où l'on veille près de lui, où l'on se relève, pieds nus et en chemise, pour le bercer, l'endormir... ; lendemains de lassitude, d'abattement... ; ou (comme si souvent) des maux de gorge et la fièvre. — Tout en nerfs, il avait besoin de longs sommeils.

Cette vie hachée l'accablait.

Et Ophélia voulait de l'amour. Dans toute sa splendeur sans emploi, l'ancienne actrice, grande amoureuse qui arrivait bientôt à la redoutable maturité de la quarantaine, s'ennuyait. Nul dérivatif : ni le

théâtre, ni le monde ; mais de longs tête-à-tête où il fallait s'occuper d'elle... Était-ce encore de l'amour?

Il gâchait son temps, malgré lui.

Plus de pension à toucher. Le labeur des journaux de plus en plus multiplié, trépidant. Par bonheur, aux *Débats,* sa situation s'affermissait. Il commençait à rendre compte des théâtres musicaux... Allait-il donc devenir journaliste, rien que journaliste?... Sans les journaux, le ménage était sans pain.

De sa famille, pas un sou. Mais quelquefois des reproches. La tendre Adèle s'interposait : bonnes intentions, offenses cruelles. Hector le lui faisait rudement sentir :

— « Ne parle donc jamais, dans tes lettres, *d'irritations qui pourront se calmer, de préventions que le temps effacera, etc.* » Ces expressions blessent l'ancienne Ophélia. « Quand je ne parviens pas à lui cacher ces passages de tes lettres, elle pleure pendant deux jours... Pour moi, j'aimerais mieux recevoir cent soufflets, et autant de crachats à la figure... Je me suis marié parce que j'aimais ma femme ; je savais qu'elle n'avait rien et que je n'avais rien... Ne m'en parle plus, au nom de Dieu! Laisse en repos les gens qui me blâment et ne me parle pas d'eux... »

Parmi « ces gens », il y avait son autre sœur, Nanci, et le juge Pal. Ils boudaient, se guindaient dans leur provinciale et « magistraturale » dignité (« la plate sottise de leur égoïsme »). Ils n'écrivaient pas à Berlioz. Mais, là-bas, dans la famille, ils parlaient.

Pour défendre son temps, c'est-à-dire son génie, il résolut de passer l'hiver à Montmartre.

Hélas, sans cesse les feuilletons. Aux *Débats,* au *Rénovateur,* à la *Gazette musicale,* et depuis trois mois, au *Monde dramatique :*

— « Sot métier!... Feuilletoniser quand on n'a pas de sujet! »

Du moins, dans les salles de rédaction, au café, sur le boulevard, ou au théâtre pendant les entr'actes, son métier de journaliste lui procure parfois de bons moments. On parle, on discute, on potine. Quels joyeux entretiens, cet automne, lorsque les uns et les autres lui rapportent les plus récentes nouvelles de son ancien séraphin, de Camille Moke, son « gracieux Ariel »! Pour elle, parce qu'elle se mariait, il avait failli se suicider, voilà quatre ans. Maintenant le mari, M. Pleyel, la répudiait : il venait d'obtenir une séparation de corps et de biens. Parmi les chroniqueurs musicaux, quels gais propos sur cette affaire! Combien de malicieux racontars (où passait le nom de Musset) vengeaient Berlioz d'avoir été dédaigné... Qu'il avait été avisé de ne pas se tuer pour cette virtuose du piano et de l'amour!... On se montrait la *Gazette des Tribunaux;* le mari, très indulgent, n'avait invoqué qu'un « motif unique » mais suffisant :

Un soir, Mme Pleyel était sortie en compagnie d'un jeune homme, et n'était rentrée au domicile conjugal que le lendemain à six heures du matin. Il paraît qu'elle avait passé la nuit chez le jeune homme en question, car la concierge de M. Pleyel étant allée, à la sollicitation de celui-ci, chercher des nouvelles de sa maîtresse, avait trouvé, dans un salon attenant à la chambre à coucher, le châle, le chapeau et le canezou de Mme Pleyel; et il lui avait été répondu que cette dame rentrerait bientôt au domicile de son mari.

Elle y rentra en effet, mais dans un état difficile à dépeindre : la figure meurtrie, les yeux rouges de larmes récentes, les cheveux coupés et presque hachés, a dit un témoin; enfin, dans un désordre complet. On assure que c'était par suite d'une vengeance jalouse qu'elle avait été mise dans cet état. Quoi qu'il en soit, le mari pardonna, et, malgré sa générosité, sa femme, quelques jours après, abandonna de

nouveau le domicile conjugal, d'où elle fut alors bannie à jamais, car le surlendemain le concierge lui refusa la porte. Elle se présentait en costume d'homme, pour venir savoir des nouvelles de sa mère...

A l'Opéra, l'adroit feuilletoniste, activement soutenu par les Bertin, Meyerbeer, le duc d'Orléans, les amis ou les protecteurs de Liszt, et par tous les camarades de la presse, continuait d'assiéger le directeur, Duponchel. — Celui-ci, inquiété, excédé, se fait couvrir par le ministre : il se fait donner l'ordre de ne pas s'engager d'avance à monter *Benvenuto*.

Rage concentrée! Et voilà que Berlioz perd son plus régulier gagne-pain : le *Rénovateur* cesse de paraître (1er janvier 1836). Or, aux *Débats*, la collaboration de Berlioz n'est pas encore régulière. — Que lui reste-il pour vivre? La *Gazette musicale*, qui paye peu.

Il lutte, obstinément. Son opéra, il l'écrira malgré tout. L'œuvre faite, il saura bien trouver un biais pour la faire accepter.

C'est alors que Legouvé, son ancien « conseiller d'amour », eut la plus délicate des attentions : pour que Berlioz pût travailler à *Benvenuto*, Legouvé avança deux mille francs.

Voici donc assurés quelques mois de tranquillité : à Montmartre, l'hiver fini et les occasions de sortir se faisant plus rares, combien fallait-il pour vivre? Hors barrière, pas d'octroi; pas de toilette si l'on voulait. Harriett acceptait les privations. Lui, il savait compter : il avait si longtemps, étudiant en médecine ou pensionnaire du roi, noté sou par sou ses dépenses...

Durant tout cet été, plus d'inquiétudes pour l'argent : après les deux mille francs de Legouvé, étaient venues des indemnités « très généreuses » des Bertin. Il avait même reçu un argent auquel il était loin de

s'attendre : un envoi de son père. — Depuis les sommations et le mariage, c'était la première fois que le docteur envoyait un subside à ce fils égaré.

Par les journaux (et ce qui est imprimé a toujours de l'ascendant sur la province), la famille naguère éplorée devait reprendre espoir : on parlait d'Hector, on le discutait; il écrivait dans la feuille gouvernementale. Bien plus, Dantan venait de reproduire ses traits, en les chargeant, dans le *Musée des Célébrités contemporaines*. Hector était donc célèbre. Son buste, traité en carricature, figurait parmi ceux de Balzac, Nourrit, Paganini, Carle et Horace Vernet, Halévy, Adolphe Adam, Alexandre Dumas, Hugo, Jules Janin... Exposé aux vitrines, il attirait l'œil par l'immense flambade des cheveux.

D'après ce buste, une lithographie, çà et là reproduite, popularisait cette tête caractéristique et vraiment inoubliable. Les journaux illustrés (tel le *Charivari*), quand ils reproduisaient la lithographie, ne manquaient pas de la commenter : ils présentaient ce révolutionnaire, ce Grand Agitateur, « un O'Connel musical ». Et ils annonçaient comme très prochaine, à l'Opéra, « la partition du jeune compositeur ».

Pour faire une nouvelle pression sur ses protecteurs et sur le directeur Duponchel, Berlioz prépare un nouveau concert.

Que de courses! Par habitude, et pour les avoir faites si souvent, il avait beau les réduire à l'indispensable, vraiment ce métier d'impresario était épuisant. Pour ne rien oublier, il notait ses courses sur un petit album de papier à musique, et les marquait d'une croix quand il les avait faites. Par exemple :

Aujourd'hui, lundi 28 [novembre]
Chez Liszt.

Aller chez Schlesinger prendre de l'argent †
— chez M. Mantou pour le droit des Pauvres †
Porter ou envoyer le reste des journaux
Aller aux *Débats* †
— rue de la Victoire pour l'affaire d'Urhan †
Porter les loges chez Paccini †
Aller chez Mlle Bertin †
Envoyer la loge rue de Rohan —
Faire imprimer les grands programmes de la Symphonie —
Envoyer à Barbier, etc., etc...

Il y en a bien d'autres pour cette seule journée.
C'était aussi toute une comptabilité :

Confié 20 stalles à 8 francs à Sainte-Beuve, qui s'est chargé de les placer
Déposé chez Schlesinger 10 places 1res loges
— — 10 *id.* secondes
— — 10 *id.* rez-de-chaussée
— — 10 *id.* Stalles
— — 10 *id.* Parterre
et de plus, en second lieu, 2 loges, etc., etc.
J'ai pris 50f chez M. Réty.
— 10f chez Schlesinger.
plus 10f que je lui dois.

Le 4 décembre 1836, pour entendre encore *Harold* et la *Symphonie fantastique,* se réunissait au Conservatoire « une société fashionable ». A ces « concerts de M. Berlioz », toujours le même public : artistes, hommes de lettres, journalistes, venus par sympathie pour l'œuvre et pour l'auteur, et aussi quelques musiciens venus par curiosité; dilettantes et dandys, désœuvrés drainés par la réclame. — Dans une loge, le comte de Gasparin, nouveau ministre de l'intérieur et des beaux-arts.

Le « jeune maëstro dirigeait le nombreux orchestre,

éloquent interprète de ses énergiques symphonies ».

Sur un Duponchel, homme de théâtre et qui juge la musique d'après la recette probable, quel effet produisaient un tel concert et tous les articles du lendemain? Un Duponchel connaissait trop la cuisine des journaux et savait trop bien évaluer la composition d'une salle pour s'y laisser prendre : d'Ortigue et les autres camarades pouvaient crier au génie, quelques chevelus pouvaient entraîner l'enthousiasme d'une petite salle, — de fait, Berlioz n'avait qu'un très petit public : à l'Opéra, *Benvenuto* serait une curiosité, accueillie plus ou moins bien, selon les hasards de la première; à coup sûr, *il ne ferait pas un sou*. Duponchel ne pouvait pas penser autrement.

Berlioz le sentait. — Mais il comptait sur les Bertin et le ministère.

Tandis qu'il luttait pour *se créer* des auditeurs, Harriett Smithson se consumait dans l'inaction. Elle ne pouvait pas se résoudre à enfouir son « immense talent » dans l'ermitage de Montmartre. Elle n'arrivait pas à perdre, malgré ses échecs, le goût de montrer au public la violente mimique de ses agonies. Son mari, donc, dut obtenir qu'elle figurât dans un *bénéfice* de Frédérick Lemaître.

C'était aux Variétés (15 décembre), dans un spectacle coupé. Elle jouait les scènes de la folie d'Ophélia aussitôt après un vaudeville, *Scipion ou le beau-père*. Ce Scipion, joyeux gaillard, boit, fume d'énormes pipes, embrasse les filles, jure comme un sacripant, se remarie, épouse une veuve exubérante, et aussitôt enlève une rosière de la banlieue... Après lui, que venait faire Mme Smithson-Berlioz, les cheveux épars et mêlés de fleurs, pleurant et murmurant les nostalgiques élégies de la fiancée d'Hamlet?

— « Quel triste et affligeant spectacle!... Miss

Smithson qui pleure ainsi tout d'un coup, sans préparation et sans douleur, au premier signal qu'on lui donne!... C'est étrange et misérable!... »

Et ce jugement venait d'un ami fidèle, et il paraissait dans *les Débats*!

Ce fut la dernière fois que l'ancienne Ophélia, étoile d'un hiver, parut sur la scène.

Au même moment, *Benvenuto* fut annoncé : la partition n'était pas finie, mais déjà l'Opéra s'ouvrait pour elle. *Benvenuto,* désormais, avait un tour fixé :

— « Je touche le but! » s'écriait Berlioz.

Il pouvait être fier des résultats si durement poursuivis, mais enfin obtenus. L'Opéra forcé; à la *Gazette musicale,* une situation prédominante; aux *Débats,* une collaboration qui donne une puissance redoutable : « Je tiens sous ma férule l'Opéra-Comique et l'Opéra »; des articles, des fantaisies qui passent ou que l'on reproduit un peu partout; une réputation de génie (et aussi d'excentrique) qui se répercute jusqu'en Allemagne; la protection très active des Bertin et du nouveau ministre de l'intérieur : vraiment Berlioz, au début de 1837, entre dans la gloire toutes voiles dehors.

Il vient d'avoir trente-trois ans.

Pour passer avant *Benvenuto,* il ne reste plus qu'un opéra d'Halévy : Berlioz sera-t-il prêt?...

Une autre affaire surgit : un *Requiem*.

Quelle fièvre!... Une *Grande Messe des morts!*

— « J'aurai à mes ordres cinq ou six cents exécutants... Quel *Dies iræ!!!* »

## XII

### LA CHUTE DE « BENVENUTO »

— « Je sors de chez le ministre. »

Le *Requiem,* dont il était question entre le musicien Jeune-France et le ministre de l'intérieur (8 mars 1837), serait-il l'objet d'une commande officielle, — d'une commande certaine, signée?

— « Aujourd'hui (s'écriait l'impatient romantique), on n'est sûr que de ce qu'on tient. »

Qu'il se presse! Le ministre doit donner la commande à un lauréat qui n'a pas encore débuté au théâtre. Or, depuis quelques mois, les journaux annoncent *Benvenuto* comme très prochain. Un *Requiem,* un opéra, deux grandes faveurs du pouvoir lorsque tant d'autres musiciens n'obtiennent rien du tout, vraiment cela pourrait stimuler les envieux.

Il se hâte d'enlever l'affaire, et l'enlève.

Une fièvre le saisit. Il fallait, à date fixe, fournir une grande œuvre. Devant la Cour, devant tout Paris, c'était son avenir qui allait se décider le 28 juillet (septième anniversaire des *Journées* de 1830). Un échec, un demi-succès, et son *Benvenuto* était compromis.

Non, il triomphera. Les dangers stimulent son génie et son audace. Le sujet exalte son imagination : une messe des morts, un jugement dernier, combien de fois a-t-il rêvé (et commencé d'écrire) de tels tableaux d'orchestre!

— « Le *Dies iræ*, une poésie gigantesque!... Ma tête bouillait, j'avais des vertiges. Aujourd'hui, l'éruption est réglée, la lave a creusé son lit! »

Mais, chaque jour, sa vie coutumière continuait de l'entraîner dans son engrenage.

Il fallait encore s'occuper des ambitions théâtrales d'Harriett et intriguer en sa faveur. Elle ne pouvait se passer de jouer. Faute de théâtre, elle jouait dans le monde. Chez M. de Castellane, la puissante Harriett arrachait les larmes en représentant l'agonie de Jane Shore, condamnée à mourir de faim. Mimique passionnée, cris déchirants, long gémissement du dernier soupir!...

Rentrée chez elle, elle faisait écrire son mari : par Liszt, ne pouvait-il décider George Sand à tirer un drame de *Mauprat* et à lui réserver un rôle?... Aux journaux dont il disposait, il envoyait, sur cette *Jane Shore* jouée en petit comité, une note anonyme où on lisait : « Mme Smithson-Berlioz s'est élevée jusqu'au sublime. »

Et sans cesse, dans ses journaux ordinaires, le feuilleton musical, — et même un long article pour le *Dictionnaire de la Conversation*...

Et il revenait, haletant, fiévreux, à son *Requiem*. *Le Dernier jour du monde;*... un *Resurrexit!*... Les trompettes fatales, sonnant de cimetière en cimetière, soulèvent les pierres sépulcrales et réveillent à l'aube de l'éternité tous les cadavres du genre humain...

Berlioz, depuis longtemps, projette de brosser cette immense fresque sonore. Une composition « vaste, nouvelle », disposée par grandes masses; ici, des amas de sonorités; là, une instrumentation aérienne... Oppositions dramatiques, saisissantes... Romantique et pittoresque symphonie, mêlée de chœurs, et pour

laquelle le texte de la Messe des morts devient un *scenario*, un *programme*. Le genre humain gémit, sentant poindre le jour de colère; soudain, les trompettes de la résurrection; les morts qui surgissent, innombrables, de leurs charniers séculaires; au Purgatoire, les âmes appellent le Christ, prisonnières dans la boue sanguinolente des marais dantesques; au ciel, les voix lumineuses, le rayonnement de Dieu, la lumière qui chante...

Ces visions, conformes à son génie, sont le plus propres à le stimuler : Berlioz va les susciter, les suggérer par la magie des sons.

L'œuvre, déjà, prenait forme. Tout à coup, plus de *Requiem :* le ministre est renversé ; son successeur ne veut pas du *Requiem :*

— « Mille tonnerres! Il faut que l'enfer s'en mêle!... Gredins!... On m'interrompt, c'est infâme!... Oui, c'est un vol, un *vol*. On me vole mon présent et mon avenir... C'est un vol manifeste;... c'est un abus de confiance, un abus de pouvoir, une saleté, un tour de gobelet, un *vol*... Me voilà avec le plus grand ouvrage musical qu'on ait jamais écrit, je pense, comme Robinson avec son canot : impossible de le lancer. Il faut une vaste église et quatre cents musiciens... N'importe, le *Requiem* existe et je vous jure que c'est quelque chose qui marquera dans l'art; je viendrai bien à bout, tôt ou tard, de le faire entendre. »

Pendant de tels frémissements, Lesueur, son vieux maître, s'éteignait. Triste fin, dans un abandon plein de dignité, dans l'oubli, dans une mort anticipée. Ce novateur d'avant 89, ce bon maître, il avait longtemps choyé son disciple favori comme un fils spirituel (et un peu comme un futur gendre)...

Cette mort, quelles méditations pour Berlioz! Vanité, néant de la gloire; inutilité du travail, du talent,

peut-être du génie... Pauvre chevalier Lesueur... Après les plus grands triomphes et la faveur de Napoléon, qu'est-ce que l'art lui avait donné pour consoler sa longue vieillesse?... Il parlait d'une tabatière, offerte par l'Empereur!... Et il voyait toutes ses pensées mourir autour de lui, ou déjà mortes et oubliées, ensevelies dans ces innombrables manuscrits, plus pesants qu'une pierre sépulcrale...

Mais le Jeune-France, surtout depuis son mariage avec la tragédienne, avait perdu le contact avec le pieux chevalier. Et l'affaire du *Requiem* le réclamait plus que le mort.

Un jour d'octobre, il venait encore de solliciter les bureaux du ministère, mais sans résultat. — Tout à coup, le canon tonne aux Invalides : Constantine est prise!... Pour célébrer ce succès, pour honorer les soldats français tombés dans un assaut trop sanglant, il y aura une grande cérémonie dans la Chapelle des Invalides.

Berlioz, appuyé par les Bertin et le duc d'Orléans, fait prendre son *Requiem*.

Le 4 décembre, répétition générale : les amis, les habitués des concerts de Berlioz, les journalistes et hommes de lettres y sont conviés. On annonce cette répétition de la messe funèbre comme une première de l'Opéra ; M. Berlioz a déjà donné toutes les places que contient l'église des Invalides... Alfred de Vigny, le poète philosophe et solitaire, revenant de cette répétition si mondaine, note dans son *Journal intime :*

— « Musique belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse... »

Le lendemain, avant la cérémonie, quelques journaux rendaient compte de la répétition : c'était comme une *avant-première*.

A midi un quart, enfin, la cérémonie commence. Les princes, fils du roi, le corps diplomatique, la Chambre des pairs et la Chambre des députés, la Cour de Cassation et tous les corps constitués, les états-majors de la garde nationale, c'est une foule bigarrée, chamarrée, dorée, parmi les hautes tentures noires. Çà et là, pour se faire voir malgré leurs fourrures, s'agitent, bruissent les Parisiennes de la fashion. « La fête funèbre avait attiré le Tout-Paris, le Paris de l'Opéra, des Italiens, des courses de chevaux, des bals de M. Dupin et des raouts de M. de Rothschild. »

L'exécution fut satisfaisante.

L'effet de la musique de Berlioz, sur Berlioz, fut terrifiant. « Impression foudroyante!... Au moment du *Jugement dernier,* l'épouvante produite par les cinq orchestres et les huit paires de timbales accompagnant le *Tuba mirum* ne peut se peindre; une des choristes a pris une attaque de nerfs », assure-t-il aux parents de province.

Bien plus, « ce succès arrange joliment mes affaires. Il me popularise;... les journaux en masse sont excellents... »

Et cela peut pousser *Benvenuto* à l'Opéra.

Hélas, succès inquiétant. Articles, félicitations officielles, lettre du ministre, tout cela n'avait qu'une réalité fictive, de façade : c'était un éblouissant mirage. Aux Invalides, pour les figurants d'une solennité officielle, les salves d'artillerie, l'auguste présence des princes, les ornements de la représentation mortuaire ou les détails du protocole, avaient plus d'importance que la musique de Berlioz.

De fait, pour la majorité des assistants, le *Requiem* avait passé presque inaperçu.

Mais par la répétition de la veille, par les invitations, par ses trois cents exécutants, par les *Débats*,

par Janin, par les camarades de la chronique musicale, Berlioz, dans le petit monde des musiciens, faisait « un tapage d'enfer ».

C'était là le danger.

Il ne triomphait sur personne, puisqu'il n'avait pas de public venu pour lui. Mais il était exalté aux yeux de ses concurrents, de ses envieux.

Et déjà on lui en voulait d'être trop ouvertement protégé par les Bertin, par les *Débats,* par les ministres et par le duc d'Orléans.

A l'Opéra, *Benvenuto* ne peut tarder d'entrer en répétition : il faut achever de l'orchestrer, il faut écrire l'ouverture... Ah ! comme les jours passent !

A la Côte-Saint-André, sa mère mourut (18 février 1838).

Souvent il avait souffert par elle. Tous deux, violents par accès... Mais il était bon, et même tendre, prompt à s'émouvoir dans une effusion affectueuse. Elle, ombrageuse, tyrannique, dramatique, terrible. Quels souvenirs ! Sa malédiction, les sommations pour épouser Ophélia... Et Harriett Smithson, maintenant, près de lui, par quelques mots insinués, par le silence même, ne peut manquer de rendre plus lointaine, plus indifférente, cette disparition d'une étrangère, d'une ancienne ennemie.

Et pour l'Opéra, la besogne pressait.

*Benvenuto,* à peine achevé, est mis à l'étude (juin). Inquiet, exigeant, l'auteur surveille le travail des chanteurs, des choristes :

— « Je ne sais où donner de la tête ; mes répétitions m'occupent du matin au soir ; elles me tuent. »

Quand il fallut débrouiller l'orchestre, ce furent des criailleries sans fin : tous les *vieux* déclaraient n'avoir jamais eu rien de pareil à exécuter. Berlioz n'y te-

nait plus : — « Millions de fausses notes, mouvements mal donnés, rythmes pris à contresens !... »

Il tombe malade et prend le lit. Chaque jour, il se relève à l'heure des répétitions.

Et plus d'argent. Déjà, prévoyant les faux frais qu'entraîne la mise en train d'une pièce, il avait rappelé à sa famille de ne pas oublier une promesse pour juillet : « Quelle belle chose, ajoutait-il, que le gouvernement représentatif, pour l'art et les artistes! Si j'étais Russe, j'aurais cinquante mille francs de rente! » Il se plaignait... Pourtant l'Etat avait déjà dépensé quelque vingt mille francs pour ce lauréat, et un théâtre subventionné montait *Benvenuto*.

Mais ces répétitions, quel supplice!... Elles l'accablent, elles l'exaltent... C'est son œuvre, son génie, son âme même... Déjà, il croit tenir le succès :

— « Le ténor sera superbe, les chœurs sont très bien... ; l'ouverture, je parie que vous en serez content. »

A l'Opéra, tiraillements, froissements, inévitables intrigues qu'il devine avec finesse et que son imagination amplifie et centuple... Et chez lui, tracas d'argent... Sans l'obligeance de Legouvé, que deviendrait-il?...

Chaque jour, fiévreux, soutenu par ses nerfs malades, exaspérés, et par la volonté de vaincre, il revient s'imposer à ses interprètes, car il le faut.

Chez lui, épuisé, dans son chétif appartement, il retrouvait non le repos, mais la jalouse, la criarde Harriett : quelles femmes avait-il vues au théâtre? Et pourquoi rentrait-il si tard?...

Il lui fallait encore stimuler les camarades de journalisme. Plus les répétitions traînaient, plus l'Opéra, comme stupéfié de crainte, ajournait la première, — plus aussi les *Débats*, la *Gazette musicale*, la *Quo-*

*tidienne* et autres feuilles, prenaient en main la cause du jeune compositeur-journaliste. Les *Débats,* gravement, concluaient :

— « N'oublions pas que l'Opéra français, à part Meyerbeer, n'a pas de musiciens sur lesquels il puisse fonder l'espérance d'une œuvre de premier ordre. »

A quoi les satiriques répondaient :

— « Quel abus de la publicité!... Quel puff musical ! »

Quand *Benvenuto* passerait-il?... On le remettait... Nouvelles annonces...

Enfin, les échos mondains répétèrent :

On s'occupe beaucoup, dans les salons, des répétitions générales de l'opéra de M. Berlioz. Toutes les personnes qui y ont assisté s'accordent à trouver la musique aussi riche d'instrumentation que d'effets grandioses.

Ainsi tout était prêt. Les chroniqueurs, les gens de la fashion, les amis de Berlioz ou des Bertin avaient reçu le mot d'ordre. Autour de l'auteur, on escomptait, on annonçait déjà le succès.

Les journalistes amis donnèrent encore un coup de main. Le jour même de la première, Théophile Gautier, dans la *Presse,* vantait ce *Benvenuto* dont il avait entendu quelques répétitions : « Orchestration nourrie, serrée, touffue, d'une complication extrême, mais pleine d'originalité et d'audace... »

Le 10 septembre 1838, la salle de l'Opéra était houleuse, nerveuse. Remises successives, articles et réclames, passions politiques (avivées à cause des *Débats* et des Bertin omnipotents). Ah! ce novateur, prôné au concert, « en famille » !... Le public, maintenant, est là; la foule, nombreuse, irresponsable, souveraine... Ce soir, c'est la vraie lutte. Lui, il en sortira vainqueur, ou égorgé.

L'ouverture est acclamée. Berlioz a une réputation établie comme symphoniste : c'est donc chose naturelle que d'applaudir son orchestre.

Mais la salle est-elle conquise?...

La toile se lève. — Décor médiocre. Tout de suite, on sent la pièce montée à prix réduit. On dirait que l'administration attend une chute et la prépare... Et déjà l'on sourit : expressions familières, triviales... Quel livret!...

Un air plaît par ses roulades à l'italienne : on applaudit.

De nouveau, des expressions familières : on murmure. Qu'est-ce que ce livret, avec ses bouffonneries? Sommes-nous à l'Académie royale de musique? Se moque-t-on de nous?... Et voilà l'esprit français, l'esprit parisien et boulevardier, qui reprend tous ses droits, et surtout celui de ne pas écouter la musique. Avant la fin du premier tableau, l'opinion est faite : le livret ne vaut rien. — Mais la musique?... Il n'importe. Ce public de l'Opéra n'a pas d'oreilles pour la musique de Berlioz. La pièce tombera, c'est un fait acquis. Tuée par le livret, par quelques mots du livret, dès le premier tableau.

La soirée s'acheva, inutilement, entre les applaudissements, les rires, les sifflets, ou même les bruits les plus forains : de spirituels dandys poussaient des gloussements de poule, d'autres prenaient la voix de Polichinelle, d'autres grognaient en faux bourdon; il y avait même un ventriloque à qui allait tout le succès. — Duprez, le célèbre ténor, chantait par condescendance. Les autres acteurs étaient troublés. Seules, les deux femmes, stimulées par l'orage, eurent de beaux moments, et les amis du musicien les acclamèrent.

Heures sans fin, pour Berlioz... Ces clameurs, ces

rires, ces rares applaudissements dans une salle hostile... Toute sa vie, soudain brisée... Quinze ans de lutte, de travail, de génie; puis une chute retentissante, épouvantable... Pour lui, la fin de tout.

Après la pièce, il est d'usage d'annoncer le nom de l'auteur. — L'annoncerait-on? — Ses amis, bravement, le réclament. On proteste, on siffle... Le nom de Berlioz se noie dans le tumulte.

Dès le lendemain, Berlioz se reprend et prépare sa revanche. Pour demain soir, en hâte, coupures dans la musique, corrections dans le livret.

Le 12 septembre, seconde représentation. Peu de monde. Comme ils sonnent faux, les quelques applaudissements, et qu'ils sont tristes, dans cette salle à moitié vide.

Le 14, encore une salle clairsemée.

La partie est perdue.

Que peuvent faire les articles?

Les journalistes, en général, veulent relever Berlioz de cette chute. Toute camaraderie à part, on la sent trop éclatante et imméritée : elle éveille un sentiment d'affection, de justice. Çà et là, on imprime des éloges que lui-même juge excessifs...

Mais tout cela, à quoi bon?

Pas de recette. Les chiffres, indiscutables, démontrent que le public ne veut pas venir.

Pas de public! — « La musique n'est pas faite pour tout le monde, ni tout le monde pour la musique », venait d'écrire Berlioz, comme si, d'après les maigres recettes de ses concerts, il prévoyait que son *Benvenuto* n'aurait pas d'auditeurs. Or, un opéra ne peu se passer, pour vivre, d'être porté par les flots d'une foule abondante...

Pas de public!

La preuve est faite, éclatante, décisive, irrécusable. Toute la publicité, toute celle des adversaires et toute celle des admirateurs, tout ce bruit reste sans effet pratique : pas de recette.

A part la petite phalange (le bataillon sacré) de ses amis fidèles, à part cinq ou six cents amateurs ou curieux, son activité et son génie ne trouvent qu'indifférence. Il crée, il s'agite, il fait parler de lui, il stimule les protecteurs les plus puissants, il fait agir les ministres et le fils du roi en sa faveur...

Quand sa musique se présente au public véritable, Berlioz se trouve devant cette évidence : pour sa musique, pas de public.

## XIII

### UN GÉNIE SANS PUBLIC

Après l'échec à l'Opéra, une compensation : les *Débats,* pour leur protégé, obtinrent la place de Conservateur à la Bibliothèque du Conservatoire (janvier 1839).

Quinze cents francs par an, — mais une sinécure.

Le théâtre manquant, le compositeur revint à la symphonie. Mais à une symphonie bien près d'être, par moments, un opéra : un opéra de concert, une sorte d'oratorio romantique. Comme plan, comme *programme,* un sujet dramatique, le *Roméo et Juliette* de Shakespeare... Et il y aurait des solistes, des chœurs.

Mais il ne peut travailler, il ne peut rompre avec la vie de Paris. Les liens, qu'il avait multipliés pour se donner un entregent efficace, l'entravaient sans cesse. Rue de Londres, à deux pas du boulevard et de la Chaussée d'Antin, l'actif journaliste, chaque jour, était happé par la vie parisienne : sorties forcées, lettres, premières représentations, concerts, répétitions...

Et toujours des chroniques.

Il oubliait son *Roméo et Juliette,* quand il se retrouvait au foyer d'un théâtre, avec les camarades, plaisantant, blaguant, lançant des calembours ou des « Feux et tonnerres », et obligé, comme les autres, de jouer à la raquette avec les petits potins qui voltigent

et qu'il ne faut pas laisser tomber. On discute, on fait de l'esthétique en étirant la jambe (le sous-pied tend le pantalon de casimir), et les uns disent ceci, les autres cela, d'autres se taisent d'un air profond et surtout blasé, fatigué; Castil Blaze chantonne; le « prince de la critique », l'épanoui « J. J. » des *Débats*, rit avec assurance; Théophile Gautier, déjà obèse, laisse admirer, avec une sérénité orientale, sa figure calme, ses grands yeux qui se closent et ses longs cheveux bouclés; Joseph d'Ortigue, mystique et méridional, « gesticule comme si le diable faisait le signe de la croix »; — et « Berlioz jure ».

Quand il revenait à son petit appartement, c'était le feuilleton à écrire, des lettres à griffonner, ou une scène à subir : une scène de jalousie. Harriett, restée seule, aigrie par la gêne, souffrant de ne plus jouer, et envieuse peut-être de la gloire de son mari, l'accueillait par des plaintes. Qu'a-t-il fait? Qui a-t-il vu? Pourquoi ne pas rentrer plus tôt?... Elle s'emportait, la puissante Irlandaise, terrible dans ce déshabillé d'où ses formes débordaient... Et c'étaient les mêmes accents déchirants, les gestes tragiques, les larmes, les sanglots que, jadis, elle avait fait applaudir par les jeunes romantiques fanatisés... L'enfant se réveillait. Il pleurait, le petit Louis, effrayé, tremblant dans sa couchette, — ou bien il accourait, pieds nus, se jeter entre son père et sa mère.

Quelles délices, le lendemain, de fuir dans le rêve et d'entendre un orchestre idéal soupirer, parmi les murmures des nuits italiennes, comme Roméo sous le balcon où Juliette va paraître...

En avril, Adèle Berlioz se maria. A vingt-cinq ans, elle épousait un notaire, Marc Suat. Déjà connu des Berlioz, excellent homme, honnête, obligeant... Il ne dédaignait pas, dans les loisirs de sa charge, de sa-

crifier aux Muses : volontiers il écrivait de petites pièces de vers pour les lire au dessert. Artiste selon ses moyens, il respectait (plus que l'autre beau-frère, le juge Pal) la supériorité de Berlioz; devant elle, il était plein d'une crainte affectueuse et touchante.

Tout de suite le jeune ménage eut des attentions charmantes pour le frère qui luttait, et dont le génie ne faisait guère la fortune. Berlioz, trop occupé, n'alla pas au mariage. Aussi bien, comment pouvait-il y aller : avec sa femme, ou sans sa femme? Venir seul, quel affront pour lui, quelle situation humiliée; et au retour, quelles scènes de la jalouse Harriett. — Elle l'accompagnant, comment la recevrait-on?

Adèle, n'écoutant que son cœur, trouva ce qu'il fallait faire pour réconcilier sans blesser, et ce qui serait d'un charme irrésistible. Puisque le docteur Berlioz allait rester seul, dans cette grande maison déserte de la Côte, pourquoi Hector ne lui enverrait-il pas le petit Louis? Le regard de l'enfant, son sourire, ses jeux, quelle consolation, quelle douceur, pour le vieillard à qui tout venait à manquer...

Nanci Pal était là, avec son mari et sa fille. Elle sut le projet de sa sœur... Elle se garda d'écrire quoi que ce fût à Hector.

Aussi, remarquant que « personne », sauf Adèle, ne lui avait écrit, il n'envoya pas l'enfant :

— « C'est toi, chère bonne sœur, qui viendras le chercher. C'est l'enfant le plus charmant et le plus horriblement mal élevé que je connaisse. Il menace tout le monde avec son sabre, et il dit toutes sortes d'injures quand on le contrarie; il jure... comme son père. Il a percé mon lit, avant-hier, d'un coup de baïonnette : il avait pris mon attirail de la garde nationale... »

Cependant, malgré toutes les traverses, et malade, Berlioz continuait d'écrire *Roméo et Juliette*.

Le 10 mai 1839, il reçut la croix de la Légion d'honneur. Il n'avait pas encore trente-six ans.

Durant l'été, moins tiraillé par les affaires quotidiennes, il put se donner tout entier à son *Roméo :*

— « Quelle ardente vie!... Avec quelle vigueur je nageai sur cette grande mer de poésie, sous les chauds rayons de ce soleil d'amour qu'alluma Shakespeare, et me voyant la force d'arriver à l'île merveilleuse où s'élève le temple de l'art pur! »

*Roméo* allait être fini. — Berlioz dut déménager : dans sa maison, une femme était devenue folle. Harriett eut une telle peur que, pendant plusieurs jours, le ménage, avec le petit Louis, dut chercher un refuge ailleurs.

Enfin, le 8 septembre, Berlioz put dater l'achèvement de son manuscrit.

Partition charmeresse, séduisante de jeunesse et d'invention... La passion et la tendresse, la mélancolie et la douleur rêveuse, les larmes du désir et de l'amour, — tous ces frissons de l'éternelle âme humaine, frissons de Berlioz même, — il venait d'en donner l'une des expressions les plus magnifiques et les plus exactes, à la fois pittoresque et intérieure, poétique et musicale.

*Roméo,* par la suite, deviendra moins populaire que la *Damnation*. Mais les artistes, et, parmi les plus grands, Wagner même, auront la plus profonde admiration pour les pages vraiment hors de pair qui abondent dans *Roméo*. Depuis un siècle qu'elles furent écrites, tout y reste resplendissant, séduisant, et continue à y sourire dans une mystérieuse vie d'amour et de jeunesse. Pages sans doute immortelles. Si on essaye de les situer dans l'histoire de la musique symphonique, on ne peut se défendre contre l'émotion : elles ouvraient à la musique une carrière inconnue.

*Roméo* fini, Berlioz veut le faire entendre, tout de suite. Il veut une revanche, après *Benvenuto*.

Peu à peu, à force d'activité et de remuement, tout se prépare.

Annoncé par les grands journaux et les journalistes les plus lus, *Roméo* (deux cents exécutants sous la direction de l'auteur) réunit le plus élégant public dans la salle du Conservatoire (24 novembre 1839).

Ce public, que va-t-il décider, selon son caprice, selon ses nerfs?... Chacun se rappelle encore qu'on vient de chuter *Benvenuto*.

Pour Berlioz, pour ses amis, quel moment d'angoisse!

On reconnaît les adversaires et leur sourire méchant. L'œuvre, par raison d'économie, a été peu répétée : que diront-ils, à la moindre défaillance dans l'exécution?... L'auteur, inquiet, frémissant, peut se troubler, conduire à la déroute... Les « berliozistes », à d'autres concerts, ont déjà vu bien des mésaventures...

Mais le voici. — Il s'approche du pupitre... Il est pâle...

Soudain, il lève le bras...

Que va-t-on entendre? Quelle musique, tout à coup, va-t-il révéler, ce « lion » des Jeune-France? Il est si étrange, si encensé, si dénigré; on a tant parlé de lui, de ses amours, de sa misère, de ses triomphes et de ses chutes, qu'il apparaît déjà comme un héros légendaire... Et chacun de regarder ce manuscrit, muet encore, inconnu, dont les hautes pages sont ouvertes sur le pupitre, — cette partition d'où son génie va rayonner, s'épanouissant et chantant avec toutes les voix de l'orchestre.

— « Il y eut, écrit un témoin, un moment solennel. »

Le prologue commence... On est étonné, on hésite. Quel est ce plan?... On entend remuer les feuilles du livret, retournées, froissées. — Tout le début paraît long, étrange. — Incertitude, angoisses, pour l'auteur, qui semblent infinies. Derrière lui, muette, pleine du Tout-Paris de l'art et de la mode, une salle aux sensations insaisissables va décider de sa destinée...

Et rien, il n'entend rien... Quand le prologue se tait, c'est un silence de mort.

Après les morceaux suivants, encore le silence.

Mais voici *la Fête*... Berlioz entraîne l'orchestre.

Tout à coup, les applaudissements éclatent, foudroyants, interminables... Et ils recommencent, avec des bourrasques de cris. — C'est l'enthousiasme le plus romantique.

La *scène d'amour* est écoutée avec déférence, avec fatigue peut-être. Certains la trouvent monotone. C'est très beau, jugent d'autres; mais il faudrait l'entendre une deuxième fois. — Succès d'estime.

Quant au finale, il est grandiose, s'écrie-t-on, il est colossal, solennel, « lyrique », digne enfin de Meyerbeer! — « C'est un finale de grand opéra, complet, et qui peut être placé au rang des plus beaux. » Grâce à lui, la première audition finit en triomphe.

L'exécution, d'après l'auteur même (et il dirigeait), avait été « satisfaisante », pas plus.

Le surlendemain, à sa famille, il écrit :

— « C'est le succès le plus grand que j'aie encore obtenu... Balzac me disait : *C'était un* CERVEAU *que votre salle de concert*. On y remarquait en effet toutes les notabilités intelligentes de Paris. » Deux fils de Louis-Philippe avaient paru un moment dans la loge royale, le duc d'Aumale et le duc de Montpensier. La reine avait failli venir.

Profitant de cette vogue et de la publicité des comptes rendus les plus favorables, il redonne *Roméo*. Trois auditions lui laissent onze cents francs.

— « C'est misérable!... »

Un chef-d'œuvre, lancé par une admirable réclame, produit à un moment où Berlioz profitait de la curiosité générale et de la protection des Tuileries; cinq mois d'un travail acharné pour écrire une symphonie méditée ou en gestation depuis plus de dix ans; le plus bel épanouissement de génie qu'on puisse signaler depuis des siècles chez un musicien français; — tout cela, et dans des circonstances uniques, aboutissait à onze cents francs.

— « C'est misérable!... Décidément, l'art sérieux ne peut pas nourrir son homme, et il en sera toujours ainsi. — C'est injuste et horrible. »

Triste début d'année (1840). Berlioz, brisé de fatigue, les nerfs exaspérés par le travail, par les secousses des mois derniers... Les répétitions, le succès même, cette vie trépidante, l'ont épuisé. Il a « peur d'une pleurésie ». Ni le froid, ni le vent, il ne peut les supporter. Et l'on est en janvier. Il lui faut aller et venir, sortir le soir, saisi de frissons après le théâtre.

Le petit Louis a la rougeole. Harriett souffre des amygdales. Lui, par accès, tous les nerfs lui font mal, il souffre de partout, il tremble, c'est comme de la fièvre; — mais non, c'est « nerveux ».

Alors, quel dégoût de tout!... Son *Roméo*, une efflorescence de génie : le lendemain, la gêne, les feuilletons, une existence impossible! Chez lui, rue de Londres, un enfer! Une femme jalouse, violente, toujours souffrante, ombrageuse, aigrie par le souvenir de ses succès au théâtre; une femme plus âgée que lui et vieillie par une vie d'excitations factices. Et

peu à peu, inactive, ennuyée, l'Irlandaise se mettait à boire... Exigeante, emportée, criarde, prompte à des colères effroyables :

— « Ah, si c'était à recommencer! »

S'il sort, au retour, ce sont des larmes, des poses dramatiques, toute une tragédie à domicile : l'ancienne Ophélia joue les fureurs d'Othello... Berlioz voudrait fuir, mais la puissante Irlandaise exige des preuves d'amour...

Ah! s'il ne l'avait pas épousée; s'il ne s'était pas mis, pour elle, dans cette situation humiliée et mercenaire dont il ne peut pas sortir... Sa famille, malgré tout, ne lui pardonne pas le mariage avec l'actrice, ni les sommations respectueuses. Il écrit : on lui répond à peine. Il leur annonce le triomphe de son *Roméo :* personne, ni les Pal, ni même les Suat, ne lui répond un seul mot.

— « Ah! si vous saviez comme je suis triste *en dedans!*... Tout m'ennuie, me dégoûte, m'indigne, me révolte!... »

Il ne peut plus supporter les moindres critiques. Naguère elles glissaient, indifférentes, impuissantes... Maintenant, sur l'être accablé, sur cette sensibilité mise à vif, elles s'attachent, elles mordent comme un acide... Folies, crétineries!... Exaspéré, hanté par elles, il les grandit, les amplifie :

— « Enormes stupidités!... Crapauds gonflés de sottise!... »

Il en oublie le triomphe de *Roméo*. — Ce triomphe : cinq minutes d'applaudissements... Et après?... Mais cette chambrée qui l'acclame, ce n'est pas un public, *le public!*... Cela l'impose-t-il à l'Opéra?

Seul, toujours seul. Faire de l'art pour ces Parisiens soi-disant civilisés, qui laissent galvauder la musique dans des « turpitudes » théâtrales... Toujours seul...

Compris de qui? Pas même des camarades les plus fidèles, les plus intimes... Toujours seul!... Ces freluquets du boulevard et des journaux, ces lâches pantins, montreurs de femmes ou diseurs de fausses nouvelles et qui vivent de la bestialité, de la bêtise universelles... « Crétins et gredins!... » Et il faut frayer avec eux!... Dans quel monde s'évader?... Ici, suspect, parce qu'on est *autre*. Relégué en quarantaine dans les concerts improductifs, lazarets où l'on emprisonne le génie comme la peste! — Et plus d'espoir pour l'avenir. Les romantiques, de jour en jour, se sentent vaincus. Qu'importent, constatent-ils, l'art, la poésie et le rêve à tous ces « épiciers », à tous ces bourgeois enrégimentés dans leur garde nationale, assourdis chaque matin par leur journal au rabais, par la politique et les spéculations financières. On exproprie, on construit des gares, on achète et on revend des actions... Mais *Roméo*, onze cents francs!

— « Les artistes *ont tort de vivre*. »

Le 1er mars, encore un changement de ministère. A l'Intérieur, voici de nouveau un ami, un obligé des Bertin et des *Débats :*

— « Toute la journée je cours les ministères », écrit Berlioz aussitôt.

Il s'occupait d'obtenir une commande.

Il avait déjà commencé une symphonie d'un caractère funèbre. Pourquoi le gouvernement ne lui commanderait-il pas une symphonie à la mémoire des victimes de Juillet?

Aussi bien, voici bientôt le dixième anniversaire des Glorieuses de 1830, et l'on va inaugurer, place de la Bastille, la Colonne de Juillet. Louis-Philippe se proposait de donner à ces fêtes le plus d'éclat possible, pour flatter le peuple qui ne l'aimait pas... Au pied

de la colonne, surmontée d'une statue dorée représentant la Liberté, on devait transférer les restes des victimes des Trois Glorieuses. « Victimes plus ou moins héroïques », pense Berlioz. Mais, héroïques ou non, leur transfert ne peut se passer de musique; et le musicien, dans ses papiers, a des esquisses pour une symphonie funèbre.

Il obtient la commande.

En hâte, il achève sa symphonie.

Il recrute une fanfare militaire de deux cent sept hommes : musiques de la garde nationale, renforcées et améliorées par des musiciens de profession.

Le dimanche 26 juillet, dans la Salle de la rue Vivienne, répétition générale. Il veut qu'on entende son œuvre. Il redoute que, le 28, en plein vent, elle ne soit perdue.

Dans la salle de concerts, l'effet de cette masse tonnante est irrésistible.

Mais après demain, dans la rue, parmi la foule, sur les places publiques?... Ah! si on l'entend, cette musique promenée à travers Paris, annoncée par tous les journaux, n'amènera-t-elle pas enfin à Berlioz le flot d'auditeurs qui lui manque?... Cette fois, lui-même, il descend dans la rue pour drainer le public vers son génie.

Au matin du 28, avant la cérémonie funèbre, le numéro du *Charivari* fait sensation : il est imprimé avec des lettres blanches sur un papier noir. On y voit, en filigranes blancs sur ce fond d'encre, des cercueils, des urnes, des larmes, des anges mortuaires avec des torches. Le *Charivari* annonce ainsi la fête civique : « Convoi funèbre des libertés mortes pour les citoyens, pour faire pendant à celui des citoyens morts pour la liberté. »

De main en main, ce pamphlet politique circule. On

le lit, on le commente ; il flatte l'opinion publique. Et les frondeurs, mis en gaieté, trouvent même quelques lignes sur M. Berlioz :

— « *M. Emberlificoz* fera exécuter sa défunte marche funèbre... Quelques charrettes mal graissées augmenteront le pittoresque de sa composition... »

Dès huit heures du matin, Berlioz groupe sa « bande militaire » près de Saint-Germain-l'Auxerrois.

A neuf heures précises, la cérémonie officielle commence. — Le président du Conseil, M. Thiers, n'est pas là, ni le roi, ni aucun prince. Prudemment, craignant une nouvelle *machine infernale,* ils restent tous dans le Louvre. Pourtant, sans les naïfs qui se firent tuer et que l'on célèbre, Louis-Philippe serait-il roi?

Dans l'église, Habeneck dirige un *Requiem* de Cherubini.

Puis on charge les cinquante cercueils sur un immense corbillard, écrasé de tentures et de décorations. Au moment où le cortège va se mettre en marche (vers onze heures), ce « Léviathan des chars funèbres », malgré ses vingt-quatre chevaux, ne peut être ébranlé. Enfin, à force d'efforts et de manœuvres, on le met en marche.

Deux cents pas plus loin, au coin du quai, il accroche une palissade et manque de verser sur la foule... Panique, cris, remous des spectateurs qui crèvent les haies de soldats, piaffements des vingt-quatre chevaux, ordres, contre-ordres, claquements de fouets... Enfin le corbillard monstre se redresse et consent à rouler. — Le cortège, par le quai, gagne la place de la Concorde.

Pendant ces incidents, Berlioz commence une première fois sa symphonie.

L'entend-on?... L'écoute-t-on?...

Tout de suite, nouvelles clameurs : comme le cor-

billard passe devant le Louvre, le roi, entouré de sa famille, paraît à un balcon, et salue (de loin) ces cadavres auxquels il doit son trône. Les cris se croisent. Il y a des « Vive le Roi » préparés et payés ; mais il y a d'innombrables « Vive la Réforme », car le peuple attend la réforme des lois électorales...

La symphonie, parmi ce tumulte où grondent les passions politiques, est perdue.

De la place de la Concorde, le cortège gagne la Madeleine et prend les boulevards. Çà et là, jusqu'à la Place de la Bastille, durant les deux heures que le cortège emploie à parcourir la longue ligne des boulevards, Berlioz redonne la *Marche*, premier morceau de sa symphonie.

On entend peu et mal.

En vain, à la tête de ses deux cents instrumentistes harnachés en soldats, il s'agite et bat la mesure avec un sabre. Sa musique se perd dans l'air. Et même, dans le désarroi de cette fête, parmi la foule houleuse, mal contenue par des gardes nationaux sans discipline, la bande militaire, trop nombreuse, agglomérat d'éléments divers, n'arrive pas à jouer avec ensemble. Il est midi. Heure accablante, sous le soleil de juillet. Le cortège se désagrège, avance par à-coups. Tantôt on marche, ou l'on piétine, ou il faut presser le pas... Comment jouer avec ensemble ? Sauf les musiciens de tête, combien y en a-t-il, sur les deux cents, qui peuvent voir le sabre de Berlioz?... Berlioz est trop petit... Si seulement il était à cheval...

Un moment, le cortège s'arrête tout à fait. Alors les musiciens sont à la hauteur de la rue Louis-le-Grand. Entre les maisons, ils s'entendent jouer et peuvent se remettre d'ensemble... Plus loin, les grands arbres du boulevard Poissonnière, rabattant le son comme des réflecteurs, on entend quelque peu... Mais, plus loin

(aujourd'hui boulevards du Temple et Beaumarchais), les maisons, alors, sont rares, peu hautes, et le son, çà et là, semble couler dans les vergers et les jardins en contre-bas.

Vers une heure et demie, la cavalerie de tête débouche et se déploie Place de la Bastille. Sur la colonne, d'où retombe un long crêpe flottant, étincelle, dans sa dorure toute neuve, le Génie de la Liberté. Un cirque de gradins en planche, pour quatre mille spectateurs, reçoit ministres, dignitaires, corps constitués, députations diverses, et la troupe patriotique des blessés et décorés de Juillet, et aussi les familles des victimes « héroïques ».

Le char funèbre, immense cénotaphe de velours noir traîné par la longue file des chevaux caparaçonnés de deuil jusqu'aux pieds, provoque une longue acclamation de la foule. On descend les cinquante cercueils, lentement, dans les caveaux sous la colonne. Puis le clergé, des marches d'un autel improvisé, donne l'absoute.

Alors Berlioz, brandissant son sabre, fait retentir sa symphonie. On va donc l'entendre, enfin. Ses deux cents musiciens, il peut les diriger maintenant, groupés sur des gradins; et eux, ils peuvent enfin voir resplendir l'épique bâton de mesure. — Il est alors près de trois heures.

Depuis huit heures du matin, la neuvième légion de gardes nationaux qui occupe la Place de la Bastille y est rangée en bataille, en plein soleil, sous ses larges buffleteries et ses volumineux shakos empanachés. Elle n'aspire qu'à défiler le plus vite possible, et à se disloquer. Or, est-ce que cet orchestre ne joue pas une marche?.... Ils s'ébranlent donc, les gardes nationaux; leurs tambours roulent; et les légions, l'une derrière l'autre, emboîtent le pas. Et il y a soixante mille gardes

nationaux; et ils défilent, tambours battants, pendant deux heures.

Quand ils eurent fini de jouer aux mauvais soldats, chantant, braillant sous les armes, criant : « A bas Thiers » ou « Vive la Réforme », et regardant les ministres avec des mines d'insurgés, effrayant les journalistes officiels par leur « unanimité bachique », — qui donc, parmi les spectateurs n'ayant presque rien entendu, pensait encore à la symphonie de Berlioz?

— « Il n'en surnagea pas une note », écrira-t-il.

A défaut d'autres résultats immédiats, la *Symphonie funèbre* lui rapportait quelque argent. Le ministère lui avait donné dix mille francs. Tout payé, il en resta deux mille huit cents au compositeur.

## XIV

### L'ÉVASION *

On le jalousait. On lui enviait jusqu'à ses insuccès. Musiciens et chroniqueurs commençaient à réclamer contre ce favori du pouvoir, afin d'engager les ministres à le protéger moins. Et l'on s'en prenait à sa personne même :

— « O grand homme, dites-nous donc le secret de vos douleurs ! »

Insidieuse question que posait, publiquement, le *Journal des Femmes*.

Parmi les journalistes, on commençait à connaître la douleur secrète de Berlioz et les orages de son ménage. Ses délires d'amour pour l'inaccessible Ophélia, tout le boulevard, au jour le jour, les avait vus et entendus. Maintenant, on se racontait les rancœurs, les scènes, les éclats dramatiques.

Impulsif, le visage reflétant les bourrasques du cœur, prompt aux confidences et habitué à en faire, il retrouve ses confidents d'autrefois, ses « conseillers ordinaires ». A Legouvé, si obligeant et si affectueux, il avoue encore ses chagrins. L'autre nuit, comme il rentrait, après le théâtre, Harriett s'emporta jusqu'à la fureur. Ses accents tragiques, ses gestes mena-

* Voir la note de la page 563, dans notre volume *Un Romantique sous Louis-Philippe*.

çants furent tels que le petit Louis, réveillé en sursaut, épouvanté, se jeta sur sa mère en pleurant :

— « Maman, maman, ne fais pas comme Mme Lafarge!... »

Pauvre enfant, il voyait déjà sa mère tuant Berlioz, ainsi que la trop célèbre Mme Lafarge avait tué son mari...

A l'Opéra, cependant, malgré l'insuccès de *Benvenuto,* le protégé des Bertin multipliait les contacts avec Pillet, le nouveau directeur : Pillet venait d'être nommé grâce à l'appui des Bertin. Aussi les journaux annonçaient déjà :

— « A défaut de partitions nouvelles, l'Opéra va mettre à la scène le *Freischütz* de Weber. C'est M. Berlioz qui doit écrire les récitatifs et diriger les répétitions. »

Était-ce bien certain?... Combien de démarches, et de combinaisons, de travaux d'approche et de mines souterraines... Que de craintes, que d'heures d'incertitude...; combien d'influences à faire jouer :

— « Notre monde musical est troublé par mille ambitions rivales, ardentes, impatientes, démesurées! »

Enfin, Berlioz l'emporte. C'est chose décidée (mars); il va diriger les répétitions; il croit déjà tenir, à l'Opéra, une « dictature musicale ».

Mais Habeneck, le chef d'orchestre dépossédé, que fera-t-il?...

Dans la presse et parmi les artistes des théâtres, que ne disait-on pas? A l'Opéra, on voulait allonger le ballet pour donner plus de chances de succès à la musique. Berlioz résista; ou du moins il n'utilisa que des « airs de danse » empruntés à Weber... Oui, mais qu'allait devenir *l'Invitation à la Valse,* disait-on, « orchestrée avec la sauvagerie de M. Berlioz » ? Ce

morceau pour piano deviendrait-il une orgie d'ophicléides, et pourquoi? Pour que les ballerines fassent voltiger leurs tutus dans un décor de la Forêt Noire!...

Malgré tous les potins de coulisses, les répétitions suivaient leur cours.

A l'Opéra, le *Freischütz*, de Weber et Berlioz, n'eut d'abord qu'un demi-succès. Les chroniqueurs, les musiciens invités à la répétition générale et à la première (5 et 7 juin 1841), se montrèrent fort mécontents. — Le public vint tout de même, attiré par le *Freischütz*.

Pour chacune des quatorze premières représentations, Berlioz touchait deux cent trente-trois francs.

Il avait grand besoin de cet argent du *Freischütz*. De plus en plus, l'argent lui glissait des doigts.

Presque chaque soir il sortait. Par métier, d'abord, puis par habitude, par goût, comme presque tous les journalistes et hommes de théâtre. Il s'évadait de chez lui, heureux de causer, de voir l'un ou l'autre, à l'affût d'une heure qui l'arrachât de ses tristesses.

Son intérieur devenait intenable. Harriett, décidément, se mettait à boire.

Quand il rentrait, spleenétique, génie sans public et condamné à la solitude parmi les hommes, écœuré de ce qu'il venait de voir et d'entendre, dégoûté par le feuilleton à faire et par les éloges forcés qu'il faut offrir à quelque « turpitude musicale », il retrouvait chez lui, dans ces petites pièces d'un appartement pauvre, cette femme harcelante, inévitable, déjà vieille avec ses quarante ans, grossie, obèse (la puissante Ophélia de jadis), qui l'accablait de ses caresses exagérées et de ses attendrissements alcooliques... D'autres fois, des cris, des colères; des scènes d'une

violence inouïe. L'émouvante tragédienne y retrouvait tous ses moyens.

Il s'évadait, le plus possible, du domicile conjugal :

— « Quand il m'arrive d'y être, c'est pour quelque travail forcé et pressé. »

Sa femme, cependant, faisait tout pour savoir avec quelle femme il la trompait.

D'abord, elle avait cherché dans les feuilletons de son mari : de quelles femmes parlait-il, et comment? Elle avait trouvé des mots aimables, des réclames pour des chanteuses, des actrices, ou même des danseuses. Jalouse, inquiète, elle s'était froissée. Bien plus, tel compliment de Berlioz, parfois, s'appliquait assez bien à la beauté qu'Harriett Smithson avait eue elle-même dans sa jeunesse : « Une jolie Suédoise paraissait pour la seconde fois dans le ballet... ; sa physionomie a une expression vague propre aux beautés du Nord... ». Pourquoi, lui qui n'avait pas à parler des ballets, s'occupait-il des danseuses? Ce n'était plus par métier de journaliste; Harriett tenait donc une piste : cette réclame... Mais, l'une chassait l'autre. Comment s'y reconnaître? Et maintenant, pour ses affaires, pour le *Freischütz*, pour un livret à obtenir, et pour le pupitre d'Habeneck, il ne quittait plus l'Opéra, ce « mauvais lieu de la musique ».

Irritée, impuissante, elle « interceptait des lettres, ouvrait des tiroirs »... Il se méfiait. Elle ne trouvait que « des révélations incomplètes ». Elle était hors d'elle-même, mais elle ne savait les choses qu'à demi. « *Sa jalousie retardait toujours !...* » Berlioz allait si vite qu'Harriett ne pouvait pas le suivre.

Découvrait-elle une trace? La tragédienne lui faisait des scènes effroyables. Mais il se justifiait sans peine. Ce n'était plus cela. Elle avait tort.

Exaspérée, « comme un lévrier qui a couru sur une

piste » et qui flaire enfin le gîte quand le lièvre n'y est plus, la pauvre femme, reprenant l'affût, « faisait bientôt quelque autre découverte ».

Alors, recommençaient « les scènes effroyables »...

Certaines choses, extrêmement intimes et qui n'ont guère de témoins, sont difficiles à préciser, à dater (et surtout longtemps après). On en connaît les suites; les débuts échappent. Néanmoins, on peut dire ceci avec certitude : à l'automne de 1841, il était évident (pour quiconque touchait au théâtre, aux journaux, ou simplement baguenaudait et causait un peu sur le boulevard), il était évident que Berlioz s'intéressait fort, depuis quelque temps déjà, à Mlle Recio.

Elle s'appelait Martin, du nom de son père. Celui-ci, Français, chef de bataillon, avait épousé une Espagnole, la senorita Sotera de Villas. Leur fille, Marie-Geneviève, était née dans la banlieue de Paris, à Châtenay, le 10 juin 1814. Les années passant, le chef de bataillon était mort, ne laissant pas de fortune : sa fille, fort jolie, chantant un peu, avait songé au théâtre. Mais Mlle Marie Martin, qui comptait devenir une étoile du chant et travaillait sous le professeur Banderali, pouvait-elle continuer de s'appeler Martin? Elle dépouilla ce nom parfaitement banal et prit un nom de théâtre. La vogue allait aux chanteurs italiens. Cette fille d'un Français et d'une Espagnole choisit donc un nom italien : Recio.

Les autres femmes de théâtre, chanteuses, danseuses, marcheuses, qui faisaient tant souffrir depuis quelques années la pauvre Ophélia, n'avaient pas pris pied dans la vie de Berlioz. A cet impulsif, à ce frénétique toujours avide d'excitants, puis épuisé, ces femmes faciles, plus vaniteuses, plus besogneuses que passionnées, n'avaient guère donné que de petites secousses. Espérant mieux, il passait à la suivante. Le

hasard procura Marie Recio : celle-là retint Berlioz.

Elle avait vingt-sept ans et cherchait un engagement à l'Opéra. Peu de talent, peu de voix, peu de relations; et une mère à nourrir. — Berlioz approchait de la quarantaine, et Marie Recio était fort désirable : grande, brune, de silhouette un peu mince; le visage d'une pâleur chaude, ambrée, mais éclatante sous le casque noir des cheveux épais et luisants; les yeux noirs aussi, durs, mais voilés sous une paupière un peu tombante, et sous de longs cils qui semblaient leur donner quelque langueur; la bouche très en chair; les lèvres écarlates, bulbeuses et fondantes; enfin, fille d'une Espagnole, et toute svelte dans les travestis, Marie Recio était une de ces fausses maigres, aux hanches d'éphèbe vicieux; — femmes ardentes, et poussant à la sensualité.

Berlioz, tout en nerfs, fut dompté.

Et près de Marie Recio, il trouvait un intérieur qui lui plaisait. La mère de l'actrice ne manquait pas d'être prévenante et d'avoir pour ce protecteur mille petits soins, mille attentions qui attachent. Elle le soignait mieux qu'un gendre : comme un fils.

Marie lui donnait le *strepitoso* dont il avait besoin. Ce regain de passion, soudain, c'était une seconde jeunesse, un « volcanisme ». Son génie lui semblait renaître, transfiguré par l'amour!...

Près d'Harriett Smithson, quand il quittait Marie Recio, quelles scènes, quels cris, quels emportements qui effrayent son fils... Près de Marie Recio, quand il s'évadait de ce ménage infernal, combien de complications, après les moments les plus délicieux : affaires d'argent ou de vanité; plaintes de femme qui n'a pas la vie qu'elle mérite; et toujours ce refrain : elle veut chanter à l'Opéra.

Faire engager Marie à l'Académie royale, cela don-

nait bien du tracas à son récent protecteur. Peut-être même comptait-on lui faire payer d'une façon ou d'une autre cet engagement : déjà Pillet cessait de régler les droits d'auteur pour l'arrangement du *Freischütz*. Mais Berlioz, grevé par sa maîtresse, avait besoin d'argent tout de suite. Et il réclamait.

A l'Opéra, pourtant, il avait alors une situation exceptionnelle. Sans poste officiel, il était le conseiller de Pillet. Il comptait, de plus en plus, saisir le pupitre d'Habeneck et devenir une sorte de directeur de la musique, — un « dictateur ».

Certains confrères en prenaient de l'ombrage :

... M. Berlioz, nous le savons, est constamment sur la scène de l'Opéra; constamment il suit ou il précède M. Léon Pillet; constamment il approuve ou désapprouve ce qui se fait ou doit se faire... Il se sert de l'influence d'un journal pour s'imposer à la direction théâtrale...

Il s'imposait, et il imposait même sa maîtresse. Le 9 octobre, elle signait un engagement d'un an. — Elle ne « s'était encore jamais montrée sur un théâtre », constatait le malicieux *Courrier*. Mais l'engagement était à des prix de complaisance : cent dix francs par mois, sept francs de *feux* par représentation.

Au domicile conjugal, la terrible Ophélia, plus jalouse que jamais, était désespérément amoureuse. Car elle sentait bien qu'il lui échappait... Cette femme, cette actrice inconnue qu'il faisait engager, provoquerait-elle la rupture définitive?... Lui prendrait-elle son mari?...

Il s'évadait, croyant trouver, près de Marie Recio, quelque chose qui ressemble au bonheur. Là encore, des heures inquiètes, angoissées, fébriles, coupées par de courtes griseries... Heures amères, avec un peu de bonheur trépidant et rageur :

— « Il me semble que je descends la montagne avec une terrible rapidité. La vie est courte. L'idée de sa fin me vient bien souvent depuis quelque temps! Avec une avidité farouche, j'arrache, plutôt que je ne cueille, les fleurs que ma main peut atteindre en glissant le long de l'âpre sentier... »

Marie Recio, le 5 novembre, put enfin débuter à l'Opéra. Dans *la Favorite,* elle tenait le rôle d'Inès, la suivante.

Elle s'y montra jolie femme, mais chanteuse médiocre.

Aux *Débats,* Berlioz couvrait l'échec de son amie. Il l'excusait par « la crainte du parterre »... Comme il savait que la chanteuse devait surtout compter sur ses avantages physiques, il réclamait pour elle un rôle en travesti : un rôle de page, celui d'Isolier dans le *Comte Ory,* lui conviendrait « sous tous les rapports », assurait-il... « Qu'attend-on pour le lui faire essayer? »

Il savait que Marie répétait le rôle : elle le joua douze jours plus tard.

Les journaux qui parlèrent de la débutante ne dirent rien de son chant, ou firent des réserves, ou donnèrent de paternels encouragements. On glissa sur « son talent assez douteux », on parla de ses « intentions », et l'on se montra galant : on vanta son physique, sa grâce charmante, sa jolie figure et ses yeux, « les plus beaux du monde ».

Berlioz, aux *Débats,* attendit un mois pour apprécier le second début de son amie. Enfin (30 janvier 1842), il célébra l'élégance de Marie Recio dans le justaucorps et le maillot du page :

— « La débutante a toutes les qualités requises pour bien représenter cet espiègle Isolier. » Au contraire, d'autres actrices qui « s'exposent aux perfidies de ce

fringant costume, ressemblent, par les jambes et la taille, à un sac de noix posé sur un escabeau. Mlle Recio, sans imiter Mme Stoltz, a su... »

Mme Stoltz était fort imposante, et elle tenait le rôle d'Isolier. L'antithèse des deux femmes, indiquée par Berlioz, n'était que plus cruelle. Pour aider sa maîtresse, pour tâcher de lui faire donner un rôle de Mme Stoltz, il blessait la cantatrice qui soutint le mieux *Benvenuto*. Elle chantait même à ses concerts; elle lui était dévouée. Bien plus, elle tenait à l'Opéra, auprès du directeur, l'emploi d'une directrice. Dans le théâtre, sa situation, établie par son talent et soutenue par une persistante, une efficace intimité, était « exorbitante ». — Berlioz se l'aliène, à jamais, amenant une pique entre femmes, par une plaisanterie sur la grosseur de ce « sac de noix posé sur un escabeau ». Lui, compositeur déjà suspect, il se fait une ennemie de la directrice de l'Opéra. Pour sa maîtresse, par un mot, il compromet tout un long travail d'approche.

Et qu'a-t-il obtenu pour Marie Recio? Un engagement d'un an, à des prix dérisoires. Vraiment il aurait gagné à faire taire sa protégée, et à lui donner, de sa poche, un petit supplément. D'ailleurs, avec les faux frais et les costumes à fournir, que resterait-il des cent vingt francs par mois?... Mais Marie Recio voulait, à toute force, chanter en public.

Pauvre Berlioz...; deux ménages...; malheureux par deux femmes au lieu d'une. Sa femme, il ne peut l'abandonner, elle ni l'enfant; il continue encore de vivre près d'elle, dans des bourrasques d'imprécations dramatiques. Quant à sa maîtresse, elle commence tout de suite à le brouiller avec les gens les plus utiles. Et elle le capte, elle l'isole encore, elle le met dans une fièvre d'aigreurs et de mauvaises caresses, et elle est décidée à ne pas lâcher prise.

Quand il songeait à lui-même, à sa vie d'aujourd'hui, et aux lendemains qu'il ne pouvait plus éviter, quelle tristesse, quelle angoisse... Tiraillé, désaxé... « Que va-t-il m'arriver?... » C'était une crise dans tout son être... Ardente et astucieuse Marie. Et dominatrice. Elle le tenait, elle le « maniait »... Il se sentait enveloppé, pénétré par une volonté qui se substituait à la sienne. Et il souffrait, il rageait de ne pouvoir la chasser :

— « Je l'aime », se disait-il avec désespoir... De fait, elle le captait par les sens... Allait-il fuir Harriett?... Le petit Louis le retenait encore... Et puis, comment vivre avec l'obstinée chanteuse?... Il la subissait, mais il hésitait à subir aussi la mère, l'Espagnole aux allures bonasses et un peu suspectes, qui baragouinait on ne sait en quelle langue, et à qui ne manquait même pas d'être veuve d'un officier supérieur.

Janvier finissait (1842).

Condamné à redonner des concerts...

Non certes pour le gain... Mais peut-il lâcher pied?

Donc, deux concerts. — Ce n'était plus au Conservatoire, mais seulement dans la petite Salle Vivienne. Profit nul.

Et toujours traîner le boulet du feuilleton. Feuilletons aux *Débats*, feuilletons à la *Gazette musicale*. Et que dire, que dire?... Dans la « marmite musicale, c'est toujours le même pot au feu » !

Obsédante ressemblance de toutes ses tristesses... Que de pensées, que de choses, que de visages, chaque jour, à chaque heure, inévitables, et qui l'accablent... Sa femme, sa maîtresse, sa chronique, ses confrères heureux, les virtuoses qu'on applaudit... Et pour lui, pas de public. Pas même d'espoir de revanche... Alors des crises de spleen... Mais l'argent

manque... Il faut agir et s'agiter... Chaque jour, il faut, rouvrant la brèche, remonter à l'assaut sur ces cailloux qui roulent sous le pied et ramènent en arrière... Quinze ans de luttes, de démarches sans nombre, de réclames variées et incessantes; un prix de Rome; quarante concerts de ses propres œuvres; un grand opéra; une messe des morts; une symphonie officiellement promenée, du Louvre à la Bastille, pendant une cérémonie patriotique; *Harold,* la *Fantastique, Roméo,* tant de travail, de remuement et de génie, — tout cela, pour aboutir à quoi?...

Il ne se contenait plus. Sa colère, jusque dans ses feuilletons, éclatait. De la musique pour ces gens-là!

— « Sur mon âme, les huîtres qui s'entr'ouvrent à midi sur les grèves, comprennent et admirent tout autant le soleil!! »

Que peut-il encore tenter à Paris?

Concerts impossibles.

A l'Opéra, il commence à lasser tout le monde. On ne le voit que trop, il s'use. On lui bat froid. Et maintenant, à cause de sa Marie Recio, c'est encore lui, toujours lui! Quand elle chante ces petits bouts de rôle qui sont trop lourds pour elle, lui, il est là, derrière un portant de décor, mécontent, grincheux, vexé, acerbe. La débutante, tremblante, médiocre, piquée par ces rivalités de coulisses, par ces médisances qui tombent sur son orgueil tout neuf, s'énerve, s'irrite, s'emporte, se plaint à lui, le monte contre les chanteuses, contre les chanteurs, contre le chef d'orchestre, contre tout le monde, contre l'administration, et contre la maîtresse du maître, cette grosse Rosine Stoltz, ce « sac de noix »!

Berlioz, avec l'Opéra qu'il avait espéré tenir sous sa « dictature musicale », en est déjà aux menues amé-

nités, aux vérités désagréables qui précèdent les ruptures :

— « Les spectateurs (public-t-il) sont tellement électrisés, qu'ils rient aux larmes sans pouvoir se contenir. »

A l'Opéra, et au ministère, et dans la presse, il sent que ses tentatives seront d'avance déjouées. Il a été trop pressé; il en a trop voulu, il est *brûlé*.

Et l'heure est pleine d'incertitude. La Chambre des députés vient d'être dissoute. — Que seront les élections? Ce n'est plus seulement un changement politique que l'on peut craindre ou espérer : c'est un mouvement social. Le développement industriel des dernières années, la construction des voies ferrées, l'exploitation des mines houillères, le succès de la presse à bon marché, — vraiment, tout un peuple se transforme. Comment les cadres de la bourgeoisie, ces deux cent mille électeurs censitaires qui votent pour toute la France, vont-ils orienter le pays dans ses transformations profondes et irrésistibles?

Les élections donnent des résultats menaçants : à Paris, sur quatorze élus, douze sont de l'opposition. Que va faire le roi? Céder, ou lutter?...

Pour Berlioz, en tout cas, la forme politique dont il avait tiré tant d'avantages était singulièrement ébranlée. Le parti libéral et bourgeois, ce « juste milieu » dont le grand organe était les *Débats,* ne s'harmonisait plus aux circonstances. Même s'il restait au pouvoir, s'il résistait, il n'avait plus la force que prend un parti quand il est nécessaire. — Le point d'appui, que le musicien avait choisi pour se pousser dans le monde, cédait, et venait à lui manquer.

Et voici que meurt Bertin de Vaux, — Bertin, le directeur des *Débats,* toujours si dévoué à son jeune critique musical.

Et un autre protecteur, le duc d'Orléans, est tué (13 juillet 1842) dans un accident de voiture... Ce fils du roi, comme il s'était aimablement employé en faveur du *Requiem* et de la *Symphonie funèbre*... La *Symphonie* allait paraître, et le prince avait accepté la dédicace. Quels espoirs, parmi tant de choses décevantes, Berlioz ne fondait il pas sur cette protection si constante. Elle venait de si près du trône : le prince royal, demain, pouvait être roi...

Mais il disparaît. Est-ce la fin d'un régime?... Déjà l'on parle d'organiser une Régence. — Les plus clairvoyants trouvent que « ça craque »...

L'Allemagne, entrevue de cet « enfer parisien » et rêvée telle que Berlioz la désire; l'Allemagne, patrie de la musique, ne doit-elle pas accueillir et faire triompher le novateur? Déjà, çà et là, à Francfort, à Hambourg, à Berlin, on vient de jouer du Berlioz. On a reproduit quelques-uns de ses articles et sa propre biographie; on veut connaître cet étrange romantique, dont les journaux parisiens ont tant parlé.

Que ne part-il tout de suite?... Mais il faut attendre la saison des concerts, décembre ou janvier.

Marie Recio, à l'Opéra, continuait cependant de chanter ses petits bouts de rôle. Cinq ou six fois par mois, on l'employait comme *utilité*, ce qui lui procurait des *feux* de sept francs. Fatiguée (ou vexée) de ces tâches sans gloire, froissée de n'être ni augmentée ni engagée à nouveau, elle demanda un congé. Le directeur, toujours dominé par Rosine Stoltz, lui fit répondre :

— « Votre congé devra commencer le 8 septembre prochain et finira le 8 octobre suivant, terme de votre engagement. »

C'était un congé définitif. — La chanteuse, désor-

mais (et avec sa mère), était toute à la charge de Berlioz.

A Bruxelles, on préparait, pour la fin de septembre, de grandes fêtes musicales.

Il partit.

Marie Recio l'accompagnait.

A Bruxelles, tout est prêt pour la venue de Berlioz. On l'accueille en triomphateur. Les journaux annoncent que le musicien romantique est arrivé.

Le soir de la quatrième journée de fête, son « grand concert » attirait une foule d'auditeurs dans la salle Kluysenaar.

Le public, désorienté, resta froid. — Le succès, tout entier, alla aux chanteurs et aux virtuoses, au violoniste Ernst, et même, un peu, à Marie Recio, « de l'Académie royale de musique ».

Pour un deuxième concert, il put obtenir le prêt d'un immense local, le vaste Temple des Augustins. — Mais il eut très peu d'auditeurs.

Pas de public!... A Bruxelles non plus, pas de public pour Berlioz.

Il revint à Paris (mi-octobre), mécontent, inquiet, découragé. Il ramenait Marie Recio. L'inévitable chanteuse avait encore voulu chanter à ce deuxième concert. Elle avait même chanté trois fois... Triste retour : les amants unissaient leurs rancœurs.

On les persécutait, croyaient-ils. Tout de suite Berlioz le fait imprimer. Dans la *Gazette musicale*, des notes anonymes parlent des « malveillances qui ont voulu entraver le concert ». — Et la fidèle *Gazette* couvre de fleurs la compagne de Berlioz :

— « Au dernier concert de M. Berlioz, Mlle Recio... »

Harriett Smithson lit ces réclames.

Quelles scènes, dans le petit appartement de la rue

de Londres; quels éclats!... Elle les montre, ces notes transparentes, accusatrices, à son mari qui ne peut plus nier :

— « Mlle Recio a soupiré le *Pâtre breton* avec une expression mélancolique tout à fait touchante... » Elle, cette aventurière sans talent, cette fille de rien... Et Harriett, dans la *Gazette* même, trouve des offenses plus directes : on la citait, cette femme, parmi les artistes qui « avaient accompagné » son mari!

Et il parle d'un voyage en Allemagne. La *Gazette* l'annonce. Il croit donc qu'il va recommencer à se donner en spectacle avec cette femme!... Harriett saura bien le retenir (le boucler), lui et ses manuscrits, et l'empêcher de lui échapper!...

Fuir Paris, s'évader, tenter une nouvelle vie, Berlioz n'a plus que cette idée, une idée fixe. Que prouvait l'échec de Bruxelles? L'Allemagne, où il a déjà tant d'appuis, ne peut manquer de le bien accueillir. Si seulement il y allait seul, indépendant, sans cette chanteuse vindicative, qui le subjugue, et qu'il ne peut empêcher de chanter... A coup sûr, s'il emmène cette malencontreuse amie, bien des portes se fermeront; et les dépenses seront plus que doublées, lui moins libre, moins utilement actif, sans compter les rivalités de femmes et l'aigreur de Marie... Hélas, n'importe quoi vaudra mieux que cette géhenne où veut le retenir l'ancienne Ophélia. L'obstacle avive le désir. De loin, Berlioz imagine toute l'Allemagne comme une terre promise.

Mais Harriett le surveille, le guette, et l'empêche de faire ses paquets.

Sous le toit conjugal, il feint d'avoir changé d'idée. Il tient son projet secret. Voilà plus d'un mois, la *Gazette musicale* annonçait déjà son départ pour Francfort. Est-ce qu'il est parti?... Non, il ne part plus!

En réalité, gagnant du temps, il endort la défiance de sa femme. Et peu à peu, par petits paquets, il fait sortir de chez lui, à la dérobée, son matériel de concert, partitions et copies séparées. Pour fuir, il attend une sortie d'Harriett et de son fils : que ferait l'enfant, ce frêle petit Louis, déjà inquiet des tiraillements et apeuré par les scènes de violence?...

Enfin, la mère et l'enfant s'absentent... En hâte, « adroitement », il emporte ses derniers paquets de musique et une malle.

Il s'évade.

Pour sa femme, il laissait une lettre explicative.

Pauvre grand artiste, il fuit comme un coupable.

Au vrai, il est rejeté de sa patrie, puisqu'il n'y trouve pas d'auditeurs pour son génie. Il va, poussé par sa nécessité intérieure, vers une vie nomade, vouée à tous les hasards de la route, aux malencontres, à toutes les surprises des choses hâtives, improvisées. Il y va, enchaîné, agrippé par un mauvais compagnon... Un seul jour, Marie Recio lâchera-t-elle prise? Sans cesse va-t-elle l'entourer, lui déjà suspect et isolé, d'une atmosphère de jalousie et d'antipathie, d'aigreur, qui accroîtra le vide autour de lui?...

Et de nouveau voici relâchés, presque rompus, les liens mal renoués avec sa famille : il se retrouve, comme naguère au moment de son mariage, « un paria »...

Cette évasion (début de décembre 1842) marquait les premiers jours de sa quarantième année.

## XV

### PREMIÈRES « CAMPAGNES »

Il fuyait vers Bruxelles.

Libre, maître de lui, enfiévré par un renouveau d'amour, quelle destinée nouvelle, éblouissante!... Rêves de victoires! Dans peu de jours à Francfort, à Weimar, à Leipzig, à Dresde, ou à Munich et à Vienne, à Berlin, à travers ces terres allemandes qui lui semblent le paradis de la musique... Salles toutes prêtes, orchestres disciplinés, auditeurs intelligents, enthousiastes et innombrables!... Rêves enchantés : il s'élançait vers eux, il les saisissait déjà, croyait-il; et d'avance il se grisait de cette ivresse imaginaire.

Blottie contre lui, dans un de ces brutaux wagons des chemins de fer naissants, Marie Recio exultait d'un bonheur rageur. Elle le tient donc, son grand homme. Durant ces heures de crise, il faut qu'elle l'étourdisse : clairvoyant, il pourrait se ressaisir... Mais non, il ne lui échappera pas, fasciné, enchaîné par les sens, et toute autre attache étant rompue!

Peut-il, toutefois, ne pas imaginer une scène déchirante : Harriett, au retour d'une promenade, trouvant l'appartement vide, déserté. Plus de mari; ses manuscrits et ses effets emportés. Mais, bien en vue, une enveloppe, une lettre explicative... Quels cris, quelles larmes!... Pour le pauvre petit Louis, si frêle, quel déchirement! Cœur inquiet, sous sa poitrine d'enfant,

des fibres secrètes se brisent, mystérieusement, les plus profondes : celles qui relient le fils à son père...

La fuite, l'espérance de la victoire, les caresses de la chanteuse à demi espagnole, enivrent Berlioz : demain, et durant plusieurs mois, il va donc faire acclamer son génie! Toute l'œuvre de sa jeunesse romantique, il va la faire revivre, enfin, dans une aurore de gloire!

Ce bonheur, Marie Recio le stimule par le sien. Chanteuse sans engagement, elle va chanter, chanter partout. A chaque concert de son amant, dans chaque ville, elle chantera. Et comme Berlioz est aussi journaliste, comme il ne manquera pas, chaque fois, d'écrire à tous ses amis de la presse, oui, leurs deux triomphes « éclabousseront » les Parisiens ébahis. Au retour, après cette triomphale « campagne », Paris sera conquis!

A Bruxelles, un contretemps. Ils se consument à attendre. Le concert, annoncé, puis remis d'une semaine, puis annoncé de nouveau, ne peut être donné. Comme à Paris, Berlioz est réduit au silence.

Humilié, il presse son départ.

A Mayence, pas moyen de réunir l'orchestre.

Il part pour Francfort-sur-le-Mein : il s'y croit attendu.

Le train n'avance pas!... Et Marie Recio est là, mécontente, acerbe.

Francfort.

Tout est prêt pour la répétition. Les musiciens le fêtent. Mais le chef d'orchestre explique à Berlioz qu'il est venu trop tôt : en ce moment toute la ville est fanatisée par deux petites violonistes, les sœurs Milanollo. Que Berlioz attende le départ des petites violonistes!

Il se console en écoutant le *Fidelio* de Beethoven.

Dans une loge, il aperçoit Hiller, Ferdinand Hiller. Le voilà donc, « ce gros scélérat », l'amoureux de Camille Moke, l'amant paisible (ou avisé) du gracieux Séraphin!... Toute leur jeunesse, en bouffées brûlantes, revient aux deux camarades, et les extravagances, les truculences de 1830... Douze ans, déjà... Ah, l'inaccessible Ophélia, la trombe d'amour, la *Fantastique*... Harriett, tremblante sensitive, avait peur d'épouser un volcan!... Quels souvenirs! Et maintenant, Hiller retrouve l'ancien Hamlet avec une chanteuse espagnole...

Causeries des vieux camarades... Berlioz parle de sa compagne : il voudrait bien s'en débarrasser, mais comment faire? « Marie miaule comme une chatte; et, à tous mes concerts, il faudra qu'elle chante. »

Econduit à Francfort, Berlioz, s'impatientant dans le placide hôtel de la *Grenouille Verte*, ne savait plus dans quelle ville d'Allemagne tenter la fortune. Il désespérait de son voyage... Bruxelles, Mayence, Francfort, trois échecs. Il ne peut pas rentrer sottement à Paris. Et, en Allemagne, où aller?

Il se rabat sur Stuttgart.

Un orchestre, enfin!... Bientôt on répète, et cela s'annonce bien.

Le jour du concert (29 décembre), la moitié des violons se fait excuser, soudain décimée par une épidémie unanime. N'importe! Il dirige la *Fantastique*, *Harold*. L'impression est bonne. — Malheureusement Marie chante.

Aussitôt, lettres aux camarades de Paris :

— « Voulez-vous faire mousser cela dans les journaux de nos amis?... N'oubliez pas de faire reproduire l'article dans les *Débats*, la *Sylphide*, la *Gazette musicale*... »

Aux *Débats,* paraîtra bientôt la note envoyée par Berlioz :

On écrit de Stuttgart :

M. Berlioz vient de donner ici son premier concert avec le plus brillant succès. Le roi de Wurtemberg et la cour y assistaient. Sa Majesté donnait le signal des applaudissements, etc...

Dans la *Sylphide,* cette note deviendra :

... Tous les Princes de la Confédération germanique se disputent le compositeur français... A Stuttgart, il a accompli sa première station artistique. Le roi de Wurtemberg, entouré de toute sa cour, etc...

En réalité, un demi-succès. Les auditeurs, attirés par ce Jeune-France légendaire, par ce « phénomène exotique », avaient été déçus.

Recette insignifiante.

De Stuttgart, où aller? Où trouver une salle, un orchestre, un public, une recette, choses si rares, et partout captées par des confrères qui n'aiment guère à s'en dessaisir? Il a écrit, il écrit encore, dans toutes les directions; il envoie des paquets de lettres; il attend des réponses... Que décider? Et Marie est là, dans cette chambre d'hôtel, exigeante, vindicative, aigrie par ses échecs : quand elle n'écorche plus sa musique, c'est à lui-même qu'elle s'en prend.

Il se ronge d'impatience, d'inquiétude, de colère impuissante. Où ira-t-il? Où ira-t-il? Et à quoi bon : il remarque la froideur avec laquelle le gros public allemand accueille les conceptions les plus colossales de l'immense Beethoven. Il regrette déjà les bourgeois qu'il a laissés à Paris, les sujets et gardes nationaux de Louis-Philippe, ceux mêmes qu'il traitait d' « huîtres ».

Où donc, en Allemagne, trouvera-t-il des auditeurs?

Mais avant, où trouver des musiciens?

Il part en chercher à Carlsruhe.

Là, il y a un orchestre. Mais le théâtre ne sera pas disponible, pour un concert, avant une dizaine de jours : un engagement est pris avec un flûtiste piémontais.

Berlioz ricoche sur Mannheim.

Hélas, au concert de ses œuvres (13 janvier), il entend sa Marie Recio.

Cette fois il perd patience :

— « Plaignez-moi, écrit-il à un ami : Marie a encore voulu chanter... Les premières fois, cela a paru supportable; mais, la dernière!... Et l'idée seule d'une autre cantatrice la révolte!... »

Quant à la musique de Berlioz, elle reçut un accueil que l'on devine à ce qu'il écrit sur Mannheim :

— « On y est tout à fait étranger au mouvement de l'art...; je ne crois pas que la passion de la musique empêche les habitants de dormir. »

Malgré tout, il envoie à Paris des bulletins triomphants. Et les Parisiens peuvent lire dans les feuilles :

— « M. Berlioz poursuit ses succès en Allemagne. A Mannheim ses symphonies ont fait fureur... »

Dépité, dégoûté, et harcelé par la chanteuse, il n'aspirait qu'à fuir, et à se délivrer d'elle. — Sans rompre encore, il se remet en route, avec elle.

Il revient à Francfort-sur-le-Mein... Mal de gorge, fièvre.

Et, dans cette ville qu'il a déjà battue avec Hiller, un mois auparavant, aucun moyen de donner un concert!

Enervé, irrité, obsédé (et malade), il n'y tient plus. Il court à l'hôtel de la poste, et loue une place dans la

diligence, une seule place, pour lui. Quant à Marie, qu'elle s'arrange, qu'elle reste à la *Grenouille Verte*, qu'elle aille à Paris, ou au diable!... Demain, il s'esquivera, lui laissant de l'argent pour le retour, mais aucune indication sur son voyage à lui : elle se lancerait à sa poursuite, et il n'en veut plus, non, il n'en veut plus... Son plan est bon : il vient de réussir, l'autre mois, avec Ophélia...

Et déjà, en hâte, heureux d'un avant-goût de liberté, il fait part aux amis de Paris qu'il est délivré de Marie Recio!

Seul enfin, il arrive à Weimar.

Tout s'annonce bien. On prend jour pour les répétitions et le concert. Et voilà Berlioz remis, guéri, heureux. Il est seul. Il peut aller et venir à sa guise, errer, rêver dans ce Weimar si riche de souvenirs. « Ville littéraire, ville artiste!... Calme, lumineuse, écrit-il, aérée, pleine de paix et de rêverie... Des alentours charmants, de belles eaux, des collines ombreuses, de riantes vallées... »

Il est seul.

Voici le pavillon de Gœthe. Ici venaient s'entretenir Herder, Wieland, Schiller!... Schiller! mais voilà son pauvre réduit avec deux petites fenêtres; c'est là qu'il est mort, le grand poète des « nobles enthousiasmes », mort comme un simple étudiant... Schiller! Schiller!... Les yeux de Berlioz « ne peuvent quitter ces étroites fenêtres, ce toit misérable et noir... Il est une heure du matin, la lune brille. Tout se tait... Peu à peu, sa poitrine se gonfle, son corps entre en vibration; il tremble; écrasé de respect, il s'agenouille auprès de l'humble seuil, et, admirant, aimant, adorant, il répète : Schiller!... Schiller!... Schiller!... »

Marie, le lendemain, rattrape Berlioz.

— « Feux et tonnerres! »

A peine son amant évadé, elle l'avait cherché, furieuse, terrorisant les habitués de la *Grenouille Verte*... Mais cette lettre?... Lettre d'adieu, ou de congé, qui lui brûle les yeux... Où fuit-il?... Nulle indication... Où fuit-il?... Elle court au bureau des départs : à cette époque les voyageurs devaient y inscrire leur nom et leur itinéraire... Elle le dépiste... Berlioz, Weimar... Elle le tient!

Quelle scène, quand elle le surprend, quand elle l'agrippe! Elle le gourmande, son grand homme, sa chose... Elle l'invective... Ah, elle saura le garder, et lui enlever l'envie de recommencer; elle ne fera pas comme cette grosse et molle Smithson, qui l'a laissé filer...

En effet, elle ne le quitte plus d'un pas; elle l'épie, elle le chambre. Toute correspondance, elle l'intercepte.

A Weimar le concert fut satisfaisant pour Berlioz et pour sa délicieuse amie : Marie, par trois fois, chanta. La *Symphonie fantastique* fut bien accueillie. Même la recette fut bonne; et le compositeur envoya deux cents francs à sa femme.

De Weimar à Berlin, Berlioz pouvait passer par Leipzig. Il hésitait... Comment traverser Leipzig sans s'y arrêter, sans profiter du merveilleux orchestre du Gewandhaus? Fallait-il renoncer à se faire consacrer dans la vraie capitale de la polyphonie allemande, dans la citadelle du classicisme musical? Mais aussi, quelle partie aventureuse pour le romantique français!

A Leipzig, le puriste Mendelssohn était alors tout-puissant. Jadis, à Rome, Berlioz l'avait connu et craint.

Près de Mendelssohn et subissant son ascendant, Robert Schumann et Clara Schumann. Dans les *Nouveaux écrits pour la musique,* Schumann, qui un des premiers avait proclamé le génie de Chopin, avait aussi proclamé le génie de Berlioz... Non, Berlioz n'était ni un inconnu ni un indifférent pour les musiciens de Leipzig. Entre eux, qu'avaient-ils dit de lui? Comment le jugeait-on au Gewandhaus, si près de l'École Saint-Thomas, où le vieux cantor Sébastien Bach avait composé tant de fugues?... A Mendelssohn, et sachant lui complaire, Moscheles venait d'écrire sur la musique de Berlioz :

— « Quelle frénésie, genre Porte-Saint-Martin, dans les cuivres! Quel contrepoint barbare! »

— « C'est tout à fait mon avis (avait répondu Mendelssohn)... Son instrumentation est si complètement malpropre et brossée au hasard, qu'on doit se laver les mains lorsqu'on a feuilleté sa partition... »

Mendelssohn était la complaisance même. Pour organiser le festival, il aide Berlioz « comme un frère ». Ils échangent en signe d'affection leurs bâtons de chefs d'orchestre (3 février). Après deux répétitions, l'exécution est irréprochable.

Au concert, peu de public. Succès hésitant... Et Marie Recio chante.

Aussitôt, dans cette ville où se donnaient des concerts symphoniques depuis longtemps — aussitôt s'engagent polémiques et discussions. Que valent le style, l'audace, la fantaisie de Berlioz?

— « Un aventurier de la musique. »

— « Musique à programme, musique à réclame. »

— « Cette musique démoniaque me plaît fort peu, déclare le théoricien Hauptmann... A l'entendre, je crois être dans l'arène d'un cirque, où bondissent des

taureaux ; et tout le temps j'ai peur d'être jeté en l'air, d'un coup de corne... »

En hâte (6 février) Berlioz partit pour Dresde.

Dresde, moins purement musicienne, reprenait l'avantage au théâtre.

En deux concerts, de « formidables » programmes. Hélas, Marie Recio chanta chaque fois.

Du moins les recettes furent assez productives pour qu'il put envoyer cinq cents francs à sa femme. Et même, par lettre (tout en esquissant un sommaire d'article, où il parlait d'une aubade que lui avaient donnée les musiques militaires), il chargea un ami de Paris, Morel, de passer à la maison prendre des nouvelles de Harriett Smithson et du petit Louis :

— « Maintenant, en me répondant, ne me dites pas un mot de M..., car elle m'a couru après et rejoint à Weimar. Je vous raconterai cela. Écrivez-moi *comme si je ne vous écrivais pas cette lettre.* Tous vos renseignements seront censés spontanément venir de vous. »

Clandestinement, ses lettres partaient ; les réponses, interceptées, passaient par la censure de la tyrannique chanteuse. Pour elle, il venait néanmoins d'orchestrer, afin qu'elle s'apaisât en la chantant, une de ses plus belles mélodies, *l'Absence :*

Reviens, reviens, ma bien-aimée...

Paroles qui la flattaient, et humiliaient le fugitif repris : « Reviens, reviens, ma bien-aimée... »

Oh oui, elle était revenue !

— « Métier de galérien ! J'ai été malade et le suis encore : en douze jours, huit répétitions de trois heures et demie chacune, et deux concerts... »

A peine remis, roulant vers Brunswick en diligence, il lui fallut passer la nuit (une des premières nuits de mars, et au nord de l'Allemagne), blotti dans un coupé ouvert à tout vent.

Mais à Brunswick, orchestre « excellentissime ».

Le soir du concert, salle comble. L'enthousiasme est tel qu'on bisse Marie Recio. — Après un fragment de *Roméo*, cataclysme d'applaudissements : les loges, le parterre, la salle entière, crie et frappe des mains ; les archets crépitent sur les violons et sur les basses ; les timbales roulent leur tonnerre, la grosse caisse mugit ; et tous les cuivres, cors, trompettes, trombones, lancent, dans tous les tons, leurs fanfares fracassantes... Soudain, un silence : le maître de chapelle s'avance vers Berlioz, le harangue, et couvre de fleurs le pupitre et la partition de *Roméo*.

Cris, applaudissements, fanfares... Puis banquet de cent cinquante couverts ; toasts, acclamations.

A Hambourg, nouveau succès. — Enthousiasmé, il mande à Paris :

— « Marie a chanté deux romances, et très bien *l'Absence*. » Ainsi, ce qu'elle disait le mieux, c'était : « Reviens, reviens, ma bien-aimée !... »

Dans cette lettre, qui est encore un sommaire de compte rendu, il recommande prudemment à ses camarades de journalisme d'être brefs :

— « J'ai peur que le public parisien ne commence à avoir assez de mes bulletins de la Grande Armée... »

Et lui-même était las de tous ces concerts, si difficiles à organiser, où il avait usé son temps dans les petites capitales, les villes secondaires. Il avait rêvé d'aller à Vienne, Munich, et avait dû y renoncer.

Restait Berlin...

A Berlin, dans la salle de l'Opéra, le concert fut « royalement exécuté » et couvert d'applaudissements.

Mais les critiques se montrèrent réservés, hésitants, laconiques dans leurs éloges mêmes.

Invité à un concert de la cour, Berlioz put approcher le roi de Prusse : le roi promit d'assister au deuxième concert.

Et il y vint, pour entendre *Roméo*.

Marie Recio cependant, retenue dans l'ombre par l'étiquette, n'avait pas chanté aux concerts de son amant. Elle se rattrapa en donnant une soirée spéciale.

Leur séjour à Berlin, durant tout un mois, fut parfaitement heureux. Le Jeune-France était la curiosité sensationnelle, le grand homme à la mode.

— « Hélas! Hélas!... Le voyage touche à sa fin! »

Rentrerait-il au domicile conjugal (31, rue de Londres), dans cet enfer de cris et de scènes alcooliques? Libéré par une évasion, mieux valait garder le bénéfice de la rupture. — Son fils le retenait. Pauvre petit, déjà grandelet, et que le père, le faisant souffrir, aimait plus tendrement encore.

D'Allemagne, Berlioz avait envoyé de l'argent à sa femme. Tous deux, ils s'étaient écrit. Quelles lettres? De reproches, d'aigreurs, ou d'oubli des injures?... Elles ont disparu. Mais d'après d'autres lettres de Berlioz, on peut croire que les deux époux, las l'un de l'autre, longtemps fatigués des tiraillements et des luttes qui avaient précédé leur rupture, trouvaient quelque soulagement à ne plus vivre ensemble.

Restait l'enfant, ce lien qu'on ne supprime pas.

Ils convinrent qu'ils continueraient à se voir; Berlioz subviendrait aux charges de la maison : c'était une séparation à l'amiable.

Dès lors, l'ancien amoureux « volcanique » conçut pour sa femme, qui devenait lointaine, une sorte d'amitié fraternelle. Très souvent, et fort volontiers, il

passait s'informer de sa santé et lui tenir compagnie. Il continuait même à se faire adresser sa correspondance chez elle. Pour les étrangers, pour le monde, il semblait encore y habiter.

Sa vie était ailleurs : la chanteuse ne lâchait pas son Hector, toujours prêt à s'ébrouer, surtout à Paris. Et la mère de la chanteuse, cette bonne Mme Martin-Sotera de Villas, entourait leur Hector de ses prévenances et de son charabia franco-espagnol. Elle le soignait, elle le logeait, elle le couvait : appartement pris au nom de la bonne dame, linge et meubles à elle... Si bien que Berlioz, brimé par Marie et englué par la mère de Marie, avait à payer tous les frais du faux ménage, plus une pension trimestrielle à sa dévouée belle-mère (cent soixante-quinze francs à chaque terme), — pension représentant la location du mobilier de la bonne dame.

Tout explorateur qui rentre s'étonne que son retour ne passionne pas la capitale. Pendant cinq mois, après chaque concert, et pour qu'ils fissent le tour des journaux amis, Berlioz avait envoyé ses « bulletins de la Grande Armée ». Et voilà, malgré les *Débats*, la *Gazette musicale*, la *France musicale* et la *Sylphide*, tous fidèles, — voilà l'effet produit! On ne parle pas de lui, ou on le raille!

Heures tristes, pour un romantique qui revient « d'une marche triomphale ».

1843! Le romantisme est mort. Il y a trois mois, chute des *Burgraves*. Treize ans seulement après la « Bataille d'*Hernani* ». Où sont les bandes d'antan? Chevelus, merveilleux, bousingots, Jeune-France au regard dantesque sous un vaste feutre imité de Franz Hals, où sont-ils? Notaires, fonctionnaires, hommes d'affaires, gardes nationaux, ils sont morts pour l'art, et nulles recrues ne les remplacent.

Finie, consumée, la resplendissante flambade de 1830. L'audace, la passion, la couleur, le galbe et la truculence deviennent suspects. On recherche les qualités moyennes, honnêtes, de tout repos, — bourgeoises : on est mûr pour applaudir la *Lucrèce* de Ponsard. On devient poncif, pompier, faux toupet et juste-milieu.

Berlioz, à son retour, se sent dépaysé. Au départ, il n'avait pas le public pour lui : maintenant, aura-t-il encore ses quelque trois ou quatre cents fidèles!

Que faire? Que faire?

Des feuilletons. Encore des feuilletons...

Travaux forcés de la chronique musicale! Mais c'est un gagne-pain assuré; c'est aussi, par la publicité dont le chroniqueur dispose, une « position armée ». On ne le piétine pas : les colonnes de son feuilleton servent d'étais à sa musique ou du moins à sa personne. Les *Débats* sont encore le journal officieux de Louis-Philippe; leur influence est toute-puissante; ils ouvrent les Bureaux des ministères; et même, par les ramifications politiques, ils viennent de lui faciliter bien des contacts à l'étranger. Par ses chroniques, le musicien-journaliste reste en relations avec tout le monde, et en relations utiles, efficaces, agissantes, car tout le monde doit compter avec un journaliste en vue et avec un journal influent.

Cet ascendant, cet entregent, sa maîtresse les utilise pour elle : Berlioz ne devrait-il pas la faire engager à l'Opéra-Comique?... Chose malaisée. Les débuts de Marie Recio, à l'Opéra, l'avaient rendue presque impossible à Paris.

N'importe. Elle harcèle Berlioz. Il s'entremet, se compromet... Et, le 18 août, son amie débute à l'Opéra-Comique.

Même insuccès qu'à l'Opéra, voilà deux ans. Ber-

lioz n'ose plus faire imprimer quoi que ce soit à la *Gazette musicale,* ni aux *Débats,* pour couvrir un tel échec. Marie, d'ailleurs, ne tient qu'un tout petit rôle, le dernier de l'affiche... Mais tel journal ne manque pas de constater :

— « Apparition malencontreuse !... Il faut de l'aplomb; pas tant n'en faut !... On dit Mlle Recio (est-ce bien là son nom?), élève de M. Berlioz. Il en est bien capable ! »

On constatait qu'elle n'était ni « chanteuse, ni comédienne ». Pourquoi l'engager? « Il n'y a rien à en faire. »

Nouveaux soucis pour Berlioz, aigreurs et récriminations. Sa femme, l'ancienne tragédienne, que ne lui dit-elle pas de cette chanteuse dont personne ne veut, sauf lui?... Sa maîtresse, elle le harcèle : il ne peut donc rien, lui journaliste, pour la défendre! Qu'il écrive, qu'il fasse écrire ses amis !... Car elle s'obstine, elle veut continuer ses débuts, elle ira tant qu'elle le pourra...

Où fuir?...

Et à quoi bon composer?... Toute musique de lui, suspect, manquerait d'auditeurs.

Pour briser ce cercle d'indifférence, une occasion se présente : l'Association des Artistes-Musiciens annonce un festival... Berlioz obtient de le diriger.

Courses, lettres, visites... Échos à faire passer dans la presse... Cette armée musicale, désagrégée chaque jour par mille jalousies, comment la recruter, la retenir? Où répétera-t-on? Où aura lieu le concert? Aux Italiens, à l'Opéra?...

Trois mois durant, les annonces se contredisent, d'une semaine à l'autre.

Chaque jour tout s'écroule. C'est à désespérer

Berlioz ne lâche pas pied : on verra bien si le mot *impossible* est français!

En relations avec tous pour le festival, il combine un concert de ses œuvres, pour novembre, au Conservatoire.

Une chose l'inquiétait : décidément, on le « blaguait ». — Ses « bulletins de la Grande Armée », puis dans les *Débats* le récit détaillé de ses triomphes (et raconté par lui-même!) aiguisaient les mauvaises langues.

Le concert fut un succès. « Auditoire nombreux et illustre : on y remarquait Meyerbeer et Spontini... » Une surprise : la recette laisse un bénéfice de 500 francs.

Comptes rendus excellents. — Et dans un article écrit par un ami, on voit à quoi tendait ce grand effort de la presse :

— « La direction de l'orchestre de l'Opéra ne saurait appartenir à un chef plus digne. »

Le bâton directeur à l'Opéra, une « dictature musicale » : Berlioz revenait à son rêve de naguère. Or, maintenant, par le festival qu'il prépare, il assiège l'Opéra. Les musiciens sont avec lui : le festival est pour leur caisse de retraite.

De jour en jour, à l'Opéra, on dresse des obstacles, on remet... Prétextes, faux-fuyants... On use l'agressive ténacité de Berlioz. On suscite des rivalités de chanteurs. Impossible d'arrêter un programme...

Tout un mois, encore, durèrent les négociations et les tiraillements, les intrigues...

Mais enfin Berlioz fut évincé.

Ses chances pour saisir le bâton directeur, occuper une place stable, utile à sa musique, et assez bien rétribuée (six mille francs au principal), étaient de nouveau ruinées.

— « Plus l'artiste est artiste, et plus il doit souffrir. »

L'Exposition des Produits de l'Industrie venait de s'ouvrir (mai 1844). Berlioz projetait de faire, lui aussi, son « exposition musicale ».

La musique, seule, attirerait-elle le public?

Il avait combiné, avec des camarades, un ensemble de fêtes : « un festival en trois journées : un concert, un bal, et un banquet d'industriels exposants; l'idée de faire, après le concert, danser, manger et boire, rapporterait sans doute beaucoup d'argent. »

Le préfet de police eut peur de cet immense banquet populaire : comment, dans les Champs-Elysées, à deux pas de la résidence royale des Tuileries!... Il interdit le tout, banquet, bal et concert.

Berlioz, de se retourner. Il convainc Armand Bertin ; celui-ci persuade le ministre de l'Intérieur : le préfet s'incline. — Donc, pour clôturer l'Exposition, Berlioz, devant un peuple d'auditeurs, tiendra sous sa baguette une armée d'exécutants.

Il en viendra de Rouen, d'Orléans, de Versailles, de Lyon, de Lille. Pour les avoir, combien de lettres à écrire, et de détails à donner!... A Paris même, que de rendez-vous, de démarches... Les compositeurs qui veulent être joués et qui se froissent (comme Halévy) ; les éditeurs à contenter; l'impression des billets, des programmes, des affiches; le service des gardes municipaux, dont il faut convenir avec la préfecture; les communiqués à la presse; les chanteurs dont on veut avoir le nom, qui promettent, hésitent, refusent; un tel chantera si tel autre ne chante pas... L'orchestre et les chœurs de l'Opéra, ceux du Conservatoire, viendront-ils?... Faudra-t-il se rabattre sur des remplaçants, sur des élèves?... Et alors, comment cela marchera-t-il?

Très grosse partie : les frais engagés étaient énormes.

La veille du festival, répétition générale (31 juillet). Un désastre. Rien n'est prêt ; on ne s'entend pas même parler. Cris, coups de marteaux, claquements de fouets, chevaux qui hennissent, jurons des charretiers, c'est un vacarme assourdissant. Dans cette vaste *Salle des Machines,* au centre, charpentiers, menuisiers, planchéieurs, assemblent et clouent des ais robustes et des traverses pour supporter l'estrade de l'orchestre ; et tout autour, on démonte, on enlève les machines, on les soulève sur des crics, on les charroie... Et les mille exécutants sont là, qui attendent, et aussi le public privilégié, les journalistes... Coûte que coûte Berlioz conduit la répétition.

Sa mesure, sept autres chefs la répètent, les yeux fixés sur son bras. Et voilà que peu à peu, unifiée par ces guides qu'une seule volonté anime, cette armée sonore triomphe des autres bruits. Au milieu d'elle, Berlioz « sent diminuer l'oppression de sa poitrine ».

La répétition finie, ses amis l'entourent : il faut refaire l'estrade, disent-ils ; le chœur étouffe l'orchestre... La refaire ? Quand ? Cette nuit ?... Qu'on s'y mette tout de suite, qu'on abaisse le plancher des choristes, et qu'on remonte les derniers gradins de l'orchestre !

Il saute en cabriolet : où en est la vente des billets ? Il ricoche d'un marchand de musique à l'autre... Triste total ; à peine la moitié des frais !... Et les frais ont monté sans cesse et en voici de nouveaux : pour les affiches, 600 francs de timbre, et 1 232 francs pour la garde et les pompiers !

Quelle nuit !... Mais il n'y a plus à reculer.

Le 1er août, une heure avant le concert, Berlioz n'ose pas se livrer à sa joie : les voitures, toutes les voitures se dirigent vers le Festival. Est-ce possible ?...

La foule envahit, inonde la Salle des Machines.

Et les mains sont « armées de billets ».

La recette fut de trente-sept mille francs.

Le dimanche suivant (4 août), la curiosité parisienne étant déjà satisfaite, le bal-concert fit peu d'argent. Tout payé, il resta huit cents francs à Berlioz. Mais Mgr le duc de Montpensier, fils du roi, « pour témoigner à l'illustre artiste sa haute satisfaction d'avoir assisté au festival, lui fit envoyer un magnifique vase de porcelaine » (Journaux).

Epuisé de fatigue, fiévreux, « jaune comme un vieux parchemin », Berlioz aurait eu besoin de fuir Paris, et de se mettre au calme. Impossible. Pour régler le festival, un réseau d'affaires le retient.

Intoxiqué par un long surmenage, il tombe malade. Une fièvre typhoïde?... Le médecin la redoute. Il prescrit le repos, fait une large saignée...

Quelques jours plus tard, Berlioz partait

Nice.

Siestes au soleil; escalades des alpines rocheuses, d'où la mer semble violette dans les échancrures des pins parasols... Rêves... Souvenirs... Sur cette côte sarde, pensionnaire évadé de la villa Médicis... Treize ans, déjà... Ses plus belles, ses plus fécondes années, tout le jaillissement de ses forces vives... Et pour quel résultat?

Treize ans... Rien n'a changé dans ce décor impassible; mais le cœur n'est plus celui d'autrefois. Sous le même nom, presque un autre homme. La solitude, qu'il supportait mal jadis, lui devient une torture. Le calme, le silence, le double infini lumineux de la mer et du ciel, il s'enivre de se fondre en eux : aussitôt, une peur l'étreint. Le néant, le néant; l'hallucinante idée que tout n'est que mirage; l'universelle présence de la mort... Ah! combien son âme trépidante, affolée aux secousses de ses passions, anémiée, surmenée,

nourrie des viandes creuses de la vanité et de la gloire, se trouve malade et s'effraie d'elle-même, quand elle est seule, seule devant elle seule!... A Nice, plus d'activité, plus d'agitations où elle se trompe, où elle se fuie elle-même. Alors, elle se retrouve, et ne découvre que son mal d'être seule :

— « Je suis tenté de crier, d'appeler à mon aide... Ah, cruelle maladie (morale, nerveuse, imaginaire, tout ce qu'on voudra), que j'appellerai le *mal de l'isolement,* et qui me tuera quelque jour... »

Au retour, remontant la vallée du Rhône, s'arrêterait-il à Vienne, pour voir la sœur qu'il aimait, l'affectueuse Adèle Suat?... « Séparé » de sa femme, quelles explications l'attendaient? Et Marie, que dirait-elle de cette remise en contact avec la famille?...

Des bords du Rhône, vers Saint-Rambert, il put reconnaître ces profils de montagnes, cette masse bleutée de la Grande-Chartreuse, qu'il avait vus si longtemps, enfant, de la Côte-Saint-André. Là-bas, Grenoble, l'aigre et littéraire Nanci Pal et le juge Pal... Et, entre les montagnes et le voyageur, tout près, au village natal, son vieux père, malade, faiblissant, s'éteignant, seul... Depuis le retour d'Italie, Berlioz ne l'avait pas revu... Et il n'avait pas encore vu la tombe de sa mère.

Sans s'arrêter, il revint (mi-septembre) à Paris.

L'effet du festival avait été prodigieux et durait encore parmi les musiciens. Comme organisateur de concerts, comme chef, comme entraîneur d'hommes, la maîtrise de Berlioz était incontestée.

Franconi, l'artiste équestre, directeur du Cirque Olympique, subit cet ascendant. Adolphe Franconi, enthousiaste, généreux, entreprenant, soupeur joyeux qui connaissait tout ce qui fréquentait Tortoni, trouva que ce serait très parisien, très crâne, très *dandy* (et

sans doute très productif), de mettre son cirque à la disposition de ce brillant maëstro. Il avança l'argent, ou il trouva des aides. En tout cas, Berlioz n'avait qu'à fournir son nom, son activité : si l'affaire réussissait, il toucherait une part de bénéfices ; quant aux pertes, il n'en serait pas responsable.

Au Cirque Olympique, Berlioz fait répéter ses recrues (janvier 1845). Cet orchestre n'est guère celui qu'il souhaitait. Répétitions pénibles, longues, énervantes, et sans bon résultat. Pour l'acoustique, le local ne vaut rien.

Mais les engagements sont pris, les frais courent, les envieux ou les adversaires attendent en souriant : coûte que coûte, il faut aller jusqu'au bout.

Grand effort de publicité.

Tous les camarades donnent.

Les satiriques, aussi, lancent leur note. — *Le Charivari,* avec des goguenarderies barbelées d'épigrammes, publie une lithographie représentant le concert : au premier plan, des chefs arabes « venus en France pour tout voir et tout entendre », se tordaient de douleur dans leurs burnous, se bouchant les oreilles et ouvrant des bouches d'étranglés ; dans le fond, parmi un orchestre de trompettes et de cymbales, la maigre silhouette de Berlioz se dressait, cambrant la taille, les basques de l'habit et la crinière soulevés par un vent de tempête...

Vraiment, tout bien pesé, quelle situation pleine de menaces ! Objet de curiosité, d'enthousiasme ou de dérision. Ses camarades, stimulés par lui, le portent au pinacle ; là, d'autres le criblent de flèches... Tombera-t-il ? Résistera-t-il ?

Après les deux premiers concerts, Berlioz et Franconi pouvaient déjà juger la partie perdue. De gros frais, et peu de recette ; une admirable publicité, et

pas de public... Irrité, impatient, malade, il ne pouvait presque rien tirer de cet orchestre improvisé, répétant et jouant dans une salle déplorable.

Le déficit des quatre festivals, par bonheur, ne l'atteignait pas. Mais « ce fut une mauvaise affaire pour Franconi ».

L'échec moral, ces festivals de Berlioz donnés à demi-salle, c'est Paris perdu, perdu peut-être pour jamais...

Et la gêne, et des tracas domestiques. Marie, il ne l'a pas fait chanter aux quatre festivals du Cirque. Pour l'apaiser, il a dû, grâce à l'ascendant du feuilleton, la faire prendre dans des concerts de professeurs ou de virtuoses peu connus : le chroniqueur les dédommageait par un entrefilet dans les *Débats*.

Et son fils l'inquiétait : malingre, mal élevé par l'apathique Harriett. Mais Berlioz, dans son ménage espagnol, peut-il prendre l'enfant de l'autre?

Et à Paris, rien à tenter, ni au concert ni au théâtre. Tout lui est fermé. Monde injuste et stupide, voué aux camelotiers. Vingt ans de travail et de luttes; des œuvres qu'il sent vivantes; — et tout cela pour rien! Ses symphonies où il a mis toute sa vie et tout son cœur vont être condamnées au silence, et mourir lentement, pourrir dans leurs cartons! Son génie, sa force créatrice, son besoin d'expansion, claquemurés dans un *in pace* définitif!...

Il étouffait de rage. L'accablement qui suit un long surmenage, la fièvre d'une inaction impuissante, le dégoût de soi et des autres, la haine de tout, le désespoir de l'avenir...

Il fallut le saigner.

On le saigna même plusieurs fois.

— « Berlioz, lui déclara le médecin, vous êtes malade de colère plus que de fatigue. »

A Bonn, cependant, les célébrités musicales de l'Europe étaient conviées pour inaugurer la statue de Beethoven. Grâce à l'infatigable Liszt qui bataillait depuis des années pour réunir l'argent, la statue, enfin, avait pu être élevée.

Berlioz accourt (début d'août), envoyé par les *Débats*.

Trois jours entiers, il se grise de l'âme de Beethoven.

Ivresse de l'art..., émotions débordantes..., passion respectueuse... Sur les ailes de la musique, Beethoven l'emporte jusqu'aux plus hautes régions de la pensée et du rêve : — « Quel peintre de la nature... ; et comme il parle de Dieu !... Ah, toutes les âmes intelligentes et sensibles tendent vers Beethoven comme vers un bienfaiteur et un ami. »

Un ami, un conseiller, un initiateur, un maître, — un « confident » ... Et Berlioz se sentait exhaussé par Beethoven, illuminé, transfiguré.

Il fuit, dans la solitude, de l'autre côté du Rhin, à Kœnigswinter.

Trop d'émotions. Trois jours de chefs-d'œuvre écrasants. Il a besoin de repos, de silence, de calme, pour rêver, méditer, pour se retrouver lui-même.

Seul, il ne peut pas être seul : Beethoven est près de lui, invisible, présent, l'enlaçant avec les voix magiques, vivantes, de tout son œuvre... Ici, dans ce vallon souriant sous le soleil d'été, Beethoven est venu ; sous cet arbre, où s'assied Berlioz, Beethoven a pu s'asseoir, et tirant de sa longue redingote un *carnet d'esquisses*, il a noté peut-être une de ses divines mélodies !...

Alors, durant ces quelques jours dans la campagne de Kœnigswinter, durant ces rêveries dans l'idéal sillage de Beethoven, il se fit en Berlioz un travail profond.

« Foudroyé » par Beethoven en 1827, il vient encore d'être foudroyé, mais d'une autre manière. Depuis des années, l'œuvre lui est devenue familière, intime; elle s'est incorporée à lui, assimilée à son esprit et à son cœur. Et cette œuvre, soudain, l'enveloppe dans sa magie.

Pensées plus graves, méditations mélancoliques et attristées. Ses propres luttes d'artiste, ses enthousiasmes, ses déboires, toute sa destinée douloureuse et tragique, il les compare à la destinée de Beethoven. Pure et sévère figure, elle passe près de lui, vivante exhortation, ou muet reproche... Héroïque et familier Beethoven... « Plus un artiste est artiste, et plus il doit souffrir... » Mais Berlioz (qui vient d'écrire cette phrase sincère) ne sait pas souffrir. Pourtant, combien il souffre, combien il devra souffrir encore, s'il veut remplir toute sa destinée d'artiste créateur... Grandes et fortifiantes méditations; romanesque et poignant *sursum corda*... Berlioz s'abandonne, se confie à Beethoven; devant ce maître, et avec lui, il examine sa vie et sa conscience.

Quarante-deux ans; l'âge de la pleine maturité... Hélas, depuis *Roméo,* en six ans, qu'a-t-il fait?... Rien, rien qui soit digne de lui. A part le premier morceau de la *Symphonie funèbre,* rien... Articles, arrangements et réorchestrations, romances, concerts, tournées musicales, festivals... Il n'est plus artiste; rien que du « métier ».

Chroniqueur, impresario, chef d'orchestre, il n'est plus compositeur... Par sa faute, par l'entraînement des circonstances? N'importe, les années passent... Certains jours, dégoûté de tout, il se « sent vieux de cent dix ans »; d'autres jours, plus calme, ou secoué par une émotion réconfortante, il se sent tel qu'il est vraiment, à la fois jeune et mûr, en pleine force

d'homme et maître de tout son génie. — Heures peut-être uniques, et il ne les saisit pas !

Un sujet, déjà, l'obsédait.

Pour un récent concert, il venait de relire une de ses *Huit Scènes de Faust,* écrites dès 1828... « Faust, (s'écriait-il naguère), le muet confident, l'explicateur de ma vie!... » Quel autre personnage, mieux que Faust, lui permettrait d'exprimer ses sentiments propres et d'animer une œuvre avec son âme même? Douceur de rêver parmi la campagne; dégoût des hommes; extases d'amour; invocation à la nature...

Mais quelle forme donner à ce *Faust,* à *son Faust?*

Il y rêve, il y pense, il hésite, « il rumine un plan »...

Vers le 17 août (1845), il quitta sa « chaumière », sa retraite intellectuelle de Kœnigswinter et revint à Paris.

Tout de suite, il se met à la *Damnation de Faust.*

## XVI

### LA « DAMNATION DE FAUST »

— « L'Opéra est dans la folie, écrit Berlioz dès son retour; l'Opéra est dans la butorderie, dans le crétinisme jusqu'aux oreilles, jusqu'à la pointe de ses longues oreilles... »

C'était dans une lettre. — Dans ses articles, même violence, ou peu s'en faut.

Vraiment, ce ne pouvait être pour l'Opéra qu'il utiliserait dans une œuvre nouvelle sa belle ardeur de créer : l'étincelle reçue à Bonn, au contact de Beethoven, le fluide céleste irait-il se neutraliser, s'enliser, dans cette sentine de la mauvaise musique?

Dégoûté par le théâtre et ramené (un peu malgré lui) à la musique de concert, il reprend son idée « longtemps ruminée » : ses *Huit Scènes de Faust* publiées avant 1830, pourquoi ne pas les compléter pour en faire une sorte d'oratorio de concert?

Comme plan, le plan même du *premier Faust*, c'est-à-dire une libre suite de tableaux autour de l'*épisode de Marguerite*. Pour Gœthe, le docteur Faust avait été une sorte de pseudonyme : Berlioz reprend un tel personnage si commode et si prêt à tous les lyrismes, et il le charge d'être son interprète. Ainsi Faust, équivalent littéraire de Gœthe, va devenir l'équivalent musical de Berlioz. Et chacun de ces Faust vivra, parce qu'il ressemble à son créateur même.

L'automne passait. Déjà Berlioz avait écrit plusieurs scènes de son livret, et déjà il devait même avoir esquissé, à tout le moins, la *Marche hongroise,* la « Marche de Rackoczy ».

Cependant, dans ses deux ménages et bien que sa maîtresse fût une femme d'ordre, l'argent manquait.

Seule, une nouvelle « campagne » de concerts, à l'étranger, pourrait être productive. A Bonn, en août, il avait retrouvé maintes connaissances utiles, musiciens ou journalistes de tous pays. Donc, à Paris, pressé par le besoin, impatient de profiter de ses avantages, il tâchait, par lettres, d'organiser son itinéraire à travers l'Autriche et d'obtenir des conditions convenables.

Avant de partir, pour remonter sa garde-robe, il fut obligé de *faire des billets* à son tailleur. On ne lui accordait pas de crédit sans un papier : encore était-il à très courte échéance.

Mais à Breslau, à Vienne, à Prague, sa musique allait triompher. Quelle joie! quels espoirs!... Et il portait en lui la *Damnation de Faust :* elle allait naître dans une tempête d'applaudissements...

Marie Recio, hélas, partait avec lui.

Le voyage commence mal.

A peine en route, il faut s'arrêter à Nancy : Berlioz souffre d'une violente douleur de côté.

A Ratisbonne, nouvel arrêt, pendant plusieurs jours. Attente, hésitations. Et Marie est là, maugréant...

Lui, il rêve à son *Faust.*

Enfin, c'est Vienne (2 novembre).

Berlioz est enchanté. Il fait ses visites; on l'accueille bien; on lui présente des albums où il laisse des autographes...

Il donne trois concerts de ses œuvres.

Tout de suite, parmi les auditeurs, les musiciens et dans la presse, des discussions violentes. — Mais aux amis de Paris, aux camarades de journalisme, quelles missives!

— « Succès ébouriffant!... On fait ici jusqu'à des pâtés qui portent mon nom!... Tu peux écrire une réclame où tu parleras de Vienne... »

Donc, dans la presse parisienne, les notes recommencent, les « bulletins de la Grande Armée ».

Lui, cependant, malgré ses répétitions, malgré ses concerts, malgré ceux des autres où il doit se montrer, malgré les mille dérangements et préparatifs d'un artiste à la mode et qui n'a pas de secrétaire, il écrit plus de lettres qu'un ministre. Son tailleur, il ne l'oublie pas : le billet souscrit va bientôt venir à échéance...

Marie Recio, soupçonneuse, aigrie de ne pas chanter, chambrant son grand homme, continuait de surveiller cette correspondance trop active, inquiétante. « Radieuse de tout ce tapage » (proclamait-il), elle ne désarmait pourtant pas. Tantôt elle interceptait les lettres à l'arrivée; tantôt, les relisant au départ, elle dictait tel ou tel post-scriptum, ou même, en cachette de Berlioz, elle glissait, dans les enveloppes partantes, des commentaires de sa façon :

— « Je vous écris ces quelques mots sans rien dire à Hector, mais je veux que vous sachiez comment s'est conduit *David* pour le *remercier*... »

Et sur le compositeur Félicien David, voilà Marie qui répand des insinuations :

— « David se conduit comme un homme sans cœur..., il cherche à monter sur les talons d'Hector..., la presse entière lui a été contraire... »

Et la chanteuse qui ne chante plus demande qu'on répète tout cela aux camarades de journalisme :

— « Je serais bien contente si on en faisait dire quelques mots. »

Aimable compagne : elle pénètre son captif, continûment, d'une aigreur superflue et néfaste.

Alors, qu'importe? L'ardent lutteur, heureux, transfiguré, se repait de son triomphe : son *Roméo* tout entier, on le monte avec soin, avec amour. Chaque jour, les chœurs répètent, et aussi un immense orchestre, un orchestre « doublé ».

Pendant ces deux mois passés à Vienne, stimulé par son succès, fortifié par les effluves de joie qu'il respirait dans cette ville musicienne, gaie, voluptueuse, il reprit ses *Huit Scènes de Faust* et en tira plusieurs épisodes pour la *Damnation*.

De Vienne, irait-il à Prague? Il hésitait. Son succès « ébouriffant » était-il si solide? Tout ce « tapage », habilement préparé (et en partie par lui-même), pouvait-il l'étourdir longtemps? Les salles « tremblaient d'applaudissements », mais le lendemain on le discutait, on le traitait « d'excentrique », de « maniaque », ou de « toqué » : — « M. Berlioz est une sorte de levain spirituel qui met en fermentation tous les esprits... M. Berlioz est un tremblement de terre musical. »

De fait, ses ennemis de Vienne, par leurs violences mêmes, venaient de lui ouvrir, de lui livrer Prague. Villes rivales : Vienne le discute, Prague l'adopte. Avant même qu'il arrive, un enthousiaste, le docteur Ambros, rompt des lances, dans la presse de Prague, en son honneur.

Prague.

Accueil délirant. Le docteur Ambros s'empresse, s'entremet; chaque matin il vient chercher l'illustre voyageur à l'hôtel de l'*Étoile Bleue;* il pilote Berlioz et Marie Recio, il est tout au bonheur de con-

templer (croit-il) l'héroïne de la *Fantastique;* et le voilà qui félicite cette récente maîtresse d'avoir inspiré, jadis, *l'idée fixe*... Furieux de cette confusion, Berlioz intervient; « avec un regard menaçant », il arrête toute explication :

— « C'est ma seconde femme...; miss Smithson est morte! »

Et Hanslick, l'esthéticien, traduit au docteur Ambros la réponse de Berlioz :

— « La première Mme Berlioz est morte. »

Marie Recio, en effet, était présentée par lui comme « sa femme ». Ainsi, à un Allemand qui ne connaît que Marie Recio, il écrit (21 janvier) : « Ma femme se rappelle à votre souvenir. »

Impérieuse Marie; son ton de commandement ne tarde pas à dérouter les Pragois qui voient Berlioz dans l'intimité. Lui, « l'homme aux désirs de lion, le héros au regard d'aigle », il plie sous les caprices de l'acariâtre Espagnole! — Tous deux, les avez-vous vus, à l'hôtel de l'*Étoile Bleue?* Cette belle fille, orgueilleuse et vaine, lui commande :

— « Hector, ma mantille!... Hector, mes gants!... »

Et Berlioz, amoureux tremblant, apporte les gants, et il pose la mantille sur les chères épaules!... Il lui obéit même pour organiser les concerts : c'est elle qui réduit le cachet des musiciens, elle qui diminue leur nombre, elle qui vérifie tous les comptes :

— « C'est un bonheur pour Hector que je sois sa femme », assure-t-elle quand elle vérifie les additions.

Le charme de Berlioz rachète tout. Aimable puisqu'on le fête, il parle, il raconte des anecdotes, il séduit par son entrain méridional et sa facilité de parole; il se montre spirituel, il jure, il fait des mots, il étourdit ses admirateurs tchèques par un papillotage de chroniqueur boulevardier. Et aussi, comme il

s'anime, comme il vibre, enthousiaste, frémissant, possédé par le démon sacré de l'art : artiste, on le sent « artiste jusqu'au bout des ongles ». Et quoi qu'on dise, quoi même qu'il fasse, on le sent tout entier à son art : impulsif, ardent, plein de confiance, et jamais satisfait, il apparaît comme un chevalier de l'idéal, lancé à la poursuite de sa chimère.

Deux concerts, deux triomphes.

— « Le public (mande aussitôt Berlioz aux camarades de Paris) s'est enflammé comme un baril de poudre ; on me traite ici en fétiche, en lama, en manitou... C'est de l'adoration... Vois s'il y a moyen d'infliger quelques mots à quelque grand journal... »

Nouveau concert, nouveau triomphe.

On veut le retenir, on lui demande d'autres concerts. Impossible : à Budapest, on l'attend... Tout ce qu'il peut faire pour ces chers Pragois, c'est de revenir, mais à une condition : qu'on étudie son *Roméo* en entier.

Pesth (Budapest, 6 février).

Il fait afficher la *Marche de Rakoczy,* « chant de guerre des Hongrois ». Toutes les imaginations, aussitôt, « de fermenter nationalement »...! « On craignait une profanation » (écrit-il).

Pour le concert, une salle pleine, débordante, houleuse, peut-être hostile. Comment recevra-t-on cette *Marche* changée en bataille? Au moment de lever la baguette qui va déchaîner l'ouragan sonore, il a peur : une crispation lui étreint la gorge... Il commence... Derrière lui, pas un murmure, mais un silence froid, figé, plein de menaces : ce début, *piano,* inquiète et déroute les Hongrois... Mais voici le *crescendo,* la course frissonnante, la chevauchée qui se précipite... Rumeurs de combats... « Une note sourde de grosse caisse, comme prolongée par l'écho, roule, telle qu'un

lointain coup de canon... » Alors les Hongrois commencent à s'agiter... Le *crescendo* peu à peu se magnifie : la salle fermente, bouillonne et gronde... « Au *fortissimo* si longtemps contenu, des cris, des trépignements inouïs ébranlent les murs... » Les cheveux de Berlioz « se hérissent » ; il a le « frisson de la terreur » :

— « Adieu, la péroraison de mon morceau : la tempête de l'orchestre est incapable de lutter avec l'éruption de ce volcan ! »

On dut recommencer... Les Hongrois ne purent se contenir que « deux ou trois secondes de plus ».

Qu'eût-ce été, s'ils avaient « entendu la *coda* » !

Un tel succès renseigna Berlioz sur la puissance « entraînante » de cette *Marche hongroise* ainsi convertie en épopée orchestrale. Quel morceau irrésistible à la fin d'un acte, ou à la péroraison de quelque partie de « légende dramatique » ! Mais comment l'introduire dans ce *Faust* qu'il esquisse?... Toutefois Faust, héros imaginaire, sorte de paladin du désir, pourrait bien être conduit par son inquiétude et son besoin de nouveauté jusqu'en Hongrie : donc, il pourrait entendre une marche hongroise... C'est à ce parti que Berlioz s'arrêtera bientôt. Et, pour amener cette *marche,* il écrira quelques lignes de récitatif.

A Breslau, l'orchestre n'est guère bon, et Berlioz se désintéresse presque de son concert. Mais *Faust,* il y « travaille avec fureur ». L'esquisse avance : il n'est pas loin, dans son enthousiasme, de la croire bientôt achevée.

Il revient à Prague, et « reconcerte ».

Un soir, grand souper *Aux Trois Tilleuls,* offert par les musiciens ; toasts, vivats : Liszt fait un discours enflammé : il appelle son camarade « un cratère de génie ».

Après ce discours, « qui avait duré au moins un quart d'heure », Liszt ne voulait plus rentrer se coucher. Il voulait absolument se battre « avec un Bohême qui avait mieux bu que lui ». Il voulait « se battre au pistolet, à deux pas » !

A Brunswick, concert brillant et productif.

Quelques jours après, Berlioz et Marie Recio (fin avril 1846) étaient de retour à Paris.

De la *Damnation,* que lui restait-il à faire? Sur vingt morceaux, les *Huit Scènes* (l'une dédoublée) en fournissaient neuf, presque sans corrections. Mais l'orchestration des parties nouvelles était seulement indiquée sur ses carnets d'esquisses. « Préoccupé de ses concerts », avait-il eu le temps, en voyage, de réaliser tout l'échantillonnage des sonorités et de couvrir de hautes pages de partition ?

A Paris, le tourbillon le reprend, comme toujours. Berlioz travaillait à la *Damnation* comme il pouvait, n'importe où, partout : chez lui, près de Marie, — ou en visite près d'Harriett, — ou au café, ou dans le jardin des Tuileries...

Par bonheur, il se retira quelque temps chez un ami, le duc de Montville. Là, près de Rouen, au calme, loin de ses deux ménages, il put écrire le duo d'amour :

*Ange adoré, dont la céleste image...*

Il se mit aussi à « polir les diverses parties, à les fondre ». Elles s'étaient présentées à lui par bribes, et « dans l'ordre le plus imprévu » : esquisses d'hier, longs fragments publiés depuis près de vingt ans! Il s'ingénia donc à les unifier, à les relier... Ce travail de fusion, il le fit « avec tout l'acharnement et toute la patience dont il était capable ».

L'œuvre prenait forme...

Œuvre sincère, — sincère, jusque dans ses coloriages fashionables et son bric-à-brac 1830. Le *Faust* de ce Jeune-France est un « reflet mélodique » de son être intime, de sa nécessité profonde. Avec génie, Berlioz y fait revivre son âme même.

Son âme, et toute l'âme romantique.

Les passions, les rêves, le goût du fantastique, le véhément déséquilibre de l'être humain soudain privé de la foi et se croyant « maudit » ; — une tendresse une adoration de l'éternel féminin, où se survit la mystique adoration de la Vierge ; — devant la Nature, un abandon enivré, une amoureuse dissolution du *moi* dans le *non-moi* ou, au contraire, une crispation, un rugissement, un tempétueux cri de désespoir :

— « Soufflez, ouragans! » crie ce Faust-Berlioz, comme jadis Chateaubriand, par la bouche de René, s'écriait : « Levez-vous, orages désirés! »... Vraiment les états lyriques, musicaux, de l'âme romantique, Berlioz les fait revivre dans son *Faust*.

Chaque homme, désormais, à son heure, ne passe-t-il pas par de semblables états? Ces crises depuis quelque cent cinquante ans, ne sont-elles pas fatales, inéluctables? Une âme complète, bien née, peut-elle les ignorer, ne pas les vivre elle-même, ne fût-ce qu'un jour, et leur rester tout à fait étrangère?

Il y a des doutes et des rêves, des douleurs, des désespoirs, qui marquent la noblesse d'une âme. Oui, Faust transfiguré par la musique, empli par elle d'une puissance de suggestion indéfiniment renouvelable, — Faust rêvant sous la caresse de l'aurore, Faust clamant le désespoir de l'homme parmi la nature indifférente et tumultueuse, voilà des *pages-sommets*, des pages où pleure l'éternel devenir humain. Par elles, Berlioz se met au rang des génies les plus grands.

Et l'œuvre entière déborde de vie.

Variée, heurtée, pittoresque, poétique et réaliste, mystique et bouffonne, sylphidique et truandesque, moderne et médiévale à la 1830, hamlétique et hoffmannesque, sentimentale comme un clair de lune allemand et goguenarde comme un Jeune-France sur le perron de Tortoni; amoureuse et satanique; constamment séduisante, amusante, entraînante, pimpante de jeunesse et de fantaisie; d'une couleur orchestrale, d'un ragoût de sonorité qui est un charme sans cesse renouvelé, irrésistible; et, à chaque page, de ce style nerveux et bref, commandé par le sujet et propre à l'auteur; de ce style inventé, créé, unique, impérieux, nécessaire; de ce style classique, qui sonne le chef-d'œuvre.

On ne peut assurer d'aucune œuvre humaine qu'elle ne périra pas. La musique, plus encore que les autres arts, est sujette aux modes de courte durée. Toutefois, une œuvre musicale qui se survit un siècle (depuis 1828) est incontestablement au-dessus des caprices du goût; son charme, sa vérité, sa vitalité la font triompher du temps : elle a bien l'apparence d'être immortelle (1).

Sitôt finie (octobre 1846), Berlioz veut faire entendre la *Damnation*. Qu'on la copie, qu'on tire les parties pour l'orchestre et les chœurs! Où la donnera-t-il? Et comment? Qui fera les frais? Quel éditeur, quel directeur de théâtre, ou entrepreneur de concerts, intéresser à cette affaire? Et quels chanteurs obtenir?

L'échec de ses concerts, au Cirque Olympique,

(1) Voir notre étude, *le « Faust » de Berlioz*, reproduite dans notre *Carnet d'Art* (deuxième volume).

n'était engageant pour personne. Sauf l'auteur, qui donc peut avoir confiance dans cette partition nouvelle, rompant avec les habitudes du public, coûteuse à monter, et qui fournira, pour une matinée ou deux, des recettes bien aléatoires? Avec l'Opéra, guerre déclarée... Reste l'Opéra-Comique, que Berlioz encense alors dans ses feuilletons.

Avec le directeur Basset, il passe cette convention : il loue la salle; il y donnera son œuvre à ses frais, à ses risques et périls. Et c'est lui-même qui conduira l'orchestre.

Un mois durant, dans les journaux amis, la série des annonces, sans aucune cesse, fut adroitement variée et dosée. De fait, Berlioz jouait une partie désespérée. La reculade, la défaite du romantisme, chaque jour, depuis cinq ou six ans, s'était accentuée. Et, cette saison même, dans ce Paris où Berlioz n'avait jamais trouvé de public, pourrait-il, à moins d'un miracle de la publicité, se susciter des auditeurs? Alors on respirait une fièvre, on souffrait d'un malaise général qui allait aboutir, quinze mois plus tard, à la Révolution de 1848. Plus d'affaires; l'argent se cachait; le bourgeois, pris de peur, en venait à douter de Louis-Philippe. Louis-Napoléon évadé du fort de Ham; la Chambre dissoute, les élections de Paris favorables à l'opposition; la rente qui baisse et le prix du pain qui augmente; ce mois-ci, les ravages d'une inondation; le mois dernier, une émeute au faubourg Saint-Antoine... Vraiment, dans cette angoisse générale, comment drainer quelques milliers d'auditeurs vers un « opéra de concert » dont nul ne se souciait?

Infatigable, indomptable, Berlioz se multiplie. Par la presse, un chroniqueur doit tout emporter. Un mois durant, c'est une pluie, un torrent de communiqués... Pour tout cela, que de courses et combien de lettres :

— « Mon cher ami, voilà trois réclames, telles quelles. Je suis abruti par tous les préparatifs. »

Les satiriques, stimulés par cette publicité, y ajoutaient la leur : Berlioz, qui n'est pas pianiste, improvise ses partitions sur une grosse caisse, et ce diable d'homme la crève d'un doigt... ; d'ailleurs il n'oublie pas sa réclame :

— « Bonne ou mauvaise, sa musique *fera du bruit*. »

Cette première audition s'annonçait donc, ou plutôt était annoncée, comme un grand événement parisien. Bien plus, la présence des Princes Royaux était assurée.

Au dernier moment, il fallut remettre au dimanche suivant, 6 décembre.

Pendant ces huit jours, nouvel effort de publicité :

— « Cette fois, nous le croyons, M. Berlioz remportera une grande victoire! »

A la répétition générale, le vendredi matin (4 décembre), les amis sont là, les camarades de journalisme. Ceux des *Débats*, ceux de la *Gazette musicale*, figures familières; et les chroniqueurs des autres feuilles, aimables garçons qu'il interpelle et entretient volontiers aux premières ou sur le boulevard; et les autres gens de plume, librettistes, paroliers de romances, courriéristes musicaux, qui peuvent avoir besoin de ses feuilletons si amusants, si adroits et si lus. Parmi ce « parti » berliozien, c'est une atmosphère d'admiration... Lui, petit, trépidant, présent partout, il électrise, il fanatise cet auditoire restreint. Et chacun s'exalte, grisé par une musique encore inentendue, et songe que cette révélation n'aura peut-être pas d'auditeurs. Hors cette chambrée de prosélytes, ce sera sans doute, dans deux jours, un désert d'indifférence.

Mais qu'il est beau, et conquérant, ce Berlioz! Figure énergique, fauve, à profil d'aigle. Dominateur, soulevé par sa foi en lui-même, la communiquant, l'imposant, combien alors on le « vénère » ! Eh oui, on sait ses incorrigibles bizarreries, ses faiblesses, ses brèves et fulminantes, ses « volcaniques » toquades d'amour, et ses romans, ses suicides qu'il a racontés à tout le boulevard ; on a encore dans la poche telle lettre sans vergogne, telle insidieuse réclame qu'il vient d'écrire avec une déconcertante et trop avisée gaminerie... Malgré tout, où sont-ils donc, dans ce Paris de spéculations, de bavardages parlementaires, de mascarades données par la garde nationale, où sont-ils donc les vrais artistes? Avec lui, combien y en a-t-il qui luttent et souffrent pour leur art, qui se sacrifient à leur œuvre, et qui acceptent l'existence comme une sorte de long martyre pour l'idéal? Oui, dans ces années où triomphent de rusés fournisseurs, comme Ponsard, Scribe, Delaroche ou Clapisson, combien sont-ils à mériter le nom de *maître!*

Et Théophile Gautier, l'indulgent Théo, mais qui frémit d'enthousiasme quand passe le mystérieux souffle du grand art, — Gautier prophétise, dès la répétition du vendredi, que Berlioz est l'un des grands hommes du siècle :

— « Hector Berlioz nous paraît former, avec Hugo et Eugène Delacroix, la trinité de l'art romantique. »

Il vint enfin, le dimanche de la première audition (6 décembre 1846).

— « Cette solennité (annonçaient encore les journaux du matin) réunira l'élite du monde artistique et du monde élégant. »

A deux heures, la salle de l'Opéra-Comique est à moitié vide. — Berlioz, quand il monte au pupitre

directeur, peut voir que son œuvre va mourir faute de public. Partie perdue... Il est ruiné... Tout l'avenir s'écroule.

Et là, sous sa main, tandis qu'il s'appuie au pupitre et attend le silence, — sous sa main, il tient son chef-d'œuvre, son chef-d'œuvre inconnu. En vain, désespérément, il va le faire retentir dans une salle indifférente. Quelques amis applaudiront. A quoi bon?... On écrira d'excellents articles. A quoi bon?... Son génie est condamné à l'asphyxie de l'isolement. Pour Berlioz, pas de public... Il est ruiné... Paris, indifférent encore une fois, le rejette.

Minute horrible... Quiconque aimait Berlioz fut étreint de douleur... Pas de public... La présence de Leurs Altesses Royales le duc et la duchesse de Montpensier, ne rend que plus sensible le vide de la salle. Les amis, les camarades, font bisser la *Marche hongroise,* puis le *Ballet des Sylphes :* leurs applaudissements, violents mais clairsemés, sonnent faux. Ils sont funèbres... Et l'exécution est incertaine, molle, faute de répétitions : elles auraient augmenté les frais. Le chant des choristes est même si inquiétant que Berlioz, par crainte d'un accident, supprime le *Pandœmonium.* Quant aux solistes, déroutés par cette musique et découragés par une salle à demi déserte, ils défendent mal cette œuvre qui meurt dans leurs voix.

Pas de public.

Dans les couloirs, que se disent entre eux les confrères? Adolphe Adam, le petit auteur du petit *Chalet,* déclare que Berlioz n'est pas un musicien. Et il cite « le joli mot de Rossini : *Quel bonheur que ce garçon-là ne sache pas la musique ! Il en ferait de bien mauvaise !* Car enfin, il est tout ce qu'on voudra, poète, rêveur idéal, homme de talent, de recherche et parfois d'invention dans certaines combinaisons, mais

*iamais musicien* »... Non, malgré ses effets de sonorités ou ses élans de passion, ce n'est pas un *musicien*...

Pas de public.

Mais Berlioz ne désespère pas : les Princes sont venus; dans deux semaines, le 20, une nouvelle audition sera peut-être une revanche. D'ailleurs il tombait de la neige; et il y avait une double concurrence : la distribution des prix au Conservatoire et le Concert de Bienfaisance organisé sous les auspices de M. de Montalivet... A la seconde audition, les frais seront bien moindres; la recette pourra combler le déficit.

Donc, dans les feuilles, nouvelle publicité.

Comptes rendus excellents. — Aux *Débats* (où le musicien-journaliste est chez lui), à la *Gazette musicale,* où il exerce depuis si longtemps une collaboration prédominante, analyses enthousiastes. Et dans la *Presse,* Théophile Gautier parle déjà avec l'admiration de l'avenir...

Ce *tutti* d'éloges auquel de menues critiques ou les railleries des satiriques ne donnaient que plus de relief, allait-il amener enfin le public à Berlioz?

Le dimanche 20 décembre, la salle de l'Opéra-Comique est aux trois quarts vide... Sans cette neige qui tombe encore, le serait-elle beaucoup moins? Le mauvais temps est impuissant pour retenir chez eux, par ces soirées de décembre, les admirateurs des *Diamans de la couronne... Gibby-la-Cornemuse* « fait des recettes inouïes »...

Pour la *Damnation,* le second comme le premier jour, pas de public... Déjà les malveillants essaient leurs pointes et traits spirituels : « *La Chanson du Rat* va passer inaperçue, puisqu'il n'y a pas un *chat* dans la salle. »

Salle presque déserte. Quelques mains applaudissent, mais les malicieux remarquent : « La salle est mieux *composée* que la musique... » Et Berlioz, dans ce vide sans écho, continue de conduire la *Damnation*, et de la voir mourir... Le ténor Roger ne veut même pas chanter l'*Invocation à la nature*... L'*Invocation*, la page maîtresse!... Qu'importe : on peut décapiter l'œuvre, ce n'est déjà plus qu'un cadavre.

— « Enthousiasme immense!... Quatre morceaux bissés », publient dès le lendemain les camarades de journalisme. Et, en hâte, sous leur impulsion, on se cotise, on organise un banquet. Est-ce pour amorcer une troisième audition? Est-ce pour couvrir la déroute?

Le 29 décembre, banquet, avec toasts, en l'honneur de la *Damnation*. Le baron Taylor préside : il porte la parole au nom des hommes de lettres; Roger (qui n'avait pas chanté l'*Invocation*) retrouve sa voix et parle au nom des chanteurs; Osborne, au nom des artistes anglais; Offenbach, au nom des artistes allemands.

Et l'on décide « d'ouvrir une souscription pour faire frapper une grande médaille d'or commémorative ».

Comédie sinistre. On couronne une victime. « On étouffe ses cris (ainsi le constate un ennemi clairvoyant) sous le bâillon des éloges. »

Comédie nécessaire. Il faut ou que Berlioz s'avoue vaincu, — ou qu'il se pose en vainqueur. Peut-il être dupe de cette attitude? Est-il vainqueur, quand le public se dérobe? Mais fatalement il la joue, cette comédie, pour le public qui n'est pas venu; il la joue pour les crédules amis de province, pour les correspondants de l'étranger; il la joue pour ses parents. A tous, il mande et son succès, « le plus grand de sa vie » ! et le banquet d'admirateurs et la médaille d'or :

— « L'ouvrage est lancé (écrit-il à sa sœur Nanci), on en parle partout, trente journaux en ont fait l'éloge ».

Ce triomphateur n'a plus qu'à fuir.

Pour ces deux auditions, il vient de « dépenser un argent fou ». Et il ne l'a pas. Le voilà endetté, lui qui n'a aucune avance, aucune réserve. Comment va-t-il payer? Et comment vivre lui-même, et alimenter ses deux ménages?

— « Je suis (même lettre) comme les oiseaux de proie, obligé d'aller chercher ma vie au loin. Les oiseaux de basse-cour, seuls, vivent bien sur leur fumier... Je suis entouré de crétins qui cumulent jusqu'à trois places largement rétribuées, tel que Carafa, par exemple, un musicien de pacotille, qui n'a pour lui que de n'être pas Français... Il n'y a rien à faire dans cet atroce pays, et je ne puis que désirer de le quitter au plus vite. » (Fin décembre 1846.)

Le chef-d'œuvre de Berlioz venait de le ruiner.

## XVII

### EXIL ET RÉVOLUTIONS

« Ruiné. »

Il devait quelque dix mille francs, et ne les avait pas. Par les *Débats*, par le baron Taylor, par Legouvé et quelques autres amis, il pouvait trouver cette somme. Mais après, que faire pour la rendre?

Grâce à d'obligeants camarades, il put solder ce qu'il devait; il avait même quelques avances pour entreprendre une campagne musicale au pays des roubles. En Russie, espérait-il, il referait ses finances.

— « Cent cinquante mille francs », lui assurait déjà Balzac, romancier jusque dans la vie journalière : « cent cinquante mille francs, *vous ne pouvez pas* en rapporter moins. »

Le musicien, échaudé par la vie, ne se laissait pas séduire par les mirages du romancier. Il ne demandait que d'être remis à flot.

Aussitôt (janvier 1847), lettres à tous ceux qu'il peut connaître ou atteindre indirectement, afin de préparer cette nouvelle tournée de concerts.

Il partirait seul. Plus de Marie. Pour réduire les frais, et à cause d'une si longue route, en plein hiver, dans ces mauvais traîneaux de poste perdus dans des déserts glacés...

Il part (14 février).

Fatigues; contretemps; longues heures d'attente où

il faut souffrir du froid. En Belgique, le train est bloqué par les neiges.

A Berlin, repos de deux jours.

Et en route vers Tilsitt.

Plaines interminables, aveuglantes. Un océan de neiges. Le Brandebourg... Puis, de l'Oder à la Vistule, toute la longue et monotone Poméranie à traverser, malade de froid, dans une voiture de poste lourde et lente.

Après la frontière russe, autres souffrances. La chaise de poste, c'est une caisse métallique, mal fermée, glaciale, montée sans ressort sur un traîneau. Les petits chevaux dévorent les verstes, leur crinière claquant sous la douga où carillonnent des clochettes. Le traîneau, dans les fondrières, dans les ornières du traînage, plonge et rebondit, ricoche, tangue, sursaute : « On est secoué comme des grains de plomb dans une bouteille qu'on nettoie. » Et cela dure quatre jours et quatre nuits, jusqu'à Saint-Pétersbourg.

On l'attendait.

Dès le premier soir, chez le comte Wielhorski, il prend contact avec les dilettantes d'avant-garde et avec l'intendant des théâtres impériaux. — Il fixe son premier concert : ce sera dans deux semaines.

Les jours suivants, visites à qui de droit, notabilités, critiques musicaux, chroniqueurs mondains. Lui-même, pour leur donner un canevas à développer, il rédige, réclame adroite, sa notice biographique.

Le 15 mars, la Salle de la Noblesse était toute brillante d'uniformes constellés de décorations, de blanches épaules où scintillaient des rivières de diamants. On attendait même la tzarine.

Elle vient. Et avec elle le grand-duc héritier et le grand-duc Constantin. — Succès foudroyant. Et bénéfice net, *douze mille* francs :

— « Je suis sauvé!... Ah, *chers* Parisiens! »

Dix jours plus tard, mêmes ovations, même foule, mêmes résultats financiers :

— « Je suis riche! »

Aussitôt, pour les camarades de Paris, grands bulletins de victoire :

— « L'Impératrice m'a fait appeler et m'a dit des choses charmantes... Vous pensez bien qu'on ne s'est pas borné là. L'Impératrice m'a envoyé une bague en diamants de la valeur de 400 roubles (1 600 francs), et la grande-duchesse de Lichtenberg une épingle de 200 roubles (800 francs). Toute la presse est en ma faveur... Faites quelques lignes là-dessus dans les journaux... »

Le 1er avril, il partait pour Moscou.

En traîneau, quatre jours.

Pour préparer le concert, trois semaines d'efforts accablants : difficultés matérielles..., musiciens de troisième ordre... Mais le bénéfice fut de 8 000 francs.

Berlioz regagne Saint-Pétersbourg.

Long, pénible voyage, retardé par le dégel. Brusque irruption du torride printemps russe. Pour traverser le Volga dans un bac, il faut attendre que la débâcle des glaces soit apaisée... Impatient, mélancolique ou trépidant, quel trouble dans la sensibilité, quelles étranges langueurs... Le crépuscule est étouffant; dans l'air moite, on respire l'âcre senteur des terres et l'immense germination de la vie.

A Saint-Pètersbourg, Berlioz monte *Harold, Roméo et Juliette*. Chœurs colossaux; soixante femmes...

Le 23 avril, « exécution merveilleuse ». Ernst tenait l'alto d'*Harold*. — Après *Roméo,* rappels à n'en plus finir... Mais, ce jour-là, que lui importe le public? Son poème d'amour, où il a fait chanter son cœur dans le drame de Shakespeare, l'enveloppe

de sa magie et lui rapporte ses rêves d'autrefois. Et Berlioz de courir se réfugier dans une chambre du théâtre : il pleure, il pleure.

— « Ah, les nerfs, lui dit Ernst; les nerfs, je connais cela ! »

Il s'approche de Berlioz, « lui soutient la tête, et le laisse pleurer, comme une fille hystérique, pendant un grand quart d'heure... Orage d'été éclatant, avec ses torrents et ses feux électriques, dans le cœur de l'artiste; souvenirs de jeunesse, de premières amours... ; apparition de la Juliette toujours rêvée, toujours cherchée, et jamais obtenue... »

Jamais obtenue... Ni Harriett, inaccessible en 1827; ni le gracieux Ariel de 1830; ni Harriett enfin épousée, et bientôt délaissée; ni Marie Recio, ni aucune autre femme...

Mais elle lui apparaît, l'irréelle, dans sa musique et dans les « ardents rayons » de Shakespeare. Elle lui apporte, vision radieuse, les enchantements du « véritable grand amour poétique » ... Rêves, ivresses imaginaires où se grise d'elle-même son âme tumultueuse; rêves qui seraient l'épanouissement total de l'être, s'ils étaient autre chose que des rêves. Eux enfuis, ce bouillonnement tombé et les nerfs détendus, il ne lui reste que fatigue et dégoût. Il est seul. Tout est morne, désolé, et le cœur se sent las et vide, après cet élan vers l'inaccessible, après cette débauche avec une vision :

— « Je suis triste à cette heure (confie-t-il alors à Liszt), triste, mais triste à en mourir. Je suis pris d'un de mes *accès d'isolement*. C'est l'exécution de *Roméo* qui l'a fait naître; au milieu de l'*adagio* j'ai senti mon cœur se serrer; me voilà pris, pour Dieu sait combien de temps... Déplorables organisations !... Quel malheur d'être une machine électrique électri-

sable!... Il fait un soleil d'Italie, 34 degrés de chaleur, quel tourment!... Ah! reviennent le froid, la glace, les brumes, l'insensibilité!... »

Huit jours après, parmi cette alanguissante, cette enivrante irruption du printemps russe, nouvelles musiques chargées d'effluves orageux : des fragments de la *Damnation,* et encore tout *Roméo*... Troubles nerveux, larmes et délires : *Roméo,* ce drame de passion et de jeunesse, d'amour extatique et de douleur; cette symphonie rêveuse ou frémissante, secouée de spasmes, c'est *sa musique*... Elle lui redonne, brusque et enveloppante, les sursauts de *son* cœur :

— « Ah! aucun art, pas même celui de Shakespeare, ne saurait poétiser ainsi le passé. Car seule la musique parle à la fois à l'imagination, à l'esprit, au cœur et *aux sens.* »

Marie Recio n'était pas là.

Alors, à la hâte, il s'abandonna au *strepitoso* d'une idylle impromptue. Une jeune fille, « pas trop jeune », et qui avait un fiancé, assurait-elle; mais il venait de partir. Cette comparse de rencontre, mi-choriste et mi-corsetière, était-ce enfin la Juliette « toujours cherchée »?... Qu'importe ; Berlioz délirait de bonheur :

— « O Dieu!... un soir, sur le bord de la Néva, au soleil couchant... Quelle trombe de passion! Je lui broyais le bras contre ma poitrine : je lui chantais la phrase de *Roméo, ré mi fa fa mi ré mi*... »

La jeune fille (pas trop jeune) parlait de sa mère qui voulait la contraindre au mariage. Quant à Berlioz, il « lui promettait, il lui offrait tout ce qu'il pouvait promettre et offrir ». Et tous deux s'égaraient « dans les quartiers excentriques et jusque dans les champs, de neuf à onze heures du soir... Que de larmes!... » Autour de lui, la nuit douce, amolissante, parfumée d'effluves vivants, mêlait la volupté

d'un printemps inconnu aux anciennes nostalgies, aux désespérances et aux délires d'amour que sa musique venait de lui rapporter dans une floraison idéale.

Il pleurait; il aimait. « Amour atroce et poétique. »

Était-ce l'obligeante Pétersbourgeoise qu'il aimait, ou seulement le plaisir d'aimer?

— « Je vous *écriverai* », lui disait-elle. Il souriait : toujours voué aux duos en langue étrangère; une Irlandaise, une Belge, une demi-Espagnole... Redevenu plus précis, il remarquait même que la jeune fille russe était un peu mûre et avec des doigts « abîmés à faire des corsets »... Puis, le lyrisme se déclanchait : son cœur débordait de passion, de « volcanisme ». Et dans un torrentiel *solo* d'égoïsme épanoui (que la petite choriste, par quelques vagues réponses, changeait bien peu en *duo* d'amour), il s'apparaissait à lui-même transfiguré, « divinisé ».

Le jour du départ (10 mai), il « pensa mourir de désespoir ».

Aussi bien, la *Damnation* avait moins plu que *Roméo*. Moins de public; peu de résultat financier. Ainsi, même à l'étranger, il se voit encore condamné, malgré tant d'efforts et de gloire, à des succès par surprise, sans lendemain.

Et le voici qui revient, vainqueur désabusé, vers son « enfer parisien ».

Ah, combien tout est vain, et décevant! Les applaudissements, la gloriole; l'ivresse, l'éréthisme de la musique; la crise, la « trombe d'amour »... Illusions d'une minute, suivies d'un long rugissement de désespoir. Après « l'ébullition, l'évaporation du cœur, des sens, du cerveau et du fluide nerveux », quel vide, quel néant! L'extase d'irréel a donné le dégoût de tout; et l'âme, comme morte, se cherche et ne se retrouve plus, pauvre ombre esseulée, épuisée et fébrile, agoni-

sante dans un désert infini... « L'isolement, l'isolement... » Et la petite choriste, — « pas trop jeune » mais qui lui paraît si belle, si noble et si poétique parce qu'elle lui a résisté, — la petite choriste n'est même pas venue lui faire un signe d'adieu lorsqu'il montait en chaise de poste... Est-ce qu'elle lui *écrivera ?*... Ah, dès son apparition, comme il lui avait donné son cœur :

— « Véritable grand amour poétique; il n'y a rien de plus beau; avec l'enthousiasme de l'art, il n'est pas d'autre *divinisation* du cœur humain : le monde s'illumine, les horizons s'immensifient, toute la nature se colore et vibre d'harmonies sans fin : on aime!... on aime!... »

Seul maintenant, dans la chaise de poste, seul, désolé, effondré... Larmes, torrents de larmes, tremblements nerveux, « brûlures sur la peau », bondissements du sang dans les artères, hystérique besoin de crier!... Toute sa force d'homme alors à son apogée de vraie et profonde puissance (quarante-quatre ans), — et rendue plus frémissante, plus douloureuse, par le sourd travail des diminutions prochaines, — toute sa force d'homme le dévaste, brusque tempête d'équinoxe.

Chemin faisant, à Riga, pourquoi ne pas donner un concert? Ce grand port sur la Baltique a les apparences d'une ville riche. Berlioz croit compter « onze cents navires dans la rivière de Riga ». Il apprend même qu'on va jouer *Hamlet*... *Hamlet*, où il retrouve les troubles de sa jeunesse...; l'apparition de l'Ophélia de jadis, de son Harriett...

— « J'ai été révolutionné (écrit-il aussitôt), révolutionné comme toujours, par cette merveille du plus grand des génies humains... Il ne devrait pas être permis de représenter les chefs-d'œuvre de Shakes-

peare devant un public ainsi composé, au hasard, de niais, de demi-niais, de demi-lettrés, de grammairiens, de maîtres d'école, de soldats, de bonnes d'enfants, d'élégantes, d'intrigantes, de lionnes édentées, de nourrices, de marchands de blé, de maquignons et de commis voyageurs. »

Misérable public de Riga. — Berlioz pouvait être sévère : son concert n'avait produit que trois roubles de bénéfice, c'est-à-dire douze francs.

Et pas de lettre de la choriste et corsetière pétersbourgeoise!... Pourquoi se jouer ainsi de lui, après avoir promis qu'elle lui *écriverait?*...

Alors, sous le coup d'*Hamlet,* frémissant de sa trombe de passion, et « divinisé » encore par les effluves du printemps russe, il esquissa deux compositions émouvantes : la *Mort d'Ophélie* et la *Marche funèbre d'Hamlet*. Toutes deux sont les « reflets méhodiques » où s'exhala, en se mourant, sa récente tempête amoureuse.

Paris.

Du « paradis », une chute dans les tracas domestiques, les affaires d'argent ou les railleries, les intrigues et les « tripotages », — et parmi ce public insaisissable, « dégoûté et superlativement dégoûtant ».

La quarantaine de mille francs conquise en Russie, combien elle fondait vite! Douze mille, pour solder les dettes de la *Damnation* et les avances faites par les amis; et combien de menues et grosses dépenses, et de remboursements de toute sorte; Harriett et Louis Berlioz d'une part, — de l'autre Marie Recio et la vieille Espagnole : nourriture, deux logements, toilettes, chauffage, sans oublier le médecin et les médicaments et les frais d'une domestique et d'une garde pour la massive Harriett, menacée de paralysie.

Et pour lui-même, s'il voulait faire éditer ses symphonies afin de leur assurer quelque chance de diffusion, ne devait-il pas prévoir encore de la dépense?

Or, un journaliste ingénieux, Marius Escudier, tâchait de faire aboutir une combinaison et de toucher son courtage. Il venait, en camarade avisé, d'insérer dans sa *France musicale* les flamboyants communiqués de Berlioz; et par exemple :

— « M. Berlioz, à Moscou, vient de cueillir cette fleur des neiges, une recette de 15 000 francs! »

Restait, pour toucher une commission, à faire engager le maestro par un impresario.

Marius Escudier découvre un Méridional, un risque-tout, Antoine Jullien. Celui-ci, fruit sec du Conservatoire, s'était fait connaître par des danses excentriques. Sa valse de la *Chaise cassée,* ponctuée par des bris de bâtons de chaise; son quadrille des *Huguenots,* si bien rythmé par des fusillades; ses symphonies avec fusées et feux de bengale, et toutes les autres fantastiques cuivreries que Jullien, chef d'orchestre au Jardin Turc, faisait adroitement pétarader, avaient longtemps séduit, après 1830, les grisettes et les lions du boulevard du Temple. Puis Jullien, « ce fou de Jullien », était passé en Angleterre. Au gré de l'heure, il se ruinait ou faisait fortune, jonglant, tantôt pour l'art et tantôt pour l'argent, avec les entreprises musicales ou dansantes les plus hétéroclites, les plus hasardées. Organisateur de festivals monstres et de tournées gigantesques, la foule le contemplait, hautain, impassible, battant la mesure avec une baguette constellée de diamants. Et quelle chevelure, quels gilets s'ouvrant sur une chemise brodée, quels habits aux basques interminables! Quand il montait au pupitre, un groom indien lui présentait des gants sur un plateau... Or, ce baladin de la musique venait d'être promu Directeur

de théâtre. C'était de cet aventurier qu'allait dépendre, à Londres, le célèbre Drury-Lane. Donc, en hâte, sur le continent, directeur sans troupe ni programme, Jullien racolait du personnel.

Marius Escudier lui rabattit Berlioz.

Trois traités (19 août) sont passés et signés :

1° Berlioz sera chef d'orchestre à Drury-Lane; 400 livres (10 000 francs) *par trimestre;*

2° Quatre cents livres (10 000 francs), pour un mois de concerts, tous frais payés;

3° Huit cents livres (20 000 francs), pour composer un opéra en trois actes.

Conditions merveilleuses : il n'y avait que Jullien, habitué aux faillites, pour en promettre de pareilles!

Quant à Marius Escudier, l'intermédiaire, il avait obtenu de Berlioz, son obligé, une commission de dix pour cent.

Mais quels espoirs s'ouvraient au malheureux compositeur! Il allait donc s'évader de « l'asphyxiant marais parisien ». A Londres, il aurait une situation fixe, agréable, richement rétribuée, utile à sa musique, et pleine d'avenir!...

Avant de partir pour Londres, il voulut revoir son père à la Côte-Saint-André.

Le docteur Berlioz ne connaissait pas encore son petit-fils. Berlioz le lui amène.

Tendre et blond garçon de treize ans, nerveux, irritable, fantasque (un peu comme son père), douloureusement affiné et comme flétri (mûri trop vite) par cette atmosphère d'orage où il a grandi.

Pour l'adolescent, quelle joie, à la Côte-Saint-André, de reconquérir son père! Berlioz, près de lui, redevient enfant. Il retourne, comme jadis, chasser les oiseaux dans la plaine aux châtaigniers dorés, ou dans

les vignes. Les gens du voisinage, quand ils le croisent dans la grande rue ou devant le séminaire, lui disent : « Bonjour, monsieur Hector... » Dans le village, qu'il n'a pas revu depuis son retour de Rome, presque rien, en quinze ans, n'a changé.

Mais le docteur n'était plus qu'une ombre. Miné depuis longtemps par sa maladie d'estomac, mangeant à peine et calmant ses douleurs avec de l'opium; presque toujours seul, privé de ses filles, Nanci mariée à Grenoble et Adèle à Vienne; et rendu plus taciturne encore par une quasi-surdité... Il avait soixante et onze ans; depuis dix ans bientôt, il était veuf.

Entre Hector et le vieillard, combien de graves entretiens! Ils ne s'étaient pas revus depuis l'été de 1832, lorsque Hector venait de quitter la Villa Médicis. Le vieillard disait comment Mme Berlioz était morte... Revues ou jugées de là-bas, dans ce calme village où rien n'arrive sinon la mort, combien paraissaient inutiles et falotes, et comme démentes, les romanesques agitations du Jeune-France!...

Il n'avait qu'une dizaine de jours à donner à son père. Avec quelle tristesse, quels pressentiments, réservait-il au vieillard ces heures si courtes!... Quand pourrait-il revenir? Reverrait-il jamais son père, si faible, si épuisé?...

Séparation peut-être définitive...

A Paris (fin septembre), il ramena chez Harriett malade le jeune Louis, enchanté de cette escapade en pleine campagne, — et revint auprès de la vindicative Marie Recio, pour se faire pardonner son prochain départ.

Ah! combien Londres allait le consoler de ses misères de Paris!

Et il voulait y être seul. Mais Marie Recio voulait

l'accompagner : il pouvait bien l'emmener, grâce aux brillantes conditions que lui faisait Jullien. Et sans doute la chanteuse espérait-elle encore chanter; et elle voulait, de plus près, continuer de s'assurer la possession de son amant : dans un théâtre, mêlé à tant de femmes et un peu leur maître, ne serait-il pas à prendre, comme elle-même l'avait pris?

Pour se dégager de Marie, ce fut toute une « succession de coups d'état ».

Enfin il partit, sans elle.

Sur son chemin, il laissa son fils en pension à Rouen. Là, pour s'occuper du jeune Louis, il comptait sur deux amis. — A Paris, il ne pouvait plus s'en remettre à la pauvre Harriett, paralysée... « *Poor Ophelia* », apparue dans un rêve de jeunesse... Son agonie se prolongeait dans une réalité terrible.

A Londres (novembre), logé chez Jullien, et seul, directeur musical d'un théâtre où l'on allait faire merveilles; bientôt maître de son temps pour écrire un opéra qui lui était commandé; assuré de donner sans frais et avec un très beau cachet quatre concerts de ses œuvres... Vraiment, que pouvait-il rêver de mieux en arrivant à Londres?

Et quel Paris « empoisonné » il venait de quitter! Partout la politique ou plutôt l'agiotage : scandales, « tripotages » ; rien que des hommes rompus et corrompus aux affaires... Ni poésie, ni littérature, ni musique, ni art quelconque, ne peuvent plus vivre... Aux *Débats* même, aux officieux *Débats,* on reconnaît combien l'heure est trouble et sombre... « Ça craque », se répète-t-on entre soi. Combien de temps encore tiendra le trône que Louis-Philippe ramassa parmi les pavés des barricades? Partout la gêne ou la misère. Le peuple s'organise et menace. Sans pain, et affamées

de revendications « sociales », les classes ouvrières, accrues et aigries par le développement industriel, instruites par la presse à un sou et fanatisées par les auteurs socialistes, s'agitent, grondent, et prennent conscience de leur force... Année farouche : 1847 descend derrière l'horizon dans un nuage noir et sanglant, gros de tempête et de révolution.

Mais Berlioz, qui débarque dans cette libre Angleterre, si riche, si fortement organisée, est tout à l'espoir.

Aux répétitions de Drury-Lane, dégrisé par la musique italienne qu'il lui faut diriger, il s'aperçoit que tout n'est pas parfait. Ce Jullien, un cerveau brûlé. Rien n'est prévu. Des chanteurs de rencontre...

Les jours passent. On ne parle plus de concert. On annonce l'ouverture du théâtre; on la remet. Enfin, le 6 décembre, Drury-Lane ouvre avec *Lucia di Lammermoor*.

Chaque soir, recette inférieure aux frais.

Etait-ce la faillite? Allait-on fermer?

Jullien se retourne, emprunte, — et réduit les appointements du petit personnel. Quant à Berlioz, aux acteurs principaux, au décorateur, plus un sou.

En revanche, « un métier de cheval de moulin ». Chaque jour (janvier 1848), de midi à quatre heures, répétition; et le soir, de sept à dix, représentation.

Surmené, souffrant du climat, le voilà saisi par une grippe qui tourne mal, car « il la traite par la fatigue et les vents froids du théâtre ».

La maladie est la plus forte : il prend le lit.

Comme il quitterait Londres, s'il le pouvait! Le goût musical de la fashion, il le connaît maintenant. Tout est aux Italiens. Deux théâtres italiens, et qui prospèrent : *La Favorita, la Figlia del Reggimento,*

*la Cenerentola, la Sonnambula,* voilà ce qui ne quitte pas les deux affiches :

— « Dans quelle crétinière suis-je tombé ici! »

Cependant, la date de son concert approchait.

L'extravagant Jullien avait emmené l'élite de l'orchestre. A travers le Royaume-Uni, il gagnait quelque argent dans une fantasque tournée de *concerts-promenades à la Valentino*. Les non-valeurs restaient à Londres pour Berlioz.

— « Cinq répétitions d'orchestre; dix-huit pour le chœur... Ces chanteuses anglaises, elles feraient se tordre les crins d'un archet!... »

Enfin, le 7 février, son concert lui semble un triomphe!

Quant à la recette, Jullien la saisit au vol.

A Drury-Lane, la déroute. Musiciens, choristes, las de n'être plus payés, disparaissent de soir en soir :

— « Mes appointements courent les champs; Dieu sait si je les rattraperai jamais. »

En revanche, il préside un banquet (22 février) et porte un toast, pour la réunion annuelle de la *Royal Society of Musicians*.

Le même jour, à Paris, c'étaient d'autres banquets : les banquets *réformistes*, d'où sortait la révolution de Février (22 à 25 février 1848). Louis-Philippe fuyait : la royauté était mise en voiture. Le Régime dont avait bénéficié Berlioz, — symphoniste presque officiel, soutenu par le duc d'Orléans puis par le duc de Montpensier, par les officieux *Débats*, par les actifs, les puissants Bertin, et par plusieurs ministres, — le Régime s'écroulait.

— « Que devient M. Bertin? On dit qu'il se cache », demande aussitôt Berlioz, affolé. « Ecrivez-moi donc, je vous en prie! »

A Londres, sans espoir d'être payé par Jullien, il se

ébattait, ne lâchant pas pied : une combinaison peut-être se trouverait... Mais quelle vie!

— « Plus absorbante encore que celle de Paris!... »

Et voilà que Jullien convertit son entreprise musicale en « cirque équestre ». Réussira-t-il mieux? Paiera-t-il?

Pour Berlioz, plus d'emploi.

Inoccupé, inquiet, l'imagination haletante à chaque nouvelle qui vient de Paris en révolution... Où vivre, où se fixer? Où trouver un débouché quelconque? S'agit-il de musique, quand toute l'Europe sursaute aux contre-coups des Journées de 48 :

— « L'art musical?... On va l'ensevelir, ou plutôt le jeter à la voirie... Qui sait ce que je serai devenu dans quelques mois? Je n'ai point de ressources assurées pour moi et les miens : employons donc les minutes! »

Il les emploie (fin mars) à rédiger son testament d'artiste. En hâte, comme un agonisant qui voit la mort, il reprend ses chroniques sur ses voyages : avec quelques chapitres sur sa jeunesse, cela fera une sorte d'autobiographie. Des confessions? Non pas :

— « Je ne dirai que ce qu'il me plaira de dire...; je n'avouerai que mes péchés véniels. »

Récits d'enfance; émotions où un cœur vierge prend contact avec la vie; le docteur Berlioz, éducateur de son fils; la première communion, si émue, sinon pieuse (car la dévotion, pour ce rêveur, fut une première idylle); romans de Florian, où l'adolescent trouve une prolongation de ses rêves : cette Estelle Dubœuf, entrevue un jour à Meylan, n'est-elle pas la sœur de l'idéale et florianesque *Estelle?* Dans le cœur où tremble l'aurore incertaine de l'amour, les deux images ne font qu'une même apparition, fuyante mais radieuse... Et les premières leçons de musique;

les réunions du dimanche, dans le paisible village; le professeur de guitare, *Fleuve du Tage, Félicie, Gulnare ou l'Esclave persane*...

Souvenirs d'autrefois... Dans leur mirage enchanté, l fuit les angoisses des journées où gronde la révolution.

Londres, soudain, est secouée par le grand remous social de 48... Berlioz interrompt son récit : peut-il raconter les jours écoulés, quand il ne sait pas comment il vivra demain? Et de quoi vivra-t-il? A Paris, le trône renversé, quelles seront la situation et les ressources des *Débats?* Le Conservatoire même est remanié, bouleversé : Berlioz va-t-il conserver sa « sinécure », sa mensualité de cent dix-huit francs à la Bibliothèque? C'était peu, mais c'était sûr. Et ces deux gagne-pain perdus, il ne lui reste rien. Rien pour ses deux ménages, son fils et lui. Il n'a que des billets qui circulent, et vont venir, dans quelques jours, à l'échéance.

Le 10 avril, à Londres, grande manifestation, grand *meeting* des *chartistes :* ils sont deux cent mille. Ce torrent humain va-t-il emporter le trône de Victoria?... Mais, sous la gueule des canons, la manifestation reste paisible, et le flot s'écoule.

Londres apaisée, Berlioz reprend espoir. — Par malheur, Marie Recio s'annonce : elle va bientôt le rejoindre, d'autorité.

Entre sa maîtresse et sa femme, à Paris, des scènes pénibles, violentes, s'étaient passées, motivées par d'irritantes questions d'argent. A Marie Recio, à miss Smithson, tour à tour, on avait présenté les billets souscrits par lui. Il les avait signés, en effet, en inscrivant son adresse, 41, rue de Provence. Mais, là il vivait avec Marie et sa mère ; l'appartement était au nom de la vieille Mme Martin-Sotera de Villas :

ce n'était pas le domicile légal de Berlioz! Les billets avaient donc été présentés, par l'encaisseur, chez Mme Smithson-Berlioz, 65, rue Blanche. Celle-ci, non prévenue et sans argent, de les refuser. Mais l'encaisseur insiste : vous êtes Mme Berlioz, payez. — Non, voyez l'adresse, mon mari n'habite pas ici; allez rue de Provence... Là, Marie Recio proteste : elle est chez sa mère, Mme Martin-Sotera de Villas; que l'encaisseur se présente au domicile légal de M. Berlioz... Et Marie bondit chez Harriett : cinglante, orgueilleuse de sa force épanouie, la chanteuse à demi espagnole harangue, invective l'ancienne tragédienne... Pauvre Ophélia, presque paralysée... Sous l'outrage, sa colère bouillonne, s'exaspère, impuissante à jaillir par cette bouche qui clama les drames shakespeariens, et qui maintenant, figée, pâteuse, avec ses lèvres tirées sur un côté, laisse tomber les mots comme un long gémissement indistinct.

Marie, au terme d'avril, changea d'appartement; elle emménagea avec sa mère, 15, rue de La Rochefoucauld. Et aussitôt (24 avril) elle rejoignit Berlioz à Londres.

Marie présente, et harcelante, adieu la rédaction des souvenirs; adieu les heures de rêverie parmi les mirages enchantés de l'adolescence...

Lui-même, à Londres, il déménageait aussi : il quittait le somptueux appartement de Jullien pour Osnaburgh street. Et son installation gratuite lui échappait. Car ce fou de Jullien, une fois sa faillite déclarée, avait disparu, et son appartement de nabab était saisi.

Quelle « débâcle » !

Un mois interminable, lugubre, presque sans argent :

— « Une fois que je serai au bout de ce qui me reste, il n'y aura plus pour moi qu'à m'asseoir au coin d'une borne et à y mourir de faim comme un chien perdu, ou à me faire sauter la cervelle... »

Et à Paris, l'huissier menace de saisir chez Harriett... Pour gagner du temps, Berlioz souscrit de nouveaux billets, — majorés.

Malgré tout, il organise un concert.

A Hanover Square Rooms (29 juin), l'ensemble du programme lui appartient, et lui-même dirige. Hélas! malgré une sérénade andalouse, peu de public, peu de recette. — Mais d'excellents articles... Résultat nul...

Cependant, Paris venait d'être ensanglanté, trois jours et trois nuits durant (23 à 26), par la mitraille, par les fusillades dans les rues et jusque dans les maisons (Journées de Juin 48). — Reviendrait-il dans cette ville pleine de cadavres? Du moins, il y avait deux gagne-pain, sa bibliothèque et son feuilleton.

A Londres, rien; et plus d'argent.

— « Je rentre en France. Je vais voir comment un artiste peut y vivre, ou combien de temps il lui faut pour mourir. »

Est-ce Paris qu'il revoit (juillet 48)? Une ville morne, sinistre, pleine d'une odeur d'incendie et de crime, et où fument encore les décombres accumulés par les atroces Journées de Juin. Pillages, exécutions sommaires, assassinats... On a même scalpé des cadavres... Et ces noces du sang, on les appelle l'aurore du bonheur public et de la fraternité :

— « Infâme racaille humaine (écrit-il aussitôt), plus stupide et plus féroce cent fois, dans ses soubresauts et ses grimaces révolutionnaires, que les babouins et les orangs-outangs de Bornéo. »

Du moins ni la mère de Marie Recio, ni Harriett et Louis Berlioz n'ont trop souffert de la tourmente. Pauvre Harriett!... Cette moribonde, est-ce l'Ophélia qui dormit sur son épaule comme une fleur vivante, l'Ophélia dont il a chanté la mort rêveuse, douce comme un évanouissement dans les parfums?

Plus d'argent. — Chez Harriett (rue Blanche, à Montmartre), chez Marie (rue de La Rochefoucauld), plus d'argent! Seul moyen d'en gagner, les feuilletons.

Il court aux *Débats*, à la *Gazette musicale*. Ses articles qui attendent, il demande qu'on les donne tout de suite, et qu'on les lui paye. Hélas, combien toucherait-il? On lui annonce déjà que tous les appointements sont réduits... Même passeront-ils, ces articles sans actualité, et trop longs? Quand Paris est rouge de sang, c'est bien de chroniques musicales qu'il s'agit!

A son beau-frère, à l'obligeant Camille Suat si bien conseillé par Adèle, il demande une avance, et la reçoit :

— « Je me remets à vivre avec 80 ou 100 francs par mois. Mais vous savez que j'ai à Montmartre des dépenses qui ne diminuent pas... » Elles s'aggravaient, avec la paralysie d'Harriett.

Et les billets qu'il a souscrits circulent, l'inquiètent, vont venir à l'échéance. Comment les renouveler? L'argent se cache, effrayé par la révolution. Que vaut le papier de la Banque?... Et que vaut la signature de Berlioz?

De la Côte-Saint-André, il avait déjà reçu des nouvelles alarmantes; ses sœurs étaient accourues près du docteur Louis : il souffrait tant qu'on ne pouvait plus espérer que sa délivrance. Le 28 juillet, après un délire de plusieurs jours, il mourut.

Nanci Pal, toujours littéraire, adressa à son frère quelques « touchants détails ». Elle parlait surtout du « glorieux cortège des pauvres et des malades qui accompagna le docteur, avec larmes, à sa dernière demeure; deux discours ont été prononcés... »

Adèle, plus simple, plus tendre :

Embrassons-nous, mon frère, dans notre commune douleur... Elle est affreuse... Je te plaignais de ton isolement... On a besoin de se serrer les uns contre les autres dans ces moments de déchirements...

... L'agonie des derniers jours a été horrible... Sa tête se balançait continuellement par une crispation nerveuse ainsi que ses bras... Nos caresses le calmaient par moments...

... Un jour, on lui montra ton portrait : il te nomma...

... Un autre jour, devinant à son regard errant qu'il désirait quelque chose, je le questionnai pour le satisfaire : — « Rien, ma fille (me répondit-il avec un indicible accent de tendresse); je cherche vos yeux. » Ce mot si paternel nous fit fondre en larmes et ne sortira jamais de notre souvenir... Mon mari est resté le dernier auprès de lui. Il m'avait promis de lui fermer les yeux, de te remplacer dans ce douloureux devoir...

Deux semaines plus tard, Berlioz allait à la Côte-Saint-André. Il avait pris rendez-vous avec ses sœurs. Adèle Suat vint de Vienne, Nanci Pal de Grenoble. Il n'avait que quelques jours pour commencer à régler, sur place, l'héritage du docteur.

Tous trois, se retrouvant, s'embrassant dans la maison déserte, fondent en larmes... Quant au règlement de la succession, rien d'urgent. L'excellent Suat, notaire et honnête, pourrait gérer l'avoir du docteur, presque tout entier en biens immeubles, maisons, fermes et vignes. Pour le partage, mieux vaudrait attendre et ne pas réaliser parmi l'effrayante moins-value de la révolution. A vendre tout de suite, que

deviendraient les quelque cent trente mille francs qui doivent revenir à Hector?

Presque délivré des affaires, méditant, rêvant parmi ces choses oubliées et qu'il reconnaît soudain, il s'abandonne à son amour de la tristesse. Cette vieille maison, qu'on vendra un jour pour le partage, ces murs où son cœur d'adolescent a battu, les reverra-t-il jamais? Voici le cabinet du docteur, où l'enfant commença d'expliquer Virgile et où le vieillard a si longuement souffert; voici l'alcôve, avec les trumeaux de boiseries sculptées : c'est là que Berlioz naquit, et que son père vient de mourir...

Attendri par la douleur, combien d'intimes, de secrets souvenirs! Ils dormaient dans cette maison de l'enfance, où lui-même ne vivait plus : les voici qui surgissent, et son cœur en est plein. L'année précédente, déjà, ils l'avaient assailli; mais le tourbillon de la vie les avait écartés. Puis, à Londres, seul, inoccupé, enveloppant l'inquiétude des heures révolutionnaires dans les mirages d'autrefois, il les avait choyés et recréés, ces délicieux souvenirs d'enfance; et maintenant, dans cette maison natale où la mort vient de mettre sa grande ombre mystérieuse, il les voit renaître, avec la douceur souriante d'une fleur sur un tombeau... Ici, jadis, en cachette, il s'essayait à jouer de la guitare ou de la flûte; près de cette fenêtre, il lisait *Estelle et Némorin*. Alors, il était surpris d'être seul; ses regards erraient, au loin, sur les indécises ondulations des montagnes : là-bas, il avait rencontré une autre Estelle... Apparition d'une heure, image évanouie, elle continuait de lui caresser les yeux... Dès qu'il la cherchait dans la romanesque pastorale, les phrases harmonieuses s'échappaient du livre pour chanter dans son cœur. Quels frémissements! Sa rêverie incertaine aspirait déjà aux troubles

de l'amour; il devenait le Némorin d'une Estelle de rêve; et il s'abandonnait à l'âme inconnue qui se levait en lui, merveilleuse, éblouissante...

Enchantements de l'adolescence! Ils enlacent à nouveau, ils bercent le vaincu de la vie. Et le voilà qui n'est plus qu'un désir : les réveiller tous, et les revivre!

Après quelque dix jours accordés à ses sœurs et aux affaires, rappelé vers Grenoble et la vallée du Graisivaudan par l'évaluation du domaine des *Jacques* qui va lui échoir, il veut revoir Meylan. Déjà, aux *Jacques*, près de Murianette, tout le caresse dans la magie des évocations : sous ce figuier, il s'assit avec son père; dans ces vignes, parmi ces herbages, il erra, jadis, écoutant le murmure de son cœur.

De l'autre côté de l'Isère, Meylan.

Joli village, blotti sous l'escarpement du Saint-Eynard. Comme elle semble douce, cette roche granitique, tendrement rosée sous le ciel mélancolique et pur de l'automne... Voici la campagne du grand-père Marmion. Après 1815 toute la famille y venait pour les vendanges : c'était en cette même saison, il y a trente-deux ans... La campagne familiale, maintenant, a été vendue à l'un des fermiers. Berlioz y entre. Rien n'est changé. Dans le salon, sur le vieux papier à ramages, les oiseaux peints ont encore leurs couleurs éclatantes... Ces meubles, ce tric-trac!... C'est dans cette boîte noire que le grand-père Marmion aimait à faire sonner les dés; et voici le fauteuil où il faisait la sieste... Cette petite cage d'osier, c'est Berlioz enfant qui l'a construite...

Qu'il était heureux, jadis!... Jadis, son âme neuve peuplait l'avenir avec ses désirs et ses rêves, toute frémissante dans l'attente de l'amour... Et, de nouveau, voici qu'une douceur l'enveloppe comme si son âme

d'autrefois, restée parmi les choses, renaissait sous son regard et glissait en lui-même un chant intérieur... Son pauvre cœur, meurtri si souvent, s'élance et pleure de tendresse ainsi qu'au premier sourire de la première bien-aimée. Aurore éblouissante, plus belle, plus douce que toutes les autres heures d'amour!... Estelle! Estelle! oui, il l'aimait, il n'a jamais aimé aucune autre femme. Seule, cette vision d'un jour ne l'a pas déçu; seule, elle lui aurait donné le bonheur; seule, elle le lui donnerait encore...

— « Je gravis (écrit-il aussitôt) ces chemins rocailleux et déserts, me dirigeant vers la blanche maison où brilla la Stella... Je monte..., j'aspire cet air bleu qu'elle a respiré..., je sens redoubler mes palpitations. Je crois reconnaître une allée d'arbres... »

Mais, où est la fontaine?...

Il s'égare; il erre; il interroge les paysans... Enfin, il entend

murmurer la petite fontaine... C'est là... Dieu!... L'air m'enivre... la tête me tourne... Là, Estelle a dû venir... J'occupe peut-être dans l'atmosphère l'espace que sa forme charmante occupa... Oui, je vois, je revois, j'adore... Le passé m'est présent, je suis jeune, j'ai douze ans! La vie, la beauté, le premier amour, l'infini poème! Je me jette à genoux et je crie à la vallée, aux monts et au ciel : « Estelle! Estelle! Estelle! » et je saisis la terre dans une étreinte convulsive... Un accès d'isolement se déclare, indescriptible, furieux...

Je me relève et prends ma course...

Il reconnaît les sentiers : un cerisier, un buisson de ronces lui rappellent les promenades, les jeux d'autrefois... Hélas! que n'avait-il le même âge que cette Estelle!... Peut-être leurs deux vies... Mais non, Estelle, jeune fille, gentiment fêtée dans l'éclat de ses vingt ans, ne faisait guère attention au petit Hector...

Le lendemain, à Grenoble, il s'informe auprès de ses parents du sort de son Estelle. Mlle Dubœuf, à trente ans passés, avait épousé un homme d'au moins quarante ans, M. Casimir Fornier, président de Chambre à la Cour de Grenoble. Elle avait eu six enfants, dont quatre garçons; ses deux filles étaient mortes et elle venait de perdre son mari... Mme veuve Fornier avait cinquante et un ans, — six ans de plus que Berlioz :

— « Cinquante et un ans!... Plus d'un demi-siècle! Temps exécrable! profanateur affreux!... Eh bien! je veux au moins lui écrire... »

Lui écrire?... Elle le connaît à peine. — Toute sa vie, faite de dévouement familial, d'humbles devoirs journaliers ponctuellement remplis et de deuils chrétiennement supportés, était en parfait contraste avec l'existence tumultueuse du musicien romantique.

Lui, il sait cela, il vient de l'apprendre, mais qu'importe. Tout son cœur, malgré ses passions passées, malgré ses deux ménages actuels, il l'offre, il le donne à cette bonne mère de famille... Lettre romanesque, délirante, hallucinée, — mais sincère : un spasme du cerveau... Son Estelle, il l'appelle tantôt *Madame,* tantôt *Stella del Monte*... Il lui raconte le « pèlerinage » de la veille, à ces lieux que la jeune apparition d'Estelle rend sacrés. Il lui avoue, il lui crie, avec des sanglots de passion, son amour immuable.

Paris. — Il retombe dans la réalité.

A Montmartre, Harriett impotente; dans l'appartement (rue de La Rochefoucauld), Marie, jalouse, terrible, et aussi la baragouinante semi-belle-mère, cette bonne Mme Martin-Sotera de Villas... Peu d'argent... Paris saignant encore des fusillades et des incendies de Juin. — Quant à la musique, « qu'on

l'enterre vite, elle commence à se putréfier ».

Lui-même, que lui sert-il de vivre ?... Heureux, les héros qui meurent jeunes, frappés dans l'épanouissement de leur force !

Et il relisait son Shakespeare. A Hamlet, comme à son frère idéal, il confiait sa douleur. Hamlet, « mon muet confident, l'explicateur de ma vie »... Et il reprenait la partition de sa récente *Marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet ;* il la corrigeait, la « limait », selon son habitude de patientes retouches, et il la dramatisait, lui donnait les nouveaux accents que lui dictait sa douleur présente. Cette *Marche funèbre* retentissait dans son cœur comme l'écho épique de ses propres funérailles :

— « Je redeviens mort », s'écriait-il.

Un jour d'octobre, on le cherche... A Montmartre, Mme Berlioz est encore frappée d'apoplexie.

Pauvre Harriett, râlant, sans connaissance... Pas de médecin... Avec Louis, il bat en vain les rues voisines... Enfin, au bout de deux heures, on saigne abondamment la massive Irlandaise, et elle revient à la vie. Mais plus moribonde : la « cinquième » attaque...

Quand elle essaye de parler, sa langue, maintenant, reste inerte.

Mieux vaudrait qu'elle fût morte, cette pauvre Ophélia.

## XVIII

### LA PHILHARMONIQUE

Le 10 décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte était élu Président de la République. Acheminement vers l'Empire. Nul ne s'y trompait : une dictature militaire.

Aussitôt, Berlioz commence d'écrire un grand *Te Deum*.

— « Cela prend une certaine tournure » ; il espère même avoir fini dans deux mois.

Mais, qu'il a peu de temps pour composer! Vie morcelée, déchiquetée, mercenaire, prise sans relâche par la besogne journalistique.

Un journaliste, un journalier.

— « Quel métier!... Je suis malade d'ennui (avoue-t-il à un ami), malade de dégoût de Paris et de tout ce qui s'y tripote; je suis d'une humeur de chien, je voudrais m'en aller et je ne puis pas bouger, et j'ai des feuilletons à faire... Où trouver du loisir?... Être libre de ne penser à rien, de dormir, de ne pas entendre pianoter, de ne pas entendre parler du *Prophète,* ni des élections... Adieu. — Je sors, je vais m'ennuyer dehors, je m'ennuie trop chez moi. »

A peine l'été fini, Berlioz faisait annoncer dans les journaux qu'il mettait la dernière main à un *Te Deum*... Hélas! pour le faire entendre, il faudrait une grande cérémonie officielle. Mais serait-il le musicien

choisi? Naguère, sous Louis-Philippe, le jeune musicien romantique qui recevait, grâce aux *Débats,* les commandes du ministère, c'était lui. Maintenant, les *Débats,* impuissants dans leur honorable libéralisme, se détachent chaque jour davantage du pouvoir qui s'organise. Louis-Napoléon Bonaparte, le Prince-Président, s'entoure d'une cour militaire. Ce ne sont que revues, parades, remises de décorations : l'Empire se prépare... A coup sûr, on aura besoin de *Te Deum :* prendra-t-on celui de Berlioz?

Inquiétude; irritation; dégoût de n'arriver à rien. Fuir Paris et battre encore l'Europe? C'est impossible. En Allemagne, en Autriche, en Russie, il a eu des succès par surprise : y retourner maintenant, et sans œuvres nouvelles, c'est courir à un échec. Quant à un emploi de chef d'orchestre dans un théâtre étranger, sa tentative avec ce fou de Jullien a été soldée par une faillite...

— « Qu'on me donne des orchestres à conduire, des répétitions à diriger! »... Ah, s'imposer à Paris comme chef d'orchestre; et puisque nul orchestre ne le choisissait, créer une société nouvelle, et tout à la fois divulguer sa musique et assurer l'existence de ses deux foyers, — vraiment, il n'avait aucun autre parti à prendre.

Et la nécessité le contraignait d'agir...

Si bien qu'à la fin de 1849, Berlioz et ses amis parlaient de fonder une *Société philharmonique,* et que déjà leur projet prenait corps.

On commença de se réunir en comité, de rédiger des statuts, et d'inscrire les délibérations sur un registre de procès-verbaux : faire imprimer trois mille prospectus, — envoyer une députation aux ministres, sous la conduite de Berlioz, — combiner une affiche, très grande, avec beaucoup de noms...

Et Berlioz, aux chanteurs, aux cantatrices, aux pianistes, aux violonistes et à tous autres solistes ou instrumentistes, écrit des lettres pressantes, « ronflantes », fulminantes, et gamines aussi, et adroitement goguenardes :

— « Affiches, articles et le diable! Une mousse d'enfer, quoi!... »

A la première soirée de la Philharmonique (19 février), il conduit deux parties de la *Damnation*. Salle bien garnie : deux mille sept cents francs de recette.

Mais il y avait deux cents exécutants prélevant chacun une part; et il fallait déduire les frais... Chaque part rapportait donc environ dix francs. — Et le concert avait réussi... Dix francs, pour une soirée et trois répétitions.

La Philharmonique était-elle viable?

Pour le mois suivant, Berlioz annonce sa symphonie *Harold*.

— « Trop de Berlioz! disait-on dans sa Société...; il y a trop de Berlioz à la clef! »

Le deuxième concert (*Harold*, fragments de Gluck...) laissa un bénéfice de quatre cent vingt et un francs : par musicien, c'était deux francs pour deux répétitions et une soirée.

Etait-ce la fin?

Au troisième concert, cent cinquante-six francs.

La Philharmonique était trop utile à Berlioz pour qu'il n'essayât pas d'en prolonger l'existence. Mais des dissensions, aigries par les recettes insuffisantes, usaient cette entreprise impossible. Toute l'activité de Berlioz s'y engloutissait. Et l'été se passait, sans qu'on atteignît aucun résultat pratique. On délibérait dans le Comité, on jouait au régime parlementaire : rien n'aboutissait.

— « Je suis malade d'ennui. J'ai toujours la

tête lourde, un malaise inexplicable mé stupéfie. »

Et son aspect même, aux approches de la cinquantaine qui s'annonçait si triste, se modifiait. Ses cheveux roux continuaient à blanchir ou plutôt à se décolorer. Plus longs et plus minces, et comme anémiés, ils étiraient leurs anciennes boucles en vagues ondulations sales. Lui-même, avec des vêtements lustrés, se voûtant, et laissant tomber en avant sa tête ravinée d'où saillissait l'arête coupante de son nez anguleux ; — avec ses gestes fébriles et saccadés ; avec son pantalon qui godait, trop large, flasque, sur ses tibias décharnés ; avec sa maigreur squelettique et son ventre rentrant, — il prenait une silhouette drôlatique et sinistre, inquiétante, et qui semblait, tout de noir boutonnée, quelque macabre fantoche échappé d'un conte d'Hoffmann... Ses yeux, ses pauvres yeux ardents et bleus, hélas, qu'ils étaient désespérés, criant vers l'idéal, dans cette face sabrée de rides et qui portait, comme le sceau de sa destinée, l'empreinte du dégoût.

Mais il ne désarme pas. Sa Société semble morte : il veut encore, à force de volonté, la galvaniser. Il convoque le Comité chez lui : ses fidèles ne viennent même plus... Et lui, président et factotum, âme agissante, vivifiante de cette Société, — et génie qui vient de lutter en vain, — il écrit mélancoliquement sur le livre des procès-verbaux :

— « 13 août... Les membres présents du Comité se retirent après avoir attendu leurs confrères pendant trois quarts d'heure. »

Avec octobre (1850), la saison des concerts allait se rouvrir. Berlioz stimule, excite, entraîne les débris de sa Philharmonique. Réunions chez lui : Marie Recio ne peut se tenir d'y assister : l'ancienne chanteuse se

doit à elle-même de montrer qu'elle s'intéresse à la musique et conseille son Hector.

Dès le premier concert, recettes insuffisantes.

Et, d'un concert à l'autre, elles fléchissaient. La Société vivrait-elle jusqu'à ce qu'une occasion se présentât pour qu'il pût donner son vaste *Te Deum,* ou au moins une composition récente, de dimensions restreintes, la *Fuite en Égypte ?*

Parmi ces craintes, ces angoisses, sa nervosité l'épuise, son estomac se délabre, et déjà son intestin semble touché par une entérite d'origine nerveuse. Presque après chaque concert, un jour, deux jours de lit. Les répétitions l'accablent. Et c'est moins par la fatigue physique, déjà si grande (mais stimulante), que par l'inquiétude, l'irritation, la rage de constater la lutte inutile, et d'être mené, lui le chef, par des troupes gouailleuses, prêtes à déserter. Et la crise intestinale se répercute en crise de mélancolie et de désespérance. La Société s'émiette, se décompose. Pas de public, pas d'argent, plus de musiciens, plus de Comité !...

Pour la faire vivre malgré tout, pour la prolonger, il en venait à écouter des propositions hybrides. On envisageait de faire payer certains auteurs riches, des amateurs, pour jouer leur musique. On accueillait d'étranges compromissions avec certains propriétaires de salles de concert.

L'argent ! Puissance, nécessité de l'argent !... Alors, à propos d'un innocent opéra-comique, Berlioz, écœuré d'un monde où l'argent est plus fort que tout, — Berlioz laissa, dans un feuilleton, sa conscience d'artiste crier sa souffrance :

— « L'argent, l'argent, c'est tout ! ! »

Soudain, brutalement, comme presque tous les coups du sort :

— « Je suis tout triste ; Spontini vient de mourir... Je l'aimais à force de l'avoir admiré... »

Spontini mort, il ne restait plus, pour Berlioz, de grand compositeur vivant. Et parmi la vulgarité régnante, l'italianisme, et la bassesse du goût public, — parmi cette obscurité pestilentielle, — la disparition de ce talent hautain et solitaire, c'était comme l'écroulement d'un sommet où brûle un feu sacré... Berlioz, soudain, se sentait seul dans un monde qui se ruait en bas. Qui donc, dans toute l'Europe, qui donc, parmi les compositeurs, luttait pour l'idéal et avait reçu, en naissant, le baiser de la Muse? Chopin venait de mourir; le correct et pur Mendelssohn était mort; Schumann, taciturne, génie déjà voilé par la folie, était à peine connu de Berlioz; Liszt ne lui semblait qu'un virtuose prodigieux; Rossini, depuis plus de vingt ans (depuis *Guillaume Tell*), se reposait, vivotant, engraissant, « le gros homme gai », blaguottant sur le boulevard comme un « satyre en retraite ». Quant à Meyerbeer, tout à ses ficelles musico-dramatiques et à leur lancement à coups d'or...

Il y avait bien un certain Richard Wagner, loué par Liszt, mais étrange, suspect comme musicien et comme proscrit politique. — Richard Wagner, un grand musicien?... Berlioz (1851) ne se posait même pas la question. Alors, où sont-ils les véritables artistes? Ils ne sont pas. Il n'y en a pas. Spontini mort, il n'y en a plus. Ce Meyerbeer, un adroit, « qui a le bonheur d'avoir du talent et le talent d'avoir du bonheur » et sait réussir dans ses combinaisons d'affaires... Halévy, un sous-Meyerbeer, en triste... Auber, refrain d'opéra-comique. Adolphe Adam, *fa presto,* homme à tout faire; Clapisson, Caraffa et autres noix vides.. Personne; non, personne.

Spontini mort, un fauteuil devenait vacant à l'Institut. Onze candidats surgissent.

Ambroise Thomas, plus jeune que Berlioz, fut nommé par trente voix sur trente-huit dès le premier tour. Les huit autres voix s'étaient portées sur Niedermeyer et sur Batton (22 mars).

Berlioz, zéro... A cinquante ans presque, l'auteur de la *Damnation,* de *Roméo,* du *Requiem,* de la *Symphonie funèbre,* de *Benvenuto,* d'*Harold* et de la *Fantastique,* était battu, pulvérisé, par l'auteur du *Caïd*... Berlioz, zéro.

Et la *Philharmonique,* misérablement... Ah! pour traîner sa Société jusqu'à la fin de la saison, combien de lettres, et de rendez-vous, et de démarches, près des compositeurs, des propriétaires de salles, des amateurs, du ministère, des virtuoses...

Et son fils venait d'arriver des Antilles.

Frêle jeune homme, roulant sur la mer, et seul, comme orphelin. Il n'était en France que pour peu de jours... Avec lui Berlioz revenait près de la pauvre Ophélia... La malheureuse!... Comme pour aller au-devant de la mort, elle s'était déjà rapprochée du cimetière Saint-Vincent, au delà du village de Montmartre... De plain-pied avec sa petite maison perdue, elle avait un jardinet... Pouvait-elle s'y faire porter? Du moins, autour de l'agonisante, c'était du silence, et un peu de verdure où venait le soleil.

## XIX

### « CAMPAGNES » EN ANGLETERRE

A Londres, l'Exposition Universelle de 1851 attirait une foule innombrable. De toutes les nations venaient des visiteurs, impatients d'admirer le Palais de Cristal. — Berlioz aussi (en mai) vint à Londres, comme juré dans la Section de Musique. Mais, en lui-même, il projetait une nouvelle Société de concerts, une *New Philharmonic*, et aussi une « entreprise gigantesque », où retentirait enfin son *Te Deum*.

Parmi les artistes fixés à Londres, il retrouvait nombre de partisans, quelques amis, sans compter ces curieux qu'il avait étonnés, trois ans auparavant. Certains ennemis n'avaient ni disparu, ni désarmé : parmi les plus redoutables, Costa et Andersen. Directeurs de la Vieille Philharmonique, ils guettaient Berlioz, qui menaçait d'apporter une Philharmonique nouvelle.

Mais ce n'était rien. Il projetait un festival énorme, international, dans le Cristal Palace, pour clore l'Exposition ; — et il y donnerait la première audition de son *Te Deum*. Quinze cents exécutants, dont mille choristes ; pour cette « masse harmonique » un amphithéâtre, avec un grand orgue, serait élevé dans la Galerie de l'Est (quartier des États-Unis) ; ce « concert colossal se reproduirait chaque semaine, pendant un mois au moins » ; dans les galeries, les auditeurs,

chaque fois, pourraient être quelque vingt mille; la recette globale atteindrait quarante mille livres sterling, c'est-à-dire un million! Affaire sûre. Il a tout calculé, tout prévu. Il connaît l'organisation de ces fêtes « ninivites, babyloniennes »!

Projet gigantesque; mais il n'aboutit pas. Et pourtant Berlioz avait dédié son *Te Deum* au Prince Albert, époux de Victoria, reine d'Angleterre.

Du moins le projet de créer une *New Philharmonic Society* est sur le point d'aboutir. Les quatre *guarantors* de l'entreprise sont trouvés; et le directeur, ce sera Berlioz. Admirable société! Combien d'éléments musicaux, à Londres, disséminés, mais qu'elle groupera sous lui seul! Et ces Anglais, si calmes en affaires, méthodiques, persévérants et pleins de rectitude!

Fin juillet, Berlioz et Marie Recio rentraient à Paris.

Avant de quitter Londres, ils avaient retenu un appartement pour le printemps prochain : ils étaient assurés de revenir pour la *New Philharmonic*.

L'automne finissait (1851), maussade, triste, inutile pour Berlioz, — et menaçant pour la France. « L'Empire est fait », se disait-on déjà. Un journal, le *Napoléon*, ne cessait de prôner l'empire et un coup de force; çà et là, sous des prétextes de voirie, les fonctionnaires de la police arrachaient les Arbres de la Liberté, plantés en 48; les journaux, bâillonnés par le cautionnement, étaient à la merci de la censure... Et partout, au théâtre, aux revues, aux inaugurations, au Bois de Boulogne, souriant, simple, affable, le Prince-Président se montrait, applaudi, acclamé, — impénétrable si l'on criait : « vive l'Empereur! » A l'Elysée, fêtes sur fêtes. La liste civile du Prince-Président, portée de six cent mille francs à trois millions.

Si bien qu'on disait : — « Louis-Napoléon fait danser la République, en attendant de la faire sauter. »

Le 2 décembre, au matin, les carrés blancs des affiches officielles apprirent aux Parisiens que l'Assemblée Nationale était dissoute, mais que le Prince-Président, soucieux de la légalité et respectueux des immortels principes de 89, consulterait bientôt la nation par la voie du vote. Pendant la nuit, en effet, le Président et quelques audacieux avaient fait un coup d'Etat : deux cent dix-huit députés étaient sous les verroux. Quant aux citoyens, l'état de siège et les commissions martiales allaient en prendre soin.

« L'ordre, enfin, est sauvé », proclamaient les fonctionnaires et les partisans de l'ordre nouveau. De fait, les jours suivants, on mitrailla, on sabra dans les rues ceux qui avaient mine de n'être pas encore convaincus. En masse, on emprisonna, on détint dans les forteresses, on expulsa, on relégua, on exila, et l'on transporta à Cayenne.

Le 20 décembre, la France vota. — Et pendant dix jours et autant de nuits, les fonctionnaires, créatures de Louis-Napoléon, furent les seuls gardiens du scrutin. — Le scrutin, avoué le 31 décembre, fut excellent : le lendemain, 1er janvier 1852, le Prince-Président put s'agenouiller solennellement à Notre-Dame et faire chanter un *Te Deum*.

La musique n'était pas de Berlioz.

L'Empire établi de fait (non encore proclamé, mais se recrutant une clientèle), la situation de Berlioz ne s'améliorait pas : sa collaboration aux *Débats* et ses anciennes relations orléanistes lui donnaient une allure de suspect. Et l'échec de ses entreprises musicales, ses feuilletons qui morigénaient le public et attaquaient les théâtres subventionnés, ne décelaient que trop un mécontent, un frondeur.

Hélas, un artiste de génie, mais incapable de bâcler les pacotilles qui, seules, nourrissent leur homme.

Londres. — Sursaut d'énergie et de bonheur ; griserie de combat. Il tient donc une arme, et bien préparée : quel bel orchestre !... Pour lutter contre Costa, contre sa forte et vieille *Philharmonic,* la nouvelle, la jeune Société a bien toutes les apparences d'une solide respectabilité. Les conditions financières ont été établies avec prévoyance et rectitude.

Le 24 mars, premier concert de la *New Philharmonic*. Au programme, *Roméo*... Aussitôt, missives à Paris :

— « Succès pyramidal !... La consternation est dans le camp de la vieille Société Philharmonique. Costa et Andersen boivent leur bile à pleins verres. »

Lutter contre des préjugés hostiles, vaincre des résistances, grouper quelques riches amateurs et aussi de jeunes artistes qu'il fanatise, qu'il exalte, et qui recréent sous son influence l'atmosphère enfiévrée d'un cénacle 1830 !... Ses admirations, ses fureurs d'enthousiasme, il les leur communique. Entre amis, on lit Shakespeare !... Et quels commentaires, quelles apostrophes à propos de Gluck, Beethoven, Weber, Spontini !... On hésitait devant la *Symphonie avec chœurs,* les critiques londoniens avaient fait des réserves : c'est qu'ils ne l'ont jamais entendue. Oui, à la « vieille Philharmonique », Costa l'a massacrée : Berlioz la donnera.

A un concert, où *Roméo* était « redemandé », un concerto joué par la *queen of pianists* de la *season,* amenait de curieuses coïncidences : l'ancienne Mme Pleyel, Camille Moke, — Camille, l'ancien séraphin de Berlioz, — jouait le *Concerstück* de Weber... « Feux et tonnerres ! »... Or, pendant que la virtuose

joue, virtuose de l'amour et reine du piano, c'est lui qui dirige l'orchestre, c'est lui qui l'accompagne!... Et comme jadis, vivant ensemble la même musique, voici que leurs deux êtres se caressent, se fondent dans un même chant!

Mais Marie Recio est là, qui veille, irascible, dominatrice, aigre et doublement acidulée par sa jalousie de femme et sa rage de chanteuse qui ne chante plus, tandis que l'autre, la *queen of piano,* jolie, adulée des snobs, se courbe sous les applaudissements à côté d'Hector!

Le lendemain, d'ailleurs, l'ancien Ariel se plaignit au Comité : M. Berlioz l'avait mal accompagnée... Peut-être trop ému...

Pauvre Hector : les jours suivants, écrivant ses lettres sous les yeux, sous les menaces de Marie, il ne manque pas (homme capté, chambré) de vanter une autre pianiste pour que ses camarades en parlent dans les feuilles; et même il signale « les intrigues de la Pleyel... ».

Soudain, pour Marie Recio, autre sujet de récriminer contre Berlioz, et de l'humilier. Son fils, pilotin, ne veut plus naviguer ; il écrit qu'il va revenir en France et chercher un autre état.

— « Tu me dis que tu deviens fou, tu l'es », lui répond Berlioz; « mesure tes termes quand tu m'écris; ce style-là ne me convient pas. »

Et cet écervelé demande encore de l'argent?... En cinq mois, il a gaspillé son trousseau... « Est-ce qu'il se moque de nous!... » Et va-t-il tomber à Paris, et vivre aux crochets du ménage Berlioz-Recio?... C'est déjà trop de sa mère, pense Marie : qu'Hector s'arrange avec son fils, qu'il lui écrive, et que ce dévoyé ne nous retombe pas sur les bras...

A Londres, Berlioz et Marie vivaient au plus juste.

La *New Philharmonic* tenait scrupuleusement ses engagements, mais elle ne donnait que le minimum convenu. Les frais généraux, le coût des nombreuses répétitions n'étaient pas couverts par les recettes, malgré la grande contenance d'Exeter Hall.

Au sixième concert, la *Symphonie avec chœurs,* et deux parties de la *Damnation.* C'était le dernier concert (9 juin) : son succès déciderait de la saison prochaine et ferait redemander, ou non, Berlioz.

— « Succès extravagant, écrit-il à Paris... J'ai été rappelé cinq fois... On m'a jeté une couronne... »

Mais on ne l'engageait pas à revenir, pour la prochaine *season.* L'éditeur Beale et les quatre *guarantors* ne se souciaient pas de reprendre un chef d'orchestre ruineux.

Berlioz et Marie quittèrent Londres.

Cruelle ironie : les chroniques, qui parfois lui coûtaient tant de peine; cette prose mercenaire, cette *copie,* — elle plaisait au public. Ainsi, Berlioz échouait comme musicien de génie, et réussissait comme chroniqueur adroit; sa *Damnation* ne trouvait pas d'éditeur, mais son recueil de boutades, ses *Soirées de l'orchestre,* on le lui achète.

Car ce volume des *Soirées,* il l'a conçu pour aller au public, pour le séduire, l'entraîner, l'irriter, le chatouiller, lui tirer les oreilles, et le houspiller le plus galamment du monde. « Boutades, coups de fouet, facéties, nouvelles romanesques », ainsi Berlioz caractérise ses *Soirées.* Ce livre, il se propose de le lancer dans la mêlée parisienne, comme un partisan, un éclaireur d'extrême pointe, un soldat perdu qui tiraillera sur l'ennemi : sur les gens en place, directeurs de théâtre, fonctionnaires musicaux, et autres gardiens des temples de la routine, ou tenanciers des

« mauvais lieux » soi-disant lyriques... Quels jolis « coups de chevrotine » !... Et tout cela, preste, tintinnabulant, drôlatique, cavalcadant, blagueur, fashionable, journalistique, parisien et même boulevardier...

Etait-ce le bon moment pour lancer ce livre? Il n'était question alors que du voyage de Son Altesse Impériale le Prince-Président. « Ce voyage est une interrogation », se répétait-on à Paris; au retour, l'Empire peut être fait. — Or, pour Berlioz, une proclamation d'empire ne va pas sans musique; et la part prépondérante de l'armée et du clergé dans toutes les fêtes officielles assurait l'exécution d'un *Te Deum* militaire. Serait-ce le sien? En prévision d'une commande rapide, il avait déjà fait copier, en grand nombre, toutes les parties des chœurs et de l'orchestre. Et il attendait. Il sollicitait...

— « Mon affaire est presque sûre; car s'il n'y a pas de sacre, il y aura un *Te Deum* à Notre-Dame, et c'est ce qu'il me faut... »

Affaire sûre?... Ne se leurrait-il pas?... Ses démarches, de plus en plus, le compromettaient dans l'entourage de Louis-Napoléon : il se croyait habile, par son empressement; de fait, il se diminuait, il *se brûlait*. Et les secrétaires, sans cesse sollicités, souriaient de ce pauvre quémandeur trop crédule : il ne sent donc pas, cet homme des *Débats*, qu'il est de ceux dont *on ne s'occupera point!*

Et sans cesse forcé de feuilletoniser... Que ne peut-il enfin vivre « comme un ermite dans ce désert d'hommes qu'on nomme Paris..., seul avec ses rêves d'art, et sans se préoccuper de ce qui se pratique, se tripote, se confectionne dans le monde de la musique industrielle » !

Les nerfs malades (mars), il reste tant qu'il peut à

la maison. Il se terre, et il songe. Peu de travail. Il broie, il remâche du noir... Tout le blesse, tout lui est plaie. Depuis des mois, l'éditeur Richaud le berne, espérant bien que dans un moment de dégoût, d'abattement, Berlioz lâchera pied et lui abandonnera la *Damnation* pour un morceau de pain, cinq cents francs, peut-être rien... Après tout, en ce moment, la *Damnation,* malgré des succès à l'étranger, semble bien n'avoir qu'une toute petite valeur commerciale, une valeur hasardeuse, chanceuse... L'éditeur fait sonner bien haut qu'il va faire des avances, se ruiner en planches : cet argent, quand le reverra-t-il, le reverra-t-il jamais?... Toutefois il ne dit pas non : si *Benvenuto* dont on reparle triomphe en Angleterre; si Berlioz, après un vrai succès au théâtre, devient un *article commerciable,* l'éditeur Beale, ou l'entreprenant Ricordi, ou tout autre spéculateur n'aurait qu'à rafler l'affaire... Et l'éditeur parisien joue à gagner du temps, sans rompre, afin de happer la minute de la plus forte baisse... Voyons, mon cher Berlioz, pour tous les droits en France, votre dernier mot : cinq cents francs, la *Damnation?*

Berlioz (fin mars) la lâcha à sept cents.

Sept cents francs, la *Damnation*...

C'était cher, pour l'éditeur... Mais Berlioz prenait alors barre sur lui (bien faiblement), en lui montrant l'engagement du théâtre de Covent-Garden : *Benvenuto* allait être remis à la scène... L'éditeur acheta donc la *Damnation* à la cote basse, mais au moment où cela promettait de monter.

Berlioz n'aurait pas dû vendre.

Hélas, il ne pouvait tenir le coup. Combien de dépenses : Harriett toujours paralysée, agonisante, à laquelle il faut deux gardes; Louis, qui ne navigue plus, mais suit au Havre un cours d'hydrographie;

pour avril, les deux termes qui reviennent, le loyer d'Ophélie à Montmartre, le loyer rue Boursault, sans oublier la rente trimestrielle pour les meubles de la belle-mère. Et pour gagner Londres, s'y loger avec Marie, y faire figure, il faut encore de l'argent... Or, voici sept beaux billets de cent francs...

Pour eux, Berlioz lâcha une fortune.

Il était à bout. Plus de résistance. Fiévreux, toussant, sa mince poitrine secouée par des quintes caverneuses, il n'en pouvait plus.

Il prend le lit. — Une bronchite.

Trois semaines durant, anémié, brûlé de fièvre. Pas de sommeil. Mais quelles pensées hallucinantes, désespérées... Ah ! dans cette prostration, parmi ce silence des chambres de malade où l'âme frémissante, libérée du tumulte journalier, entend ses voix les plus sincères, les plus profondes, combien il se sent fatigué de la vie, usé par elle, las de la lutte, et dégoûté de tout!... Devant le monde, plastronnant pour les confrères, il se raidit; pour tel « gredin », pour tel « crétin » qu'il méprise, il est contraint de porter beau... Chez lui, seul avec ses doutes, il retombe à plat, désespéré, n'aspirant plus qu'au calme définitif... C'est fini de lui... Plus de jeunesse, plus de force d'attaque... Sous ses railleries de chroniqueur, d'articlier, sous son air hautain et crâneur, il y a une blessure secrète, — grandissante, — une cassure intérieure, une lésion qui s'étend de fibre en fibre, et qui détend les ressorts nerveux de son être trépidant... Seul, il s'affaisse, pauvre mannequin aux ficelles coupées.

Plus de volonté, alors, plus de désir, parce qu'il n'a plus d'illusion. Qu'une idée germe en lui, qu'une mélodie chante, que des sonorités d'orchestre, entendues en lui-même, l'enlacent dans leur enchantement, — à quoi bon retenir ce rêve, le fixer, l'écrire et lui don-

ner la vie de l'art? Berlioz a trop éprouvé déjà ce qu'il lui en coûterait à lui-même :

Une nuit, j'entendis en songe une symphonie.. En m'éveillant le lendemain je me rappelai le premier morceau..., je m'approchai de ma table pour commencer à l'écrire, quand je fis cette réflexion : si j'écris ce morceau, je me laisserai entraîner à composer le reste... Je ne ferai presque plus de feuilletons. Mon revenu diminuera d'autant... Puis, je laisserai copier la symphonie, et contracterai ainsi une dette de mille à douze cents francs...; je donnerai un concert, dont la recette couvrira à peine la moitié des frais... Je perdrai ce que je n'ai pas; je manquerai du nécessaire pour ma pauvre malade, mes dépenses personnelles et la pension de mon fils...

... Je me raidis contre la tentation, je me cramponnai à l'espoir d'oublier... Le lendemain, tout souvenir de la symphonie avait disparu pour jamais.

« Lâche! va dire quelque jeune fanatique,... il fallait oser! il fallait écrire! il fallait te ruiner!... » Ah! je n'ai pas reculé aux jours où l'on pouvait encore douter des conséquences de mes coups d'audace. Il y avait dans ce temps à Paris un petit public d'élite, il y avait les Princes de la maison d'Orléans et la Reine elle-même qui s'y intéressaient... Mais maintenant je suis sûr de trouver, au bout de toute entreprise musicale, un résultat désastreux.

La bronchite guérissait. Il quittait le lit. Il recevait une bonne nouvelle : à Londres, le théâtre de Covent-Garden attendait *Benvenuto*...

Berlioz reprend confiance. Il sort. Le contact de Paris, par ce début de mai, l'électrise. Les camarades, il s'amuse à les éblouir. A le voir, à l'entendre parler de Londres, on sent qu'il va vaincre. Ce n'est plus cet air maussade, abattu, aigri et aplati des mois derniers. Maintenant, des paroles aimables, bien sonnantes, qui respirent la force. Dans ses feuilletons,

dans ses lettres, il célèbre le travail, qui triomphe de tout. — Il en vient même à chroniquer sur les « turpitudes » de l'Opéra-Comique avec une hauteur condescendante et une façon de sérénité.

Londres (mai 1853).

Covent-Garden était un véritable théâtre italien, et les représentations s'y donnaient en italien : *Don Giovanni, il Flauto Magico, il Franco Arciere;*... et on y applaudissait la Cruvelli, la Bosio, ou les Ferlotti, Calzolari, Ranconi, Stegelli, dans la *Norma* ou l'*Italiana in Algeri*. On annonçait *Rigoletto,* de Verdi; *Dom Sebastiani,* de Donizetti; *Juana Shore,* de Bonetti; — et *Benvenuto Cellini*... Vraiment, n'est-ce pas ce titre en *i* qui avait introduit l'opéra-buffa du maestro français?

Aux répétitions, Costa, son ennemi, est là... Mais non, affable, serviable, prévenant, il n'est plus un ennemi, — ou du moins il cache bien son jeu. D'ailleurs, est-ce sa faute si les chœurs sont glapissants, et si les chanteurs... Berlioz n'y résiste pas, plus irritable alors, affaibli par sa récente bronchite... Tous ces chanteurs (sauf Tamberlick) sont gâtés par les habitudes italiennes qui changent un ténor ou une diva en véritables auteurs de la pièce. Car l'orchestre n'est plus là que pour servir de repoussoir ou de support aux libertés et aux improvisations vocales de ces divins oiseaux. Déjà, Berlioz ne les connaissait que trop, ces gosiers, ces vanités et divinités du chant!...

Enfin, le 25 juin, pour conduire son *Benvenuto Cellini,* il monte au pupitre directeur. La salle est comble. La reine Victoria et le Prince Consort sont dans une loge; dans une autre, la famille royale de Hanovre. Mais le nombreux public, trop élégant, bruyant, ce n'est que des dilettantes italianisants : com-

ment vont-ils accueillir cette œuvre si contraire à leurs habitudes?

Des *chut,* dès le début. En vain les chanteurs aimés de ce public sont en scène, et parmi eux Tamberlick et Tagliafico. On chute. Pourtant la reine est présente, et la famille royale de Hanovre. On chute.

Berlioz, sans pouvoir fuir, continue de battre la mesure parmi ce sinistre et odieux bruissement, qui stride dans sa tête comme un sifflement de tempête.

Au deuxième acte, même pendant le *Carnaval romain* qui sert d'introduction, on chute. Et jusqu'à la fin, on chute. C'est pire qu'à Paris en 1838.

Le lendemain, il retire son *Benvenuto*.

« La presse, en général, est hostile à la partition », constate-t-il.

Pauvre *Benvenuto !*... Cette deuxième défaite, ignominieuse, honteuse, — quel va être, parmi les musiciens et le public de France ou d'Allemagne, son retentissement? Que va-t-elle devenir, envenimée, accrue par les ennemis, par les « insectes du feuilleton » ?

En hâte, il revient à Paris.

## XX

### MORT D'OPHÉLIA

« La vie est un combat : j'ai donné dans une embuscade! »

Irrité, exaspéré, las de la lutte impossible, — et déjà sujet à ces misères physiques où il sent, la rage au cœur, l'usure, la déchéance de sa cinquantaine pour lui précoce vieillesse.

Et la gêne, rue Boursault.

Brusquement, parfois, dans un sursaut de douleur, il fuyait. Échappant à l'acariâtre chanteuse, bondissant vers Montmartre, il revenait près d'Ophélia, pour quelques heures... Une moribonde. Plus de mouvement, plus de parole... Deux femmes se relayaient pour la garder, la soulever dans son lit... Oh! la voir ainsi, cette malheureuse, qui ne peut pas arriver à mourir!... Lui, les nerfs frémissants, cela le brisait. Aigri (mais tendre toujours et prompt aux larmes), impuissant à l'abandonner, impuissant à rester près d'elle, et la quittant chaque fois comme s'il ne la retrouverait plus que morte.

Et malgré tout, il s'efforçait de composer une œuvre nouvelle. Déjà, dans plusieurs concerts, il avait fait entendre avec succès un chœur où passait comme un reflet de Gluck et de Mozart. Tout d'abord il n'avait pas avoué qu'il en était l'auteur. Puis, encouragé par la réussite, il l'avait entouré d'épisodes descriptifs.

cet ensemble gracieux et poétique, la *Fuite en Égypte,* avait plu. — Berlioz travaillait donc à l'entourer de deux autres compositions, de proportions moyennes, presque petites, pour quelques voix et un orchestre réduit. Ces trois tableaux musicaux seraient comme un tryptique d'un caractère religieux, d'une naïveté archaïque très joliment; — ce serait une sorte de *bergerie* biblique ou d'oratorio pastoral : l'*Enfance du Christ*.

— « 1854!!! Encore des feuilletons! Encore des opéras! Encore des chanteurs! Encore des théâtres où l'on dit que l'on chante! » Et tant de bruit, pour si peu de musique. Le goût du public est au-dessous de zéro. Le *Postillon de Longjumeau,* mais c'est du grand art, comparé au reste! Quant à l'Académie Impériale de Musique, elle n'appartient qu'à un juif berlinois, Jakob Liebmann Meyerbeer. Et voici que ce Meyerbeer menace de s'annexer l'Opéra-Comique, grâce à son *Étoile du Nord!* Merveille divine, une œuvre nouvelle de Giacomo Meyerbeer!... Sans trêve, d'innombrables chroniqueurs, à la solde de ce Jakob arlequiné en Giacomo, maintiennent le public dans la fièvre de l'attente.

Le 16 février, l'Empereur et l'Impératrice honoraient de leur présence la première représentation.

Aux *Débats,* Berlioz constate ce triomphe; mais il a le courage de glisser :

> Voilà un succès réel, solide, vigoureux, armé... En va-t-on vendre de ces airs, de ces romances, de ces couplets, de ces duos de vivandières, de ces rédowas, de ces marches, de ces chansons de soldat!... Il y a longtemps que le commerce de musique ne se sera trouvé à pareille fête.

Quelques jours plus tard, Louis Berlioz était de retour à Paris. Il venait de suivre, au Havre, un cours

à l'usage des aspirants de la marine marchande.

Près de son père, combien de choses, hélas! l'en séparaient. A peine osait-il monter rue Boursault, à cause de Marie, l'autre Mme Berlioz : s'il avait un mot à dire à son père, il écrivait, et remettait un pli au concierge, ou il en chargeait quelque ami. Ainsi, des journées entières, abandonné, déjà orphelin, il errait à l'aventure dans Paris.

Sa mère, à Montmartre, il l'avait revue, plus qu'à demi morte, cadavre informe et qui souffre.

Or, Berlioz était dans la gêne, et son fils avait besoin d'argent. Rien ne glace autant quelques jours où l'on pourrait reprendre contact. Et puis, Marie est là. Ecarté, blessé par elle, le fils en voulait à son père. Débordant par moments, Louis parlait avec trop de franchise sur le compte de cette femme, — de cette maîtresse subie par un homme usé... De son côté, Berlioz était pris, malgré la présence de son fils, par ses propres affaires, composition de l'*Enfance du Christ,* épreuves de *Faust,* courses multiples, lettres à écrire en Allemagne pour organiser une nouvelle campagne de concerts : c'était pour la fin de mars, à Dresde et Hanovre.

Quant à Louis, on lui avait trouvé une place d'aspirant, à Calais : il n'avait plus qu'à s'embarquer.

Comme un intrus qui ne tarde pas à s'en aller, Louis partit. Et ce qu'il avait plein le cœur, il ne put le dire de vive voix à son père, mais il lui fit une lettre et la remit à un tiers, — pour que Marie Recio, dépouillant le courrier habituel, ne la vît pas.

Le lendemain, le surlendemain, l'état d'Harriett Smithson empirait. Effrayées, les servantes font appeler Berlioz. Est-ce la fin, la délivrance?... Cette paralysie est si ancienne, il reste si peu de vie à s'exhaler,

que l'agonisante recommence, et pour longtemps peut-être, à se survivre.

Le 3 mars, Berlioz remonte à Montmartre. Même état. Il redescend à Paris. — D'ailleurs, peu d'argent : il faut qu'il se débatte...

Soudain, on court après lui, on le cherche : c'es fini...

On le trouve, on le ramène.

Interminable remontée, depuis la barrière de Clichy jusqu'à la vieille église Saint-Pierre de Montmartre... Quand il redescend le versant nord, il longe le jardinet, le « cottage » où il abrita, vingt ans auparavant, son idylle avec Ophélia.

Rue Saint-Vincent, les fenêtres sont déjà fermées pour la veillée funèbre... Il entre : la lueur des cierges s'étend sur cette forme qu'il enlaça sous son étreinte... Ophélia! Pour la baiser au front, il relève le suaire et découvre le visage tuméfié :

Arrachement de cœur (écrira-t-il bientôt);... infinie pitié dont le souvenir de ses malheurs m'accablait...

Feux et tonnerres! Sang et larmes! Mon cerveau se crispe dans mon crâne en songeant à ces horreurs...

Shakespeare! Shakespeare! Où est-il? Où es-tu?...

Lui seul, parmi les êtres intelligents, peut me comprendre et doit nous avoir compris tous les deux; lui seul peut avoir eu pitié de nous, pauvres artistes s'aimant, et déchirés l'un par l'autre... Shakespeare! Shakespeare!... Reçois-nous sur ton sein, embrasse-nous!... La mort, le néant, qu'est-ce que cela? L'immortalité du génie!... *What?... O fool! fool! fool!...* (Quoi?... Imbécile, imbécile!)

Aucune méditation ne dispense de préparer un convoi. Et Berlioz, « pour s'occuper de ce triste devoir, était seul ». Lettres à écrire; démarches à la mairie, aux pompes funèbres, au cimetière, — tout est com-

pliqué encore parce que le décès s'est produit à Montmartre, hors de l'enceinte parisienne. Pour le service religieux, Harriett Smithson étant protestante, où trouver le pasteur qui *fait la banlieue?*... Il habite près de l'Odéon : la nuit, Berlioz y court.

L'Odéon!... *Hamlet*... Ophélia!... le coup de foudre de 1827!... Harriett Smithson, alors, pâle et languissante apparition, si douce, avec les romarins et les fleurs des eaux piqués dans sa chevelure dénouée... Ces cheveux blonds de jadis, maintenant blanchâtres, on vient de les couper sur le front de la morte, et Berlioz (en cachette de la chanteuse) veut les garder, une moitié pour lui, une moitié pour son fils...

— « Pauvre Ophélia, c'est moi qui prépare ton dernier voyage... Malgré tous mes torts, comme je t'aimais!... Je sombre dans le chagrin... Shakespeare, Shakespeare, je te cherche encore; père, père, où es-tu?... »

Près de la morte, toute la vie d'autrefois renaissait au cœur de Berlioz, et le brisait. Tant de souvenirs, tant de passions, tant de douceur et de tendresse, et les larmes de la tragédienne, les scènes de jalousie, l'évasion avec la chanteuse, la maladie, les années de souffrance, la paralysie gagnant comme une mort progressive et trop lente; — et ce cadavre, enfin, cette loque qui pourrit déjà, et répand une senteur fade...

Veillée interminable, terrifiante, pleine d'épouvantements. Shakespeare, Shakespeare!... Les fossoyeurs d'*Hamlet,* qui déterrent, en goguenardant, le crâne du pauvre Yorik!... Ah! tout le néant humain, qu'on se cache sous les illusions de l'amour ou de l'art et sous l'abrutissant va-et-vient de l'au-jour-le-jour, — ce néant (pense-t-il) est la seule réalité stable! Ophélia, qui glissais jadis, comme une clarté lunaire, dans le décor d'Elseneur; Ophélia, qui reposes maintenant

sous ce suaire trop véritable, sur ce lit où de longues années tu as gémi, impotente, déformée, méconnaissable; Ophélia, dont l'image triomphante s'épanouit, cruellement belle, dans ce cadre accroché au mur... Car elles sont là toutes deux : l'Ophélia de jadis, aux épaules amples, éblouissantes, magnifiquement drapée dans un satin bouton d'or, reine de théâtre dont le poétique regard, entre les deux retombées des torsades en *repentirs*, semble se perdre dans la contemplation du ciel ou du lustre de cristal... Et devant cette image périmée, il y a l'autre Ophélia, la vraie, la vivante, — la morte, dont il ne reste plus rien, sinon cette forme horrible, cachée sous ce drap immobile, cette forme déjà froide et qui, sans même respirer, exhale continûment un souffle de pourriture.

La mise en bière, le lendemain.

Les amis qui viennent, qui embrassent Berlioz... Chaque fois, de nouvelles larmes...

Voici le pasteur. La cérémonie funèbre commence. Devant le drap noir, le pasteur prononce quelques paroles et lit des psaumes. Puis les porteurs soulèvent la bière, l'emportent... Berlioz ne put la suivre.

Elle n'allait pas loin, son Harriett. Elle s'était déjà tant rapprochée du cimetière Saint-Vincent, si voisin, sur le joli versant de verdure bourgeonnante qui regarde vers Saint-Denis.

Quelques amis de Berlioz faisaient cortège : Joseph d'Ortigue, Wailly (librettiste de *Benvenuto*), Brizeux, Massart, Legouvé, et des camarades de journalisme, figures habituelles des premières, et une députation d'artistes dramatiques sous la conduite de « cet excellent baron Taylor ».

Venus pour Harriett Smithson? — Non, venus par amitié pour Berlioz. Car la grande actrice d'un hiver, plus de vingt-cinq ans écoulés, était oubliée de tous.

Expédié en hâte, cet enterrement, par raison d'économie et aussi par crainte de la chanteuse trop ardente à diminuer le cadavre de sa rivale. Aucune publicité : l'enterrement avait précédé la plupart des articles de journaux et même des entrefilets. Morte le 3, inhumée le 4. De fait, un enterrement à la muette.

La douleur de Berlioz, pourtant, était sincère et profonde. Ophélia morte, le dernier lien se brisait entre lui et sa jeunesse.

Et combien il se sentait vieux, usé, fini, dans cette crise qui l'accablait à cinquante ans! Visage raviné; paupières gonflées, pochées ; les yeux rentrant, où tremble une lueur affolée, comme aux prunelles d'un oiseau qui a peur; — la tête penchée en avant, lourde, lasse, sous une douteuse crinière de « lion » démodé, ni rousse ni blanche, décolorée, et d'aspect sale. Le corps amaigri se tassait. Les lèvres rasées se contractaient, dédaigneuses, dégoûtées, entre son nez en bec d'aigle et son menton volontaire. Et toute sa personne, amincie, étriquée, voûtée, écroulée, prenait on ne sait quel aspect sinistre et fantomatique, où il y avait quelque chose d'une vieille femme pauvre.

Tristes après-midi, rue Saint-Vincent. Il allait, sans savoir où arrêter sa douleur, de la maison vide à la fosse fraîchement remuée... Puis, revenant dans le jardinet, parmi les lilas bourgeonnants où les oiseaux faisaient palpiter leurs rumeurs printanières, l'esseulé pleurait, méditait... Ou bien il écrivait à son fils : là du moins, loin de Marie Recio et caressé par le cher fantôme, il était libre de laisser s'épandre son cœur :

— « J'ai gardé ses cheveux... Ne perds pas cette petite épingle que je lui avais donnée... Tu ne sauras jamais ce que nous avons souffert l'un par l'autre, ta mère et moi; et ce sont ces souffrances mêmes qui nous avaient tant attachés l'un à l'autre. Il m'était

aussi impossible de vivre avec elle que de la quitter... La voilà délivrée. Je t'aime, mon cher fils... »

Il fallut vendre les meubles d'Harriett. Pouvait-il continuer la location de Montmartre, ou transporter ce mobilier rue Boursault parmi celui de Marie Recio et de cette bonne Mme Martin-Sotera de Villas?... Mais, pour son fils, il mit de côté, dans une malle, les objets plus personnels et les souvenirs :

— « La malle (lui écrivait-il) est *fermée ;* elle porte *ton* adresse et la déclaration que cela t'appartient. »

Pauvre enfant : plus de mère ; son père pris par une autre femme ; pas de toit familial ; — rien à lui, sinon, sur l'aviso *le Corse,* où il est aspirant volontaire, une couchette, son trousseau dans une petite armoire, et là-bas, chez l'autre femme, quelques souvenirs et les cheveux de sa mère, dans une malle...

La vente des meubles et des hardes, ce n'était pas suffisant à payer le médecin, les deux femmes de service, les frais de l'enterrement et la concession de dix ans au cimetière. Par bonheur, à l'Opéra, on reprend la *Vestale :* donc deux articles aux *Débats,* — c'est-à-dire deux cents francs. Cela peut aider, avec quelque argent emprunté, Marie Recio et Berlioz à partir pour la tournée de concerts convenue.

A Hanovre, le plaisir de conduire, d'entraîner un orchestre souple et nerveux, galvanise Berlioz :

— « Je suis vraiment bien heureux. »

Tout le programme (1er avril) est à lui. — Triomphe.

A Brunswick, autre triomphe.

Et en route pour Dresde.

La *Damnation* tout entière à monter. Répétitions chaque jour, pendant deux semaines. Les musiciens d'orchestre, les choristes, sont fanatisés ; mais on craint

de la résistance parmi les critiques et les doctes *Doktoren,* reprenant en chœur le *Nous autres Allemands!*

Mais Liszt est là (utile, actif), en la personne de son élève Hans von Bülow. Les obstacles tombent; les envieux sont réduits au silence, à l'impuissance : la *Damnation,* dirigée par l'auteur, recueille une immense acclamation. — Les musiciens, devant le public, embrassent Berlioz.

Le lendemain, presse aigre-douce, — plus aigre que douce.

A la deuxième audition, peu de monde. Mais un accueil plus enthousiaste encore : c'est la petite phalange berlioziste... Le soir, grand dîner en l'honneur du maître.

Au troisième concert, *Roméo* en entier, la *Fuite en Égypte*... Salle comble, applaudissements réitérés.

Ces succès, même en Allemagne, n'arrivaient pas à être des victoires définitives. Toujours des coups de main, des avantages d'avant-garde, brillants, stériles, après lesquels il n'y a plus qu'à se replier. — Même les recettes qu'il razziait, après tant de fatigues, étaient bien peu de chose, mangées par les frais de route, et parfois lui échappant en entier.

Entre amis, grisé par les bravos, il perd toute prudence; même il laisse voir ses dégoûts, son aigreur. Et Marie Recio, bavarde, potinière, bouleversant de son importance le placide *Hôtel de l'Ange d'or,* fait des ragots maladroits. Devant l'élève de Liszt, devant Hans von Bülow fanatisé par *Lohengrin,* elle s'emporte contre Wagner...

Si bien que Bülow demande à Liszt de s'entremettre :

— « Il serait peut-être bon de rappeler à M. Berlioz que les plus chaleureux amis qu'il a trouvés à Dresde,

appartiennent depuis longtemps au parti Wagner... Les caquets de Mme Berlioz *(sic)* au sujet de Richard Wagner m'ont assez irrité... »

Ils partirent (2 mai), ayant lassé leurs partisans.

— « Paris me semble plus bête que jamais... ; je suis triste comme dix mille hommes. »

Depuis que Napoléon III a déclaré : « L'Empire, c'est la paix », il n'est question que de guerre. Pour l'instant, on se bat avec la Russie. Une division navale, dans la Baltique, menace Cronstadt et Saint-Pétersbourg : par le travers des îles Aland, sur le *Phlégéton,* croise Louis Berlioz... L'aspirant va-t-il voir le feu ?

Louis rassurait son père... Berlioz, tantôt inquiet, ou tantôt confiant, se remettait à composer sa « petite trilogie sacrée ». Déjà les deux tiers étaient prêts.

Or, pendant trois mois, peu d'articles aux *Débats*. Aussi (fin juillet 54), l'*Enfance du Christ* est achevée.

Berlioz avait lui-même écrit les vers pour sa musique. Çà et là, avec une discrète fantaisie, il fit jouer dans son texte quelques mots de vieux français : il se proposait ainsi de mieux accuser le caractère simple, la naïveté qu'il voulait donner aux scènes de sa pastorale, de sa *bergerie* biblique.

Après les immenses fresques du *Te Deum* et du *Requiem,* il se complut, dans l'*Enfance du Christ,* à peindre d'un léger coloris quelques charmantes illustrations pour missel. Il y mit aussi de la couleur locale, des accents populaires tels qu'en nos vieux noëls français, et même quelques échos de Shakespeare. Toutes choses qui, dans un petit cadre, font une variété des plus savoureuses.

Mais, en artiste sincère, il y mit encore du charme et la douceur du rêve. Car malgré tout, dans son cœur

tempétueux de Jeune-France vieilli, il lui était resté, comme aux vrais poètes, une tendresse, un don des larmes, et l'on ne sait quelle suavité où l'on respire le parfum de la prière. Jardin spirituel, jardin secret, intérieur, où sa rêverie errait, conduite par les Ombres Bienheureuses de Gluck ; jardin d'aurore, tout frémissant des visions d'autrefois, où son vieux cœur meurtri venait se nourrir de tristesse et de douceur, caressant des mirages évanouis, Ophélia, lumière de sa jeunesse romantique, ou même les rêves idylliques et virgiliens de son adolescence, l'Estelle florianesque, le spectre de Didon glissant sur les asphodèles...

C'est tout cela, c'est ce jardin des rêves, qui parfume à jamais l'*Enfance du Christ*. Premières larmes du cœur, à l'aube de la foi ou de l'amour; sourire de l'aurore sur des fleurs où tremble la rosée... Dans cet enchantement, voici Madame Marie, et le *bambino*, et le charpentier : ils s'approchent, familièrement, avec cette allure timide et surannée, et cette gaucherie coquette, enfantine et divine, que leur donnaient les peintres primitifs dans leurs tryptiques.

— « C'est peu assommant, cet oratorio, en comparaison des saints assommoirs qui assomment pendant quatre heures. » Ainsi s'écriait-il dans la joie du travail terminé.

Le lendemain même, une affaire surgit : à l'Institut, un fauteuil de musicien est libre.

Visites, démarches, lettres... Il voit tous les académiciens, l'un après l'autre. Accueil chaleureux, grands compliments, paroles flatteuses, — promesses évasives...

Espoirs, impatiences, doutes... Non, les musiciens de l'Institut ne peuvent hésiter entre Berlioz et Clapis-

son : la *Fantastique, Roméo,* ses succès à l'étranger; sans compter que les musiciens ont besoin de son feuilleton des *Débats*... Mais c'est un novateur, un suspect, un gêneur... Combien de haines et d'envies travaillent contre lui... Qu'il réfléchisse, qu'il pèse les promesses... Où sont les voix pour Berlioz?... Mais il s'est tant remué qu'il espère.

L'après-midi de l'élection, il se consume d'impatience. Il sort, il marche, trépidant. Sur le boulevard, il rencontre Ernest Reyer. Sait-on le résultat? Pas encore. Mais Reyer, par amitié pour Berlioz, essaie de le ramener à une vue plus exacte des réalités académiques, car enfin si Berlioz a plus de titres, Clapisson a plus de chances.

— « Oiseau de mauvais augure », lui lance Berlioz, et il le quitte, prend un fiacre, roule vers l'Institut...

Clapisson venait d'être désigné en première ligne par la section de musique; et l'un des premiers à l'apprendre, ce fut Berlioz, l'évincé.

Pour « se décolériser », il fuit Paris.

La mer, les souffles du large qui balayent les hautes falaises, — et aussi la dépression nerveuse, l'envie de dormir, les longs sommeils, — et voilà, peu à peu, son irritation qui tombe. Mais que faire, dans ce Saint-Valery-en-Caux?

Baigné de calme, et tâchant de se recueillir, il se remet, loin de Marie Recio, à écrire le roman de sa vie. — Hélas! sous ses yeux, une lettre de son fils... Vit-il encore?... Est-il tué?... Il y a deux jours, avec la flotte anglo-française, l'aspirant croisait encore dans la Baltique devant les îles Aland. Mais les journaux parlent de bataille navale devant Bomarsund.

Quelques jours se passent... Plus de nouvelles... Louis est tué, ou il aurait écrit... Mais la lettre peut

être restée rue Boursault. — N'y tenant plus, Berlioz rentre à Paris.

Il faut, aussi bien, qu'il se montre. Cette fuite, au lendemain de son échec, et après toutes ses visites!... Il revient donc, opposant un sourire à l'élection définitive de Clapisson (26 août).

Par ailleurs, heureuses nouvelles : Louis est sain et sauf; la division navale franco-anglaise cesse sa démonstration dans la Baltique.

Marie Recio, cependant, tenait à se faire épouser. N'était-ce pas l'intérêt même de Berlioz? Non marié (ou, pour parler comme ses camarades de journalisme, « traînant un vieux collage »), entrerait-il à l'Institut?... Ne pouvant rompre au bout de quatorze ans, capté par cette maîtresse devenue de plus en plus jalouse en vieillissant, habitué à elle qui avait d'ailleurs des qualités domestiques (dans la manière forte), pourquoi ne pas régulariser une situation fausse, aux yeux du monde, mais inévitable?

Louis, le fils de l'autre, allait donc perdre son père tout à fait?... Et il détestait cette intruse, cette marâtre, qui l'avait fait orphelin... S'il revient, demain, s'il voit son père, — ce fils qui vient de recevoir le baptême du feu, — s'ils s'attendrissent tous deux sur la tombe d'Harriett Smithson, ils vont peut-être se réunir, se refaire une vie commune... Par moments, Louis parle de ne plus être marin : pour lui faire quitter sa carrière, quel argument, alors, que le bombardement de Bomarsund d'où il vient d'échapper, et la campagne de Crimée où il peut partir et trouver la mort.

Donc le mariage pressait.

Mais Berlioz n'avait pas fait régler sa part dans l'héritage paternel encore indivis : il retourna (septembre) en Dauphiné.

On fit, à l'amiable, le partage des terres : Berlioz recevait le domaine des *Jacques* (trente-quatre hectares, fermes et dépendances), qui pouvait être évalué 70 000 francs.

La Côte-Saint-André, Murianette, quels souvenirs! Ces meubles, témoins de son enfance, ces objets qui semblent morts et qui tiennent au cœur par tant de liens, on va donc les mettre en vente. Le mois prochain, ils seront étalés dans la grand'rue, à la criée; ils passeront de main en main, jusqu'à ce qu'un coup du marteau d'ivoire, un coup sec comme une chose qui se brise, affirme qu'ils seront désormais le bien d'un étranger, d'un inconnu. Le fauteuil du docteur Berlioz, la chaise longue où il sommeillait; la fontaine de cuivre qui était dans le corridor; le pupitre à musique, qui servait lorsque le jeune Hector jouait de la flûte aux réunions du dimanche; la table à ouvrage de la dramatique Mme Berlioz; la cage à écureuil; les fauteuils du salon familial; tout cela, pêle-mêle, reliques tombées au bric-à-brac,... et le vieux baromètre consulté jadis avant les promenades, et la grande horloge, et un berceau, — son berceau.

Pauvre vieille maison, où d'autres vivront, sans rien savoir de ceux qui y ont vécu et qui sont morts, qui meurent de nouveau avec la dispersion de tout cela où ils ont laissé de leur âme... Mais, là, dans le jardin, sous le cognassier ou dans ce recoin de la grange, dorment ses émotions d'adolescent, et elles se réveillent à ses yeux... Dans le grenier, il lisait la pastorale de Florian, et il rêvait à une autre Estelle, entrevue à Meylan, et son cœur vierge palpitait dans la rêverie de l'inconnu, dans l'attente de l'amour.

Le fiancé de Marie Recio, son vieil amant dégoûté de tout et peut-être d'elle, revint rue Boursault (fin

septembre). — Et toujours la galère du feuilleton. Sa rage est telle, et telles toutes ses rages, qu'il les crie au public, dans sa chronique des *Débats*.

La partition de la *Damnation,* qu'il voit enfin tout imprimée, et les articles qu'elle suscite déjà, lui prouvent bien qu'il est « un aigle en cage », — un géant ligoté, garrotté par les mille liens d'une vie mercenaire parmi des « lilliputiens ». Son génie libre, fantasque, épris de toutes « les sublimités de l'art » et frémissant d'amour, il le sent palpiter dans cette partition, dans son *Faust,* qu'il ne peut faire entendre aux Parisiens de Napoléon III. Ah, les rêves, les fièvres de 1830! Dans maint article sur la *Damnation,* on les lui rappelle :

... Que nous sommes loin de cette époque fameuse... Alors, le sang de la jeunesse circulait dans les veines de l'art. On avait la fièvre, mais on avait la foi... Vers cette époque parut Hector Berlioz...

La musique eut son Hugo...

Oui, dans ces articles, on parlait de lui comme d'un homme d'autrefois, appartenant à un temps révolu, à une époque héroïque mais morte; on parlait de lui comme d'un mort. Pour sa lassitude, son épuisement, tous ces éloges sonnaient comme un glas nécrologique.

Alors, se cachant de sa vieille maîtresse qu'il fallait épouser, se réfugiant dans son cabinet du Conservatoire (ou peut-être, près du cimetière Saint-Vincent, seul, en larmes, dans la maisonnette déserte, démeublée, mais toute pleine encore de la morte), — alors, il écrivit son testament d'artiste. En hâte, mais s'arrêtant pour sangloter, il griffonna quelque cinq cents lignes presque sans suite, où les faits chevauchent, trébuchent les uns sur les autres, morcelés, faussés,

mais entraînés dans une sarabande fantastique, « une course à l'abîme »... La mort, la mort, il ne voit plus qu'elle :

— « J'ai perdu ma sœur Nanci... Ma femme aussi est morte... »

Il réveille, il revit ces heures funèbres. Ophélia défigurée sous son suaire... Et longuement, avec une ardeur farouche, il se repaît de sa douleur.

Les souvenirs d'enfance surgissent. L'autre semaine, il était au pays natal; il a revu les lieux enchantés où il avait pleuré en rêvant à son Estelle... Le pèlerinage à Meylan, après la mort du docteur... Estelle... Ophélia... Pêle-mêle, avec quelques anecdotes de ses voyages, il évoque les figures de ces deux femmes aimées. Il se caresse à ces deux mirages féminins, toujours vivants en son cœur... Au fait, ce qu'il aimait, était-ce vraiment ces femmes, ou le rêve qu'il créait à propos d'elles?

... Maintenant me voilà près du terme de ma carrière, fatigué, brûlé mais toujours brûlant, et rempli d'une énergie qui se réveille parfois avec une violence dont je suis presque épouvanté...

... J'adore et je respecte l'art dans toutes ses formes.

Mais j'appartiens à une nation dont *le veau d'or*, aujourd'hui, est l'unique Dieu.

Artiste inutile, incompris, asphyxié par l'isolement, et succombant sous sa destinée, il data cette page, ce cri de son âme désespérée, comme on date une page suprême, un testament :

— « Paris, 18 octobre 1854. »

Le lendemain, il épousait Marie Recio.

Dans les journaux, nulle annonce. Ce silence, était-ce à cause de la mort d'Harriett Smithson (en mars), jugée trop récente pour un second mariage?... Ou

plutôt, Berlioz, arrêtant toute publicité, pensait-il à ne pas surprendre les musiciens et journalistes de l'étranger, pour lesquels Marie Recio, qu'ils avaient vue, était déjà la vraie Mme Berlioz?

Mariage à la muette, plus encore que l'enterrement d'Ophélia. Pas de lettres aux amis les plus intimes. A Liszt, témoin du mariage avec Harriett mais qui a dû présenter « Mme Berlioz » aux musiciens de Weimar, — à Liszt, pas un mot du remariage, dans une lettre écrite trois jours avant; mais, le mois suivant, il écrit : « *Ma femme* te serre la main », et il souligne *ma femme*. Liszt est dans la confidence.

A Louis Berlioz, à son fils revenu à Cherbourg et qui peut arriver à Paris d'un jour à l'autre, comment annoncer la nouvelle? Il hésita toute une semaine. Enfin, dans une longue lettre il glissa :

— « Ma position, plus régulière, est plus convenable ainsi. Je ne doute pas, si tu as conservé quelques souvenirs pénibles et quelques dispositions peu bienveillantes pour Mlle Recio, que tu ne les caches au plus profond de ton âme par amour pour moi... Si tu m'écris à ce sujet, ne m'écris rien que je ne puisse montrer à ma femme... »

Quant au contrat, les intérêts de Louis (assurait le père) avaient été « sauvegardés ». Toutefois, un quart de l'avoir de Berlioz, si celui-ci mourait le premier, était d'avance attribué à Marie Recio; et on lui avait reconnu, comme apport dotal, le fameux mobilier de Marie et de Mme Martin-Sotera de Villas, pour lequel Berlioz, depuis douze ans, payait pension. Et on l'avait estimé, largement :

— « Sa valeur est plus considérable que nous ne pensions », déclarait-il à son fils.

Au reçu de cette lettre, Louis accourt à Paris (1er novembre). Il voit le nouveau ménage; il va

pleurer sur la tombe de sa mère, et il fuit... Que lui importent les hasards de la guerre? Qui le regrettera, s'il est tué?... Il part pour la Crimée.

L'*Enfance du Christ,* cependant, venait d'être copiée pour l'orchestre et le chœur. La saison des concerts approchait; Berlioz, déjà, avait retenu ses cinq solistes. — C'étaient cinq étoiles de l'Opéra.

Trois semaines durant, d'un jour à l'autre, les communiqués, entrefilets, indiscrétions sont savamment dosés... Hélas, pour la *Damnation,* ou pour la Société philharmonique, à quoi servit une telle publicité « tirée à boulets rouges »?

Pour faire le lien entre Berlioz et le public parisien de 1854, la publicité disposait de plusieurs avantages. On pouvait présenter le musicien comme un météore fugitif : « Quatre villes d'Allemagne attendent l'auteur de la *Damnation*... » Enfin, et surtout, l'*Enfance du Christ* avait pour elle l'actualité de la renaissance religieuse.

Le dimanche 10 décembre, pour l'*Enfance du Christ,* dans la salle Hertz, on remarque « bon nombre d'ecclésiastiques ». Petite salle, mais auditoire brillant : femmes peignées en bandeaux comme l'Impératrice, petites capotes à larges rubans noués sous le menton, corsages aux épaules tombantes, immenses manchons, — et crinolines, vastes crinolines aux étages superposés... C'est une chambrée des plus fashionables, et un chroniqueur trouve cette formule : « Un annuaire du monde élégant, section de la presse, des arts et du dilettantisme. » Pas une place n'est inoccupée; les couloirs même regorgent d'auditeurs.

L'œuvre va-t-elle réussir?

Cette petite salle, cet orchestre peu nombreux, — voilà d'abord qui surprend, de la part de Berlioz :

il n'est donc plus fantastique ni babylonien?...

Un trio de Félix Mendelssohn, pour piano, violon et violoncelle, ouvre le concert, et sert de calmant, de lénitif.

Berlioz paraît au pupitre... Vicilli, inquiet, décharné... Avec cet air moribond (dit un railleur), pourquoi n'est-il pas de l'Institut?...

On commence. — La patrouille nocturne, l'ouverture coupée par un récitatif, surprennent l'auditoire. Sur les lèvres, on a des compliments timides, et déjà des critiques ou des mots spirituels : voilà une patrouille en *crescendo,* qui fait vraiment du tapage nocturne;... non, c'est neuf, c'est hardi, c'est *réaliste*... Croyez-vous? c'est 1830 et cela retarde... Et l'on peut remarquer que les chanteurs ne donnent qu'une exécution hésitante : est-ce qu'ils n'auraient pas confiance dans la musique?

Le tournoiement des devins (ou des derviches) étonne, amuse... Quel est ce rythme? Berlioz bat la mesure tantôt à trois, tantôt à quatre temps... Mais l'harmonium dans la coulisse, les voix des anges invisibles, semblent pleins de délicatesse, de poésie : les dames sont sensibles à cet « effet de lointain ». — Et la première partie s'achève dans des applaudissements discrets.

Mais voici la *Fuite en Égypte*. Nombre d'auditeurs la connaissent déjà; les journaux ont publié qu'elle avait triomphé en Saxe et en Hanovre, au Danemark et en Autriche : avec cette seconde partie, on est plus tranquille, on peut admirer sans surprise. L'*Adieu des bergers,* gluckiste et mozartien, semble une exquise trouvaille mélodique : naïveté, onction, charme, coloris virginal, bonhomie, délicatesse, ciselure!... On applaudit, on applaudit!... Après le *Repos de la Sainte Famille* (fort bien chanté par le ténor), c'est un

délire, une tempête d'enthousiasme. On acclame cette « pastorale évangélique » ; c'est « religieux et élégant », déclare-t-on ; et les ecclésiastiques, enfouis entre les crinolines, sont parmi les plus ardents à battre des mains... Il faut bisser le *Repos*. — Puis toute la salle fait une longue ovation à Berlioz.

Victoire désormais assurée : la troisième partie, moins applaudie pourtant, ne la compromet pas.

Tout de suite, il projette une seconde audition. Plein de joie, radieux, il reprend confiance. Depuis la chute de la *Damnation* (depuis huit ans), il désespérait, même au concert, de ses « chers Parisiens » ! Le public, enfin, lui est venu ; et Berlioz l'a conquis !

La presse, les jours suivants, constate le succès et l'amplifie.

La veille de Noël, deuxième audition de l'*Enfance du Christ :* nouveau triomphe. L'exécution est plus ferme ; les chanteurs ont confiance.

Ce succès *spaventoso,* cette gloire, ce « tapage » dans les journaux, n'étourdit pas Berlioz. Sa nouvelle femme, exacte ménagère des acquêts qui tombent dans la communauté, constate que le gain est maigre. Trop de frais : Hector, pour bien lancer l'*Enfance,* s'est laissé aller, malgré sa promesse, à aventurer huit ou neuf cents francs. Il avoue cette somme, mais c'est peut-être plus. Or, la salle Hertz est petite ; il a fallu donner des places aux journalistes qui ont fait les annonces, aux feuilletonistes musicaux, aux chroniqueurs mondains, — des places à toute l'Académie des Beaux-Arts, car Hector compte se représenter dès la prochaine vacance, — des places aux solistes, à la direction et à l'administration de l'Opéra, — des places aux fonctionnaires impériaux et aux secrétaires intimes, aux gens des Beaux-Arts et de la Maison de l'Empereur, en vue d'une exécution officielle du *Te Deum,*

— des places aux correspondants de l'étranger, allemands, belges, anglais ou autrichiens, en vue des tournées de concerts... Les places qu'on donne (récrimine Marie), ce sont les meilleures, les plus chères : restent seules, pour la recette, les places bon marché, qui ne chiffrent pas. Vraiment, Hector, combien gagne-t-on?

La Maison de l'Empereur ne lui a pris que cinq billets à dix francs, et lui en a retourné cinq autres : en haut lieu, où l'on jongle avec les millions, on estime que Berlioz, à demi suspect, ne mérite que cinquante francs. On ne refuse pas; cela le rendrait libre; — mais, avec deux louis et demi, on l'humilie, et on le tient.

Dégrisé, il juge même son succès avec une certaine mélancolie. Ce succès d'une petite composition est « offensant, révoltant pour les aînées »; estime-t-il confidentiellement; le public et les journaux déraisonnent...; « je suis très joyeux, au fond », — mais, tout de même, les grandes œuvres, la *Damnation, Benvenuto,* les fresques du *Requiem* sont mortes pour Paris, et l'on ne veut admirer que ce triptyque, ce tableautin!

## XXI

### L'OEUVRE DÉSESPÉRÉE

— « On me pousse, on me talonne, on me *taonne*, pour composer une grande machine théâtrale... Mais, pour un pareil travail, combien d'impossibilités matérielles, causées par les coutumes de l'Opéra de Paris. »

Il écrivait cela de Weimar, où Liszt lui donnait quinze jours de vrai bonheur (février 1855) :

— « Je suis comblé, archicomblé! »

De grands festivals à la Cour, et tout à Berlioz... *Roméo*, la *Symphonie fantastique*... Enivrante résurrection de sa jeunesse. Aux répétions, aux concerts, tandis qu'il communique son feu intérieur à ses musiciens, eux tous, à leur tour, avec les multiples voix et l'enchantement de l'orchestre, ils l'enveloppent, ils l'étreignent, pauvre quinquagénaire désolé, dans les fièvres, les rêves, les voluptés et les lyrismes de sa jeunesse romantique, de sa jeunesse morte.

A l'Altemburg, avec Liszt, camarade, confident de plus de vingt ans, quels épanchements!... Liszt, renonçant à sa carrière de virtuose et à ses fabuleuses tournées de « lion du piano », s'était fixé à Weimar. Il s'y donnait à la composition, subissant de loin mais profondément l'ascendant de Wagner, — et alors grisé par l'amitié plus qu'amoureuse de la princesse Sayn-Wittgenstein... Quand la princesse et Marie Berlioz-Recio ne sont plus là, ne jettent plus ce froid,

cette gêne qui résultent du contact de deux femmes si différentes d'origine, — quand les deux amis sont seuls, comme ils se parlent enfin à cœur ouvert. Le voilà donc condamné encore à son « enfer parisien » et à ses tournées en rafales... Vie de galérien, de Sisyphe!... Rien que des souffrances, des luttes, et du dégoût... Le récent succès de l'*Enfance* lui fait plaisir, mais lui répugne :

— « Ce n'est qu'un tableautin!... »

De quelle tresque ne rêve-t-il pas, grande, immense, sévère, simple et terriblement dramatique. Du Gluck transfiguré. Comme livret, un drame historique, dans la façon de ceux de Shakespeare. Quant au sujet, il ne le sait que trop : sans cesse, depuis quatre ou cinq ans, il relit « son cher Virgile »... Ce serait Enée et Didon, leurs amours tragiques, précédées de la prise de Troie; cela s'appellerait l'*Énéide,* ou plutôt les *Troyens!*

Et lui-même, comme pour l'*Enfance du Christ* et la *Damnation,* il serait son librettiste.

Mais, pas de public!...

Le public, à Paris et dans toute l'Europe, est voué à Meyerbeer et à l'Opéra-Comique. Si l'on remonte de loin en loin un vrai chef-d'œuvre, l'exécution est flasque, languissante :

— « Les auditeurs?... *Aures habent et non audiunt;*... leur système nerveux est incomplet, leur âme a des ailes de pingouin! »

Eh, qu'importe! s'écrie Liszt... Cette grande œuvre, ces *Troyens,* pourquoi (comme Wagner écrit sa *Tétralogie,* pense-t-il), — pourquoi, malgré tout et contre tout, Berlioz ne les composerait-il pas?

Pourquoi?... Et Berlioz, de répéter cette confidence lamentable : une nuit, il entendit en songe une symphonie... Il n'écrivit rien : car l'écrire, puis la faire

exécuter, c'était courir à la ruine. A Paris, pour lui, pas de public!

Hélas! en route pour Paris.

Surmené par les festivals, les applaudissements de Weimar, — épuisé de joie, il prend le lit.

Cela traîne... C'est une sorte d'inflammation des intestins. Fièvre et diarrhée ; diète... Comme il se sent touché!... Aura-t-il jamais la force — la folie! — de s'attaquer aux *Troyens?*

Il essaye de se relever, au bout d'une longue semaine... Puis, à peu près sur pied, il prépare l'audition de son *Te Deum :* ce sera dans l'église Saint-Eustache, pour l'ouverture de l'Exposition Universelle (1855).

Organisation gigantesque. Neuf cents exécutants.

Dans les journaux, à Paris, en province, à l'étranger, une publicité formidable.

Entre les répétitions, entre ses courses, il reprend le lit... Il se relève, fiévreux... Pourra-t-il aller jusqu'au bout?... « Mais cela va marcher. C'est colossal, le diable m'emporte! »

Le 30 avril, la vaste église regorge de monde. Une foule, comme pour une fête de l'Exposition, ou un feu d'artifice... Quelques connaisseurs, du moins, sont là; et les trains à prix réduits ont amené de leurs provinces respectives bon nombre d'amis fidèles... Immense public. Radieux, Berlioz fait retentir son *Te Deum.*

Le soir même, à Liszt, il envoie l'écho de sa joie :

C'était colossal, babylonien, ninivite...

... Pas une faute, pas une indécision...

... On nous *a volés comme dans un bois ;* mais qu'importe!... Je t'assure que c'est une œuvre formidable... Oui, le *Requiem* a un frère.

Adieu, je vais me coucher. Quel malheur que je sois l'auteur de tout cela! Je ferais un article curieux. Nous allons voir ce que vont *chanter* les confrères. Cette fois-ci, il ne s'agit plus d'un tableautin : c'est une scène de l'Apocalypse!

Les confrères chantèrent des louanges.

Des mots, pour Berlioz, rien que des mots! Après la nervosité trépidante des préparatifs et des répétitions; après le volcanisme de l'exécution, — c'est la détente, la dépression, l'accablement.

Et pas de repos.

Nouvelle affaire, lettres, courses, rendez-vous, attentes au ministère et chez les architectes de l'Exposition. Berlioz voudrait avoir l'entreprise des Concerts de l'Exposition Universelle. Mais la salle n'est pas finie : le sera-t-elle avant qu'il parte pour Londres!.. Et il va chez l'un, chez l'autre, il stimule celui-ci, il fait écrire celui-là :

— « Je suis si fatigué de battre le pavé de Paris, que je tombe de sommeil. »

Dans ce tournoiement où il s'épuise, que devient le projet des *Troyens?* Œuvre impossible, irréalisable; on aurait pu l'entreprendre dans l'ivresse de la jeunesse... Lui, maintenant, sa pensée, quand il est seul en face de son pauvre corps miné et de son âme « brûlée mais toujours brûlante », — sa pensée n'est plus pour une œuvre nouvelle, mais pour la mort.

Hanté par la mort, — touché par la mort.

Il se hâtait de publier le reste de son œuvre, *Benvenuto,* le *Te Deum*... Combien d'épreuves à corriger!... Les éditeurs différaient la gravure, dépréciaient ce qu'il leur apportait; et il était obligé de les payer. Non avec l'argent des concerts, peu considérable, et que Marie attribuait au ménage et à la communauté; mais avec l'argent de l'héritage paternel. Il vendait, par

morceaux, les bois et les vignes de son père. Par malheur, les rentrées étaient lentes...

Tristesse funèbre de ce printemps. Encore des feuilletons. Il y épanche du moins sa douleur, il y laisse son cœur sangloter... Les *Débats* lui renvoient sa *copie,* pour qu'il l'adoucisse; et voilà ce chroniqueur consacré, célèbre, fidèle collaborateur depuis vingt ans, qui subit la férule d'un vague employé.

— « Monde empoisonné d'empoisonneurs, crapauds gonflés de sottise, crétins et gredins », fêtards et têtards qui frétillent sur l'asphalte et dans les théâtres où sévit la musique de Meyerbeer, de Rossini, d'Auber, d'Adam ou de Thomas : — « Rossini est à Paris depuis quelques jours (confie-t-il à Liszt) ; il pose tous les soirs sur le boulevard Italien; il fait des mots... Je verrai Wagner en arrivant à Londres. On le dit de fort méchante humeur. »

Berlioz, avec sa femme trop caquetante, partait le lendemain (8 juin 1855).

Wagner, à Londres depuis mars, achevait alors de diriger les huit concerts de la Vieille Société philharmonique.

Berlioz, Wagner, — déjà on les rapproche, on les oppose; les journalistes les mettent en parallèle ou en antithèse; depuis quelque temps, on ne parle guère de l'un sans parler de l'autre.

Or, à Londres, Berlioz et Wagner, chacun au pupitre d'une *Philharmonic*... Ils se font pendant, comme deux statues qui se regardent sans se sourire. L'amitié de Liszt, l'envie de maints confrères, l'attraction même d'un génie pour un autre, vont-elles les jeter l'un contre l'autre? Et Marie Berlioz-Recio est là, l'oreille inquiète, parlant trop, jalouse, aigrie, vieillie, plus irritable avec sa maladie de cœur qui commence.

Une semaine, deux semaines se passent : aucun contact. De part et d'autre, affaires et soucis personnels, répétitions... Mais chacun d'eux se renseigne sur l'autre, et se dispose à entendre (non sans préventions) comment son rival dirige l'orchestre. Wagner assiste au concert de la *New Philharmonic :*

— « Ma foi, l'exécution m'a rempli de pitié pour Berlioz. »

Berlioz assiste aux concerts de l'*Old Philharmonic :*

— « Wagner conduit dans un style libre, qui me fait danser sur la corde lâche..., *sempre tempo rubato...* »

Heurt forcé, fatal.

D'ailleurs de *bons* amis, des journalistes, tantôt alliés, tantôt ennemis, étaient là, près de leur camarade des *Débats,* pour aviver le froissement.

Entre les deux génies, serait-ce donc la guerre?

Un soir, chez le violoniste Sainton (un brave et gai Toulousain), ils se rencontrent. A ce dîner du Méridional, ils sont seuls. On cause. On mange, on boit. Peu à peu on s'abandonne. Berlioz s'anime, livre sa pensée, dévoile ses chagrins... Les deux grands novateurs, soudain, se reconnaissent pour deux « compagnons d'infortune ». Deux isolés, — ou plutôt, comme Wagner le chantait déjà dans la *Walkyrie :* « Deux fils de la Douleur... » Tout le monde contre eux.

Durant ce souper, les voilà qui s'aiment, à mêler leurs haines communes : directeurs de théâtre, divinités du chant, compositeurs et « décompositeurs » de musique, « crapauds » de l'Opéra-Comique, et Meyerbeer et ceux qui brocantent sur le marché théâtral, les Halévy, les Adam, les Offenbach,.. Oui, le temple de l'art est aux marchands... L'art? Non, « le bazar » !

Et Wagner et Berlioz, se découvrant enfin, s'abandonnaient « dans une cordiale et profonde amitié ».

Cinq heures durant, personne (pas même Mme Berlioz-Recio) n'étant entre eux, chacun de ces deux génies condamnés à l'isolement, palpitait de bonheur d'avoir enfin trouvé un génie frère. L'art, la philosophie, la vie, la mort, — l'amour même, — combien de choses dont chacun pouvait parler, sans gêne ni réserve, sûr d'avance d'être compris par l'autre.

— « De cette rencontre (écrit aussitôt Wagner), j'emportai une profonde sympathie pour mon nouvel ami...; chacun reconnut dans l'autre un compagnon d'infortune, et je me trouvai plus heureux que Berlioz. »

Plus heureux... Proscrit de Saxe mais indépendant en Suisse, soutenu par Liszt et entretenu par des amis, libre de composer à loisir son immense *Tétralogie,* — oui, Wagner, tout compte fait, devait « se trouver plus heureux que Berlioz ».

Et il était plus jeune de dix ans...

Cette subite intimité étonne, inquiète Marie Recio, quand son Hector lui revient. Cette attraction mutuelle, cet « engrenage » de deux génies surprend, déconcerte les chroniqueurs musicaux, les journalistes que fréquente Berlioz. On en parle; on potine. Est-ce possible? Ces rivaux, les voilà donc amis!

Or, un chroniqueur, ancien ennemi et actuel ami de Berlioz, apporte chez lui, devant sa femme, le fragment d'*Opéra et Drame* où Wagner « éreinte » Berlioz... Encore ce fragment!... Mais on ne le connaît que trop, dans le ménage... N'importe, Davison le traduit de vive voix, et trouve piquant de le publier; quant à Mme Berlioz-Recio, elle estime qu'Hector ne peut plus être dupe des effusions, des traîtrises de Wagner!...

Le 25 juin à l'*Old Philharmonic,* dernier concert conduit par Wagner. — Berlioz y assiste : toujours le

« style libre, la corde lâche », estime-t-il... Après le concert, il y a punch chez Wagner qui doit repartir le lendemain.

Marie Recio, cette fois, accompagne son Hector. C'est une réception, elle s'y montre. Et elle a l'œil sur son mari. Jusqu'à trois heures du matin, on boit, on parle. En se quittant, les deux artistes s'embrassent avec effusion. Berlioz devrait venir à Zurich (s'écrie Wagner) : en septembre, Liszt y viendra...

Berlioz, devant sa femme, semble gêné. Il aimerait venir, il hésite... Que répondre?... Sans préciser, le ménage Berlioz laisse entendre qu'il y a « la question d'argent ».

Le lendemain, chez les Berlioz, Davison faisait parvenir sa petite traduction d'après Wagner. Fragment perfidement choisi!... Déjà connu de Berlioz, qui avait tiré dans sa carrière de feuilletoniste bien d'autres « chevrotines », il l'amusait. Mais il jetait un froid. Il coupait l'intimité commençante. Et ce fragment aigre, écrit bien à la légère, — cette boutade obsédante, reprise par les uns ou les autres, restait comme une arme empoisonnée dans les mains d'amis ou de confrères trop empressés, et surtout dans les mains inoccupées d'une femme vindicative. Ce Wagner, encore un fourbe, disait-elle; et elle y revenait, acide, hargneuse; et ses « caquets » reprenaient, égratignants, piquants. Un ouvrage de femme, pour s'occuper les doigts, ce piqueté à coups d'épingle... Si bien que Berlioz, sous les yeux de Marie, écrivait aussitôt, énervé, agacé :

— « Wagner m'embrasse avec ferveur, il pleure, il trépigne... Il part, — et le *Musical World* publie le passage de son livre où il m'éreinte... Le monde est un théâtre... »

L'amitié naissante est tuée.

« L'engrenage », qu'aurait souhaité Liszt, est désormais presque impossible : dès le début, cela a coincé ; et une femme jalouse, à demi espagnole, s'y est blessée, et jette les hauts cris.

A peine rue Boursault :

— « L'ennui parisien, et la peur des feuilletons !... De plus, il y a les fonctions de juré pour les instruments de musique à l'Exposition... »

Et des épreuves à corriger, des monceaux d'épreuves. Trois ouvrages sont gravés à la fois, le *Te Deum,* par souscription : d'où une masse de lettres pour trouver des souscripteurs.

Son fils, convalescent, vient de quitter l'hôpital maritime de Saint-Mandrier, et il arrive à Paris, rue Boursault... Est-ce pour longtemps?... Pas de position régulière, stable ; de courts engagements comme aspirant volontaire, et déjà ennuyé de son métier de marin... Inquiet, dévoyé, las de rouler aux hasards d'une vie errante, sans tendresse... Il revient chez son père, comme à son port de refuge, à son foyer : il y trouve l'ancienne maîtresse, qui remplace sa mère...

Oh ! dans le cimetière Saint-Vincent, cette tombe toute neuve... Et aussi, effrayante comme un cercueil, cette malle poussiéreuse où sont ensevelis les souvenirs de la morte, quelques livres, des lithographies représentant la tragédienne de 1827, et des cheveux jadis blonds... Oui, un cercueil, — et qui est bien à lui, puisqu'on y a enseveli tout son cœur.

Mais son père est à l'autre, — et aux tracas d'une vie trépidante, morcelée... Bientôt Louis repart.

L'été, l'automne se passent. Pour Berlioz, lugubre ressemblance des journées, qui s'usent toutes, qui s'effritent en poussières de riens !... « Et la vie est si courte, la mort si certaine !... »

Et la « pluie d'opéras-comiques continue ». Le lendemain, la boue du feuilleton musical.

Nouvelle année (1856), mêmes ornières, mêmes cloaques. — « Écouter des opéras-comiques et en rendre compte, voilà ma mission !!! »

Les combinaisons de tournée ne donnent rien.

Paris? c'est « un marais puant » ! Sauf « Gounod, qui vient de produire une très belle messe, et Camille Saint-Saëns, un grand musicien de dix-neuf ans », il ne s'agite, sur ce marécage vaseux, que des éphémères, des moustiques. Et la musique y est asphyxiée. « On ne voit que tripotages, platitudes, niaiseries et gredineries. »

A quoi bon penser encore aux *Troyens?*

Il part.

A Gotha, Liszt l'attend et le choye. Il s'est dérangé, bien que souffrant, pour une exécution de l'*Enfance du Christ*. Empressement amical et politique. Liszt voulait amortir un froissement de Berlioz. En effet, pour soutenir *Tannhäuser* à Berlin, Liszt, une fois encore, s'était résolument posé en propagateur de Wagner. Il accourt donc vers Berlioz, pour tâcher de précéder les mauvais bruits, les potins... Berlioz ne sentira que trop vite, à Weimar, combien l'Altenburg, plein de l'extase wagnérienne, devient un temple du wagnérisme.

— « La *Walkyrie* est un miracle, un miracle...; tu es vraiment un homme divin (venait d'écrire Liszt à Wagner); continue à faire du sublime, puisque ce n'est pour toi qu'une question de nature, d'habitude. » Et tout l'hiver, sous les doigts de Liszt, le piano de l'Altenburg venait de chanter l'*Hymne au printemps*, et de redire la merveilleuse splendeur de l'*Or du Rhin*. Quel musicien, mieux que Liszt, pouvait alors voir

jusqu'au fond de cette musique inentendue? Dans ses *Poèmes symphoniques,* il cherchait alors à créer un art apparenté à celui de Wagner. Art complexe, où la volupté du son devait servir de stimulant à la rêverie philosophique; art théâtral aussi, d'un lyrisme emporté, torrentiel... Exacerbé par Liszt, formidablement traduit au piano dans l'intimité brûlante de la princesse, l'art wagnérien faisait glisser sur eux ses lentes et voluptueuses caresses.

L'Altenburg en délirait. L'ardente princesse Carolyne, une Slave consumée d'amour et d'idéal, abandonnait son cœur et toutes ses forces de rêve aux magiques improvisations de ce Liszt qu'elle aimait... L'Altenburg était maintenant le temple morbide, où une prêtresse fougueuse s'hystérisait en Wagner; c'était un Venusberg mystique :

— « Le Duo de la *Walkyrie* (écrivait la princesse à Wagner) m'a fait pleurer de grosses larmes! C'est beau comme l'Amour, comme l'Infini, comme la Terre et les Cieux! »

Berlioz arrive, chaperonné par sa femme.

Que dire? De quoi parler?

Ils s'aiment encore, les deux camarades de 1830, et ils se connaissent à fond l'un et l'autre. Peuvent-ils se taire, ou cacher sous des banalités leurs pensées intimes?... Ce serait se prouver tout à coup qu'ils sont devenus étrangers, presque ennemis... Et ils ne le sont pas. Trop de choses, trop de passé les mêlent encore l'un à l'autre... Mais, dès qu'ils reprennent contact, ils sentent entre eux un isolant invincible : Wagner.

Combien l'amitié est jalouse! Celle-là surtout, qui réunit des cœurs frémissants, plus subtils, plus lucides, et qui se révèlent par le mystérieux langage de la musique... Oui, Liszt et Berlioz s'aiment; mais Liszt

est plein du rayonnement de Wagner. Et Berlioz retrouve un ami qui l'aime toujours, mais dont l'âme appartient à un autre.

Plus d'effusion. De la contrainte, de la gêne. Si l'on parlait, ce serait la rupture. Et les femmes sont là, qui iraient trop loin : la princesse, possédée de Wagner; et Marie, caquetante, criarde, toujours prête à rappeler ce que l'autre, ce fourbe, a osé écrire sur Hector.

Un soir, au théâtre, Liszt conduit le *Lohengrin* de Wagner. Forcément Berlioz et Marie Recio y assistent :

— « Berlioz a pris peu de plaisir à *Lohengrin* (constate Liszt). Nous n'en avons guère parlé ensemble, mais il s'est exprimé en termes assez peu ménagés avec d'autres personnes, ce qui m'a chagriné. »

Ces autres personnes, c'étaient des journalistes, qui daubèrent sur l'incident. Aussitôt Berlioz d'écrire à un camarade de France :

— « Nous avons eu à Weimar des scènes incroyables au sujet de *Lohengrin*. Il en est résulté des histoires qui font long feu dans la presse allemande... »

Marie Recio, d'ailleurs, ancienne chanteuse, n'avait pas manqué d'être irritée contre une chanteuse, Johanna Wagner, nièce de Wagner, et qu'on applaudissait dans *Lohengrin :* il n'y en avait donc, à Weimar, que pour Wagner et les parents de Wagner!

Pauvre Berlioz. Déformé par la vie et les besognes journalières; gangrené par la jalousie et les mesquineries de sa femme.

C'est à ce voyage, pourtant, qu'il résolut d'entreprendre les *Troyens*. S'il prit enfin cette décision, l'honneur en revient à la princesse Carolyne Sayn Wittgenstein. Enthousiaste, émerveillée par les grandes tâches qu'entreprenaient alors Wagner et Liszt, elle

fit appel au génie de Berlioz. Elle du moins, beaucoup plus que Liszt, elle pouvait parler. Femme, étrangère, avec l'ascendant du rang et de la fortune, elle pouvait prendre, avec le grand homme fatigué, des allures d'enfant mutin, d'enfant terrible, et aussi de femme câlinement grondeuse, qui dit de dures vérités, tendrement.

— « Ecoutez (lui dit-elle), si vous reculez, si vous ne bravez pas tout pour vos *Troyens*, je ne veux plus vous voir. »

Heureuse coquetterie, qui piqua Berlioz. — La princesse put le piquer aussi par l'exemple de ce Wagner qu'elle adorait. A Zurich, malade, sans cesse abattu par les fièvres d'un érysipèle tenace, Wagner, peu à peu, comptant sur un miracle pour qu'elle fût mise à la scène, continuait d'édifier son immense *Tétralogie*. Des amis, certes, assuraient sa vie. Mais aussi, il avait la force de résister aux tentations : il venait de refuser d'aller en Amérique pour soixante mille francs : car il estimait, avec raison, que sa mission n'était pas de battre la mesure pour soixante mille francs, mais d'écrire son œuvre, pour rien!... Que Berlioz ne faisait-il de même? Que ne renonçait-il aux festivals babyloniens, et à ses tournées de concerts, et même à ses feuilletons? Avec son petit patrimoine, les quinze cents francs du Conservatoire, et quelques aubaines d'éditions ou de concerts, il pouvait vivre. Libre, maître de lui, génie en pleine maturité (et craignant déjà l'atteinte de la vieillesse), que ne se donnait-il, corps et âme, aux *Troyens?*

Paris (mars 1856). — Toujours la même musique parisienne : un « choléra »!... Feuilleton sur *Mam'zelle Geneviève;* feuilleton sur *le Chercheur d'esprit*...

Chaque jour il apprend une nouvelle mort. Aux

flonflons, aux roulades et aux calembours, c'est le *Dies iræ* qui répond. Tant de disparus que Berlioz accompagne, emportent avec eux une partie de sa jeunesse : c'est l'acteur Derivis, — c'est Montfort, camarade de Rome, — c'est Henri Heine, le malicieux et nostalgique poète, qui avait suivi avec tant de curiosité les fiançailles avec Ophélia; — c'est Mlle Pleyel (la fille de Camille Moke), enlevée par la phtisie, pianiste déjà célèbre, belle comme sa mère, et qui troublait Berlioz en lui montrant la renaissante image du « gracieux séraphin ».

Douloureux souvenirs de l'homme qu'il n'est plus. Le trantran journalier y coupe court; les besognes, les soucis le harcèlent, le tenaillent, et aussi le manque d'argent. Tout augmente, sauf les revenus. Le luxe de l'Empire change la valeur monétaire de toute chose; les loyers, les frais de nourriture et d'habillement sont doublés :

— « Je me décide à vendre mon patrimoine, mon domaine des *Jacques*... Je vais quitter l'appartement que j'occupe depuis *huit ans;* le propriétaire me demande *quinze cents* francs au lieu de *neuf cents!*... »

Berlioz, avec Marie Recio, cherche un nouveau domicile. Il monte des étages et parlemente avec des concierges. Enfin, s'écartant du centre, il trouve un logement beaucoup plus petit et au quatrième. Mais le ménage, avec la vieille Mme Martin-Sotera de Villas, y pourra tenir tout de même, et l'on n'en demande que treize cents francs. Au terme prochain (en avril) ils emménageront; c'est près de la barrière de Clichy (4, rue de Calais).

Parmi ces tracas, que devenait la promesse d'écrire les *Troyens?*

Les *Troyens,* une vaste épopée musicale, les amours de Didon... Il relit l'*Énéide.*

Mais comment construire le livret qu'il rêve pour sa musique?... Il relit Shakespeare.

Les jours passent. Il combine des plans. Enfin, il confie à Liszt : — « J'ai commencé... Je rumine, *je me ramasse,* comme font les chats quand ils veulent faire un bond désespéré. »

Désespéré!... Il ne connaît que trop tous les obstacles dressés devant lui. Et d'autant plus hauts que l'œuvre méditée est plus vaste... Et l'âge l'alourdit... Et brisé par trop de luttes, par trop d'échecs, le vaincu n'a plus de force d'assaut.

Les plans de livret se brouillent dans sa tête. Pour ordonner ce chaos où il mêle du Virgile, du Shakespeare, et des rêves de musique, il lui faudrait beaucoup de calme d'esprit; et il n'a qu'une trépidation angoissée, crispée... Et toujours cette crainte, ou cette voix de la sagesse : à quoi bon?

Mais le projet le tient, ne le lâche plus.

« Découragement..., joie..., dégoût..., plaisir..., fureur ! »

Vingt fois, il hésite à jeter ses brouillons au feu. Plus de sommeil. Et toujours l'obsession, l'idée fixe :

— « Je me décourage le soir, mais je reviens à la charge le matin, aux heures de la jeunesse du jour. »

La mort travaille plus vite que lui, elle « tire à mitraille » :

— « Je ne sors pas du cimetière... » Amussat, son ancien maître d'anatomie, — le pianiste Fumagalli, — et un ami, le docteur Vidal, médecin de l'Opéra...

Une autre mort, soudain, lui donne une diversion forcée. L'auteur du *Postillon de Longjumeau,* ce « crapaud d'Adam » (2 mai), frappé d'apoplexie... Donc, les lettres, les courses, les intrigues vont recommencer, pour la candidature à l'Institut.

Bouffée d'espoir, coup d'éperon qui violente, pour

les *Troyens,* la mise en marche... Dès le 5 mai, cela va. En dix jours, le plan du premier acte est trouvé et la versification esquissée.

Malade, épuisé par cette gestation inquiète, et aussi par ses doutes, ou plutôt par la conviction que tout ce travail sera un martyre inutile :

— « Pour vous dire la vérité, je suis très malade, sans que je puisse découvrir ce que j'ai. Un malaise incroyable, je dors dans les rues... Enfin, c'est peut-être le printemps. »

Il lui faudrait du repos... Impossible : on parle de lui pour l'Institut. Les noms des candidats circulent; quatre concurrents sérieux, dont un redoutable : Gounod.

Et les *Troyens?*... N'importe : en fiacre!

Trente-neuf immortels à solliciter. Et les amis des immortels; et des journalistes qu'il faut faire agir, et d'autres qu'il faut, par une tierce personne, prier de retenir un chroniqueur compromettant...

Fébrilité trépidante, elle le galvanise; elle lui fait écrire, par sursauts, l'esquisse de son livret. Et déjà il se met au troisième acte du poème.

Autre inquiétude : son fils décidément a quitté la marine de l'Etat. Pour le père, nouvelles démarches, et lettres : qu'on trouve un navire où Louis puisse être employé, et « qu'il parte bientôt ».

Cependant la candidature de Berlioz prenait de la consistance, et le livret des *Troyens* avançait :

> Je suis dans une fièvre de composition... J'ai achevé d'écrire hier les paroles et *la musique* du grand duo du quatrième acte, une scène qui me met dans des états ridicules...
>
> On fait aujourd'hui (11 juin) la liste des candidats à la section de musique. On dit que je serai présenté le premier.

Il le fut, en effet.

Mais il y avait dix candidats... Le bon classement de Berlioz, à cette élection préparatoire, devenait presque insignifiant.

Nouvelles démarches; lettres; visites de la dernière heure; boutades et blagues avec les peintres ou sculpteurs, avec les vieux camarades de la Villa Médicis, les *romains* qui sont déjà de l'Institut : ah! nos bonnes gamineries de 1830...; ah, ce Père-la-Joie!... Mais, tout de même, lui, il a fait une œuvre!... Sa place est sous la Coupole!

Sursauts d'espoir; tempête de joie; — et le poème des *Troyens* marche à toutes voiles.

Le samedi 21, à l'Institut, l'élection définitive.

Au quatrième vote, élu!

Berlioz est, enfin, de l'Institut.

— « Me voilà donc devenu un homme respectable; je ne suis plus ni truand, ni bohème! Arrière, la Cour des Miracles!... Quelle comédie!... La maison ne désemplit pas de visiteurs. »

Lettres aux amis, aux parents, aux correspondants de l'étranger. Et fort longues lettres.. Marie est radieuse, Berlioz aussi :

— « C'est un Coup d'État dans l'empire des arts. De là une joie incroyable parmi la jeune génération des artistes... Il me vient des lettres de félicitations de partout... J'étais assis sur une bayonnette, me voilà dans un fauteuil. »

Cette joie dure peu :

— « Ce qui me dégoûte le plus, c'est la non-existence du Beau pour l'incalculable majorité des singes humains. » L'art que Berlioz aime, l'art auquel se rattache la partition qu'il élabore malgré tous et malgré tout, cet art est mort, faute de public. Seul; il est seul. — Et il mesure déjà l'inutilité de son nouveau

titre : *Membre de l'Institut.* — Le jouera-t-on parce qu'il est de l'Institut?... On joue ceux qui *font recette*. Et les *Troyens* n'auront pas de public...

Travail sans entrain :

— « Je suis toujours malade. J'ai, dit mon médecin, une névrose intestinale. Cela me tourmente à un point que je ne saurais exprimer. »

Dix jours plus tard, autre lettre :

— « Je suis malade, inquiet, frémissant, et néanmoins toujours travaillant... J'avance lentement, très lentement. La partition s'achèvera, si Dieu me prête vie. J'ai une maladie de nerfs qui me rend malheureux et morose, découragé et dégoûté... »

Et au milieu de janvier (1857) :

— « Je me lève pour quelques minutes pendant qu'on refait mon lit... Je suis dans un tel état de faiblesse que je ne puis aujourd'hui me tenir debout. Aussi pas de feuilleton... J'aurais fini d'instrumenter le premier acte, sans une maladie qui me fige le sang dans les veines. Au bout d'une demi-heure la plume me tombe des mains. Mais qu'est-ce que cela fait que cela soit fait ou non fait, et bien fait ou mal fait?... La tête me tourne, je vais me recoucher. »

Néanmoins, il écrit de fort longues lettres, d'une plume encore ferme et d'un style alerte. Il ne manque guère les séances de l'Institut. Il va même en soirée ; il dîne en ville. Il assiste aux dîners de Jérôme Napoléon. Le prince invite les membres de l'Académie des Beaux-Arts par paires : deux peintres, deux musiciens, deux sculpteurs... Ils y passent tous, car Son Altesse Impériale prépare sa candidature.

Quant à Berlioz, le lendemain d'un dîner ou d'une soirée, d'un excès où il s'anime, s'énerve et oublie son régime, il reprend le lit. Et c'est plusieurs jours de diarrhée, et de diète.

Mais ses *Troyens*?... Travail fiévreux, ardent...; ou lassitude et dégoût... Ah, le duo d'amour, dans les jardins de Carthage, sous la caresse immense de la nuit! — « Hélas, quand je songe à ce que cet ouvrage deviendra, il me vient un froid au cœur... »

Soirée chez l'Impératrice (22 mars). Peut-il n'y pas aller?... Il revêt donc l'habit à palmes vertes, épingle sur sa poitrine sa brochette de décorations, sangle dans un ceinturon son malheureux ventre vidé, et accroche la petite épée à poignée de nacre. Etourdi, mais raidi par les nerfs, il se montre, plusieurs heures durant, sous les lustres des Tuileries, dans une foule officielle. L'Impératrice, qui fait son métier de souveraine, est accueillante, souriante : pour chacun, à chaque front nouveau qui s'incline (et s'éloigne, chassé comme un flot par le suivant), elle trouve de bonnes paroles encourageantes. Lui, après cent autres invités, il a sa demi-minute. L'Impératrice l'écoute; sur lui, elle arrête ses regards. En hâte, il lui parle des *Troyens*, et lui demande la permission de revenir pour lui lire le poème... L'Impératrice répond avec tant de grâce et d'à-propos que Berlioz en est ravi, mais ne peut savoir si l'Impératrice a permis ou non...

Rue de Calais, dans son quatrième, il continue son travail de mosaïste, corrigeant, coupant, soudant de nouveaux fragments à d'anciens fragments non utilisés :

— « J'avancerais assez vite, si je n'étais pas interrompu un jour sur trois. » Il compose alors le troisième acte (été 1857). Il espère avoir tout fini vers le printemps prochain. Car, pour l'instant, il ne se plaint plus de sa santé. Son fils, même, lui donne quelque satisfaction : il devient plus raisonnable, et il est en passe d'être pris comme lieutenant sur un navire qui fait le service entre Marseille et les Indes.

Hélas, encore les feuilletons, et encore le contact forcé avec les théâtres et le public. Quel bas trafic dans ces bazars musicaux, dans ces « boutiques à billets » ! Les directeurs sont des tenanciers : la recette, voilà leur conscience!... Ah, quel théâtre, quel public trouvera-t-il jamais pour ses *Troyens?*

Il continue d'édifier cette « immense machine », quitte à rester devant elle (dit-il souvent) comme Robinson devant son canot trop grand et qu'il ne peut traîner jusqu'à la mer. Et la mer, par une marée miraculeuse, ne viendra pas le prendre... Berlioz espérait dans une fantaisie de Napoléon III ou de l'Impératrice, pour faire ce miracle. — Mais le chambellan, qui semblait s'intéresser aux *Troyens,* vient de mourir; et Berlioz, sans introducteur bien en cour, et suspect à cause de sa collaboration aux libéraux *Débats,* n'a plus de chance de lire son poème à l'Impératrice.

A sa tristesse, à son dégoût, s'ajoute le chagrin de voir ses amis, même s'ils lui restent fidèles et dévoués, se détacher de lui, et aspirer à des formes d'art tout autres que la sienne. Liszt est tout à Wagner. Et voici que de plus jeunes musiciens, comme Ernest Reyer, se font les champions du *Tannhäuser* qu'ils viennent d'entendre en Allemagne.

Et Théophile Gautier, « le bon Théo » qui voulait bien signer les notes communiquées par Berlioz sur lui-même, — voici que ce « pauvre Théo », qui vient de voyager avec Reyer, s'associe aux jugements du jeune musicien et leur donne l'ascendant de sa signature et le charme de son style. Et il conclut, en plein *Moniteur :* — « Nous voudrions que le *Tannhäuser* fût exécuté à Paris, au Grand Opéra. »

Et ce feuilleton de Gautier est reproduit, est commenté dans les journaux musicaux.

Ainsi ses amis, même près de lui, deviennent les alliés, les défenseurs de *la musique de l'avenir*... Fidèles, certes, et il est bien obligé de le reconnaître, mais ils ne sont plus complètement à lui; ils appellent l'étranger, ils vont accueillir l'ennemi!... Lui, vont-ils le laisser mourir parmi leur amitié attiédie, inefficace?

Et la maladie, cependant, la désagrégation de son corps et de son énergie par le mauvais fonctionnement de l'intestin, continue son œuvre lente et invincible.

Et malgré tout, toujours las, souvent exaspéré, il commence le cinquième acte des *Troyens*.

— « Je travaille beaucoup...; pourtant j'ai à subir mille tourments, mille humiliations, à éprouver de volcaniques rages, dans ce monde de crétins, qui est le monde des arts à Paris... Nous autres, artistes, nous ne pouvons vivre que froissés, meurtris et irrités dans un pareil monde. »

A Paris?... Non, partout, dans toute l'Europe!

— « Que de chagrins et de regrets cuisants, quand j'aurai terminé cette immense construction dramatique et musicale. Et le moment approche... »

Un mercredi (20 janvier 58), une visite : c'est Wagner.

Gêne réciproque. Peuvent-ils parler musique? Trop clairvoyants, trop entiers l'un et l'autre, et sans cesse mis en opposition par les chroniqueurs...

Mais pourquoi Wagner a-t-il quitté Zurich?... Il faut bien qu'il avoue qu'il vient frapper aux portes de l'Opéra et du Théâtre-Lyrique. Or, Berlioz, pour ses *Troyens*, n'a que l'un ou l'autre de ces théâtres.

La visite ne fut pas longue. Néanmoins ils convinrent de se rencontrer chez Ollivier, le jeune député de Paris qui venait d'épouser Blandine Liszt. —

Mais Wagner parti, Berlioz malade est la proie de sa femme : va-t-il encore se laisser duper par ce Saxon (récrimine-t-elle), par ce faux bonhomme, qui l'embrasse, puis l'éreinte dans ses écrits?... Non, il ne faut pas qu'Hector aille chez Ollivier dîner avec ce Wagner... On les connaît ces dîners intéressés : c'est encore un *dîner de la veille,* où un auteur essaye d'amadouer le feuilletoniste des *Débats*.

Le vendredi (le 22), un confrère de l'Institut, l'architecte Hittorf, donne une soirée en l'honneur des *Troyens*. Peintres, statuaires, graveurs, architectes, presque toute l'Académie des Beaux-Arts est là, — sauf les musiciens. Mais il y a des fonctionnaires de la Maison de l'Empereur, à laquelle est rattaché l'Opéra... Berlioz lit son livret.

De quel effet peut être un livret d'opéra *sans la musique?*

N'importe, ses confrères, près de lui, dans ce salon, applaudissent.

Avec quelle flamme, aussi bien, et quelle conviction; avec quelle tristesse farouche, où l'on voit que son génie saigne encore d'avoir roulé ce « rocher de Sisyphe » ; — avec quel désespoir il lit ce libretto, chose morte sans la musique qui le transfigure. Mais il l'entend, il l'aime, cette musique; il la voit qui lui sourit. C'est comme une bien-aimée dont le souvenir l'enveloppe... Les autres, les auditeurs du livret, ne connaissent rien de cette musique, ne comprennent pas. Ils ne voient qu'une carcasse de paroles. Et quand Berlioz est illuminé par la beauté de son œuvre, ils le regardent, inquiets, effrayés par ce visionnaire qui sourit à son œuvre rêvée, tandis qu'il n'en caresse que le squelette.

Pauvre vieillard, chétif, cassé, vidé, le visage glabre et raviné, — et qui épie, de ses yeux caves où trem-

blent les prunelles bleues, qui guette fébrilement l'impression que produit son libretto.

On se sentait pris de respect, d'admiration et de pitié. Quel martyre, peut-être inutile... Et tout de même on était conquis, subjugué... Oui, l'âme de cet homme respire plus haut que les autres; elle est née, elle se meut dans un monde supérieur; et elle se brise, en retombant parmi nous. Oui, ce petit vieux fantomatique, ce fiancé de la mort, est encore plein d'une telle flamme créatrice et d'une telle obstination à souffrir pour son œuvre, qu'on se sent entraîné vers lui de toute la force du cœur.

Rentré rue de Calais, il reprenait le lit. Fièvre, diarrhée, diète.

Le lendemain, malgré tout, il faut absolument qu'il sorte, qu'il voie Wagner, et qu'il se dégage du dîner chez Ollivier. On a parlé de Wagner, chez Hittorf. Quiconque s'occupe d'art sait que Wagner est à Paris. Les feuilles musicales l'annoncent. Or, « l'auteur de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* ne vient pas sans raison ». Et l'on potine déjà sur ses démarches auprès de l'Opéra et du Théâtre-Lyrique. Que Berlioz prenne garde. Et les « bons amis » d'aiguiser sa défiance. Ces *Troyens* qu'il vient de lire, il ne peut les présenter qu'aux théâtres où Wagner veut s'introduire. Deux compositeurs d'avant-garde, c'est au moins un de trop. Or, Wagner a pour lui d'être déjà joué presque partout en Allemagne et même en Autriche... Immense avantage : il est *un étranger*. Les Français lui donneront le pas sur un Français : un Allemand, à Paris, obtiendra ce qu'il voudra.

Tout cela, chez Hittorf, on l'a dit à Berlioz; et lui, il se le dit à lui-même le lendemain. Sans compter tout ce qu'ajoute Marie Recio.

Donc, malgré sa fatigue (samedi 23), il court

chez Wagner, à l'hôtel du Louvre, chambre 364.

Encore un entretien gêné, et tout près de tourner à l'aigre.

Visite courte.

Les *Troyens* étaient presque achevés.

Pour eux, corvée nouvelle. Il voudrait rester à la maison, se soigner tout en méditant; mais non, il faut qu'il sorte. Sur ce lit où il dormirait si volontiers, Marie et la bonne vieille Mme Martin-Sotera de Villas ont préparé l'habit à palmes vertes, l'épée et le bicorne. Il y a bal chez l'Empereur!

Berlioz se traîne donc aux Tuileries, pour ses *Troyens*. Il rôde d'un salon à l'autre, il parle, il fait l'aimable, il courtise tel chambellan de l'Impératrice, il s'éreinte, il s'impatiente :

— « Impossible d'aborder l'Empereur ou l'Impératrice... Quelle cohue!... Trop heureux de n'avoir pas été étouffé et d'avoir retrouvé mon paletot. »

Le 7 avril (1858), il datait la dernière page de sa grande partition manuscrite.

Parmi l'ensemble de ses ouvrages, c'est dans les *Troyens* que Berlioz mit le plus long, le plus constant effort, toujours plus désireux d'atteindre à cette précision, à cette sûreté de style, à cette vérité d'expression, qu'il admirait dans les œuvres maîtresses de Gluck.

Faut-il avouer que les *Troyens,* au premier abord, séduisent moins que les autres compositions, plus romantiques, de Berlioz? Ils ont moins ce charme des œuvres jeunes, écrites plus facilement, avec plus de fièvre et plus d'audace; ils ont moins ce je ne sais quoi d'aventureux et d'unique, qui capte l'auditeur berliozien.

Pourtant, combien de nobles pages, combien d'accents vrais et de cris de passion; combien d'invention

dans les effets d'orchestre; et aussi quelle grandeur, quelle simplicité, quelle majesté naturellement épique. Pour animer et colorer ainsi cette radieuse, cette hautaine série de bas-reliefs musicaux, quel autre musicien, si ce n'est notre romantique repris par l'antiquité? — Et qui donc, créant une musique à laquelle nulle autre ne ressemble, aurait ainsi fait gémir la nostalgique mélopée d'un matelot, ou fait planer dans l'enchantement nocturne le *septuor* chanté dans les jardins près de la mer, et le *duo* d'Énée et de Didon, qui continue de vivre mystérieusement, et avec un charme mozartien, dans le cœur de tous ceux qu'il a émus jusqu'aux larmes?

— « Immense partition », enfin achevée.

Hélas! l'Opéra l'accueillera-t-il jamais?

Berlioz combine une démarche auprès de Napoléon III. Oui, il veut lire son poème à l'Empereur. Il projette donc une lettre pour demander une audience à Sa Majesté, car vraiment Elle seule pourrait le faire triompher des préventions de l'Opéra contre sa musique et sa personne :

— « Les deux chefs du service musical sont mes ennemis... Mais rien ne peut faire que ma partition n'existe pas. C'est très grand et très fort... Malheureusement, ce n'est pas vulgaire. Ce défaut est de ceux que Votre Majesté pardonne. »

Supplique hasardeuse. Parviendrait-elle, seulement, jusqu'à l'Empereur?

Berlioz consulte le grand arbitre de la Cour, le duc de Morny, demi-frère de l'Empereur et ministre. Le duc lit la supplique et s'en effare. Comment un musicien, même membre de l'Institut, peut-il demander l'aide de l'Empereur, tout en critiquant l'Opéra qui fait partie de la Maison de l'Empereur?... Non, cette lettre n'est pas à envoyer :

— « Elle est peu convenable. »

D'un mot, Morny ruinait la seule chance de Berlioz.

Berlioz ne se laisse pas abattre. Sa partition est finie : reste à la parfaire. Il se met à réduire l'orchestre pour le piano :

— « Ce sera pour moi une étude critique de la grande partition... Vienne un ordre de l'Empereur, je pourrais produire la chose. Mais il y a un personnage qui pourrait bien venir le premier : c'est la mort. »

Et combien de morts, cette saison même; combien de camarades conduits au cimetière... La mort, il ne pense qu'à elle, il la voit partout, et il la sent présente en lui-même : à toutes les heures où il souffre, c'est elle qui travaille.

Un dimanche, à un concert du Conservatoire, sa musique est acclamée :

— « Nulle équivoque dans le succès (dit la *France musicale*). Toute la salle émue, transportée ». Après *Roméo,* il est rappelé par trois fois. On admire enfin cette nouveauté d'idées, cette jeunesse de la symphonie shakespearienne : « le génie seul peut produire de telles œuvres, et Berlioz est incontestablement un musicien de génie. »

Mais, au théâtre, il n'était pas un *compositeur à recette*. Ses *Troyens* pouvaient *faire dix salles,* tout au plus; les journalistes crieraient peut-être au chef-d'œuvre, mais le théâtre perdrait de l'argent, beaucoup d'argent... Où est le directeur qui se soucie d'en perdre à coup sûr?

Et Berlioz, clairvoyant, découragé mais obstiné, continuait, épuisé, mais plus tenace que la souffrance, à réduire sa partition, et à la corriger.

Il y travaillait, comme à son testament musical... Il aimerait « pencher la tête sur l'épaule, et mourir... » Mais la musique, *sa* musique le reprenait, l'exaltait.

Qu'elle est belle!... Et nul ne le saura!... Monde injuste et vil, voué à la vulgarité, aux flonflons, au ricanement de l'opérette... ; public abâtardi :

— « Pour de telles gens (s'écrie-t-il dans les *Débats*), il n'y a ni beau ni laid, ni vrai ni faux, ni grand ni petit, ni jour ni nuit ; le soleil est une lanterne et la lanterne est un soleil... Venez, poètes et artistes, donnons-nous la main, et chantons l'hymne au chaos!... »

Lui, malgré tout son passé, on l'éconduit comme un débutant, — non, comme un *raté*... Aucune protection officielle... Les fonctionnaires de l'Empereur ne voulaient pas, ne pouvaient pas s'occuper du chroniqueur des orléanistes *Débats!*... Il s'ingénie tout de même, il s'agite : coûte que coûte, il veut parler à Napoléon III et l'intéresser aux *Troyens*.

Enfin, il reçoit une lettre d'audience ; il se prépare à lire son libretto, et à dire « quelques bonnes vérités, à bout portant », seul à seul... Les chambellans l'introduisent près du souverain :

— « Nous étions quarante-deux! A peine m'a-t-il été possible de dire quelques mots à l'Empereur. Il avait son air de 25 degrés au-dessous de zéro ; il a pris mon manuscrit, m'assurant qu'il le lirait, *s'il pouvait trouver un moment de loisir*... Le tour était fait. C'est vieux comme le monde. »

Pâles journées d'hiver. — Dans l'appartement obscur, sévissent les âpretés de sa femme vieillissant. Et lui, les nerfs à vif :

— « Les médecins me disent que j'ai une inflammation générale de l'*arbre nerveux* . »

Autre lettre :

— « Je n'aspire qu'à dormir. »

Autre lettre :

— « Paris est pour moi un cimetière. Ses pavés sont

pour moi des pierres tumulaires. Partout je trouve des souvenirs d'amis ou d'ennemis qui ne sont plus.. Ils sont tous morts! Que de morts! Pourquoi ne sommes-nous pas encore morts! »

Voici le printemps (1859)...; voici l'été...; pour les *Troyens,* rien, toujours rien... Malgré des démarches près de la Commission de l'Opéra, malgré des instances réitérées au ministère des Beaux-Arts, malgré des tentatives auprès de l'Empereur, de l'Impératrice et du prince Napoléon, — rien. De bonnes paroles; des promesses dilatoires; — rien.

Depuis plus d'un an, la grande partition est achevée. Il l'a réduite pour piano, jusqu'au bout, et corrigée, limée, polie... Elle est prête. Personne n'en veut.

Quand sa santé le permet, quand les concerts et les feuilletons lui laissent du répit, il convoque des camarades rue de Calais, et l'on déchiffre les *Troyens,* sur la partition de piano : « Je m'en fais jouer un acte ou deux, de temps en temps, pour me rendre bien compte des détails. »

Et même il réunit une vingtaine d'amis pour une répétition intime. C'est dans une petite salle, passage de l'Opéra. Un piano remplace l'orchestre; deux solistes chantent quelques scènes... Et, « comme cela se passe en famille », on s'amuse à représenter la grande Marche avec chœurs... Si bien que quelques amis se mettent à figurer les chœurs, et que Berlioz même chante.

Minutes d'enthousiasme, d'émotion... Ce vieillard désespéré, qui révèle son inutile chef-d'œuvre devant les amis connaissant ses souffrances... Ah, ils sont heureux, mais ils voudraient pleurer...

— « Depuis ce moment, l'idée de la quarantaine qu'on fait subir à cet ouvrage me torture nuit et jour... Ces grandes phrases m'ont grisé... »

Les articles, trop importants pour une répétition intime, ne font qu'aviver son désespoir. Tous, ils constatent l'extraordinaire valeur des *Troyens;* et tous ils s'indignent que l'Opéra Impérial ne les accueille pas : pourquoi Napoléon III, comme autrefois le Grand Empereur, ne donne-t-il pas un tel ordre qui l'honorerait?

Récriminations sans effet, nuisibles peut-être, et qui toutes répétaient au malheureux auteur une vérité qu'il savait trop : l'Opéra ne veut pas des *Troyens*.

Lui, fouaillé par la mort, il ne peut pas se résigner. Ce silence, où l'on condamne son œuvre, l'étreint à la gorge comme une main de fantôme...

— « J'ai beau faire, cette résistance inerte des imbéciles qui dirigent l'Opéra me crève le cœur... Je ne pourrai supporter longtemps les maux physiques amenés par tant de causes morales réunies... Je saigne, je saigne, je saigne... »

Wagner (mi-septembre) revenait à Paris, pour faire monter son *Tannhäuser* à l'Opéra.

## XXII

### DERNIÈRES LUTTES

Présage plein de menaces.

Berlioz, Wagner, l'un des deux doit exclure l'autre.

Non que l'Opéra ne joue qu'un auteur. Mais Wagner et Berlioz sont alors dans la même situation : deux novateurs, deux suspects, dont les œuvres *ne feront pas d'argent*. Si par hasard l'œuvre de l'un voit la rampe, l'œuvre de l'autre est assurée d'attendre dans les cartons, — d'attendre longtemps, ou toujours... Et Berlioz, continûment accablé par la névrose intestinale, sent que la mort le tient.

Cependant, pour la grande cantatrice Pauline Viardot, le Théâtre-Lyrique se préparait à reprendre l'*Orphée* de Gluck. Carvalho, le directeur, avait chargé Berlioz de reconstituer le texte original.

Dans cette revision, Berlioz voulait faire revivre la tradition du dix-huitième siècle : élevé dans la filiation gluckiste, il pouvait préparer la résurrection d'*Orphée*.

Il y travaillait avec passion, avec délice.

La reprise d'*Orphée* enthousiasma le public, et plus encore Berlioz. Aux *Débats*, son article vibrait comme une ode à la Beauté :

— « On voudrait mourir, pour entendre éternellement cette musique sublime... C'est divinement beau. »

Berlioz reprend courage. Il y a donc encore des auditeurs pour les grandes œuvres : il se remet aux *Troyens* et compose les ballets. A chaque représentation d'*Orphée,* quel bonheur pour lui, quel oubli de tout! L'âme ravagée du vieillard s'évade aussitôt, caressée de musique, vers le monde paisible des Ombres : ces bienheureuses n'ont plus qu'un souvenir atténué de la vie humaine dont elles sont guéries.

Le lendemain, travaillant aux *Troyens,* il est tant submergé de bonheur que la grande phrase de son *Roméo,* la phrase d'amour et d'extase, chante en lui et l'exalte.

Mais la névrose, les douleurs le reprennent; et aussi les criailleries de sa femme. S'il le peut, il s'évade : à l'Institut, ou aux *Débats,* à la *Gazette musicale,* ou à la Bibliothèque du Conservatoire, ou chez quelque ami influent qu'il intéresse au sort de sa partition :

— « Je gaspille mon temps, et je souffre. »

Autre année (1860), mêmes irritations, mêmes besognes mercenaires, même ennui de feuilletoniser, mêmes chagrins et mêmes rancœurs de l'artiste sans public. Ah! s'il pouvait tout prendre avec indifférence, avec sang-froid!

Il a des « jours extra-sensitifs ». Sur ses nerfs, comme sur une plaie à vif, tout est brûlure. Combien terrible, alors, l'enfer où sa femme le retient. Par ses plaintes vaniteuses, ses caquets aigres, ses sottes et interminables jérémiades, — et malgré la bonasse Mme Martin-Sotera de Villas qui n'en peut mais, — Marie Berlioz, angoissée par ses crises cardiaques, verse sans cesse son acide sur les plaies du malade. Martyre continu et raffiné. Il ose à peine l'avouer à ses plus intimes confidents :

— « Mon intérieur est impossible... Il n'y a pas de

jour, pas d'heure, où je ne sois prêt à risquer ma vie, à prendre les déterminations les plus violentes!... Je ne puis vous en dire davantage... »

Wagner, juste à ce moment, fait annoncer ses concerts. — Dans le monde musical, à Paris, grande rumeur. On sait que les œuvres de Wagner, en Allemagne, sont l'objet de discussions ardentes. Lui-même est un proscrit politique, un révolutionnaire qui a failli être pris et fusillé. Et il se présente comme le prophète, le rédempteur qui apporte une nouvelle loi musicale.

*La musique de l'avenir,* mot magique et terrible. « Musique de l'avenir », se disent l'un à l'autre tous ceux qui tiennent une place quelconque dans le monde musical; « musique de l'avenir »!... Et ils haussent les épaules. Et voilà Berlioz hanté par cette peur : tous les deux, Wagner et Berlioz, roulés dans le même sac, avec ce boulet de « la musique de l'avenir », on va les jeter à la mer.

Or, Wagner est là, et il tourne encore autour du critique des *Débats*. Il lui rend visite. Quatre jours avant le premier concert il lui écrit, il lui envoie la partition de *Tristan,* avec une dédicace « amicale et reconnaissante ».

Encore ce fourbe, reprend l'irascible et criarde Marie Berlioz-Recio... Et son Hector est assez naïf pour croire à ces hommages d'avant le concert et d'avant l'article; son Hector est assez sot pour recevoir Wagner chez lui; et là, si elle n'y avait mis bon ordre, il lui aurait donné des conseils pour recruter son orchestre... Autour de Berlioz, stylés par l'ancienne chanteuse, et d'ailleurs antiwagnériens d'eux-mêmes, les camarades (Damcke, d'Ortigue, Massart) de rapporter et d'exagérer ce qu'on dit sur Wagner et sur lui : qu'il prenne garde, qu'il sépare sa propre cause

de celle de Wagner... ; autrement, on les confondra tous deux dans le même échec.

Amitié bien suspecte, — et encombrante, et compromettante : « la musique de l'avenir » !

Cette partition de *Tristan,* avec un texte allemand qu'il ne peut pas traduire, Berlioz l'ouvre à peine. Alors il relit et corrige encore ses *Troyens :* toute une journée (le 24 janvier), il « porte le feu et la cognée dans un finale ».

Le 25, jour du concert, il est malade.

— « Peut-être, ce soir, serai-je plus fort, pour le concert de Wagner... » Et cette lettre est d'une écriture mal assurée, tantôt petite et appliquée, tremblotante, tantôt jetée à grands traits nerveux et crispés, droite ici, là penchée. Il écrit de son lit, et il souffre, il s'interrompt...

Le soir, remis ou à peu près, il assiste au concert avec sa femme. Heureuse de se montrer dans cette *chambrée* si parisienne, la seconde Mme Berlioz, saluée par l'un, par l'autre, rayonnante, dominatrice, absurde, ne peut retenir sa langue. Et ce qu'elle dit va rouler en écho jusqu'aux oreilles de Wagner... Berlioz, inquiet, las, et dont le larynx relaché n'a plus qu'une voix sourde, la laisse parler. Que n'arrête-t-elle son caquet, la maladroite! Ses sottises, sa jalousie mesquine et bête, son piaillement de pintade, retomberont en haine tenace sur le pauvre grand homme.

Le concert commence. — La musique de Wagner, tout de suite, fait « souffrir » Berlioz, et en même temps s'impose à lui ; il en reconnait la grandeur, la « véhémence » ; le coloris orchestral lui plaît... Pourtant l'exécution est loin d'être bonne.

Dans la salle, les uns applaudissent à tout rompre, les autres protestent. A l'entr'acte, dans le foyer, ce sont des « fureurs, des cris, des discussions » : un peu

plus, on en viendrait aux voies de fait. Et Marie, de parler... Berlioz observe, taciturne : lui aussi, jadis, et à l'âge de Richard Wagner, il a provoqué de semblables clameurs... Assembler un tel orage, n'est-ce pas, pour un artiste, une preuve de force, de vitalité, et un gage d'avenir?...

Après le concert, Berlioz et sa femme, se donnant le bras, croisent Reyer. Berlioz ne dit rien, mais sa femme parle; elle lance, d'un ton moqueur :

— « Oh! Reyer, quel triomphe pour Hector! »

Et Reyer de penser que le « triomphe est bien un peu aussi pour Richard » (1).

Tout à coup, on appelle Berlioz en Dauphiné, à Vienne : sa sœur est à la mort.

Elle, plus jeune que lui de dix ans! Toujours bonne, compatissante et douce... Elle, si heureuse auprès de son mari, cet honnête et serviable Suat, pourquoi la mort stupide la prenait-elle?...

Un médecin de Lyon, une célébrité, la visita. Il estima la crise passée : la malade allait entrer en convalescence, assura-t-il.

Berlioz revint à Paris.

A peine arrivé, un télégramme : Adèle morte (2 mars 1860).

— « Déchirement de cœur... ; nous nous aimions comme deux jumeaux..., c'était une amie intime... »

De toutes les femmes qui avaient passé près de lui et s'étaient mêlées à sa vie, c'était la seule, cette sœur

(1) Pour l'article de Berlioz et la réponse de Wagner dans les *Débats*, voir notre *Crépuscule d'un Romantique* (pages 515 et suivantes). — Tous les contacts de Berlioz et de Wagner, et les jugements de l'un sur l'autre, sont présentés, *chacun à sa date* et avec son ambiance, dans notre ouvrage complet. (Voir les tables analytiques à partir de 1840 et jusqu'à la fin.)

aimante, qui ne lui eût pas fait de mal. Messagère de clémence et de paix, combien elle avait tendrement intercédé auprès de ses parents en faveur du fils égaré. Le mariage avec Ophélia et les sommations respectueuses, l'évasion avec la chanteuse, — sur ces écarts elle avait attiré le pardon. Les violences d'une mère portée aux éclats dramatiques, elle les avait amorties par sa douceur inlassable... Sœur bien-aimée, retournerait-il à Vienne pour les obsèques? Son fils, de Dieppe, était accouru auprès des Suat, et le remplaçait. Presque toujours couché, Berlioz ne put affronter un nouveau voyage.

A Paris, cruelles préoccupations : on annonce que *Tannhäuser* sera monté l'hiver prochain!... Au Conservatoire, à l'Opéra, deux places de chef d'orchestre deviennent vacantes : Berlioz est candidat. On ne veut pas de lui.

Wagner, pendant ce temps, livrait à Bruxelles de retentissantes batailles, — incertaines mais grosses d'avenir. L'avenir, la musique de l'avenir... Berlioz, durant ses continuelles souffrances, ne regardait plus que vers là mort.

Une secousse, tout à coup, le galvanise. Il renaît, pour un soir : le Théâtre-Lyrique (5 mai) reprend le *Fidelio* de Beethoven. D'enthousiasme, Berlioz donne deux grands articles aux *Débats*.

Wagner, revenu à Paris, les lit.

C'est par une radieuse journée de printemps. Le matin, Wagner, aspirant le soleil et « un léger vent d'est », a fait sa petite promenade hygiénique avec son chien Fipps : tout est en fleurs, tout verdoie, — et il va bientôt faire répéter son *Tannhäuser*... Heureux présage : ce ciel rayonnant, juste pour son anniversaire, Wagner, aujourd'hui, a quarante-sept ans... L'article de Berlioz lui plaît : il y reconnaît des préoc-

cupations qui sont les siennes, un même amour, une même intelligence de la grande musique, une même foi dans la dignité de l'art, une même haine contre les théâtres soi-disant lyriques, où l'on « transforme l'orchestre en boutique de chaudronnier » ... Cet article enchante Wagner... S'il écrivait à Berlioz?

— « Cher Berlioz... » Non : on a expliqué à Wagner que son amitié, sa camaraderie blessent Berlioz; il lui donne donc du « Cher Maître » ... Et, dans un style étrange mais plein de flamme, en artiste sincère, en artiste qui souffre pour son art et devance l'avenir, Wagner affirme à Berlioz « l'intime parenté » des grands créateurs. Oui, tous deux sont frères, puisqu'ils se dévouent à l'idéal.

Admirable lettre, « charabia de génie » ... Durant une minute heureuse et gagné par l'enthousiasme qui déborde du bel article de Berlioz, Wagner semblait s'évader de son humanité, se libérer de tout intérêt personnel. — Dans l'entourage du malade, du vaincu, dans cet intérieur où règne l'ancienne chanteuse, comment cette lettre sera-t-elle lue et commentée? A peine envoyée, Wagner craignait déjà cet acceuil :

Néanmoins (écrit-il le jour même à Liszt) le fait d'envoyer ces lignes au malheureux grand homme m'a réchauffé singulièrement le cœur. Aussi ai-je continué à savourer paisiblement les douceurs de cette belle journée... L'article de Berlioz m'a fait voir nettement, une fois de plus, combien les malheureux sont seuls. Lui aussi, il est tendre et profondément sensible; le monde ne peut que le blesser et abuser de son irritation maladive pour l'entraîner, avec le concours des influences qui l'entourent, dans de prodigieux égarements... Sans le savoir, il se frappe lui-même...

Le bon Dieu n'aurait-il pas mieux fait d'omettre les femmes dans l'œuvre de la création?... Berlioz m'a fourni l'occasion d'observer comment une méchante femme peut ruiner à plaisir un homme tout à fait hors de pair et le faire déchoir...

...Aujourd'hui, lisant son article, j'ai reconnu que l'homme richement doué ne peut trouver que dans un homme supérieur un ami qui le comprenne. Et j'arrive à cette conclusion : en ce moment, nous formons une triade exclusive de tout autre élément, parce que nous sommes tous les trois pareils; cette triade se compose de toi, de lui et de moi [Liszt, Berlioz et Wagner]. Mais il faut bien se garder de le dire à Berlioz : il se cabre dès qu'on lui en parle. Un dieu qui souffre si cruellement n'est qu'un pauvre diable!

Ni dieu ni pauvre diable, — mais un homme, vaincu par la vie et domestiqué par un jupon, — un artiste qui *mourait de son œuvre*.

Chaque jour il se meurt, il s'en va par lambeaux :

— « Rien de nouveau pour les *Troyens*... Adieu, je puis à peine écrire... »

Pour un feuilleton, maintenant, il lui faut « quatre jours » ... Sans les *Troyens* à pousser, comme il abandonnerait sa rubrique!... Ah, le silence qui commence la mort!...

Durant l'automne, une accalmie de ses douleurs. Il est si faible...; on dirait que la maladie s'use... Et il se distrait en composant deux petits actes de demi-caractère, *Béatrice et Bénédict*. Voilà au moins une œuvrette d'un placement assuré : elle est commandée par le Casino de Bade. — Ce menu travail réconforte Berlioz.

Mais sa vaste partition, ses *Troyens?*... C'est l'œuvre rivale, *Tannhäuser*, que l'Opéra met à l'étude!

— « On ne peut pas s'en sortir », assurait Berlioz avec satisfaction.

Lui, remettant à plus tard *Béatrice*, il retombait à ses *Troyens*. Il corrigeait les épreuves; à ses frais, il faisait imprimer la partition piano et chant.

A quoi bon? Les jouerait-on jamais? Le Théâtre-Lyrique ne paie plus ses artistes; l'Opéra est à Wagner.

Pour un Français, que de difficultés, tandis que le caprice d'une ambassadrice impose Wagner à l'Opéra.

Wagner (écrit Berlioz à son fils) fait tourner en chèvres les chanteuses, les chanteurs et l'orchestre... La dernière répétition a été atroce... Liszt va arriver pour soutenir l'école du charivari... Il y a des instants où la colère me suffoque. Adieu; il faut que j'essaye de sortir, de marcher; si je ne puis pas, je reviendrai me coucher.

Parmi ses camarades, la mort fauche et redouble ses coups : deux élèves du chevalier Lesueur... Elle disparaît aussi, la veuve de ce vieux maître : admirable femme, dont la maison fut jadis si hospitalière au jeune disciple... Autre mort : le compositeur Niedermeyer... Autre mort : M. Scribe...

Mais à l'Opéra (idée fixe de Berlioz), Wagner est le maître, Wagner obtient autant de répétitions qu'il en désire, plus de cent cinquante au piano et quatorze avec l'orchestre!... Et quelle foi en lui, cet obstiné Saxon, quel orgueil, quelle folie d'orgueil :

— « Wagner est évidemment fou. Il mourra d'un transport au cerveau... Il y a pour *Tannhäuser,* opéra en *trois* actes, 160 000 *francs* de dépenses à l'heure qu'il est. Enfin, c'est vendredi que nous verrons cela. »

La veille de *Tannhäuser,* la rancœur de Berlioz déborde dans son feuilleton. A propos d'un innocent opéra-comique, le *Jardinier galant,* « partition clairette, joliette, et toute remplie de jolies fleurettes », — il paraphrase *Hamlet :*

— « Etre ou ne pas être, voilà la question! »

A l'Opéra Impérial, la première de *Tannhäuser* (13 mars 61), un scandale. Un hourvari organisé, et surtout par les abonnés, le monde de la cour, les membres du Jockey-Club. A chaque instant, quolibets, interpellations aux acteurs, sérénades de mirlitons,

heurts de petits bancs, stridences de sifflets métalliques. Les élégants, les protecteurs des danseuses, résolus à faire la curée d'une pièce où le ballet était au premier acte et non au troisième, avaient acheté, chez un armurier du passage de l'Opéra, tout son assortiment de sifflets de chasse.

Berlioz, le lendemain, dans une lettre :

— « Dieu du ciel, quelle représentation! quels éclats de rire! Le public a ri du mauvais style musical, il a ri des polissonneries d'une orchestration bouffonne... Enfin il comprend donc qu'il y a un style en musique... Les horreurs, on les a sifflées splendidement. »

Aux *Débats,* pas d'article. — Berlioz passe sa plume au fidèle d'Ortigue.

Quant aux représentations de *Tannhäuser,* s'il ne retourne pas à la seconde, ses amis lui en apportent les échos amplifiés; si bien qu'il écrit à son fils :

— « Pire que la première. On ne riait plus autant; on était furieux, on sifflait à tout rompre, malgré la présence de l'Empereur et de l'Impératrice... En sortant, sur l'escalier, on traitait tout haut ce malheureux Wagner de gredin, d'insolent, d'idiot... Pour moi, je suis cruellement vengé. »

Vengé?... Combien Wagner jugeait mieux la douleur, le désespoir et la mortelle irritation de Berlioz : « sans le savoir, il se bat lui-même. » En réalité, *Tannhäuser* tombant, quelle menace pour les *Troyens,* — si jamais on les monte!

Aux *Débats,* d'Ortigue fit un article doucement nécrologique... Mais il concluait :

— « Si l'on veut encourager quelque talent hardi, novateur, l'Opéra n'a qu'à regarder autour de lui : il saura bientôt sur quelle œuvre mettre la main. »

Ricochet déplacé, réclame intempestive.

— « Ficelle maladroite, sinon pire », juge bientôt Liszt dès qu'il reprend le contact de Paris... Mais, ami et protecteur de Wagner, il n'a pas le courage d'en vouloir à Berlioz : c'est un moribond, un vaincu qu'il a devant les yeux. Un soir, il dîne rue de Calais : l'acariâtre Mme Berlioz est là, et sa mère, cette bonne Mme Martin-Sotera de Villas qui baragouine en patois franco-espagnol, et d'Ortigue, « le porte-plume » de Berlioz... Dîner « morne, triste, désolé » !

— « Notre pauvre ami (confie Liszt à la princesse Wittgenstein) est bien abattu et rempli d'amertume. Son intérieur lui pèse comme un cauchemar. A l'extérieur, il ne rencontre que contrariétés et déboires... L'accent de sa voix s'est affaissé. Il parle d'habitude à voix basse, et tout son être semble s'incliner vers la tombe. »

Les *Débats* n'abandonnent pas leur vieux collaborateur : le directeur, Edouard Bertin, donne une soirée (3 mai) en l'honneur des *Troyens*. Devant « l'élite de la société parisienne », devant « les rédacteurs et les amis des *Débats* », Mme Charton-Demeur et Jules Lefort chantent quelques scènes; le jeune virtuose Théodore Ritter accompagne au piano.

— « *Donnez-nous les Troyens !* » s'écrie d'Ortigue; et ce cri sert de titre à sa chronique des *Débats*.

La presse, dont Berlioz avait tant joué et qu'il ne connaissait que trop, l'inquiétait. On parlait trop des *Troyens*. On leur faisait « une réputation anticipée qui pouvait leur nuire »... On usait la curiosité du public et les bonnes volontés.

Seule restait inébranlable l'indifférence du ministre et du directeur :

— « Outrageante indifférence ! Et je suis sûr que j'ai fait une grande œuvre !... Et il faut mourir à petit bruit, écrasé sous les pieds de ces lourds animaux ! »

Lentement, sans joie (été, automne 1861), harcelé comme à l'ordinaire, il travaillait encore à *Béatrice et Bénédict*... Mais un nouveau chagrin s'ajoutait à tous les autres, — une douleur qui lui était inconnue.

Son fils rompait avec lui. Il n'écrivait plus... Tenu à l'écart par Marie Recio, livré à lui-même parmi des marins insouciants et bambocheurs... Soudain, une lettre dure, ironique, méchante :

— « Tu m'as blessé au cœur (lui répond Berlioz) ; tu m'as blessé atrocement, et avec un sang-froid que dénote le choix de tes expressions. Mais je t'excuse et je t'embrasse... De bonne foi, est-ce ma faute si je ne suis pas riche, si je n'ai pas de quoi te faire vivre tranquille, en oisif, à Paris avec ta femme, ton enfant ou tes enfants, si tu en as d'autres?... »

Comment?... Tout d'un coup, Louis marié ; Louis père d'un ou de plusieurs enfants ?

— « Dis-moi clairement (ajoute Berlioz) ce que je puis faire, et je le ferai... Adieu, cher ami, cher fils, cher malheureux par ta faute et non par la mienne. Je t'embrasse de tout mon cœur et j'attends de tes nouvelles par le prochain courrier. »

Ecrirait-il de Marseille?... Ou partirait-il, sans autre adieu que sa mauvaise lettre, pour les Indes?...

En novembre, en décembre, pas de lettre.

1862 commence, pas de lettre...

Cependant, les deux petits actes de *Béatrice et Bénédict*, peu à peu, approchaient de leur achèvement. Attendus par le Casino de Bade, ils seraient prêts pour la saison d'été.

Courte fantaisie, imitée de Shakespeare, où Berlioz, une fois de plus, put épancher son cœur. Accents vrais et sincères, rythmes imprévus, mélodies expressives et belles, style inquiétant, savoureux et toujours artiste, invention et charme dans la sonorité, don de l'émo-

tion et de la vie, — oui, on le retrouve là tout entier.

Mais aussi avec quelle tristesse, avec quelle douleur, le trouve-t-on comme diminué ou affaibli, ou hésitant. Et combien on l'aime mieux en constatant que sa dernière page de génie, c'est une page d'amour et de tendresse véritable. Grand cœur de poète, il avait traversé les orages des passions et même les banalités de la vie, et il retrouvait en lui, à soixante ans, la virginale suavité du premier émoi de l'amour.

— « Louis est-il parti pour les Indes?... Il ne m'a pas écrit une ligne... Je vous en prie de nouveau, donnez-moi des nouvelles de ce malheureux enfant qui me torture. » Ainsi s'informe Berlioz auprès d'un ami de Marseille.

Et pour les *Troyens*, rien, toujours rien.

Il est à bout de lassitude. Dans ses feuilletons, même au risque de se retrancher du nombre des lutteurs, il avoue sa déchéance et son désespoir...

Son fils, après quatre mois de silence, lui répondit ; il n'était pas aux Indes, mais tranquillement en Algérie :

— « Enfin (lui écrivait Berlioz, en pardonnant), tout va bien. Excepté moi, qui ai encore passé trente heures à me tordre dans mon lit. »

Le printemps revient. Mai se passe... Jours inutiles, douloureux ; insultante gaieté de ce qui renaît, brille et palpite, chante et vit...

Un jour de juin, — le 13, un vendredi, — Berlioz et sa femme, toujours souffrante maintenant, sont chez des amis, à Saint-Germain-en-Laye. Vers midi, encore une crise cardiaque... Marie tombe, foudroyée.

Elle avait quarante-huit ans, depuis trois jours.

Berlioz, sitôt la déclaration signée à la mairie de Saint-Germain à cinq heures et demie, rentre en hâte,

accompagné par ses amis, rue de Calais. Il veut prévenir la mère de Marie... Trop tard ; la vieille Mme Martin, ne le voyant pas revenir pour dîner, était déjà partie : là-bas, elle ne trouve que le cadavre de sa fille.

Berlioz est seul, il veut être seul... Qu'on le laisse... Son fils, ses nièces, il ne veut pas qu'ils viennent à Paris. Et, trois longs jours, autant que le permetteut les formalités et préparatifs d'un transfert et d'un enterrement, il s'abandonne à sa douleur.

Le lundi (16 juin), à l'église de la Trinité, camarades de journalisme qu'il rencontre aux premières, confrères de l'Institut, virtuoses, chanteurs et cantatrices, musiciens d'orchestre, font autour de lui cette foule parisienne des enterrements d'artistes : indifférente, bigarrée, bruissante, et soudain silencieuse, respectueuse de la mort, quand passe le cercueil, — et bavardant de nouveau, — mais sympathique, émue, au défilé final, le temps de serrer la main de Berlioz tout en larmes.

Et l'on suit le corbillard vers le cimetière Montmartre. Au nouveau cimetière, près du boulevard extérieur (cimetière actuel), mais non au petit enclos plein d'arbres, où les tombes s'étagent à flanc de coteau, sur l'autre versant de la colline de Montmartre : là-bas, la première Mme Berlioz, l'ancienne Ophélia, est revenue dormir près de « l'ermitage » où ils avaient été si heureux, jeunes mariés, au lendemain de 1830...

Sexagénaire, deux fois veuf, malade, seul, son fils au loin, comment allait-il organiser sa vie? Sa belle-mère, folle de douleur et à l'ordinaire si bonne pour lui, si maternelle, pouvait-il l'abandonner brusquement? Et lui, qui le soignerait, qui veillerait aux détails journaliers? N'était-ce pas meilleur, plus affec-

tueux (et plus économique), de continuer d'habiter en commun?... C'est ce qu'ils firent.

Et voilà que son fils, qu'il croyait perdu pour lui, vient partager sa douleur. Une semaine, cet enfant par qui il a souffert, est là, aimant, et l'entoure de son affection qui peut enfin renaître. La nuit, Berlioz, quand la névralgie le tord, est heureux de le savoir là, sous le même toit. Et il pardonne, il oublie les folies de l'enfant prodigue.

Hélas! bientôt Louis repart pour Marseille : s'il trouve à s'embarquer comme officier des Messageries Impériales, il est perdu pour de longs mois.

A Paris, les heures reprennent Berlioz, chacune apportant son occupation forcée. Séances à l'Institut, réunions de commissions. C'est l'époque où il faut juger les divers concours pour les prix de Rome.

Mais voilà que son vieux cœur, son cœur brisé, rajeunit soudain sous la caresse de nouveaux rêves. Où pouvait-il trouver des rêveries alors, sinon parmi ses souvenirs, parmi les images ou les restes des disparus? Entre les tombes, parfois, on rencontre l'amour : les larmes, comme une rosée, font épanouir des fleurs renaissantes... Amour douloureux, impossible, et qui se présente à Berlioz avec le charme de l'irréel.

Une femme jeune (vingt-six ans), et attirée sans doute par cette douleur en cheveux blancs... Tendres consolations, visites à la tombe à peine fermée; rêveries à deux, où chacun évoque son passé et enlace, insensiblement, son âme à celle de l'autre. Pour Berlioz, ravagé par la vie, cette voix fraîche et ce regard souriant, quel enchantement! Idylle de rêve, indéfinie... Jusqu'où les entraînerait-elle?... Oublieux de ses maux, et pour quelques instants libéré de tout par cette caresse idéale, le vieillard s'y abandonnait, délicieusement... Amélie! Amélie!... Il se laissait

aimer... Mais bientôt, — la jeune femme se reprenait-elle? — il sentait qu'il aimait « bien davantage »...

Et la *Stella Montis,* Estelle, y pensait-il aussi dans la viduité de son cœur?... Estelle, cette bonne vieille dame en bonnet à brides, si digne, si raisonnable, et dont il avait fait la Muse du Saint-Eynard...

Et la corsetière-choriste de Saint-Pétersbourg?... S'en souvient-il encore, ou lui a-t-il trouvé quelque remplaçante?... Devant la Néva, il lui chantait son *Roméo;* elle lui promettait qu'elle lui *écriverait*...

Et d'autres rêves, d'autres caresses de l'impossible... Le soir, çà et là, chez les amis qui accueillaient ce désespéré, il racontait volontiers ses « peines d'amour perdues ». Imaginatif élégiaque, prenant quelque dame pour confidente, il se laissait aller à la douceur des larmes. « Combien de fois (rapportera Mme Francis Wey), n'est-il pas venu pleurer sur mes mains toutes les larmes de son corps; et comme j'essayais quelques paroles :

— « Voyons, Berlioz, soyez raisonnable, vous savez bien que c'est impossible...

— « Hélas, madame, répondait-il, *ce n'est plus la même!*... Et ses larmes redoublaient. »

Maintenant, ce n'est plus Estelle, ou quelque autre dont la trace s'est plus ou moins perdue, — c'est Amélie... Amantes lointaines, mirages féminins, elles passent et s'effacent dans son âme enténébrée et à demi morte; elles sourient comme des Ombres, dans les Champs-Élysées de Virgile ou de Gluck, — des Ombres qui feraient un cortège d'hymen funèbre, autour d'un vivant qui épouse la mort...

Une autre occupation, plus consistante (ou du moins plus matérielle), contribuait encore à lui faire oublier la mort de la seconde Mme Berlioz. Il avait projeté de

publier un recueil d'articles, qui coïnciderait avec la première de *Béatrice*. L'été, tandis que les théâtres n'occupent plus la presse musicale, Berlioz, pour sa pièce et son livre, disposerait de toute la publicité : cela pousserait-il, enfin, les *Troyens?*

Le recueil se présenterait sous un calembour : *A travers chants*. Comme sous-titre : *Études musicales, adorations, boutades, critiques*.

Étiquettes, tire-l'œil nécessaires. A cette époque férue de roulades italiennes ou d'opérettes déshabillées, parmi un public sans nulle curiosité d'art, combien un recueil de chroniques musicales, même portant le nom de Berlioz, trouverait-il de lecteurs?... Le titre, donc, devait crier que le contenu était fort lisible, agréable, fantaisiste, amusant et plein de surprises.

Quelques fragments, disséminés dans le volume, donnent les plus émouvants témoignages de la sensibilité et de l'imagination de Berlioz. Une âme d'artiste et de poète, une âme qui frémit sous la caresse de la musique et qui est créatrice elle-même, vit dans ces pages, palpite, s'enthousiasme, s'irrite, rugit d'indignation ou pleure d'extase.

Nul commentaire, nulle glose, n'est un aussi capiteux stimulant à l'émotion musicale. Avec Berlioz qui l'entraîne dans son trouble, le lecteur sent passer le souffle du mystère musical.

Oui, un mystère.

— « Où est la vérité (s'écrie Berlioz)? Où est l'erreur?... Chacun a raison; ce qui est beau pour l'un ne l'est pas pour l'autre, par cela seul que l'un a été ému et que l'autre est resté impassible... Que faire à cela?... Rien, mais c'est horrible... »

Voilà le secret de son mal.

Son vieux maître, le chevalier Lesueur, qu'en reste-t-il?

Et Spontini, qu'il admire tant, qu'en reste-t-il ?

Et combien d'autres maîtres, glorieux naguère, oubliés désormais, et morts pour toujours. Il les voit, inutiles cadavres; il voit leurs œuvres poussiéreuses, jamais feuilletées, s'aligner, comme dans une nécropole dont il est le gardien, sur les rayons de la Bibliothèque du Conservatoire... D'eux tous, que reste-t-il?

— « L'art des sons est né d'hier », écrit Berlioz. Accablante vérité : « né d'hier », mort demain, pour renaître sans cesse, sans cesse différent.

La musique, art divin, — art trop humain, — n'est que la plus vaine des duperies : on ne peut l'aimer, sans blasphémer contre elle. L'enchanteresse, par ses sortilèges, nous entraîne dans des régions irréelles. De fait, mirage, auto-suggestion... Ce n'est rien, pas même des mots... Un frémissement de l'air : il passe, et rien ne reste. — Mais il emporte avec lui le charme des anciens mirages, et notre âme en devient un peu plus débile, et plus inassouvie.

Insatiable vanité humaine, néant qui se dupe avec du néant, stupidité d'ilote qui se croit dieu parce qu'il s'est enivré... Une ivresse d'une minute, oui, la musique n'est rien d'autre.

Obsession, dégoût du néant humain. Ce néant qu'il est lui-même, Berlioz le touche dans le néant de son art. Angoisse mortelle, épouvante qui le torture chaque jour, elle palpite, elle pleure, dans son dernier recueil d'articles. Et malgré les phrases fashionables et qui s'efforcent de porter beau, son âme, dans ce testamentaire *credo* d'artiste, — son âme tumultueuse, ravagée par elle-même, jette son cri suprême, désespéré.

*Béatrice* cependant était prête (juillet). Il part pour Bade.

Avec lui aucun intime.

Le veuf s'en va, seul, abandonné, — laissant à Paris ses partenaires en rêverie amoureuse.

A Bade, la nouvelle salle de spectacle, luxueuse, coquette, est toute pimpante dans ses ors neufs. Déjà les chœurs sont sus; on n'a plus qu'à faire les raccords avec les acteurs de Paris : tout s'annonce à merveille.

Il est malade. Les répétitions l'épuisent.

Le 9 août (1862), au moment de monter au pupitre pour la première de *Béatrice*, il souffre tant que son œuvre lui en devient indifférente. — On applaudit, on le rappelle; le duo nocturne, bien chanté, et dans d'admirables décors, obtient un succès immense...

Que lui importe? Il souffre.

Et Amélie n'est pas là pour voir qu'il triomphe.

Tout lui échappe, et sa force même... Il rugit contre cette déchéance : être et n'être plus!

Un jour il errait sur la colline où s'élève le vieux burg de Bade. Sans regarder, sans voir, il allait, les larmes coulant sur ses joues ravinées, les mains froissant une lettre... Legouvé le croise... Comme en 1830, Berlioz le prend encore pour confident d'amour et lui tend la lettre.

Après la lecture, Legouvé dit à Berlioz :

— De quoi vous plaignez-vous? Elle est jolie, elle est jeune, elle vous aime...

— Il y a que j'ai soixante ans, s'écrie Berlioz.

— Qu'importe, si elle ne vous en voit que trente!

— Mais regardez-moi donc! Voyez ces joues creuses, ces cheveux gris, ce front ridé... Parfois, tout à coup, sans cause, je tombe assis sur un siège en sanglotant. C'est cette affreuse pensée qui m'assaille! Elle le devine!... Alors, avec une angélique tendresse, elle me prend la tête entre ses mains, et je sens ses larmes qui tombent dans mon cou...

Pourtant, malgré cela, toujours retentit au fond de mon cœur cet affreux mot : J'ai soixante ans!

Il revient à Paris.

La tristesse de l'appartement vide lui serre le cœur. Sa belle-mère s'empresse en de menus soins... Cela le guérit-il de son âme désespérée?

— « Vous ne connaissez pas l'affreux duo chanté à mon oreille, nuit et jour, par l'isolement et l'ennui! Dieu vous en garde: c'est une triste musique!... Adieu! les larmes me montent aux yeux... »

Amélie, peut-être, ou une autre âme compatissante, va le consoler, lui verser l'oubli...

Mais voilà que son fils, par un coup de tête, démissionne, abandonne son emploi aux Messageries Impériales, et s'installe à Paris, chez Berlioz. Sans son père, il serait sur le pavé.

Autres affaires : régler la succession de Marie, préparer le lancement d'*A travers chants*... Les *Troyens*, que deviennent-ils? Que fait le ministre, que fait l'Opéra?... A l'Opéra-Comique, il n'est déjà plus question, faute de chanteuse (lui assure-t-on), de monter *Béatrice*...

— « Je n'aspire plus qu'à m'en aller vite en terre, comme Marlborough, sans même être porté comme lui par quat'z'officiers. »

Parfois, après des nuits de douleurs, la douceur des matinées d'automne lui donne quelque apaisement. De la rue de Calais il gagne le parc Monceau, encore désert : « Tout y est d'une fraîcheur, d'un calme et d'un coloris ravissants. J'y passe des heures à ne penser pas, dans la plus profonde stupidité. »

Son fils, cependant, pour trouver une place faisait des recherches peu actives..

L'hiver ramenait ses corvées: concerts, théâtres, chroniques aux *Débats*. Quelle géhenne! — « A l'Opéra (confie-t-il dans une lettre), on hurle, on brait; de loin on pourrait croire qu'on y égorge des femmes et que les hommes y sont pris de convulsions. Le public ne dit rien et s'en retourne à la fin de la soirée en secouant ses oreilles et en disant : *Il paraît que le grand opéra doit se chanter ainsi*... Le ministre est enchanté, l'Empereur s'en moque... » Et les *Troyens* restent dans les cartons... Et son nouvel amour continue de le torturer. Cette jeune femme, malgré sa tendresse ou sa pitié, l'aime-t-elle? Peut-elle l'aimer?... « Il y a que j'ai soixante ans... »

Quelques amis, cependant, l'entouraient de sollicitude. Mais il portait son tourment en soi-même. Ses amis ne le consolaient que pour de rares instants. Et pourtant, qu'ils étaient patients envers lui, et prêts à supporter les bizarreries, les aigreurs, les vivacités blessantes et les agaçantes boutades où le poussait son intérieure, son inguérissable souffrance : un malade, se disaient-ils, un cœur tendre à qui tout a menti, un génie qui meurt en voyant son œuvre mourir... Ces amis, c'étaient les Damcke, les Massart, Stephen Heller, le fidèle d'Ortigue, Reyer, Legouvé, et quelques autres, sans oublier la serviable et dévouée Mme Martin-Sotera de Villas.

1863 commençait. De l'étranger, des nouvelles heureuses : exécutions de ses symphonies çà et là, invitations pour de prochains festivals... A Paris, tout lui échappait... Et ce mirage féminin, cet amour souriant qui s'est offert et maintenant se refuse... Ah! qu'il souffre, le vieillard ravagé, qui ne peut plus se caresser à ce sourire de jeunesse!

Pour toucher Amélie, l'attendrir par sa douleur d'homme et la piquer avec le récit de ses triomphes

d'artiste, — ou peut-être pour atteindre une correspondante dont il ne reçoit plus de lettres, — il publie aux *Débats* une chronique musicale pleine de confidences amoureuses. Naguère en Russie, une admiratrice, dans un moment d'enthousiasme et d'abandon, lui avait prouvé qu'elle avait compris l'hymne d'amour, chanté par l'orchestre de son *Roméo*... Mais maintenant, en France, plus d'orchestre pour faire palpiter, autour d'aucune femme, la passion immortalisée par son génie. Aussi, autre douleur :

... Vous arrivez une demi-heure trop tôt dans une chambre donnant sur la rue, vous vous y enfermez... Vous allumez du feu... La pendule marche bien lentement, son balancier semble se ralentir. Vous faites dix ou douze tours à grands pas dans la chambre. Enfin l'heure s'avance, elle est venue, elle sonne... On va arriver. Mais non, on n'arrive pas. Vous faites encore dans la triste chambre seize ou dix-huit tours, vous marchez en rond, en carré, en losange... Vous regardez votre montre, votre montre avance sur la pendule... Vous buvez un verre d'eau, vous ouvrez la fenêtre, vous regardez au loin... Rien, personne... Voilà qu'il pleut maintenant. C'est la cause, c'est la cause!...

... Un bruit de voiture?... Votre poitrine craque et frémit comme le clocher d'une cathédrale quand on sonne le bourdon. La voiture passe. Malédiction! Long silence. Vous trouvez une poignée d'épingles sur la cheminée; vous employez le temps à les piquer une à une sur une pelote. Cela fait, vous allez recommencer votre promenade de lion en cage quand vous apercevez encore une épingle sur le tapis. Vous la ramassez et la piquez sur la pelote à côté des autres en disant. *elle aurait pu me blesser au genou...*

... Autre silence. Personne ne vient...

Et peu après dans une lettre :

— « J'ai eu le cœur arraché par lambeaux. »

Cruelle Amélie, ou seulement imprudente, im-

prévoyante. Elle le martyrise parce qu'elle eut, trop jeune, une pitié trop instable... Elle n'est pas allée jusqu'au bout de la pitié ou de l'amour. Et lui, alors, il a besoin de tant d'amour, ou de tant de pitié! — Malgré ses soixante ans et son usure profonde, malgré sa hantise de la mort, il lui faut de l'amour. Il y trouve la tension nerveuse, le *strepitoso*, sans lesquels son âme impulsive, « volcanique », tombe à plat. Toute sa vie, dès qu'il put échapper à l'une ou l'autre de ses femmes, il pourchassa l'amour... Harriett Smithson, blonde, massive, lymphatique, peu combative pour l'agripper, le laissa s'ébrouer. Marie Recio, fausse maigre et à demi Espagnole, le capta, le retint, et mourut d'une maladie de cœur. A chaque absence où il lui échappa, il se hâta de cueillir d'autres fleurs ou se grisa de rêves amoureux. — Marie morte, aussitôt il renaît à la passion. Hélas! soixante ans, et usé! Cadavre à demi, sa vraie fiancée est la mort. Il la sent près de lui, il sent son étreinte : entre elle et lui, rageusement, il suscite des mirages d'amour.

Alors, qu'il a besoin de pitié, et de tendresse, et de larmes... Fantomatique, déjà spectre de lui-même, nous pouvons (encore de nos jours, au Musée de Versailles) le voir, tel qu'il fut vraiment, dans un portrait peint vers cette époque.

Une apparition, une forme de cauchemar, dramatique, déconcertante, macabre. C'est d'une facture brutale, sauvage; mais aussi, c'est d'une vérité cruelle, féroce, terriblement vraie.

De loin, toute la toile semble noire, sauf un petit triangle trop blanc : le plastron de la chemise sur qui retombent les plis d'une haute cravate cinq ou six fois enroulée autour du cou. Sur ce cou si long, si maigre qu'il fait penser à quelque manche de coupe-papier terminé par une grosse figure grotesque, — apparaît

une tête de vieillard, ravagée, émaciée, squelettique. Les os des tempes, les os des pommettes, menacent de crever cette pauvre peau inconsistante, à moins qu'elle ne s'en aille par lanières, découpée par le labourage des rides. Ce n'est plus un vivant : c'est un fantôme, et qui se désagrège. Le nez est si mince, cet étrange nez busqué en bec d'aigle, si mince, si parcheminé, si racorni, qu'il laisse passer de la lumière, en transparence; dans tout le visage terreux, plombé, il fait une lueur sanglante, phosphorescente.

Etrange tête, où il ne reste plus rien de l'homme. On songe à quelque oiseau de nuit; et aussi, sous cette grosse et sale houppe de cheveux plus décolorés, plus jaunis que blancs, on songe à quelque vieille femme flétrie, ravinée, avec le rictus d'une sorcière qui hurle à la mort : visage bilieux, livide, d'une sabbatique incantatrice de *Macbeth*... Non, dans ce masque il ne reste plus rien d'humain, — rien, sinon le regard obstiné, douloureux, plein d'une douceur meurtrie, pauvre regard baigné d'une larme intérieure; — rien d'humain, sinon la bouche close nerveusement par un incommensurable mépris, pauvre bouche qui s'obstine à se clore, et toute prête à frémir sous l'infini torrent des sanglots trop longtemps contenus... Malheureux Berlioz, douloureux fantôme de soi-même, spectre hideux et irrité, que l'émotion sincère d'un inconnu (ou du génial Daumier) fixa brutalement dans une vérité terrible, et qui se transfigure, sous notre regard, par le souvenir de ses souffrances et de toute la tendresse inassouvie qui pleure dans sa musique

Au Théâtre-Lyrique, Carvalho s'était réinstallé. La nouvelle salle, inaugurée depuis quelques mois, avait déjà conquis la faveur du public. Fort bien située, au

centre de Paris (sur le quai, en face du théâtre du Châtelet), elle attirait les curieux par une nouveauté : elle n'était pas éclairée par un lustre, mais par un plafond lumineux.

Dans ses feuilletons des *Débats*, Berlioz soutenait les tentatives de Carvalho : « un homme actif, intelligent, hardi... » N'était-ce pas ce Carvalho qui avait repris *Orphée*, voilà deux ans, avec la collaboration de Berlioz?... Dès février, les journaux annoncent que le Théâtre-Lyrique va monter les *Troyens*.

Plus de deux ans auparavant, les journaux l'avaient annoncé déjà. — Que valait la nouvelle annonce?

Pour Berlioz, incertitudes, doutes, sautes d'espoirs ou de dégoûts, longues heures de souffrances et que ne charme aucun rêve. La solitude... Avec Amélie décidément (et malgré le feuilleton sur les rendez-vous manqués) tout est rompu... Louis, trouvant enfin un engagement, vient d'embarquer pour le Mexique...

Solitude, abandon, torpeur... Est-ce déjà le silence définitif.

Un dimanche, au Conservatoire, on applaudit le duo nocturne de *Béatrice;* on le redemande... Voilà le désespéré qui se berce d'illusions :

— « Ce public hargneux, hostile aux vivants, s'oublie jusqu'à crier *bis*... On me *découvre!*... Ah! si je pouvais vivre encore un peu!... »

Mais le temps passe... En avril : — « Pour les *Troyens*, tout se détraque... » En mai : — « Rien de commencé; une question d'argent arrête tout! » Pas de chanteuse. Et comment en trouver? Peu d'argent à leur offrir, une œuvre dont on se méfiait, un auteur dont on redoutait les exigences et les rebuffades... Que l'œuvre tombe, les camarades du journaliste se rattraperont sur les acteurs.

Enfin, presque à prix réduits, on put décider une

cantatrice encore peu connue, Mme Charton-Demeur.

Berlioz aussitôt, et Carvalho, et tout le personnel du Théâtre-Lyrique, de « s'atteler à cette énorme machine des *Troyens* »... A peine le poème est-il lu à la troupe, une opinion, une certitude s'établit parmi ces gens de théâtre : c'est trop long, il faut en couper la moitié. Dans tout théâtre, quand une opinion s'établit parmi les acteurs, choristes, machinistes, maîtres de chant, souffleurs, ouvreuses, lampistes et autres, l'auteur n'a qu'à s'incliner. Tous ces gens-là *sont du métier,* ils *savent ce qui est théâtre ;* quant à l'auteur, surtout s'il a du talent ou du génie, s'il n'est pas un fournisseur dont le tour de main et les pourboires sont appréciés du chef de claque, il lui faut accepter, comme un gamin, les conseils de tout le monde.

Berlioz, donc, pour commencer, s'ampute de deux actes sur cinq. Tout ce qui se passait à Troie *(la Prise de Troie)* tombe au panier... Pour remplacer tout cela, il combine un *lamento orchestral* et un prologue.

Quant aux trois autres actes *(les Troyens à Carthage)*, on les taille en cinq.

Mutilée, défigurée, méconnaissable, — mais elle n'est pas morte; elle va vivre, sa dernière grande œuvre, avant qu'il meure lui-même; et sans nul doute, le triomphe l'imposant enfin, Berlioz pourra la revoir bientôt, intacte, à l'Académie Impériale de Musique... Chimères dont il se grise, tout au bonheur d'entendre les premières études.

Et déjà Mme Charton-Demeur « se passionne pour son rôle de Didon », et en a peur. Elle en perd le sommeil; chez Berlioz (exigeant, trépidant, tyrannique), elle a des crises de larmes... Et Carvalho est aux abois : peu d'argent; obtiendra-t-il sa subvention?

Quant à l'autre chanteuse, que d'inquiétudes pour le compositeur :

— « Cette jeune femme (Mlle Dubois) est belle, sa voix de contralto est magnifique ; mais elle est l'*anti-musique* incarnée ; je ne savais pas qu'il existât un si singulier genre de monstres. Il faut lui apprendre tout, note par note, en recommençant cent fois... »

Carvalho (début de juillet) obtient 100 000 francs du ministère. « Il va marcher sans peur, maintenant ; ses peintres, ses décorateurs, ses choristes sont à l'œuvre ; son enthousiasme pour les *Troyens* grandit. » — Et l'éditeur Choudens, maintenant, achète à Berlioz sa partition : 15 000 francs.

Les répétitions éperonnent Berlioz, Mme Charton-Demeur « sera une Didon superbe »...

Le 1er septembre, le Théâtre-Lyrique, pour sa réouverture, reprend les *Noces de Figaro*. Maigres recettes. Pour les *Troyens*, présage menaçant : l'argent ne venant pas, Carvalho va-t-il faire de nouvelles économies sur la pièce qu'il monte, rogner sur les costumes, les décors, sur l'orchestre même, et précipiter les répétitions?

Maintenant (mi-septembre), « elles se poursuivent quotidiennement ». Agaçantes, elles irritent, elles torturent Berlioz. Il n'écrit presque plus de feuilletons, au risque de paraître désarmé et de se livrer, sans défense, à ses anciens confrères et à ses envieux.

S'il fait une chronique, il y exhale sa haine des acteurs et des choses de théâtre. Car le théâtre l'exaspère, et le dégoûte. Ses *Troyens*, on les égorge. Chaque soir, pantelant, il se jette sur son lit, pour une nouvelle nuit de douleurs et de rage...

Le 30 septembre, au Théâtre-Lyrique, échouaient les *Pêcheurs de perles*, de Bizet. Chute évidente,

lamentable... Aux *Débats,* Berlioz s'efforce de soutenir Bizet et Carvalho :

— « Les cent mille francs dont M. Carvalho peut disposer annuellement lui donnent courage... »

De fait, acculé, Carvalho devait demander de l'argent à Berlioz, et soutirer tout ce qu'il pouvait du gros subside (cinquante mille francs) promis par un admirateur anonyme... Et Berlioz, peu renté mais feuilletoniste, lui faisait de bons feuilletons pour « lui donner courage ». Cela suffisait-il?... « Dégommé » (comme on disait alors), mis à sec par deux échecs en deux mois, sans répertoire productif, Carvalho ne pouvait plus tenir le coup. Tout de suite, et en rognant sur les dépenses, il fallait qu'il donnât les *Troyens :* c'était presque sa dernière carte. Si Berlioz veut des instrumentistes supplémentaires, qu'il les paie... Berlioz dut transiger, payant de ses deniers quelques musiciens indispensables, et mutilant en maint endroit son instrumentation.

Autres agacements, les coupures. A force d'en demander, et voyant les colères du compositeur moribond, Carvalho faisait écrire un ami commun : tel passage est dangereux, tel mot serait à changer... La mise en scène, autre supplice : pour qu'on voie mieux les décors ou les effets de lumière, pour une sortie d'acteur ou une évolution de choristes, on voulait que Berlioz ajoutât huit mesures, quatre mesures, ou retranchât tel passage... Pour tout directeur, la musique n'est que le repoussoir de la sacro-sainte mise en scène.

Ce supplice, tout un mois (octobre). Un supplice avec des raffinements de sauvages ou de tortionnaires chinois : trente jours d'amputations à coups de canif... Le supplicié n'en pouvait plus... Parfois tel fragment, bien chanté, le faisait renaître : « C'est beau, c'est

beau », se disait-il, en reprenant conscience de son œuvre. « C'est beau. » Et il la voyait déjà triomphante à jamais...

Carvalho précipita les dernières répétitions. Plus d'argent : il faut fermer le théâtre, ou jouer tout de suite.

Dans la presse, on lance les communiqués suprêmes : « On parle déjà d'un très beau septuor, d'un duo dit *a mezza voce*, d'une délicieuse barcarolle... »

A la répétition générale, même les amis de Berlioz constatent que rien « n'est d'aplomb », rien n'est au point. Va-t-on vers un *fiascone?...* Et chacun de penser à l'auteur, à ce vieillard qu'on est habitué de voir au théâtre ou au concert, voûté, décharné, vidé, obstinément taciturne, et, s'il veut parler, presque sans voix.

Lui, le rideau tombé, il revient avec Joseph d'Ortigue, non rue de Calais, mais chez d'Ortigue. Et il s'effondre sur une chaise.

— « Qu'y a-t-il, demande avec crainte Mme d'Ortigue, la répétition a-t-elle mal tourné?

— « Non, répond Berlioz fondant en larmes, non, c'est beau, c'est sublime!... »

La première (4 novembre 1863) paraît interminable. On s'étonne de ce prologue chanté à la cantonade, derrière le rideau qui représente Troie en flammes. Les acteurs, peu sûrs de la mise en scène et se méfiant de cette musique (un symphoniste!), se troublent devant le public, hésitent, *prennent du souffleur*, ralentissent... Pour planter les décors, entr'actes sans fin : un seul dure cinquante-cinq minutes.

Dans les couloirs, les propos vont leur train. Bons mots, épigrammes de journalistes, traits d'esprit qu'on va retrouver dans les chroniques du lendemain :

— Avez-vous admiré le casque d'Énée?

— Dites le casque de Mangin, le marchand de crayons du boulevard.

— Une devinette : pourquoi les Troyens portent-ils des costumes grecs?

— Pauvre Carvalho : les casques de ses comparses sont plus polis que l'huissier qui le guette.

— Carvalho n'est pas un « pêcheur de perles ».

— C'est plat, puéril, assommant...

Les admirateurs, les camarades répondent : Gluck, Spontini, — retour à l'antique qui est immortel, — tragédie lyrique modernisée, — livret qui allie la poésie de Virgile à la vérité, au réalisme de Shakespeare, — chant large et déclamation noble, — récitatifs expressifs, — coloris orchestral, grandes passions épiques...

On rentre dans la salle. — Par moments, la musique s'impose, et l'on sent passer ce frisson magnétique qui transfigure le public des premières, indifférent, blagueur, et soudain frémissant d'enthousiasme...

A la fin, le nom de Berlioz est acclamé.

— « Succès magnifique (écrit-il le lendemain); émotion profonde du public, larmes, applaudissements interminables et *un sifflet* quand on a proclamé mon nom... Je suis tout étourdi de tant d'embrassades... »

Les articles paraissent : fort honorables, émoussés dans l'éloge comme dans le blâme, — polis, sympathiques, quelconques.

Dès la seconde, le 6, pour éviter un entr'acte trop long (changement de décor), on supprime la *Chasse royale et l'orage*, nullement appréciés au théâtre.

Le 9, pour la troisième, Berlioz ne peut pas quitter le lit. Une mauvaise bronchite. Il tousse jusqu'aux spasmes et aux vomissements. Du moins, son fils est

là : Louis apporte les nouvelles du théâtre, collectionne les journaux... Ah ! pour quinze jours, peut-être pour plus, fiévreux, cloué sur son lit, où il se consume de rage impuissante... Après tant d'efforts et de désespoirs, sa victoire, quand il la tient enfin, il n'en peut jouir... Entendra-t-il encore ses *Troyens ?*...

Et qu'en restera-t-il bientôt, si l'on continue de les jouer, lui absent?... Et Carvalho fait une nouvelle coupure, pour économiser les *feux* d'un ténor épisodique... Et Didon même lâche pied : Mme Charton-Demeur se fatigue, et afin de la ménager pour le cinquième acte, on allège son rôle de toute une scène... Pauvres *Troyens !* Quand Berlioz malade compte leurs principales amputations, il en trouve dix... Dix, sans oublier la suppression de deux actes entiers.

Et voilà qu'il apprend, de son lit, que son éditeur, Choudens, lance une édition « conforme » aux représentations, une édition tronquée, mutilée, dépecée. Cette loque saignante, ces lambeaux de sa chair même, *son* éditeur les met en montre, dans sa boutique :

— « Sur son étal, par lambeaux, comme le corps d'un veau sur l'étal des bouchers!... On me débite en tranches... ; on peut même en acheter pour deux sous, comme du mou pour régaler les chats des portières!... Ah ! le commerce et l'art s'exècrent terriblement ! »

Pauvre affolé : aimerait-il mieux qu'on ne le « débitât » pas, et rester invendu, c'est-à-dire inexistant?... Mais tout lui est blessure. Les moindres critiques, ou les « injures » qu'il devrait mépriser, lui labourent le cœur. Qu'importe, par exemple, que le *Nain jaune* déclare : — « M. Berlioz me rappelle *Antony :* la musique lui résistait, il l'a assassinée... » Qu'importe qu'un factum paraisse, niais et illisible, arborant dans

un cadre de deuil, parmi des larmes de tentures funèbres, ce titre macabre : *les Troyens au Père-Lachaise*... Chevrotines, que tout cela... Jadis il en a reçu, ou il en a tiré lui-même, d'un bien autre calibre... Maintenant, tout l'exaspère, et le ravage; bien plus, il est humilié de se laisser troubler ainsi. Mais il n'en peut plus, il n'en peut plus :

— « J'ai beau faire, cela me fait mal, un mal secret dont j'ai honte. »

Au Théâtre-Lyrique les recettes étaient à peine satisfaisantes. Pour les dix premières représentations, une moyenne de 3 400 francs. — Une bonne moyenne aurait été supérieure d'un millier de francs.

Les *Troyens* avaient donc d'honorables demi-salles. Certes l'élite du monde musical s'y intéressait. Tous les compositeurs français qui comptaient déjà, tous ceux qui compteront plus tard (et, sauf César Franck peut-être, il faudrait citer tous ceux qui étaient à Paris), suivaient ces représentations, bien qu'elles fussent défectueuses et mutilées : pendant ces quelques soirées, le génie de Berlioz laissa tomber plus d'un germe qui ne fut pas perdu.

Soudain les recettes fléchissent.

Et cela ne remonte plus.

En décembre, quand Berlioz, à peine et mal remis, quitte le lit (après vingt-deux jours!) pour entendre sa suprême partition, il ne voit plus qu'une salle presque vide.

Pas une seule fois, ni Napoléon III, ni l'Impératrice, ni le ministre de la Maison de l'Empereur, — aucun personnage officiel ne s'est dérangé pour les *Troyens*... Ils se réservent donc pour les Bouffes!

Et quelle exécution!... Coupures...; nouveaux acteurs...; mouvements dénaturés...

Mais *il s'entend;* c'est son génie, son âme, c'est lui

tout entier qu'il sent vivre et palpiter sous cette musique; il se retrouve dans une haute image de lui-même, souriante de jeunesse et d'amour, poétique, noble et passionnée : — « C'est beau, se dit-il, c'est beau... » Et il pleure... Il pleure comme un spectre, sur son tombeau, devant l'image de ce qu'il fut.

Dix-sept cents francs; — seize cents; — et, le 16 décembre, treize cents...

On ne peut continuer.

L'annonce des dernières fait remonter la recette : dix-huit cents francs pour la vingtième représentation; deux mille trois cents pour la dernière.

La dernière,... la vingt et unième...

Un dimanche, le 20 décembre 1863, la dernière.

C'était fini.

## XXIII

### LE DERNIER RÊVE

— « Ma carrière est finie. »

La partition des *Troyens,* à peine vendue, quittait l'étalage de l'éditeur : elle y tenait de la place et ne rapportait rien. Était-ce de la musique à vendre en *morceaux détachés,* en *arrangements?* Pouvait-on débiter les *Troyens* en rondeaux brillants, en polkas ou en quadrilles? Berlioz, décidément, n'était pas un talent *commerciable*. Pas d'argent à gagner avec lui. Donc, on ne ponte pas sur lui; mais on ponte sur d'autres musiciens : on les lance, puisqu'ils rapportent. Et les jeux de l'offre et de la demande, les lois de la vie sociale éliminent Berlioz. Non monnayable, non vivant.

Seul, dans ce chétif appartement de la rue de Calais, — son fils reparti et rembarqué, — presque toujours au lit, il se donne la volupté de s'enliser dans le silence. De longues journées, de longues nuits, immobile, il ne sent plus la vie quand il ne souffre pas...

Une lettre, la visite d'un ami... Réveil soudain... Et puis lassitude, effroi devant le vide que laissent les songeries de mort, stupéfiantes, suicide de la pensée :

— « Ma tête est comme une vieille noix creuse. »

La mort, tout à coup, se présente à lui sous l'aspect brutal d'une lettre administrative : sa première femme, Harriett Smithson, va être expulsée de sa place au

vieux cimetière Saint-Vincent, car la concession de dix ans, en mars, sera périmée.

Dix ans... Depuis dix ans déjà, l'Ophélia qu'aima son jeune cœur repose sous les platanes et les cyprès. Dix ans! Que de fois la pluie est tombée sur elle; et combien de journées ensoleillées elle n'a pas vues, mêlée déjà, disparue, parmi la vie végétative des plantes, retournée à la terre maternelle, — pauvre forme qu'il enlaça, et dont rien ne reste, sinon un squelette blanc comme une pierre crayeuse... Pauvre Ophélia, la verra-t-il ainsi?...

Il fallait que Berlioz achetât une concession nouvelle et fît arranger la tombe, ou qu'il fît transporter Harriett dans le récent caveau, construit pour sa deuxième femme. Il se décida, peut-être par économie, pour l'exhumation et le transfert.

Opération lugubre. Un *dépotage*, disent les fossoyeurs.

Le 3 février (1864), il remonte à Montmartre. Matinée sombre, sous un ciel sale. Voici la petite église. Voici le jardin, le « cottage », où les jeunes mariés abritèrent quelques mois d'illusion et de bonheur... A gauche, il prend la ruelle Saint-Vincent, où Harriett, à demi abandonnée, vécut une si longue agonie... La porte du cimetière est ouverte. Il entre. Un groupe d'hommes l'attend, près d'un carré de terre remuée. Dans l'allée, un cercueil neuf, ouvert, vide.

Les hommes saluent le vieillard qui s'approche, défaillant, voûté, cassé, — un spectre, sous les amples plis d'un vaste raglan noir.

Le fossoyeur commence son travail. Au fond du trou, la bière de sapin est pourrie. Le numéro de plomb, cloué sur la volige supérieure comme le numéro d'un colis, est tombé à l'intérieur, sur la poitrine de la chère morte. Par éclats, par longues esquilles

qui se cassent avec un bruit mou, on arrache le couvercle... Ah! ne pas regarder, ne pas la voir!... Mais peut-il détacher ses yeux de la mort?... Ophélia, Ophélia : en un éclair, il se repaît de sa vue, et s'emplit l'âme d'une image ineffaçable... Ophélia, de la poussière noirâtre, tombée sur le fond de la bière, et dessinant fidèlement, en ombre chinoise, la silhouette de la bien-aimée. — Sur cette poussière noire, le squelette.

Avec sa truelle de jardinage, le fossoyeur prit les os, décollés les uns des autres. Les osselets de la main et des doigts, les vertèbres, les côtes courbes et qui portèrent les courbes de la poitrine... Tout cela retombait avec un tintement clair dans la bière neuve... A deux mains, car la truelle est trop petite, le fossoyeur sortit le crâne d'Ophélia...

On vissa le cercueil nouveau ; on le hissa sur un corbillard. Puis, les hommes — avec Berlioz effondré — se mirent en marche vers l'autre cimetière.

Au cimetière Montmartre, le caveau de Marie Berlioz-Recio était ouvert et attendait. Le cercueil d'Harriett fut descendu sur celui de Marie. Jamais les deux rivales, si jalouses, n'avaient été si proches... Et Berlioz considérait la case supérieure, qui l'attendait lui-même :

— O mort, quand tu voudras! »

Désormais, il n'était plus que le fiancé de la mort.

Feuilletoniser encore? Oh! que non. Voilà trente ans qu'il traîne, en forçat rageur, ce boulet du feuilleton musical!... Au *Journal des Débats,* où il s'est fait souvent remplacer par le fidèle d'Ortigue, il démissionne; mais il installe son ami comme successeur.

Plus de chroniques, quel allégement! Ne plus avoir à parler de tout ce « fretin de gredins et de crétins! »

Plus de donneurs de concerts, ni de fabricants d'opéras-comiques; plus de professeurs de chant, ni de chanteuses glapissantes, ni d'inventeurs de solfèges!... Plus de tenanciers de théâtres!... Le voilà libre de ces contacts pestiférés.

Que lui servirait de peiner encore pour se maintenir dans sa chronique, dans sa « position armée »? Sa carrière est finie. Il n'espère plus que la mort. Ces douze ou quinze cents francs que lui rapportaient, chaque année, douze ou quinze chroniques, il saura s'en passer : l'héritage paternel (six mille francs de rentes); à l'Institut, quinze cents francs; douze cents à la Bibliothèque du Conservatoire; les intérêts de vingt ou trente mille francs, gagnés avec les *Troyens*, les concerts, les cadeaux des souverains, — sans oublier les « droits d'auteur » sur le *Freischütz*, *Orphée* et *Alceste* (pièces qui restent au répertoire), — tout cela lui assure neuf ou dix mille francs de revenus. C'est plus qu'il ne lui en faut dans un appartement de quinze cents francs, et presque toujours couché, pour attendre la délivrance définitive.

Soudain (2 mai), le monde musical, et Paris entier, et tout ce qui s'intéresse à l'art en Europe, est bouleversé :

— « Meyerbeer n'est plus! »

Toute la presse abonde en détails sur sa mort. La *Gazette musicale*, où longtemps Berlioz fut chez lui, paraît encadrée de noir sur chaque page. On raconte que Rossini, le « gros homme gai », s'est effondré sur une chaise à la nouvelle de cette mort, et a longuement pleuré.

— « Ce gros abcès de Rossini (pense Berlioz), quel rôle joue-t-il dans la comédie Meyerbeer? »

Pour Jakob-Liebmann Meyerbeer, juif berlinois italianisé en Giacomo, des funérailles ostentatoires, royales.

— « Meyerbeer (proclame alors l'opinion régnante) est une des grandes lumières qui éclairent tout un siècle... Meyerbeer est mort sans laisser de successeur... L'art musical est sans maître. Il y a interrègne. »

Et Wagner, en pleine floraison de génie? On le tenait, communément, pour un excentrique. Quant à Berlioz, dans sa patrie même, déjà oublié, inexistant, plus négligé peut-être que s'il était mort.

Sa musique, pourtant, est vivante : il le sent, par éclairs, entre les sombres heures du doute. Sursaut d'une âme brisée : sa jeunesse, ses amours, ses larmes, il les retrouve dans cette musique où il les a mises avec une sincérité fervente. Et il pleure aux chants d'une âme qu'il n'a plus...

L'été revient (1864), cruel, avec la joie de vivre qu'il épand pour d'autres.

Semaines sans fin, où n'alternent que les douleurs physiques et le désespoir... Acre dégoût de soi-même... Il a tant peiné, tant lutté, quarante ans durant, qu'il ne peut prendre l'habitude de la torpeur... De son lit, de son fauteuil, rien que des murs, devant ses fenêtres. Et mille bruits irritants, car il souffre : le cri des porteurs d'eau, un orgue de barbarie ou un mendiant qui psalmodie un couplet sentimental, un perroquet qui crie cent fois de suite : *Portez... arrm!...* et, par bouffées irrégulières, l'aigre et traînarde chansonnette qui s'exhale d'un atelier de blanchisseuses.

Ces bruits de Paris, où les fuir? Le matin, il irait bien au Parc Monceau, avant que les enfants ne l'envahissent. Mais ses douleurs de la nuit ne le laissent pas si tôt; et, brisé encore, il ne peut quitter le lit. — Dans la journée, il gagne un endroit assez proche, dont la tranquillité lui convient. Des arbres, des allées désertes, des bancs où personne ne vient

s'asseoir, et çà et là, comme dans les voluptueux paysages d'Italie, la colonne noire d'un cyprès... Ah! quand donc y dormira-t-il, entre quatre planches, sous cette pierre neuve, où il a mis ses deux mortes?

Cette autre tombe... Amélie? Morte, depuis six mois! Mais un soir, l'automne dernier, au théâtre, il l'avait encore aperçue :

— « Un signe de tête, ce fut tout... On mourait déjà et je l'ignorais... Six semaines après, on était morte, je l'ai aussi ignoré. Six mois après seulement,... assez, assez!... »

Son fils revient du Mexique. — Pendant quelques jours, Berlioz se donne l'illusion d'être moins seul. Hélas, sa solitude, il la porte en lui; il ne regarde plus du côté des vivants. Les femmes qu'il a aimées, ses rêves, son âme même, appartiennent à la mort.

Un jour, avec le musicien Stephen Heller et Louis Berlioz, il s'évade de Paris si morne par les chaleurs d'août. Tous trois (la vieille Mme Martin faisait une saison à Luxeuil), ils vont dans la banlieue, à Asnières, chercher un peu de nature : des arbres, de l'ombre le long des berges, et le joli sourire de la Seine qui s'étire au soleil... Et puis, peu à peu, le soir apporte son apaisement. Dans l'air sonore où grandissent les ombres attentives, les bruits les plus vulgaires se mélancolisent; les cris des Parisiens ébroués *(ohé, Lambert... as-tu vu Lambert?...)*, les appels des voix faubouriennes, les éclats de piston jaillissant des guinguettes, s'évanouissent dans la douceur crépusculaire, — et par moments tout se tait devant la nuit immobile... Frissons de l'air, alternatives des bruits et du silence nocturne, impalpables caresses qui font naître l'amour ou réveillent les souvenirs.

Le repas s'achève; et pour mieux jouir de cette fin de journée, on convient de revenir à pied jusqu'à

Neuilly. Bientôt la clarté lunaire épand sa nostalgie... Plus de paroles... Des larmes, longuement, intarissablement, coulent sur les joues du vieillard. Et Stephen Heller, à voir ce maigre fantôme voûté qui trébuche dans la nuit et qui pleure, ne peut retenir ses larmes. — Seul, Louis Berlioz, qui pense sans doute à son propre avenir avec le confiant égoïsme de la jeunesse, ne pleure pas.

La fête de l'Empereur (15 août) apporte une surprise à Berlioz : la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Une croix, quoi que l'on dise, fait toujours plaisir. Et Berlioz était même satisfait, comme un enfant, de la lettre où le ministre la lui annonçait.

Le lendemain, de quel prix est ce hochet? Parce que le ruban rouge de sa boutonnière, au lieu d'être attaché en long sera frisé en rosette, Berlioz en sera-t-il moins vieux, moins souffrant, moins désespéré?

Aux artistes et littérateurs nouvellement promus, le maréchal Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-Arts, offre un dîner. Berlioz, à part soi, de remarquer :

— « Ils ont tous l'air de me dire : *Excusez-nous de vous avoir oublié!* »

Il rentre dans sa solitude. Son fils, le lendemain, se rembarque.

Quant à Rossini, fait grand-officier, quel triomphe béat, placide, satisfait, absolu : ce « gros homme gai », toujours blaguottant, qui compose maintenant des fantaisies intitulées : *Ouf! les petits pois, les Hors-d'œuvre,* ou encore *l'Huile de ricin (Valse lente),* il apprend qu'on vient d'élever sa statue, en bronze, à Bergame; et un soir, dans son hôtel, il reçoit « cinq élégantes et nobles dames, habituées assidues des soirées de l'illustre maëstro; elles lui offrent une lyre

gigantesque, en sucre, commandée chez Siraudin » (journaux). — Trois fois heureux, ce « satyre en retraite » !

Berlioz, malgré sa rosette rouge, revient à ses rêveries funèbres, à ses stations de chemin de croix dans le cimetière Montmartre. Ce beau corps de la chanteuse (sa seconde femme), ces formes sveltes, ces hanches souples jadis, si juvéniles sous le travesti, cette chair qui s'était mêlée vingt ans à son sommeil... Ah ! ouvrant la bière pourrie de son Ophélia, il avait vu comment un cadavre ne laisse qu'un peu de poussière noirâtre, qui tombe sous le squelette et dessine, au fond du cercueil, une forme aimée... Ophélia, Marie..., Amélie...

— « Ma promenade favorite est le cimetière Montmartre. J'y vais souvent, j'y ai beaucoup de relations... Avant-hier, j'y ai passé deux heures; j'y avais trouvé un siège très commode sur une tombe somptueuse et je m'y suis endormi. »

Mais un désir, déjà, le travaillait : revoir Grenoble, Vienne, la sinueuse vallée de l'Isère, Meylan, le rose escarpement du Saint-Eynard, « et... et quelqu'un encore », son Estelle, sa *Stella montis*.

Il partit (fin août).

Son Estelle... Depuis 1848, durant seize ans, avait-il beaucoup pensé à elle? Amour d'enfance, rêve inconsistant... A Londres, dans la fièvre d'un mouvement révolutionnaire, pour fuir l'abattement, le « spleen », il s'était jeté, avidement, dans un mirage de sa jeunesse... Estelle... Caresse d'un rêve oublié; enchantement pénétré de mystère... Estelle... Plus douce qu'un souvenir, elle refleurissait, image adolescente, dans un cœur dévasté... Ah, maintenant la revoir, la revoir... ; s'éloigner de ces tombes où dorment

des lambeaux de lui-même!... Estelle, Estelle!...

Et le voilà qui s'abandonne, ce moribond, le voilà qui s'entraîne, qui s'exalte, à l'impossible renaissance de son premier rêve d'amour.

Et il part, à la poursuite d'un mirage... Estelle!... Sa *Stella montis!*...

A Vienne, chez son beau-frère Suat, brutalement, le portrait de sa sœur... Pauvre morte... Si douce, cette Adèle, si bonne, si indulgente... Il l'avait revue quelques jours avant qu'elle mourût... Maintenant, au bout de quatre années, ses filles mêmes, si affectueuses mais étourdies par leurs vingt ans, s'étaient habituées à cette mort... Lui, tout à coup, il revoit la maison, les meubles, le lit et ce portrait... Tout est là, elle n'y est plus... L'horrible sensation de l'éternelle absence, soudain, étreint son cœur meurtri, son pauvre vieux cœur où il n'y a plus de vivant que le souvenir de ce qui n'est plus.

Puis, on partit, Suat, ses deux filles et Berlioz. Près de Vienne, à Estressin, ils passèrent une quinzaine de jours. Le notaire y possédait une campagne.

Journées paisibles, radieuses. En septembre, près de la vallée du Rhône, une brise du nord, dès le matin, chasse les nuages; dans quelque recoin de mur, dans un *cagnard,* on se met à l'abri du vent, on se chauffe au soleil, on boit le délicieux soleil de l'automne... Flâneries, causeries, rêveries, si douces, tandis que l'on se *cagnarde*.

Cependant Berlioz et son beau-frère parlent d'Estelle. Le notaire ne pourrait-il apprendre ce qu'elle est devenue? Où habite-t-elle? Mme Estelle Fornier est-elle encore veuve, ou remariée?

Le bon Suat, si raisonnable, ne pouvait pas manquer de constater, tout en s'informant, l'étrangeté de ce regain d'amour. Pourquoi (se disait l'excellent

notaire), pourquoi Hector, à soixante et un ans, veut-il commencer une idylle? Est-ce un troisième mariage qu'il cherche?... Mais Mme Fornier aura bientôt soixante-dix ans; et que diront ses grands enfants, ses fils qui peut-être sont mariés?

Observations toutes naturelles, obstacles évidents : cela irrite le désir de Berlioz, stimule son imagination... Estelle, Estelle... Non, ce n'est pas une femme comme aucune autre. Celle-là, elle saura le comprendre; et, d'ailleurs, il n'a jamais aimé qu'elle... Sa *Stella montis !*

Le notaire, enfin, apprit l'adresse de Mme veuve Fornier : à Lyon, avenue des Brotteaux.

Aussitôt Berlioz quitte ses nièces et l'aimable Suat.

Il court vers l'amour.

Non à Lyon, mais à Meylan. Son plan est fait : toute une journée, seul dans la vallée du Grésivaudan, il se grisera des souvenirs de sa jeunesse; le lendemain, transfiguré par cette exaltation et irrésistible, il reviendra vers Lyon pour apparaître, chargé d'amour, à son Estelle.

Vieillard douloureux, poursuivi par la hantise du néant, et possédé déjà par son étreinte, il se fouaille le cœur, il le bat avec les fleurs épineuses, avec les orties du souvenir et des rêves impossibles, pour en tirer un dernier spasme, — imaginaire.

Meylan. — Il reconnaît les témoins de sa jeunesse. Voici la fontaine, l'allée d'arbres, la maison, et, plus haut, la vieille tour... Sur l'escarpement, il monte, lentement, avec peine; mais son cœur murmure : « Estelle!... Estelle!... » Et, haletant, il va, il va... Tout à coup, au pied de la tour, il se retourne; d'un coup d'œil il embrasse toute la vallée.

Alors, une « oppression accablante le fait tomber à terre, où il reste longtemps étendu. Chaque battement

de ses artères retentit dans son cerveau »... Et l'atroce réalité le terrasse : — « *Le passé ! le passé ! le temps !.. jamais ! jamais !... jamais !* » (1).

Il revient vers l'allée d'arbres, et la maison. Il erre dans le jardin... Les nouveaux propriétaires, surpris de voir ce vieillard, mais rassurés par sa rosette rouge, lui laissent visiter la maison. Et le voilà qui rôde, de pièce en pièce, comme un revenant :

— « Je mordais mon mouchoir à belles dents... Je m'enfuis, éclatant en sanglots... Le soir même, j'étais à Lyon. »

Nuit sans sommeil. Il ne pense qu'à la visite projetée pour le lendemain. — De fait, depuis 1816, (presque un demi-siècle), il n'avait pas revu Mme Fornier. En 1848, elle n'avait pas répondu à sa lettre passionnée : demain, comment le recevrait-elle ?

Il prépare une lettre, il l'écrit :

Madame,

Je reviens encore de Meylan. Ce second pèlerinage aux lieux habités par les rêves de mon enfance a été plus douloureux que le premier, fait il y a seize ans et après lequel j'osai vous écrire...

... Je vous demande de me recevoir. Je saurai me contraindre; ne craignez rien des élans d'un cœur révolté par l'étreinte d'une impitoyable réalité. Accordez-moi quelques instants, laissez-moi vous revoir, je vous en conjure...

Cette lettre, il se promet de ne la porter qu'à midi.

Il ne peut attendre. Vers onze heures, il gagne l'avenue des Brotteaux... Voici la maison... Il sonne... Il apprend que Mme Fornier est chez elle : il se trouble, donne sa carte avec sa lettre, et attend.

(1) Nous utilisons ici les *Mémoires* de Berlioz.

On l'introduit... C'est elle, elle qui vient au-devant de lui :

« Dieu!... Qu'elle est changée de visage! »

Elle le conduit au salon, la lettre à la main.

Il ne respire plus; il ne peut plus parler.

Elle, avec une dignité douce :

— « Nous sommes de bien vieilles connaissances, monsieur Berlioz... Nous étions deux enfants... »

A demi-mort, il retrouve un peu de voix :

— « Veuillez lire ma lettre, madame. »

Elle la lit, puis la pose sur la cheminée, et parle de choses indifférentes. Mais lui, à chaque occasion de l'entretien, il le ramène a ses sentiments... Mme Fornier, chaque fois, garde le silence. A la fin, elle lui dit :

— « Ma vie a été bien simple et bien triste. J'ai perdu plusieurs de mes enfants, j'ai élevé les autres ; mon mari est mort quand ils étaient encore en bas âge... J'ai rempli de mon mieux mon rôle de mère de famille. »

Elle se tut.

Lui, il palpite, il tremble... Il la regarde, avidement. Quelle torture! L'Estelle d'autrefois, si belle, plus belle encore dans le souvenir!... Et, près de lui, cette bonne dame en cheveux blancs, telle qu'il ne l'avait jamais vue!

Pour rompre le silence, Mme Fornier lui dit :

— « Je suis bien touchée et bien reconnaissante, monsieur Berlioz, des sentiments que vous m'avez gardés. »

Alors, frémissant :

— « Donnez-moi votre main, madame. »

Elle la tendit... Lui, il la prit sous ses lèvres, — écroulé, comme s'il sentait « son cœur se fondre et ses os frissonner » ...

Il prit congé, lui demandant de pouvoir lui écrire.

Elle ne refusa pas, et l'accompagna jusqu'à la porte. Alors, au moment de la quitter, il « s'inclina devant elle, prit encore une fois sa main et la garda quelque temps appuyée sur son front », parmi ses longs cheveux blancs.

Dehors, brisé, ivre, il va, il va, soulevé de terre, comme un halluciné...

Etait-ce fini? Ne la reverrait-il plus jamais?

Une occasion se présente. Des artistes qu'il connaît sont à Lyon, en tournée : il leur demande une loge, et court l'offrir à Mme Fornier.

La bonne lui répond que Madame est sortie.

Peu après, il revient, il sonne : on ne répond plus.

Une heure se passe, éternelle. Enfin il envoie un enfant. Pas de réponse, on n'ouvre pas davantage.

— « Que devenir? Rester à monter la garde devant la maison? C'est inconvenant, c'est ridicule. Malheur! M'en aller? Où? Chez moi? Dans le Rhône?... »

Une heure plus tard, il la croise : elle refuse la loge.

Le soir même, il prend le train pour Paris :

— « Imbécile, se dit-il durant tout le trajet, il fallait rester! »

Trois jours après, le 27 septembre, il lui écrit :

... Depuis que je vous ai quittée, je souffre... Songez que je vous aime depuis quarante-neuf ans, que je vous ai toujours aimée malgré les orages qui ont ravagé ma vie... Ne me prenez pas pour un homme bizarre qui est le jouet de son imagination...

Longue lettre, plaidoyer passionné, pour obtenir de correspondre avec Estelle, et de lui rendre visite, autant que possible, sans témoins :

— « Je serai soumis et réservé... Je vous environnerai d'une tendresse si profonde et si douce, d'une affection si complète, où se confondront les sentiments de l'homme et les naïves effusions de cœur de l'enfant... »

Le lendemain (28 septembre), le surlendemain, et durant les nuits d'insomnie et de douleurs intestinales, quelle attente, quel trouble!... Répondra-t-elle?..

Le 30, nouvelle lettre de Berlioz :

Il y a trois jours, je vous demandais..., je vous demande avec les plus vives instances la permission de vous écrire quelquefois. .

Il n'est pas possible que vous ayez pris la résolution de ne me répondre que par un silence méprisant et de me traiter comme un misérable qui vous aurait offensée.

... Dans quelques jours, je serai libre de quitter Paris.

Un mot, chère Madame, un mot.

Je délire de douleur.

Mais la veille (29), à Lyon, Mme Fornier avait déjà mis à la poste sa réponse :

Je ne suis plus qu'une vieille et bien vieille femme (car, Monsieur, j'ai six ans de plus que vous), au cœur flétri par des jours passés dans les angoisses, les douleurs physiques et morales de tout genre... Depuis vingt ans que j'ai perdu mon meilleur ami, je n'en ai pas cherché d'autre...

... Depuis le jour fatal où je suis devenue veuve, j'ai rompu toutes mes relations, j'ai dit adieu aux plaisirs, aux distractions, pour me consacrer tout entière à mon intérieur, à mes enfants. C'est donc là ma vie depuis vingt ans. Tout ce qui viendrait en troubler l'uniformité me serait pénible et à charge

Je crois devoir vous dire qu'il est des illusions, des rêves, qu'il faut savoir abandonner quand les cheveux blancs son' arrivés...

... Vous êtes encore bien jeune par le cœur; pour moi, il n'en est pas ainsi; je suis vieille tout de bon...

Berlioz, quelques jours, médita ce rappel à la sagesse :

— « Madame (répondit-il enfin), votre lettre est un chef-d'œuvre de triste raison. »

Mais il la suppliait de répondre, de répondre encore :

Je le sollicite avec instances, avec larmes...

... Votre adresse à Genève, votre adresse!

... Si votre silence m'indique un impitoyable refus..., si vous me mettez ainsi rudement à l'écart comme on le fait pour les êtres dangereux ou indignes, — alors, Madame, que Dieu et votre conscience vous pardonnent!

Mme Fornier, « à la hâte », de jeter quelques lignes : elle n'a pas l'intention de traiter Berlioz « comme un *être dangereux ou indigne* ». Pour l'instant elle s'occupe de marier son fils. Plus tard, dans deux ou trois semaines, quand elle sera installée à Genève, elle fera connaître son adresse.

Il répondit aussitôt :

— « Oh! merci! merci! j'attendrai... ah! vous êtes bonne! N'en doutez pas, mes adorations seront discrètes. »

Il n'est plus seul. Il pourra écrire, rêver à son Estelle... La nuit, dans les accalmies de souffrance, il pourra murmurer des phrases d'amour comme si quelqu'un les entendait. Lointaine, inaccessible, du moins elle vit. Sans elle, il n'aurait que des spectres dans le cœur. Ophélia, Marie, Amélie..... Elles dorment, au cimetière où il ne va plus...

« Accablement assez tranquille », constate-t-il en s'analysant; « sans doute, elle pense que mon imagination fait beaucoup, et elle n'ignore pas que l'ima-

gination *c'est le faux*... Les ans ont presque tout détruit en elle; j'éprouve pourtant un ravissement si extraordinaire que j'en perds entièrement le sentiment de la réalité... »

Mirages d'amour, qui peuplent ces pauvres pièces où il entend l'agaçant charabia de sa vieille belle-mère, d'ailleurs aux petits soins pour lui... Rêves indéfinis, où il se revoit jeune, à Meylan, où il recrée, où il crée maintenant des images enchanteresses... Estelle, souriante, dansant jadis aux bras de l'oncle Marmion... Quel joli gazouillis, mêlé au tintement des éperons du capitaine, faisaient alors les brodequins roses de la jeune fille... Légers, bruissants, ils ravageaient le cœur de l'adolescent florianesque et mélancolique... Brodequins roses, voletant comme des papillons...

A part ces rêves, tout n'est qu'amertume. Le monde musical?... Par bonheur, plus de feuilletons. Passer devant un théâtre, c'est presque une volupté pour l'ancien chroniqueur : il est libre de ne plus y entrer, de ne plus entendre et de ne plus louer « les platitudes et les turpitudes » qui lui donnaient la nausée.

Stimulé par son rêve d'amour, il sort un peu. Soirées chez les Damcke, les Massart, avec d'Ortigue, avec Stephen Heller...

Il relit Shakespeare, Virgile, *Don Quichotte, Paul et Virginie*... Parfois, entre intimes, et tous les profanes écartés, on lui demande de lire *Hamlet* ou *Othello :* il se livre, dans cette lecture, il s'abandonne à ses larmes, comme s'il était seul; et autour de lui, constate-t-il, « toutes les dames pleurent splendidement ».

Après ces griseries, quelles tristesses!... Lui, toujours seul, sans même une lettre d'Estelle...

Au début de novembre, une fête donnée en son honneur, chez le docteur Blanche : c'est déjà l'anniversaire de la première des *Troyens*... Gounod se met au piano, et chante, de sa voix faible mais si caressante, et avec un sentiment si féminin de la musique : il est irrésistible de séduction .. Berlioz, de son reste de voix, déclame une scène de son poème..

Novembre s'écoulait. D'Estelle, pas de nouvelles...

Un matin, envoyés par Mme Fornier, son fils et sa jeune femme viennent voir Berlioz. Ils savaient tout... Quelle émotion! Donc, elle ne l'écartait pas! Mais aussi, hélas! elle mettait ses enfants entre elle et lui!

Pour eux, avec eux, il retourne au théâtre, il leur offre des loges. Et, tant qu'il le peut, il leur parle d'*Elle*. La jeune femme, bientôt familiarisée et amusée par ce tardif caquetage d'amour, se met à le gronder :

— « Vous l'effrayez », avouait-elle au vieux lion amoureux. Et elle lui rapportait ce que disait Mme Fornier, en montrant les missives « volcaniques » à ses enfants :

« *Que voulez-vous que je réponde à cela?* »

Ils regagnèrent Genève, où vivait maintenant Mme Fornier.

Décembre. — Solitude, souffrances, attente de la mort... Une fois de plus, son jour de naissance revient, 11 décembre 1864; sa soixante-deuxième année commence... A quoi bon?

— « Je suis malade, triste, dégoûté, ennuyé, sot, ennuyeux, irrité, assommant, assommé, stupide. Je suis dans un de ces jours où je voudrais que la terre fût une bombe remplie de poudre à laquelle je mettrais le feu, pour m'amuser. »

C'était là un jour gai : il avait encore la force de plaisanter sur sa tristesse. — Le plus souvent, morne,

taciturne, désespéré. Tout ce qui donne l'illusion du bonheur, il ne l'a plus : il faut être jeune, aimé, libre de la maladie et de toute entrave; il faut se perdre dans les mirages de l'art... Mais quel art? Celui d'hier sera-t-il celui de demain? Qu'est-ce que le beau? Qu'est-ce que la vie? « Que faire? Espérer? Se résigner? Dormir? Mourir?... Inévitables idées, roulis, tangage du cœur! » Et même, ce n'est rien : des mots, des mots, des mots! L'homme gesticule et déclame comme un comédien, pendant une heure ou deux : qu'en reste-t-il lorsque les chandelles sont soufflées?

Alors, comme pour mieux rompre avec la vie, il résolut de se détacher du manuscrit de ses *Mémoires*, et de le faire imprimer. — Corriger les épreuves, attendre une lettre d'Estelle, la lire et la relire cent fois, voilà ce qui occupe des mois entiers, avec les inguérissables douleurs. Feuille à feuille, il reçoit les épreuves de son livre posthume; dans six mois, le gros volume sera-t-il prêt?... Deux feuilles par mois; l'éditeur ne se presse pas, car le volume est imprimé aux frais de Berlioz.

Dans les concerts, à Paris ou à l'étranger, de rares exécutions, une ouverture, un court fragment. Sauf ces insignifiantes exceptions, on ne joue sa musique nulle part. Il a beau se montrer en uniforme de l'Institut aux réceptions de Napoléon III, on continue, en haut lieu, à ne rien faire pour lui. Aux soirées des ministères, jamais son nom n'est au programme. Quelle fin pour l'ancien protégé des officieux *Débats*, du duc d'Orléans et des ministres de Louis-Philippe!

Le soir, quand il ne souffre pas trop, il se réfugie chez les Massart, ou les Damcke. Parfois on l'invite, et il ne vient pas, préférant souffrir seul. Ou il arrive quand on ne l'attend plus. Dix fois, l'affectueux

Damcke, sortant sur le palier, est allé épier si Berlioz ne vient pas... Aucun bruit... Soudain, ressortant encore et se penchant sur la rampe de son cinquième étage, Damcke reconnaît la toux caverneuse de Berlioz. Heureux, il rentre avertir ses amis que voici le vieux maître. Puis il ressort, à pas silencieux, écouter s'il monte. Lentement, péniblement, essoufflé et toussant, Berlioz continue de monter l'interminable escalier... Damcke, pour ne pas le presser, rentre dans l'appartement, et laisse la porte entre-bâillée. On prend un livre, un journal, on n'a pas l'air de l'attendre, mais on se tait... Alors, poussant la porte, le vieillard décharné, drapé dans son vaste raglan noir, apparaît comme un spectre de douleur, haletant, avec un souffle rauque, la tête penchant sous la destinée qui l'accable... Pas de bonjour, pas un mot... Ses amis, respectueux de son silence, continuent de lire, de s'occuper, comme s'il n'était pas entré : ils le traitent vraiment comme un spectre qu'ils ne verraient même pas... Berlioz, le chapeau sur la tête, se laisse choir sur un canapé... Et de longs moments se passent sans que personne dise un mot... Soudain, il se lève, fébrile, secoué par un sursaut de désespoir :

— « Ce n'est pas gai chez vous », lance-t-il en frémissant de colère. Et il se détourne... Il part, faisant claquer la porte. Et ses amis consternés, bien qu'habitués à ces accès de tristesse, ses amis de le plaindre, et de souhaiter qu'il revienne le lendemain, moins souffrant.

Un autre soir, s'il a reçu une lettre de son Estelle, ou un télégramme annonçant que sa musique triomphe à l'étranger, le voilà rajeuni, souriant, tout palpitant d'un printemps intérieur. Il parle, il parle; c'est un flux de verve, une fantaisie mordante, cocasse, et des anecdotes, des bons mots, des « blagues » comme on

en raconte dans les orchestres. Sa gaîté, son entrain de méridional, trop longtemps comprimés par sa rêverie douloureuse et par sa souffrance, éclatent tout à coup et emportent son hamlétisme. Ses pauvres lèvres, habituellement crispées, se défendent dans le sourire. Il rit même, nerveusement, mais il rit. Et la joie de ses amis stimule la sienne. Boutades, paradoxes, charges à fond contre le « fretin des crétins et des gredins », calembours, à peu près, ou *scies* d'atelier... Le fidèle d'Ortigue ou Heller survient-il, Berlioz lui crie :

— « Comment vas-tu yau de poêle? et comment va Mlle Léonie d'oiseau?... » Il ne s'arrête plus. Une *scie* en accroche une autre... Qu'importe? Il est heureux pour une heure, parmi tant de souffrance.

A Paris, les musiciens et gens de théâtre ne parlent que de l'*Africaine*. Dans toute la presse, quelles louanges, quels dithyrambes, d'avance, pour ce chef-d'œuvre suprême de Meyerbeer... Ah, ce millionnaire Jakob-Liebmann Meyerbeer!... Mais qu'importe, désormais, à Berlioz? Les « épiciers » du monde musical ne l'intéressent pas plus que des crapauds au fond d'un puits vaseux : c'est à peine s'il s'y penche de loin en loin. Toutefois (28 avril) il entend la répétition de l'*Africaine :*

— « Je ne crois pas y retourner jamais... Ce ne sont pas des *ficelles,* mais des *câbles*, et des *câbles* tissus de paille et de chiffons. J'ai le bonheur de n'être pas obligé d'en parler... »

Par contre, quelques soirées données par Joachim le font renaître; trios et quatuors de Beethoven :

— « C'est la musique des sphères étoilées! »

Et de nouveau, chaque jour, chaque nuit, d'interminables heures de névralgie intestinale. Dans les accalmies, comme une étoile apparaissant entre les

nuages pleins de menaces, Estelle lui souriait, sa *Stella montis*. Grisé de rêve, il s'évadait de la réalité oppressante : il aimait une étoile et il la créait dans son cœur. — Pourtant, sous ses yeux, une photographie aurait pu lui rappeler ce qu'était la bonne Mme Fornier. Elle la lui avait envoyée, en janvier, avec une nouvelle lettre « raisonnable », atrocement raisonnable. Son visage d'aïeule, ses yeux calmes et pleins d'une bonté froide, avec leur regard comme détaché de la vie, auraient dû éteindre les nouveaux « volcanismes » de l'ancien Jeune-France. Mais il ne voulait pas remarquer ce mantelet à franges, cette capote basse, bordée d'un liseré de veuve, ces larges brides nouées sous le menton osseux, ni surtout les plis fatigués de la bouche, les coups de sabre sous les pommettes et les creux qui cernaient les paupières. Bon visage d'aïeule, ravagé par de longues souffrances mais pénétré d'une tendresse forte, d'une mâle douceur, tant il respire l'habitude du devoir accompli avec simplicité.

Photographie trop fidèle, trop cruelle : il l'oubliait, et contemplait intérieurement sa *Stella del monte*. Et il lui adressait des épîtres lyriques. — La bonne dame le mettait en garde contre son imagination : était-ce là des paroles « vraies, sincères »?

— « Comment! répondait-il. C'eût donc été une comédie vulgaire! J'aurais fait des phrases!... Non, non, vous savez bien le contraire... Vous ne m'aimez pas, mais je vous aime, vous le savez... Je pense toujours à vous, je vous vois toujours, je vous entends toujours Je suis seul... »

Une autre fois :

— « Oh! la bonne soirée passée là, au coin du feu à vous écrire. Je ne souffre presque plus. »

Ou encore :

— « Si je tenais là votre main, comme je l'ai tenue un jour, il me semble que je m'endormirais comme on s'endort à la suite des grandes douleurs physiques, alors qu'elles sont calmées. »

— « Que répondre à cela »? se disait la septuagénaire, pleine de bon sens. En cinquante ans, elle avait vu Berlioz une heure.

En juillet (1865), l'impression des *Mémoires* fut enfin terminée. Ces douze cents grands et gros exemplaires, il ne pouvait guère les abriter dans son petit appartement. Par piles, il les entassa dans le cabinet qui lui était réservé à la Bibliothèque du Conservatoire. Cette édition, qui devait être mise en vente après sa mort, encombrait la pièce ; un battant de la porte était obstrué, l'autre ne s'ouvrait plus qu'à demi. Mais Berlioz y venait si rarement...

Un exemplaire des *Mémoires* lui brûlait les mains : celui qu'il voulait offrir à Mme Fornier. Qu'en dira-t-elle? Comment jugera-t-elle le héros de tant d'aventures musicales ou amoureuses? Son suicide pour l'inconstant « Ariel »... Et l'abandon, puis l'exhumation d'Ophélia, qu'il réunit à Marie Recio... Voilà ce qu'une femme remarque plus que tout. Mais il y a mis aussi de tels « élans de cœur » qui sont adressés à Estelle.

Emportant un exemplaire, il partit pour Genève (15 août).

Mme Fornier, son fils et sa belle-fille l'accueillent avec cordialité. Toutefois il ne descend pas chez eux ; on le laisse aller à l'hôtel Mais, comme un enfant vient de naître dans le jeune ménage, Mme Fornier demande à Berlioz d'être parrain.

Oui, enfin, il vit près de son Estelle!... Joie radieuse. Plus de névrose; plus de douleurs. Longues promenades au bord du lac, excursions en voitures, mais...

— « Mais je n'ai pu me trouver un instant seul avec elle (écrit-il à Damcke) ; je n'ai pu parler que d'*autres choses*. Gonflement de cœur qui me tue... Que faire ? Je n'ai pas l'ombre de raison, je suis injuste, stupide... Je tremble déjà en pensant au moment où il me faudra partir. Le pays est charmant, le lac est bien pur, bien beau et bien profond ; mais je connais quelque chose de plus profond encore, et de plus pur, et de plus beau. »

Cet idéal de douceur, près duquel sa vie se transfigurait, le vieillard solitaire et désespéré allait-il le laisser échapper ? Que faire, que dire, pour obtenir de le garder près de soi ?... Ah, avec Estelle, vivre encore, finir de vivre dans une vie unique... Hélas ! à chaque visite, quelqu'un tenait compagnie à Mme Fornier, et Berlioz ne pouvait que parler « *d'autres choses* ».

Le jour du départ, elle est seule. Alors, affolé, si près de son étoile et au moment de la perdre... Mais Mme Fornier, avec une sévérité forte et avec la pitié de voir le pauvre grand homme prosterné, écroulé à ses genoux, lui redit les atroces vérités que lui imposaient son bon sens et le sentiment de son devoir.

Il partit.

## XXIV

### L'AGONIE

Isolement définitif.

Étreinte horrible du néant qu'il sent partout autour de lui. Plus de rêve maintenant, aucun mirage, aucun espoir pour se cacher la mort toujours menaçante... La mort, la mort... Et, pour l'attendre, rien que de la souffrance : la désespérance totale, et les tortures de la maladie.

A Grenoble, trois jours (fin août 1865), il garde le lit, — ou bien il se prête, absent par la pensée, à d'affectueuses corvées de famille... Là-bas, tout rose sur l'horizon, le Saint-Eynard ; et, blotti contre la montagne, Meylan, l'allée d'arbres, et la blanche maison, où l'Estelle d'autrefois, avec ses brodequins roses... Mais non, Mme Estelle Fornier, qui a lu les *Mémoires*, vient de lui dire qu'elle n'avait jamais eu de brodequins roses ; et sa belle-fille, grondeuse, espiègle, de sourire à cette illusion, comme à tant d'autres, où l'imaginatif romantique oublie toute réalité. Maintenant, ses rêves meurtris et retombant sur lui comme des oiseaux blessés, comment irait-il à Meylan?... Il n'y verrait plus que le cimetière de son cœur.

A Vienne, près de ses nièces et du sympathique Suat, il trouva quelques journées agréables. Charmantes enfants, sensibles comme leur mère et ouvertes aux choses de l'esprit. Il leur lit du Shakespeare ; il

pleure, elles pleurent, et ce sont des minutes heureuses.

Calmé, assagi, il comprend enfin qu'il ne peut plus épouser un mirage de son enfance; — mais il renoue son roman par lettres avec Mme Fornier :

Mon cher médecin, vous avez fait, cette fois, une excursion dans le domaine de la chirurgie, en pratiquant une opération qui, par malheur, a bien réussi... Mais pendant l'opération, vous aviez l'air sévère et mécontent. Ce n'est pourtant pas ma faute si la chaste ambition de passer avec vous le reste de mes jours s'était glissée dans mon cœur...

Poste pour poste, la bonne aïeule indulgente répondit par une lettre de pardon, affectueuse, sensée, cruelle et délicieuse.

Paris (septembre) ; — l'appartement vide. Sa belle-mère est encore aux eaux de Luxeuil ; mais elle rapporte bientôt son charabia franco-espagnol :

— « Je donnerais bien deux louis pour entendre, de temps en temps, parler *français* autour de moi. »

Monotonie, écœurante ressemblance des jours, des nuits, de toutes ces heures interminables, que n'interrompt presque aucun sommeil.

Paris même prend une physionomie sinistre : tout le monde a peur, on ne sort presque plus de chez soi; dans la rue, ce ne sont que des convois funèbres, et parfois de longues files de corbillards : chaque jour le choléra ajoute aux morts habituelles cent, cent cinquante victimes. Un fils de Mme Fornier, à Paris, est gravement atteint.

Seule, la gloire de Meyerbeer plane au-dessus du fléau.

— « Réclames acharnées (s'écrie Berlioz) ; réclames obstinées, infatigables, irritantes, nauséabondes, folles,

stupides!... Dans la hutte d'un Esquimau on en trouverait encore. »

Les recettes de l'*Africaine*, malgré le choléra, étaient fabuleuses; tous les théâtres, dans les pays civilisés ou à peu près, se disputaient l'honneur de monter ce chef-d'œuvre; les fragments, arrangements, pots-pourris, souvenirs, fantaisies et variations brillantes, s'étalaient sur les pianos et sur les pupitres de tous les instruments; et, dans les squares, promenades et jardins publics, les nourrissons buvaient cette musique, officiellement et militairement distribuée, avec le lait de leur nourrice. Cela préparait une élite de connaisseurs. — Cependant que les parents, dans le luxe effréné, dans la sarabande d'une société ivre de jouissance, s'étourdissaient, s'aveulissaient aux flonflons d'Offenbach : « Crétins et gredins! Infâmes Myrmidons! »

Et voilà les musiques qui triomphaient, qui menaçaient alors de conquérir l'avenir. La sienne, que deviendra-t-elle? Pensée qui l'obsède, le ronge, l'exaspère. Dans les accalmies de la souffrance physique, elle revient, rageuse, et s'acharne. Quel musicien, avoue-t-il à ses dévoués amis, à d'Ortigue, aux Damcke, aux Massart, fut jamais plus malheureux que lui?... S'il le dit au trop heureux Heller, celui-ci, croyant le consoler avec les misères des maîtres disparus, lui rappelle la fin de Weber ou celle de Mozart... A celui qui souffre, le malheur des autres est-il un soulagement? On sympathise aux douleurs d'autrui, on ne les *vit* pas. Et puis, ceux-là, sans doute, sentaient qu'ils ne mourraient pas tout entiers; ils pouvaient avoir *foi* dans leur œuvre. Berlioz, alors, est à bout de force, à bout d'espoir. Et en quelles méditations il sombre... La mort, la mort, l'universelle mort : tout ne vit que pour mourir. Nous

fleurissons un jour afin d'engraisser le charnier avec notre pourriture... La postérité, l'immortalité du nom, quelle sinistre farce! Quand il ne sera qu'un peu de cendre au-dessous d'un squelette blanc ; quand son crâne (comme celui de son Ophélia, de son Harriett bien-aimée, qu'il a vu dans les deux mains du fossoyeur), quand son crâne où vit sa pensée d'aujourd'hui se sera vidé, détaché des vertèbres et grimacera stupidement dans son cercueil, au-dessus des cercueils de ses deux femmes, — alors qu'importera qu'on redise son nom, qu'on joue sa musique, qu'on la siffle, l'applaudisse, ou qu'on la laisse pourrir sur un casier de bibliothèque?... Misère et contradiction du cœur de l'homme : toute sa vie, il l'a sacrifiée à courir cette chance d'immortalité ; et maintenant, il sent la vanité, la sottise de son effort. Il ne trouve que son propre néant, et il ne peut pas se résigner. Il se cabre contre la mort; et elle est là, il la voit, il sent son étreinte : — Retournez-vous, elle est là... Et il presse le pas (entraînant son ami de Monter épouvanté) ; il fuit, il fuit : sur ses talons, il a senti la camarde poser son pied de squelette.

Heures sans fin... Heures sans fin.

Couché seize, dix-huit heures sur vingt-quatre.

Et pas de sommeil. — Le laudanum n'endort plus sa névrose intestinale.

En décembre, il sort; la bronchite le prend.

— « Je tousse (écrit-il à son Estelle), comme un cheval étique et phtisique... »

A peine remis, une secousse musicale le remonte, le galvanise. Carvalho, pour le Théâtre-Lyrique, lui demande de « présider aux études » d'*Armide*. En janvier, en février, Mme Charton-Demeur, la Didon de ses *Troyens*, vient répéter rue de Calais. Saint-Saëns se met au piano :

Saint-Saëns, un grand pianiste, un grand musicien qui connaît son Gluck presque comme moi. Ce matin, à l'acte de la Haine, Saint-Saëns et moi nous sommes serré la main. Nous étouffions... Et dire que l'on blasphème partout ce chef-d'œuvre...; on l'éventre, on l'embourbe, on le vilipende, on l'insulte partout; les chanteurs, les directeurs, les chefs d'orchestre, les éditeurs : tous!...

... Depuis qu'on m'a ainsi replongé dans la musique, mes douleurs ont peu à peu disparu. Je me lève maintenant, chaque jour, comme tout le monde.

Mais bientôt, au Théâtre-Lyrique, les études d'*Armide* furent interrompues, — et Berlioz, à plat, retomba dans la tristesse de son âme moribonde.

Il ne parlait plus. S'il sortait, il glissait parmi les vivants comme un fantôme nocturne. Si un ami l'abordait, Berlioz, sans rien dire, lui tendait une main décharnée, fébrile, et fuyait, cassé, trépidant, d'un pas saccadé comme celui d'un squelette mécanique... Ou bien, desserrant son rictus dédaigneux, il laissait tomber quelque parole où gémissait l'écho de ses pensées lugubres. Il citait *Hamlet, Macbeth, le Roi Lear,* ou cette phrase d'Eschyle : « La vie de l'homme?... Si elle est heureuse, une ombre suffit à la troubler; mal heureuse, une éponge mouillée en efface l'image, et tout est oublié. » Et sa voix rauque, comme fatiguée de cet effort, se taisait; et il s'en allait, voûté, écrasé sous son grand raglan noir.

Un dimanche, Pasdeloup avait du Berlioz à son programme. Pasdeloup tâchait de faire vivre à Paris, à côté des concerts du Conservatoire, une Société symphonique. Pour le 7 mars (1866), il annonce le *septuor* des *Troyens,* — et aussi la Marche nuptiale de *Lohengrin* et la Marche de *Tannhäuser*. Comment le public du Cirque-Napoléon accueillera-t-il ces morceaux de Wagner et celui de Berlioz? Pour en juger,

Berlioz se dissimule parmi les auditeurs, sur l'un des gradins du cirque.

Le *septuor* est acclamé. On le redemande. Après le *bis*, tandis que les applaudissements se prolongent, on reconnaît Berlioz :

— « Vive Berlioz! crie-t-on... Levez-vous! On veut vous voir, levez-vous! »

Lui, de se cacher, tremblant, sanglotant, tandis que ses voisins de l'amphithéâtre lui prennent les mains, ou l'entourent de leur muette et respectueuse admiration. Et il y a plus d'un auditeur qui ne peut retenir ses larmes, en voyant ce vieillard, ce revenant, écroulé sous un triomphe presque posthume.

A la sortie, sur le boulevard, on lui fait cortège.

Le lendemain, les jours suivants, c'est un flot de lettres; et, dans la presse, les articles... A quoi bon? pense-t-il. C'est trop tard :

— « Autrefois, cela m'eût donné une grande joie. »

De fait, quelques instants de triomphe. Et après?... Mais l'*Africaine*, en un an, atteint sa centième représentation à l'Opéra, et toutes les grandes scènes de l'Europe la jouent sans relâche...

En mai, une « émotion horrible » : des acteurs italiens jouent *Othello*, *Hamlet*; l'Amleto est Rossi.

— « Je ne puis résister (avoue Berlioz à son Estelle) au douloureux plaisir d'aller me faire saccager le cœur... Je serai malade demain, je n'en doute pas. »

Revoir une Ophélia; retrouver les « volcanismes » de sa jeune âme lorsque Harriett Smithson, en 1827, lui révéla Shakespeare... Son Ophélia, la scène du cimetière, les fossoyeurs ricanants, la tombe béante comme celle de Montmartre... Ah! avec l'*Amleto*, toute son âme bondit et s'écroule dans la tombe d'Ophélia.

— « De quel droit pleures-tu donc, crie Hamlet à

Laerte, en se roulant sur le cercueil d'Ophélia : c'était la chair de ma chair! »

Oui, de quel droit pleurent-ils, ces spectateurs? Ils ne voient que le crâne du bouffon Yorik, un morceau de carton peint, pris au magasin des accessoires. Mais lui, dans le cimetière Saint-Vincent, il a vu le crâne de son Harriett même, détaché des vertèbres, dépouillé de sa chair et de l'ondoyante et blonde chevelure, — pauvre tête bien-aimée, qui, tant de nuits, dans la petite maison de Montmartre, s'abandonna sur son épaule, en attendant le sommeil.

Après cet atroce spectacle d'*Amleto,* combien de larmes! Ces larmes, il n'hésite pas à en parler à cette bonne Mme Fornier. Aussi bien elle connaît les anciens volcanismes de son soupirant pantelant. Pense-t-il qu'elle puisse en être jalouse, ou simplement froissée?

Pour lui, lointaine, elle est une étoile, un ange gardien, une apparition; s'il lui écrit, c'est vraiment comme ces visionnaires qui envoient des lettres aux esprits de l'au-delà. Près d'elle, quand il la voit enfin, il la vénère comme une bonne aïeule.

Mais la revoir, quand le pourra-t-il?

Il confie ses craintes et son espoir, comme jadis (vers 1830, pour d'autres passions), à l'obligeant Legouvé, son confident d'amour, son « conseiller ordinaire ».

Et, une nuit d'été (après un dîner où l'on a fêté l'élection de Gounod à l'Institut), Berlioz, reconduit chez lui par Legouvé, le retient dans la rue, interminablement, dévoilant ses rêves d'amour, comme un jeune homme, à son vieux camarade. Oui, cet automne, il ira passer un mois près d'elle, sans rien lui demander que sa chère présence : remuer les cendres de Meylan, la regarder filer (car elle file), ramasser ses lunettes, lui lire du Shakespeare... La confidence

se prolongeait sous la caresse de la nuit, si douce pour envelopper la souffrance dans son linceul de ténèbres. Mais quand les deux amis passaient sous une lumière de la rue, soudain, masque tragique, apparaissait le visage de Berlioz, tailladé, ravine d'ombres sous ses boucles blanches, et crevé, sous la barre saillante de ses sourcils, par deux trous noirs d'où tombaient des larmes...

— « Que devenir? que devenir? » puisque la mort tarde tant.

Gluck vient encore à son secours; l'Opéra demande à Berlioz de surveiller les études d'*Alceste :*

— « Que c'est beau!... Nous pleurons tous comme des cerfs aux abois... »

Frémissant, renaissant, il reçoit, pour quelques jours, son fils qui revient du Mexique. — Autre joie, Berlioz combine son voyage annuel pour voir Estelle : il tient donc, enfin, quelques moments de bonheur.

Trop brefs, hélas!... Louis le quitte; il s'embarque pour un an : se reverront-ils? Le père, à bout de force; le fils, inquiétant, fantasque et livré sans défense à tous les hasards de la vie de marin.

Et voici que Mme Fornier demande à Berlioz d'ajourner sa visite, et lui fait part d'ennuis d'argent. Les questions d'argent vont-elles se glisser entre Berlioz et son étoile?... Tout de suite il lui répond :

— « Je suis désolé... Malheureusement, je n'y puis rien. »

Combats du cœur et de l'argent... Depuis deux ans, il rêvait passionnément à cette étoile presque invisible, il songeait à l'unir à sa vie; l'année précédente, une demande en mariage... Soudain, des questions d'argent... Le cœur de l'homme se paralyse dès que la femme parle d'argent...

D'ailleurs, une diversion : *Alceste* est sur le point

de passer. Dernières répétitions, l'œuvre déjà sue, qui raniment Berlioz, lui rapportent les troubles et l'enchantement de ses vingt ans. Et aussi la confiance dans son œuvre : si cette musique vit encore, si belle, si émouvante, — la sienne, et surtout ses *Troyens,* qui participent à cette beauté, devront échapper à la mort.

Le 12 octobre (1866), à l'Opéra, la reprise d'*Alceste* semble annoncer un long triomphe. — Pour Berlioz, quel réconfort! Gluck le relève, l'exalte. « Quelle hauteur monumentale d'inspiration ! » Elle « terrasse d'abord », puis elle « fait se lever et grandir »... A l'Opéra, il retrouve Ingres, octogénaire, mais encore plein de flamme créatrice, et qui vient, par Gluck, se remettre en contact avec le flambeau grec. Ah ! ce « sentiment de l'antique (écrit l'ancien Jeune-France, devenu classique à sa manière), ce sentiment du Beau que la douleur ne déforme pas »... Et il constate avec joie que le public est ému. Il y aurait donc un public pour lui, peut-être?... Un dimanche au Cirque du Prince Impérial, les habitués des concerts Pasdeloup acclament la *Marche hongroise* et « font une ovation à Berlioz ». En Autriche, à Vienne, on annonce, pour décembre, l'audition intégrale de sa *Damnation de Faust :* son œuvre, espère-t-il, va renaître et vivre à jamais...

Une apoplexie (20 novembre) enlève d'Ortigue, son fidèle compagnon de luttes. D'Ortigue, cet autre lui-même, son porte-parole, sa voix encore vivace, son continuateur aux *Débats,* — le fidèle d'Ortigue, son *fidus Achates* qui n'avait pas défailli, en plus de trente ans, une seule fois. Que de souvenirs communs!... Excellent ami !... Dans les concerts, ou aux entr'actes des premières, d'Ortigue, par sa conversation, par sa seule présence, maintenait le souvenir de Berlioz parmi les vivants Du moribond, du disparu, il appa-

raissait comme un double qui affirmait encore sa vie. D'Ortigue mort, Berlioz usé n'a plus près de lui aucune force de choc. Et, dans l'intimité (si bons que soient les Damcke, les Massart, Heller, Léon Kreutzer ou Stephen de la Madelaine), c'est la voix la plus chère qui s'éteint, c'est le plus vieil écho de son cœur qui ne répond plus...

En Autriche, à Vienne, les Amis de la musique l'attendaient. Malgré sa faiblesse, malgré la saison, il partit (début de décembre).

Le long voyage, le froid, le dégoût d'un effort peut-être mortel et inutile ravivent sa névrose. Il arrive brisé.

Les répétitions lui redonnent une vie factice, trépidante. Ranimé par sa musique, il essaie de diriger, il dirige. L'excellent orchestre le ressuscite : il redevient un chef entraînant, plein de fougue et de jeunesse... Un violoncelle attaque trop tôt :

— « Taisez-vous donc! » lui crie Berlioz, blanc de colère et foudroyant du regard le bon Viennois qui ne comprend pas le français. Mais le kapellmeister Herbeck, près du pupitre, seconde Berlioz, traduit ses remarques et tâche affectueusement de le calmer.

On continue, on enchaîne. Le pauvre vieillard, caressé par sa musique, exaspéré par les accents à faux, les mouvements fautifs... Il s'irrite même contre lui : sa partition, il ne la connaît plus, il est obligé de traîner ses regards sur les portées, comme si son œuvre, à demi oubliée, était d'un autre... Les musiciens, ainsi, lui échappent... Dans l'air de Marguerite, le cor anglais se trompe : Berlioz pousse un cri terrible et lance sa baguette vers le coupable! Tous s'arrêtent, consternés... Puis, quand Herbeck lui rend sa baguette :

— « Oh! non, je suis malade à mort », avoue le vieux lutteur terrassé.

Il renonce à conduire... S'il le peut, il restera près d'Herbeck et tâchera de lui communiquer les derniers reflets de son âme vacillante. — Et il rentre, s'appuyant au bras du kapellmeister, et il reprend le lit.

Le 16 décembre, dans la salle de la Redoute, il apparaît, fantôme galvanisé, au pupitre directeur. Plus de trois cents exécutants; un auditoire fanatisé par la présence de ce vieillard légendaire, de cette ombre hoffmannesque :

— « On m'a rappelé plus de dix fois...; applaudissements interminables...; succès à perdre la tête...; c'est le plus grand succès de ma vie...»

Ainsi, le lendemain, écrasé par l'émotion, il envoie aux camarades parisiens ses bulletins de victoire, pareils à ceux d'autrefois. A demi-mort, il reste chroniqueur et réclamier. Longues lettres, presque des chroniques, que les amis n'ont qu'à transcrire. A Reyer, qui vient de remplacer d'Ortigue aux *Débats :*

— « Mon cher Reyer..., auditoire immense, succès foudroyant; rappels, *bis,* pleurs, fleurs... »

Et Reyer, dans les *Débats :*

— « Auditoire immense, succès foudroyant, etc... »

Dans sa chambre de Vienne, le moribond, qui écrit ses « bulletins de la Grande Armée », ne se relève que le soir, pour un banquet. — Toasts en toutes langues. Au moment de prendre la parole, il fond en larmes; puis, il parle de ses longs labeurs de critique musical, voués uniquement au triomphe du grand art.

Herbeck, dans sa péroraison : — « Salut à l'homme qui a frayé de nouveaux chemins dans l'art, au lendemain de la mort de Beethoven, avant 1830..., et qui lutte depuis et se débat parmi les infortunes et les misères de la vie : je bois au génie d'Hector Berlioz! »

Et lui, reprenant le lit, de penser qu'une de ses partitions, enfin, est sauvée; ils joueront la *Damnation* à Vienne : « Le Conservatoire de Paris peut continuer à me laisser dehors! »

Hélas, à Vienne, triomphent comme partout les grands spectacles historico-musicaux de Meyerbeer et les bouffonneries d'Offenbach. Berlioz était encore en Autriche que les journaux publiaient forces « éreintades ».

Le retour à Paris, nouvelles fatigues.

« Exténué, à demi tué. »

Dès janvier (1867), il combine une autre « campagne musicale » ; il ira livrer bataille à Cologne. A bout de vie, il lui faut lutter quand même : trop de musiques adverses, s'établissant dans la faveur publique, accroissent l'isolement autour de son œuvre. Chaque dimanche, à Paris, la musique de Wagner se gagne des auditeurs... Au théâtre, même reculade pour Berlioz. A l'Opéra-Comique, *Mignon,* depuis un mois, conquiert un succès inquiétant; et si Ambroise Thomas se montre dans un concert, « la salle entière se lève et acclame l'illustre compositeur »... Quant à l'*Africaine,* elle continuait ses recettes « babyloniennes »; en vingt mois, rien qu'à l'Opéra, un million et demi. Mais, après huit soirées, l'*Alceste* de Gluck, remise à la scène par Berlioz, n'avait plus trouvé de public. Vraiment la fumée des lampions obscurcissait les étoiles.

Une autre ombre, tout à coup, enveloppe les artistes : c'est la disparition d'un véritable maître. Tous ceux qui ont voué leur vie à réaliser un idéal de beauté sont atteints par la mort d'Ingres. Il admirait si sincèrement Gluck que Berlioz l'aimait. Dans ce regard de M. Ingres, quelle belle passion quand il déclarait à Berlioz :

— « La musique de Rossini est celle d'un *malhonnête homme!* »

Toute sa vie, obstinément, avec une ténacité héroïque, il avait lutté contre ce qui est médiocre, improvisé, hasardeux : pour tous, il était un rappel à la conscience. Et combien Théophile Gautier, ce grand et pauvre Théo qui s'émiettait dans le journalisme, le sentait douloureusement :

— « Avec Ingres, écrivait-il dans le *Moniteur*, disparaît le dernier *maître* selon le sens élevé qu'on attachait jadis à ce mot. Le grand art a fermé son cycle, et la place que l'illustre vieillard laisse vide, personne, même dans les complaisances secrètes de son orgueil, n'ose se flatter de la remplir. Il emporte le grand art avec lui. »

Cependant, pour le voyage de Berlioz à Cologne, la date était fixée. Mais pourrait-il partir? Hiver des plus rudes : à Paris, la glace était assez forte pour qu'on pût traverser la Seine à pied. Par ce froid qui « l'exterminait », le malade ne rêvait plus qu'aux forêts tropicales dont son fils, dans ses lettres, lui vantait « les sublimes beautés ». Que ne pouvait-il le rejoindre au Mexique?

Il lui fallut partir pour Cologne.

Ferdinand Hiller avait tout préparé. *Harold* en entier, le duo nocturne de *Béatrice* (26 février) sont fort bien accueillis. Les applaudissements finis, il ne reste que de la fatigue et du dégoût.

Et quelle tristesse avec « ce gros scélérat d'Hiller », son rival de 1830, de repasser tant d'aventures amoureuses! Est-ce de lui-même qu'il parle, ou d'un ami déjà mort? Et combien son adoration pour Estelle, déjà amortie par la monotonie d'un rêve toujours semblable, lui semble lointaine!. Plus profonde, plus idéale, doit-il dire, s'il se grise de mots. En effet,

irréalisée, restée pure de tout contact (et pas même rabaissée par un prêt d'argent), elle ne lui apporte aucun regret. Mais un cœur inassouvi, trépidant, peut-il donner longtemps une illusoire réalité à un mirage immuable?...

Quand Berlioz revint de Cologne (début de mars), Paris semblait pris de fièvre : on n'avait plus qu'un mois pour préparer la grande Exposition Universelle de 1867. Lui-même, il allait être attiré, ballotté, dans cet immense remue-ménage : tous les musiciens de l'Institut faisaient partie de commissions qui ne chômeraient guère : pourrait-il se faire remarquer par son absence, avouer sa mort anticipée, ou sembler bouder le gouvernement impérial? Son *Te Deum*, ses *Troyens*, et tout son œuvre le forçaient à composer avec le pouvoir.

Et voici que son *Roméo* lui est ravi. Au Théâtre-Lyrique, le *Roméo et Juliette* de Gounod triomphe; ce chœur d'introduction, chanté devant le rideau, n'est-il pas un trop adroit démarquage de son propre « récitatif choral »? Toute la pièce, ingénieuse, séduisante, avec une valse chantée et un élégant duo d'amour, ne va-t-elle pas accaparer, pour de longues années, la faveur du public? Gounod, onctueux et féminin, lui a pris *Faust :* il lui prend *Roméo*.

Eté sinistre. « L'Exposition fait de Paris un enfer. » Plus de voitures; toutes sont accaparées par les étrangers et les provinciaux. Il ne sait comment se traîner jusqu'aux commissions où il lui faut assister. Et quelle besogne y peut-on faire? Combien de sottises à entendre! Tel y soutient que Gounod a compris Shakespeare!... Infâme Myrmidon, crétins et gredins. La colère le suffoque...

Et quand il est seul, les doutes, la désespérance, la hantise de la mort...

Les amis sont impuissants à le guérir de lui-même. Un jour (29 juin), le pianiste Ritter, avec les Massart, Reyer et Stephen Heller, organise une matinée intime pour fêter Berlioz. Sans rien lui dire, boulevard Rochechouart, dans l'atelier du marquis Arconati Visconti, où chatoient des éclatantes couleurs d'étoffes orientales, ils placent un portrait de Berlioz dans un décor de palmes, de feuillage et de fleurs; çà et là, dans les cartouches, les titres de ses œuvres resplendissent. Et déjà chacun jouit de la douce émotion du vieux maître lorsqu'il entendra, dans cette apothéose intime, chanter la musique de son jeune génie. On est impatient de voir ses larmes de bonheur... L'heure s'avance... Que n'est-il là... Ritter, inquiet, pressentant un malheur, parle d'aller aux nouvelles chez lui.

Berlioz, en effet, alarmé par quelques indices à peine surpris, n'avait pu se décider à venir. Pourquoi ce mystère autour de lui? On ne lui répond pas; on lui répond mal. Sait-on quelque chose? Que lui cache-t-on? Pourquoi l'instant d'avant, Damcke est-il venu et reparti?... Ah! son fils, au Mexique... Mais non; la vieille Mme Martin-Sotera de Villas, malgré son charabia embrouillé, le rassure : c'est un malheur qui est arrivé aux Damcke, affirme-t-elle... Et la bonne vieille, sous le regard du malheureux père qui l'épie, de fondre en larmes.

Il se traîne chez Damcke... Damcke, comme il l'a promis, continue le mensonge : il prend pour lui le malheur qui plane, ne voulant pas qu'il tombe déjà sur Berlioz... Et les deux amis redescendent dans la rue; on les attend tout à côté, boulevard Rochechouart, dans le vaste atelier plein de lumière : que dira Berlioz, quand il verra son image parmi des palmes et des fleurs?...

Sur le trottoir, un ami, par ses condoléances... Louis est mort, Louis Berlioz est mort!

Bondissant sous la douleur, le moribond arrive chez lui, et s'écroule, se tordant sur le plancher, et gémissant :

— « C'était à moi de mourir..., à moi de mourir... »

Peu après, le pianiste Ritter arrivait, et il trouvait dans les convulsions du désespoir le lambeau d'homme qu'il venait chercher pour une apothéose.

Depuis plus de vingt jours déjà, Louis Berlioz était mort à la Havane (5 juin 1867), emporté par la fièvre jaune. Il avait trente-trois ans...

Effondré. Ecrasé. Anéanti.

D'une main vacillante, crispée, et à qui la plume échappe, il essaie d'écrire quatre lignes à son Estelle... Pauvre lettre où le cri de douleur expire en un gémissement indistinct, en un râle d'agonie.

Ses amis l'entourent, sa vieille belle-mère se fait plus affectueuse encore, et il reçoit de bien douces lettres qui mettent des paroles d'amitié dans sa douleur... Mais non..., non..., qu'on le laisse mourir, lui qui devrait être mort à la place de son fils.

Il s'enferme chez lui, condamne sa porte. Si quelque intime la franchit et parvient jusqu'au moribond, Berlioz ne desserre pas les lèvres, et se retourne dans son lit, la face contre le mur, comme pour mieux s'isoler et se mieux sentir mourir.

Qu'on ne lui dise rien. Son *Hymne à la France* est chanté avec succès au grand festival de l'Exposition... Que lui importe?... Il voudrait mourir et ne peut pas. Et les souffrances physiques s'ajoutent à son désespoir. L'opium, même à haute dose, ne lui donne pas le sommeil, mais une torpeur, une éclipse du sentiment, où il est la proie des cauchemars... Au réveil, sa pensée engourdie ne peut plus se libérer de ces hallucina-

tions. Et elle est impuissante à se fixer à quoi que ce soit. Elle roule, elle s'enfonce dans des remous obscurs, comme un cadavre de noyé.

Peu après, il se releva pour une funèbre besogne. Son fils mort, il n'avait plus personne à qui laisser ses souvenirs. Il appela donc le garçon de la Bibliothèque du Conservatoire et se fit conduire au Conservatoire, pour brûler ce qui était à lui : lettres, papiers divers, articles de journaux, couronnes rapportées de l'étranger, tout cela, témoignage de quarante ans de lutte, flamba dans la cheminée pendant plusieurs heures, et ne laissa qu'un peu de cendre. Ce symbole du néant humain lui fut agréable : à lui-même, Berlioz se donnait l'illusion de se guérir de la vie.

Sa souffrance, les crises de névrose intestinale stimulées par le désespoir et par l'abandon de toute la volonté, continuaient leur invincible travail : fibre à fibre, il se mourait. Ses amis, qui le voyaient se livrer à la mort, ne savaient comment le ressaisir : sous leurs yeux, de jour en jour, sa vie, sa pensée, disparaissaient, comme l'eau dans le sable.

Les médecins l'envoient à Néris. Il y va (août). Le traitement ne tarde pas à le rendre plus malade. Aussi bien, Berlioz est loin de ceux qui l'aiment et qui, malgré qu'il en ait, lui sont des liens avec la vie.

La mort frappe encore. Mme Fornier perd l'un de ses fils... Estelle, comme lui, éprouvée dans ses enfants... Pauvres vieillards esseulés, pauvres vieux cœurs qui s'ouvrent l'un à l'autre par deux plaies... Oui, il reverra son Estelle ; il pleureront ensemble sur leurs deux morts bien-aimés.

En Dauphiné, à Vienne, ses nièces l'entourent de leur tendresse et de leurs attentions caressantes. L'une des jeunes filles est fiancée : toute la maison respire la joie amoureuse et aussi la mélancolie d'un départ.

Berlioz, à trois lieues, se fait conduire à Saint-Symphorien d'Ozon. C'est là que Mme Fornier, obligée de quitter Genève par un revers de fortune, vit chez l'un de ses fils qui est notaire. Lugubres entretiens de ces deux ombres qui se survivent, l'une pantelante, blasphémante, irritant ses blessures; l'autre résignée, chrétienne, et répondant avec la sereine douceur de l'office des morts...

Le bon Suat ne voulait pas laisser partir Berlioz. Il fallut que le membre de l'Institut, qui d'ailleurs n'avait plus d'héritier direct, promît d'être le témoin de sa nièce.

Le 9 septembre, il revint à Saint-Symphorien. Il ne savait pas alors qu'il voyait sa *Stella montis* pour la dernière fois.

Le lendemain, le mariage, la noce.

— « Nous étions trente-deux gens de la noce, venus de tous les coins de la famille... Nous nous sommes retrouvés là, moins *un*, hélas!... »

Le plus vieux de tous, c'est celui que Berlioz revoit avec le plus de plaisir : l'oncle Marmion, le brillant cavalier qui servit sous le grand empereur, et qui jadis, à Meylan, sanglé dans son uniforme écarlate, chantait si galamment la romance, voire l'air d'opéra-comique; et comme il entraînait Mlle Estelle, comme ils dansaient tous deux!... Les éperons du cavalier labouraient le cœur du sentimental adolescent...

De tout cela, il y a un demi-siècle!

Ah! comme on pleure en se revoyant : le colonel, avec ses quatre-vingts ans, semblait honteux de vivre; et Berlioz, survivant à son fils, l'était bien davantage.

Au lendemain de la noce, il rentrait à Paris.

Couché presque toujours, et souffrant sans trêve.

Mais plus que tout, sa torpeur, son mutisme, sa volonté de mourir, effrayaient ses amis. Seules les nouvelles de l'étranger, l'annonce de l'exécution d'une de ses œuvres, pouvaient, pour quelques instants, le tirer de cette obstinée aspiration au néant.

A force de lui faire violence, on réussit à le décider à un nouveau voyage... L'Exposition Universelle, qui continuait d'attirer les souverains et les princes étrangers, avait fait venir la grande-duchesse Hélène de Russie. Admiratrice de Berlioz, et intéressée par sa détresse, elle obtient de lui qu'il viendra à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

Aura-t-il la force et le courage de partir? Quand il quitte le lit, pour quelques heures, il ne peut presque plus marcher seul.

Malgré tout (12 novembre), il part pour Saint-Pétersbourg.

Le voyage d'un agonisant.

Les répétitions le galvanisent, et l'exténuent. Sauf pour elles et les concerts, il ne quitte pas la chambre ou plutôt la cheminée, contre laquelle il se réfugie, spectre esseulé, dans les vastes et luxueuses salles du Palais-Michel. Invitations aux dîners, aux soirées, il refuse tout.

De son lit, comme au lendemain de ses luttes de débutant, il envoie aux amis de Paris ses « bulletin de victoire ». Après plus de trente ans de journalismes et bien qu'il ne puisse plus être dupe des artifices de réclame, les journaux parisiens, surtout les *Débats* et la *Gazette musicale,* contiennent le reflet des épîtres de l'inguérissable chroniqueur. Dans la *Gazette :*

« La *Symphonie fantastique* figurait au programme. L'exécution en a été foudroyante... » *Foudroyante* vaut une signature.

Après deux concerts, son anniversaire de naissance

(11 décembre) fut fêté par un banquet de cent cinquante couverts.

Autres répétitions, autres concerts, applaudissements sans fin.

— « Je suis malade comme dix-huit chevaux; je tousse comme six ânes morveux... » Mais, avant de se recoucher, il écrit encore une lettre enthousiaste ou plutôt une chronique, une longue et sémillante chronique.

Après le quatrième concert, il se laisse traîner à Moscou (premiers jours de janvier 1868).

Deux concerts.

Cinq cents exécutants, qui enivrent Berlioz avec les éclats de jeunesse de son *Roméo* et les fanfares apocalyptiques de son *Requiem!* Dans la Grande Salle du Manège, plus de dix mille auditeurs font une acclamation qui roule en avalanche.

Il eut la force de revenir à Saint-Pétersbourg.

Restaient deux concerts...

Enfin (15 février), il put quitter Saint-Pétersbourg.

Qu'il y avait souffert! Mais non, ce n'était plus lui. Et après avoir tant dit qu'il se survit à lui-même, maintenant il faudrait le dire avec des mots qu'on ne trouve pas. Tout ce qui était de lui est brisé, anéanti. Comme un automate, il fait les même gestes, il envoie les mêmes missives dont il a la longue accoutumance. Mais tout Berlioz est mort.

Son écriture fait peine à voir. Admirable écriture, jusqu'à ce moment, artiste et décorative, impérieuse, et qui n'avait pas changé durant cinquante ans. De son premier autographe (1819) à ceux de 1868, sa main garda la même fermeté, et elle traça sur le papier, sans la moindre défaillance, la preuve spontanée, réflexe, d'une organisation physique et d'une

âme prodigieusement résistantes, d'une individualité vraiment cuirassée d'airain.

Soudain, à ce voyage de Russie, ce qui restait de lui disparaît. Ses muscles, ses nerfs, ses cellules cérébrales, tout se dissocie, se désagrège... ; et la main qui écrivit tant de chefs-d'œuvre se met à vaciller comme celle d'un enfant.

Et une photographie d'alors le montre comme une apparition horrible. On la croirait faite d'après un mort, ainsi qu'une photographie de la Morgue. Les traits sont détendus; les yeux, grands ouverts, ont un regard apeuré, un regard qui tremble, qui rentre en dedans comme pour fuir l'épouvante qui l'obsède. Et, dans la marge du bas, la signature est incertaine, comme celle d'un enfant.

Quel retour !... Trois nuits et quatre jours, ballotté dans un wagon glacial.

A l'arrivée, un cadavre.

Une idée fixe le hante : du soleil, du vrai soleil, s'étendre encore une fois au soleil ; s'endormir encore une fois, avant de mourir, dans de la chaleur ou de la lumière. Achevé par le froid, par la neige, il rêve de Nice où il fut si heureux après son prix de Rome, et de la mer à l'azur resplendissant. Ah ! sur les collines où respirent les fleurs, « se baigner dans les violettes et dormir au soleil » !

Le voyage peut être mortel... Berlioz consulte le docteur Nélaton, lui arrache l'aveu qu'il est perdu. Et il part (1er mars).

Le matin même, la *Gazette musicale* annonçait encore une mort : celle d'Édouard Monnais, son rédacteur en chef depuis plus de trente ans... Encore un camarade...

Berlioz ne s'arrête pas à Marseille. Il y retrouverait

deux amis, Morel et Lecourt, qui lui parleraient de son fils. Ils se sont tant occupés de lui, le logeant, le dirigeant, le réconciliant avec son père dans les périodes de crise. Malheureux enfant... Berlioz passe, et s'arrête à Nice.

C'est déjà le printemps. Les mimosas, couverts d'or, exhalent leur odeur sucrée; les oliviers découpent, sous leur feuillage gris, une dentelle d'ombres bleues; la terre est chaude sous la main; au loin, la mer, transparente et pénétrée de lumière, se fond avec l'azur du ciel.

Nice..., *Nizza la bella*... Ce décor enchanté, cette nature à jamais renaissante et pour qui les ans ne comptent pas, l'enveloppent dans les mirages de sa jeunesse. Il se revoit au lendemain de 1830. Son « retour à la vie », après l'imaginaire suicide en l'honneur du gracieux Ariel; les flâneries durant un mois, les promenades sur les collines pierreuses, parmi les citronniers fleuris comme maintenant; les baignades dans la mer étincelante, et les longues siestes sur le sable rosé.

Tout revoir!... Il peut à peine marcher, le soleil l'accable, la tête lui tourne; par moments, des éblouissements, comme s'il allait tomber... Non, il veut tout revoir.

En voiture, il pousse jusqu'à Monte-Carlo. Là, il veut repasser où il passa autrefois : le spectre de sa jeunesse marche devant lui et il veut l'étreindre... Il quitte la voiture; il va, titubant parmi les rochers, ivre de douleur... Jadis, sur cette côte, il songea à son ouverture du *Roi Lear*. — Ah! ces plaintes, ces cris du vieux roi dépossédé, du vieillard à qui tout vient à manquer, à qui tout ce qui est de l'homme a menti... Spasmes du cœur, éblouissement, vertige,...

Et puis, rien..., rien... Une torpeur comme la mort.

Mais des terrassiers, qui travaillent au talus du chemin de fer, ont aperçu un homme tombant dans les rochers. Ils s'arrêtent, regardent... Cet homme?... Il ne se relève donc pas... Alors, descendant l'escarpement, ils viennent à son secours. Ce qu'ils relèvent, c'est un vieillard qui râle, ses longs cheveux coagulés par le sang, et ses yeux roulant leur pupille vitreuse.

La congestion cérébrale, ni la chute dans les rochers ne l'ont pas encore délivré de la vie : les plaies du visage et de la tête, au contraire, agissant comme une saignée immédiate, l'ont sauvé de la congestion foudroyante.

Il reprend connaissance; les terrassiers le portent à sa voiture, et on le ramène à l'hôtel. Là, on lui fait un pansement; Berlioz refuse de recevoir aucun médecin et s'assoupit.

Le lendemain, par la voiture publique, il revient à Nice.

Une fois encore, il veut revoir la mer. Mais non plus du haut des collines d'où, jadis, il la contemplait. Blessé, la tête si lourde, et le sang battant sous les bandages des tempes, il se contente de la regarder de la promenade publique qui la longe. Sur un banc, voûté, écroulé, rêvant ou sommeillant à demi, toute pensée s'apaise, se meurt, sous la bonne caresse du soleil, si endormeuse, si chaude...

Nouvelle congestion... Il tombe, la tête porte; ses plaies se rouvrent et saignent : elles le sauvent.

Deux jeunes gens, le tenant sous les bras, le ramènent à son hôtel tout proche.

Huit jours durant, sans quitter le lit, sans faire prévenir personne (ni à Marseille, ni à Vienne, ni à Paris), il attend qu'on puisse le transporter à la gare.

Enfin, la tête bandée, seul, affrontant plus de vingt heures de chemin de fer, il arrive à Paris.

Sa figure meurtrie, tailladée de cicatrices et d'éraflures, son nez tuméfié, les bandages qui collent aux cheveux par plaques d'un brun rouge, épouvantent ses amis et cette bonne Mme Martin-Sotera de Villas : ils l'attendaient guéri par le printemps de Nice, et ils voient un fantôme couvert de plaies.

Peu de paroles. Il ne veut pas répondre. Il veut dormir, il veut mourir. Ah ! si ces draps où il s'étend pouvaient être, demain, son linceul.

Des jours passent.

La vie, peu à peu, semble revenir. Il se remet à répondre à ses correspondants. Mais qu'il a de peine à rassembler ses idées, et à empêcher sa main de trembler.

Épuisé, on veut le remonter, on lui fait prendre des toniques. Cette surnutrition excite l'intestin : avec les forces, les douleurs intestinales reviennent. Le nuage comateux de la congestion se dissipe : le moribond retrouve ses souffrances.

Pour écrire une lettre, il lui faut deux jours.

Que lui importent les nouvelles du monde musical, le succès d'Ambroise Thomas avec son doucereux *Hamlet,* ou l'extraordinaire succès d'Auber, ce leste et galant octogénaire qui vient d'écrire son *Premier jour de bonheur*... Seules réalités, ce sont les morts : mort de Pillet, le directeur de l'Opéra auquel Berlioz avait imposé l'engagement de Marie Recio, — mort de Duponchel, autre directeur, qui avait étranglé *Benvenuto*.

La vie physique, pourtant, reprend un peu. Quelques heures, presque chaque jour, il peut quitter le lit. Dans son appartement, en s'accrochant aux meubles, il peut faire quelques pas. Il sort en voiture; mais, pour monter, pour descendre, il lui faut le bras de sa belle-mère, ou d'un ami, ou du domestique (du garde-malade) qu'il vient de prendre.

C'est alors, mort plus qu'à demi, que les notables du Dauphiné, où il naquit, s'avisèrent de lui rendre hommage : ils lui offrirent la présidence d'honneur d'un concours d'orphéons. — Quelle gloire ! Le ministère faisait Ambroise Thomas (plus jeune que Berlioz de huit ans) commandeur de la Légion d'honneur ; mais le même mois (août), les gens de Grenoble espéraient que Berlioz viendrait juger les harmonieux accents de la Chorale forésienne, de l'Aigle de Marseille, des Enfants de la Loire et autres, sans oublier la Mandoline de Romans...

Soutenu par son beau-frère Pal (juge honoraire à Grenoble), le membre de l'Institut, président du concours orphéonique, reçut à la gare les félicitations de M. le maire (13 août). Que répondit-il ?... Il se fit conduire à son lit.

Les jours suivants, il lui fallut se relever pour les réceptions, banquets, punchs d'honneur. En ces jours d'allégresse et d'éloquence, on fêta le président d'honneur, on porta des toasts, on l'applaudit, on l'étourdit... « Il ne sait que répondre. »

Au dernier banquet, le maire de Grenoble, avec un lyrisme approprié, lui met une couronne de vermeil sur la tête...

Acclamations, hourras, cris... Berlioz voudrait bien aller se coucher. Il lutte contre lui-même ; puis, n'y tenant plus, il charge un camarade (Bazin) de remercier à sa place, et regagne son lit, soutenu par son beau-frère, le juge Pal.

Le lendemain, il revient à Paris.

Il n'était pas allé, presque sur sa route, revoir son Estelle.

— « Je n'en puis plus... Je sens que je vais mourir : je ne crois plus à rien. »

Son appartement, une tombe provisoire.

Pour bercer son agonie, il n'entend que des bruits de mort : en septembre, deux vieux camarades, et Humbert Ferrand, confident des délires amoureux de 1830... En octobre, un autre ami, Léon Kreutzer... En novembre, Rossini.

Ah! ces funérailles de Rossini, triomphales, fastueuses, et provoquant dans la foule le même délire qu'une fête populaire, — quel dégoût elles auraient suscité, jadis, dans l'âme douloureuse du pauvre méconnu!... Rien, à présent, ne lui est plus de rien.

Un jour, se sentant capable de marcher, il se fait conduire, à moitié porté par son domestique, chez Ernest Reyer. Il s'y invite à déjeuner. On s'anime, on parle d'autrefois. Ses yeux mornes reprennent une lueur de vie... Alors, Reyer, qui feuilletait avec lui la partition de *Benvenuto,* s'aperçoit que son exemplaire n'a pas de dédicace. Il prie Berlioz d'en écrire une. Berlioz écrit : *A mon ami...* et s'arrête. Il cherche, il regarde cet ami qu'il connaît depuis vingt ans, et lui dit :

— « J'ai oublié votre nom. »

Décembre, janvier, longs mois d'agonie.

Saint-Saëns, un jour de gelée, monte voir Berlioz. Au moment de lui tendre la main, il hésite : ce contact d'une main froide, pour le moribond qui ne pense qu'à la mort... Mais Berlioz tire la main de son lit. Au toucher de l'autre, glaciale, il pousse un cri et se tourne contre le mur, sans dire un mot..., sans dire un mot.

Février se passa. — Les yeux semblaient éteints, la langue devenait lourde, presque paralysée.

Au début de mars, il entra comme dans un sommeil léthargique. Il s'éveillait à demi quand un ami se glissait dans sa chambre. Il tâchait de lui sourire. Mais aucune voix ne sortait plus de sa gorge déjà morte.

Alors, pour ne pas être seule à l'heure suprême qui était proche, la vieille Mme Martin, le lundi 8 mars, retint près d'elle Mme Damcke, Mme Charton-Demeur et Mme Delaroche, l'amie de Saint-Germain, chez laquelle Marie Recio était morte.

A midi et demi, il s'éteignait.

Aussitôt mort, Mme Martin fit prévenir Reyer. Il passa la nuit près du cadavre.

On envoya les faire-part, tirés sur du papier médiocre et lithographiés à prix réduit.

Les obsèques (jeudi 11 mars 1869), ni fastueuses, ni mesquines, sont décentes. Ce musicien, membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur, obtient de la musique, des soldats et des discours. On l'enterre comme un homme distingué, ni glorieux, ni tout à fait méconnu. — Son génie n'est alors apparent que pour une dizaine d'amis ; mais tout le monde est prêt à lui trouver du talent, puisqu'il s'en va.

Au vrai, des funérailles aimables, sympathiques.

Une compagnie de la garde nationale, rangée devant la maison mortuaire, 4, rue de Calais, rend les honneurs. Sur le drap noir qui recouvre le cercueil, une couronne de vermeil (celle de Grenoble), et les insignes des ordres étrangers.

A la levée du corps, les clairons sonnent aux champs.

On part. Une musique de la garde nationale joue des marches funèbres.

Corbillard d'une classe moyenne, à deux chevaux.

Une délégation de l'Institut, en uniforme, marche derrière.

A l'église de la Trinité, aucune tenture murale. Le cercueil est déposé, durant l'office, sous un cata-

falque fort simple, entouré de quelques cierges. L'orchestre et les chœurs de l'Opéra, l'orchestre Pasdeloup, tour à tour, jouent la Marche d'*Alceste*, l'Hostias du *Requiem* de Berlioz. A l'orgue, le septuor des *Troyens* fait murmurer sa nocturne douceur et son amoureuse mélancolie... A peine commencé, il est couvert par une fanfare fracassante : c'est Littolf qui lance les cuivres de Sax, saxophones, bugles, bombardons, ophicléides et autres; et les voici qui clament la pompeuse Marche que Littolf impose à chaque enterrement de musicien... Pour la sortie, l'organiste put épandre, comme un suprême rayon d'adieu, le crépusculaire et nostalgique adagio d'*Harold*.

Le cortège se reforma, plus nombreux qu'au départ, et se dirigea vers le cimetière Montmartre. Les cordons du poêle étaient tenus par Ambroise Thomas, Gounod, Reyer, le baron Taylor.

On approchait du cimetière.

Tout à coup, les chevaux s'emportent, bousculent les musiciens qui les précèdent; et le corbillard, libre de ceux qui semblaient le tenir en lisière, se précipite vers l'enclos des tombes, comme si le héros romantique voulait entrer seul dans la cité souterraine où tant de voix l'appellent depuis longtemps...

On maîtrise les chevaux; le cortège se remet en ordre, banal, correct, sympathique, — odieux.

Sur la tombe, on parla. Paroles usuelles, passe-partout nécrologiques. Ce fut d'abord le sculpteur Guillaume, au nom de l'Institut; puis Frédéric Thomas, au nom de la Société des gens de lettres; et Gounod, au nom de la Société des auteurs et compositeurs; enfin, Elwart, au nom du Conservatoire... Berlioz, pourtant, avait prié Elwart de garder son éloquence :

— « Si tu dois faire un discours, lui avait-il dit, j'aime mieux ne pas mourir... »

Après l'aimable discours de cet Elwart, qui traita le grand mort de « collègue » (ce qui fit bondir Bizet), la foule s'écoula : amis, indifférents, confrères satisfaits, musiciens, journalistes, chanteurs, gens de théâtre, badauds de toute profession, émus peut-être un moment, quand ils jettent l'eau bénite sur le cercueil mis à nu, au fond du trou, — tous, la minute d'après, rassérénés, tranquilles, bavardant, pressés de redescendre vers ce Paris où la vie ne s'arrête pas.

La tombe, pour fidèles compagnes, n'eut plus que les autres tombes. Le mort, près de son Ophélia et de Marie Recio, devint semblable à tous les morts.

Lui-même, pour le récit de sa vie, il avait choisi dans *Macbeth* cette épigraphe :

« La vie n'est qu'une ombre qui passe; un pauvre comédien qui, pendant son heure, se pavane et s'agite sur le théâtre, et qu'après on n'entend plus; c'est un conte récité par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui n'a aucun sens. »

Pourtant, quelques années après la mort de Berlioz, son œuvre commença de revivre et de s'épanouir dans l'esprit des hommes. Alors elle apparut comme l'une des créations les plus originales, les plus sincères, les plus spontanées et les plus artistes qui soient dans l'histoire de la musique : on reconnut qu'elle donnait des expressions peut-être immortelles à des sentiments, à des rêves, qui font la noblesse de l'homme.

Et une légende se forma, dont Berlioz fut tout ensemble le créateur (par ses feuilletons, par ses *Mémoires*) et le héros.

Puis d'innombrables, d'authentiques traces de sa

vie réelle furent remises au jour : lettres, brouillons d'articles, manuscrits musicaux... En les complétant par une infinité d'autres documents, on peut s'efforcer de peindre cet homme tel qu'il fut vraiment, dans sa réalité diverse et frémissante. On put le ressusciter en vérité.

Son histoire, d'ailleurs, est un des plus vivants témoignages du romantisme français; elle est, pour la psychologie humaine, un des plus riches répertoires d'expériences vécues.

FIN

# TABLE


| | | Pages |
|---|---|---|
| I. | — Au pays natal | 1 |
| II. | — Un étudiant fantaisiste | 10 |
| III. | — Conservatoire et coups de foudre | 26 |
| IV. | — Agitations | 41 |
| V. | — 1830. — La *Fantastique* | 51 |
| VI. | — Le gracieux Ariel | 60 |
| VII. | — Le suicide de Berlioz | 76 |
| VIII. | — Un ténébreux en Italie | 96 |
| IX. | — Paris et Ophélia | 115 |
| X. | — Une année de bonheur | 138 |
| XI. | — Vers l'Opéra | 147 |
| XII. | — La chute de *Benvenuto* | 165 |
| XIII. | — Un génie sans public | 176 |
| XIV. | — L'évasion | 190 |
| XV. | — Premières « campagnes » | 206 |
| XVI. | — La *Damnation de Faust* | 230 |
| XVII. | — Exil et révolutions | 247 |
| XVIII. | — La Philharmonique | 272 |
| XIX. | — « Campagnes » en Angleterre | 279 |
| XX. | — Mort d'Ophélia | 291 |
| XXI. | — L'œuvre désespérée | 312 |
| XXII. | — Dernières luttes | 341 |
| XXIII. | — Le dernier rêve | 374 |
| XXIV. | — L'agonie | 397 |


PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET C^ie^, 8, RUE GARANCIÈRE. — 24726.

## DU MÊME AUTEUR

**L'Histoire d'un Romantique.**
(HECTOR BERLIOZ)

I. — **La Jeunesse d'un Romantique**..... 7 fr.
*(Couronné par l'Académie des Beaux-Arts, prix triennal Kastner-Boursault.)*

II. — **Un Romantique sous Louis-Philippe**. 8 fr.
*(Couronné par l'Académie française.)*

III. — **Le Crépuscule d'un Romantique**.... 8 fr.
*(Couronné par l'Académie française.)*

---

## A LA MÊME LIBRAIRIE

**Ma Vie,** par Richard WAGNER, traduction de N. VALENTIN et A. SCHENK. — Première partie (1813-1842). Un volume in-8°..... 15 fr.
Deuxième partie (1842-1850). Un vol. in-8°..... 15 fr.
Troisième partie (1850-1864). Un vol. in-8°..... 15 fr.

*Un Artiste d'autrefois.* **Adolphe Nourrit,** par Etienne BOUTET DE MONVEL. Un volume in-16..... 7 fr.

**Adolphe Nourrit, sa vie, son talent, son caractère, sa correspondance,** par L. QUICHERAT, membre de l'Institut. Trois vol. in-8°..... 36 fr.

**Mémoires inédits de mademoiselle George,** publiés d'après le manuscrit original, par P.-A. CHERAMY. Un vol. in-16 avec portrait et fac-similé..... 7 fr.

**Journal d'Edmond Got,** sociétaire de la Comédie-Française (1822-1901). Publié par son fils Médéric GOT. Préface de M. Henri LAVEDAN, de l'Académie française. Tome Ier. Un vol. in-16 avec un portrait..... 7 fr.
Tome II. Un vol. in-16 avec un portrait..... 7 fr.

*Une Vie de danseuse.* **Fanny Elssler,** par Auguste EHRHARD. Un vol. in-16 avec un portrait hors texte..... 7 fr.

**George Sand.** *Sa vie et ses œuvres,* par Wladimir KARÉNINE. Trois volumes in-8° avec portraits et fac-similés. Prix de chaque volume..... 15 fr.

**Philosophie et Drame.** *Essai d'une explication des drames wagnériens,* par Gustave ROBERT. Un volume in-16..... 7 fr.

**Histoire de l'Académie de France à Rome** (1666-1910), par Henry LAPAUZE. Deux volumes in-8° raisin..... 100 fr.

*La Symphonie en blanc majeur :* **Marie Kalergis,** née comtesse Nesselrode (1822-1874), par Constantin PHOTIADÈS. Un volume in-16 avec deux portraits..... 7 fr. 50

---

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 31296.

Boston Public Library
Central Library, Copley Square

Division of
Reference and Research Services

Music Department

The Date Due Card in the pocket indicates the date on or before which this book should be returned to the Library.

Please do not remove cards from this pocket.

BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 08731 752 3